HIPPOLYTE D'ESPINCHAL

Souvenirs Militaires

1792-1814

PUBLIÉS PAR

FRÉDÉRIC MASSON ET FRANÇOIS BOYER

TOME I





PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901



Souvenirs Militaires

1792-1814



11. 12. 13. 14. 18. 23. 24
25 26

HIPPOLYTE D'ESPINCHAL

Souvenirs Militaires

1792-1814

PUBLIÉS PAR

Frédéric MASSON et François BOYER

TOME I



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Trois exemplaires sur papier du Japon
Treize — — — de Hollande

NUMÉROTÉS

AVANT-PROPOS

Il a, depuis douze ans, été publié bien des volumes de mémoires et de souvenirs sur la période des grandes guerres. Bien que, dans presque tous, se rencontrent des détails intéressants et qu'il n'en soit guère de négligeable, on peut trouver parfois cette abondance excessive et regretter que les éditeurs n'aient pas exercé une critique plus sévère sur les documents qu'ils livrent au public. Il peut ne pas suffire que ces documents soient matériellement authentiques, c'est-à-dire qu'on ait en mains les manuscrits autographes de l'auteur. Encore faut-il qu'ils soient originaux, qu'ils ne soient pas un développement ou même simplement une copie, additionnée d'anecdotes invérifiables, de quelque ouvrage populaire tel que *Victoires et Conquêtes*. Davantage encore faut-il qu'ils soient sincères et ne présentent pas de telles invraisemblances qu'au lieu de grandir nos soldats,

il en résulte contre eux un préjugé. Sans doute, ne peut-on exiger que la véracité des mémorialistes soit absolue. A distance, les faits grossissent, et toujours les acteurs, si médiocre qu'ait été le rôle qui leur a été distribué, sont enclins à s'attribuer tout le succès qu'a eu la pièce. Point de comparse, ayant joué avec Talma, qui ne tire vanité des applaudissements. De même est-il des misères; les pires qui aient été souffertes sont toujours celles qu'on a éprouvées soi-même. Il y a donc un partage nécessaire à opérer entre ce qui est de la réalité et ce qui a été superposé par l'imagination ou même la mémoire. Cela est vrai surtout pour les souvenirs écrits longtemps après les événements où une confusion peut s'établir, dans l'esprit de l'auteur, entre ce qui lui est arrivé à lui-même, ce qu'il a conté comme lui étant arrivé et ce qui est arrivé à ses voisins. Mais encore là est-il un fond de vérité. Malheureusement, certains font pis : c'est de toutes pièces et comme un sinistre roman d'aventures qu'ils forgent leur récit. Pour le rendre intéressant, ils y entassent des détails qui, matériellement, se contredisent; ils s'attribuent à eux-mêmes des aventures qui suffiraient à quelques milliers d'hommes; leur véracité n'est point soutenable; leur bonne foi n'est pas même admissible; leurs prétendus mémoires sont des contes tels qu'à la veillée, les grognards en faisaient pour étonner les conscrits. Seulement, au lieu d'être dits, ils sont écrits. Ils demeurent alors et, la lettre moulée exerçant toujours son prestige, la manie s'étant répandue partout du témoi-

gnage inédit, les voici qui passent à la presse et se répandent sur le monde. Ils n'y portent point — je le dis à regret — une bonne renommée pour nos soldats. Ils les rendent suspects, les convainquent même de hâblerie, et ailleurs, — non sans raison — on nous trouve assez sots de prendre pour argent comptant ce qui n'est, qu'on passe le mot, que des blagues de chambrée.

Pour que des mémoires méritent d'être publiés, il faut qu'ils présentent ces trois qualités : authenticité matérielle, originalité, véracité. Il n'en faut pas demander plus : tout individu qui a écrit sur sa propre vie a cédé à l'une de ces préoccupations : le besoin d'occuper son oisiveté, le désir de se disculper, la volonté d'établir qu'il a été méconnu. Très souvent, ayant commencé pour se distraire, ayant eu pour objet, en se racontant, d'employer les heures de la retraite, il tourne à se glorifier, à soutenir une thèse, à prouver qu'il ne s'est jamais trompé, que, s'il n'a pas été avancé comme sa vanité le demandait, c'est qu'on était jaloux de son mérite. Il a tout prévu, tout indiqué, tout deviné, tout fait : on l'a dépouillé de ses idées et il revendique sa gloire. Cela n'est point dangereux : dès qu'il apparaît, le délire des persécutions ou le délire des grandeurs avertit le lecteur un peu perspicace ; à la dixième page, on est fixé. Mais c'est souvent à la dixième page d'un troisième ou d'un quatrième volume. Latent d'abord, peut-être inexistant, à coup sûr inconscient, le délire ne s'est développé qu'au courant du récit, par un natu-

rel désir qu'a eu l'auteur de corser son rôle et de lui donner plus d'ampleur, par un retour qu'il a fait sur sa fortune, sur l'injustice du sort. D'ailleurs ne se donne-t-il pas d'abord cette excuse qu'il n'écrit que pour lui-même et pour les siens ? Si la postérité a connaissance de son vrai mérite, tant mieux pour elle ! Il a commencé en ajoutant des vétilles à la vérité : bientôt, le délire monte, il envahit les pages, il obscurcit les faits les plus clairs ; il n'y en a plus que pour lui, et le lecteur ferme avec tristesse ces volumes où, au début, il avait trouvé de la sincérité, de la gaieté, un ferme et joli récit d'actions ignorées, où il ne trouve plus qu'envie, vanité, mensonges, un style fatigué, bruyant et lâche, — pis que tout, l'ennui.

Sans doute, cette décroissance tient à une cause malheureusement fort humaine. Un homme commence d'écrire ses mémoires, étant encore en pleine activité d'esprit. Il vient de quitter le service, le travail qu'il fait lui est nouveau et lui plaît ; des temps d'enfance et de jeunesse, les souvenirs lui arrivent en foule, alertes et joyeux comme l'Espérance. Les jours passent. Le travail se fait plus lourd ; les événements, mieux connus des historiens, se rendent plus difficiles à conter. La position de l'auteur a grandi et il a pris des responsabilités. On l'a attaqué et il riposte. La polémique n'a d'intérêt que pour lui, mais elle en a tant ! Sa mémoire s'affaiblit, mais l'aigreur s'y mêle et la décrépitude arrive. Faut-il chercher plus loin ?

L'historien ne devrait accepter comme témoignages

portant charge que les journaux personnels, écrits sous le coup des événements, qui en fournissent une notion nette, précise et vue; en seconde ligne, les mémoires rédigés postérieurement, mais d'après un journal original tenu quotidiennement. Les mémoires qui n'ont pas cette base nécessaire ne devraient être reçus qu'avec méfiance. Vainement cherche-t-on à y suppléer en s'aidant des feuilles publiques comme d'un memento chronologique sur qui l'on brode. Les feuilles publiques présentent toujours de l'officieux et du conventionnel qui obscurcit le spectacle. A un mot, à une phrase, involontairement copiée ou reproduite, le point de départ apparaît, tout le développement suit, et ce développement devient suspect. Sans doute, doit-on préférer à tout le journal personnel au jour le jour, mais il se faut encore contenter lorsqu'il a servi à rédiger des mémoires. Outre qu'il a offert à l'auteur le memento le plus précieux, il l'a rappelé constamment à la réalité, l'a contraint à la précision, l'a gardé contre les vanités excessives, et, lorsque la fatigue est venue, il a pourtant maintenu l'intérêt; même si l'auteur a quelque peu brodé, son travail garde une autorité et peut servir l'histoire.

Tel est le cas des mémoires que nous publions.

Leur authenticité matérielle n'a pas besoin d'être démontrée : à la mort du comte Hippolyte d'Espinchal, le manuscrit original et autographe qu'il avait laissé a été déposé à la Bibliothèque municipale de Clermont-Ferrand et nous devons à M. le maire la gracieuse autorisation de les imprimer, tâche qui

nous a été rendue facile par l'extrême obligeance du Bibliothécaire de la Ville, le savant M. Vimont.

Leur authenticité morale n'est pas moins certaine : à chaque instant, l'auteur fait allusion à son journal dont il envoie des extraits à son père ou à son frère. L'itinéraire est suivi avec une précision absolue; pas un gîte n'est omis. Pour les personnes, des listes, dressées avec un soin particulier expliquent comment, pourquoi, en quelles circonstances, le comte d'Espinchal les a connues et fréquentées. Rarement un document personnel a présenté de telles garanties de véracité et de sincérité.

Ces mémoires se suffisent à eux-mêmes. Des notes brèves n'eussent rien appris au lecteur instruit; développées en vue d'enseigner l'histoire de la Révolution et de l'Empire au lecteur qui n'en a pas connaissance, elles eussent pris un tour odieux et inutile de pédantisme. Nous nous sommes bornés à revoir soigneusement le texte sur les manuscrits originaux, à rétablir du mieux possible les noms des lieux et des personnages et à redresser çà et là quelques phrases que M. d'Espinchal eût lui-même corrigées à l'impression. Pour la clarté du récit, nous l'avons divisé en chapitres et nous avons rejeté en appendices les listes de noms qui se trouvaient dans le texte. A cela se borne notre rôle d'éditeurs. Il y a vingt ans, quand j'avais vu pour la première fois ces manuscrits, j'avais été frappé de leur originalité et de leur intérêt. J'ai donc été heureux de saisir l'occasion de les publier de concert avec M. François Boyer, de Volvic, si compétent

en tout ce qui touche à l'histoire d'Auvergne. Peut-être, son érudition locale se fût-elle utilement employée ici à des notes généalogiques, mais j'estime que les notes doivent être bannies lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un document personnel où la responsabilité entière du témoignage doit être laissée au narrateur.

Bien que les anecdotes de mœurs militaires et civiles, si curieuses et si abondantes, fassent l'intérêt principal de ces mémoires, l'histoire pourtant, la petite histoire, comme on dit, celle des institutions et des milieux, des sociétés et des mœurs, pourra en tirer profit. Sur l'émigration et la vie de certains des princes de la Maison de France, il y a ici du nouveau : à côté des *Souvenirs de Norvins* récemment édités par M. de Lansac de Laborie, les souvenirs de d'Espinchal apportent une contribution importante à la chronique des Gendarmes d'ordonnance; les annales du 5e Hussards se trouveront singulièrement documentées par les détails recueillis par celui qui en fut six ans le capitaine adjudant-major ; même certains points de la campagne de 1809 seront éclaircis; le voyage à Naples montre en un jour neuf la cour de Murat; le voyage à travers l'Espagne qui termine le premier volume est singulièrement instructif; mais c'est surtout au séjour de l'auteur à l'Armée d'Italie et auprès du prince Eugène qu'il faudra s'attacher. Ce sont là les parties les plus intéressantes, et je n'en sais point d'analogues en notre littérature militaire. Les amateurs de détails précis sur les uniformes, ceux qui prennent intérêt à la vie familière de l'armée trouveront d'amples satis-

factions. Rarement, l'on en fournit une impression aussi juste, précise et vraie. Quant aux bonnes fortunes de l'auteur, je ne saurais dire s'il y a ajouté, mais, comme de ses duels, on n'a rien à retrancher : sans les uns et les autres, le tableau eût été incomplet. L'accent de sincérité est d'ailleurs pareil ; et si,. pour le détail des campagnes, la véracité de l'auteur est établie, ne doit-il pas bénéficier du préjugé pour ses autres aventures. Au reste, qu'on prenne, dans la série des souvenirs militaires, ceux de Parquin et de Combe, qui semblent le plus intimement se rapprocher de ceux-ci, n'est-ce pas le même courant d'idées, la même suite d'anecdotes et ne sont-ce pas les mêmes hommes? Parquin et Combe viennent de la bourgeoisie, d'Espinchal de la noblesse; peu importe. Cavaliers légers tous trois, ils portent à ce qu'ils content une façon qui est de métier et d'âme, comme de Brack, comme Marbot, comme Curély; mais si, pour le style et la hauteur d'esprit, d'Espinchal est inférieur à de Brack, s'il n'a point cette alacrité qu'on a justement admirée en Marbot, il est plus précis que celui-ci, pénètre davantage au détail; et, par ses liaisons et le monde qu'il fréquente, l'emporte sur tous. Combe seul pourrait lui être comparé, mais c'est encore à un étage social inférieur, durant une période bien plus courte et mieux connue. J'ai dit ailleurs où le cavalier léger puisait ces dons d'observation[1] et je n'y veux point revenir. Toutefois, comme il est ici un

1. *Cavaliers de Napoléon*, p. 309.

élément particulier que l'auteur tient de sa naissance et de son éducation, il convient d'indiquer d'où vient M. d'Espinchal et comme il s'est formé.

Quatrième fils de Joseph-Thomas, comte d'Espinchal, mestre de camp de dragons, et de Louise-Gabrielle de Gaucourt, Hippolyte d'Espinchal, né le 30 août 1777, tenait de son père, qui a laissé des mémoires si intéressants[1], une curiosité d'esprit qui s'exerçait sur toutes choses, mais sur la société d'abord, le comte d'Espinchal étant, sous Louis XVI, l'homme qui la connaissait le mieux et la savait le plus parfaitement. S'étant retiré jeune du service pour lequel il avait peu de goût, il avait ses entrées en tous lieux, mais fréquentait de préférence à Chantilly et à l'hôtel de Condé, chez Mme du Barry et dans les maisons où il pouvait satisfaire à la fois sa passion du monde et son goût aux anecdotes. Il semble qu'il fût médiocrement à la Cour et qu'il ne comptât point parmi les favoris. Ce n'était pas au moins que sa maison ne fût bonne, sa noblesse ancienne et ses alliances telles que, pour se faire bien venir, il pût se réclamer d'une Isabeau de Polignac qui, en 1638, avait épousé son grand-oncle François-Gabriel d'Espinchal, baron de Dunières. Aussi, en émigration, se rattacha-t-il à ces Polignac; mais en France, il était plus volontiers à Paris qu'à Versailles et y trouvait plus d'agrément. Au moins, n'était-ce pas par goût d'opposition, bien que son aïeul, Charles-

1. Nous en avons publié nous-même divers fragments dans la *Revue de Paris* et nous comptons en donner prochainement une édition complète.

Gaspard, eût été, aux Grands Jours d'Auvergne, condamné à mort par contumace, à la suite d'aventures que Fléchier a longuement contées; mais ce Charles-Gaspard, passé en Bavière, où l'Électeur l'avait fait colonel général et capitaine de ses gardes, lieutenant général de ses armées, capitaine d'un régiment de 600 cuirassiers et commandant en chef de ses troupes, eût eu mauvaise grâce à tenir rancune à Louis XIV qui, après le mariage du grand Dauphin, l'avait réintégré dans ses biens, titres et grades et fait maréchal de ses camps et armées. Son cinquième descendant ne voyait dans cette histoire qu'un titre d'honneur, établissant comme sa maison avait été puissante et comme les hauts barons de jadis savaient maintenir leurs droits.

Et, en effet, depuis Charles VIII, dont Antoine d'Espinchal fut chambellan, il n'avait pas manqué dans la famille de vaillants hommes de guerre, — tel Jean, baron des Fernes, mort lieutenant général des armées navales et des galères de France; — mais plutôt que d'aller à la Cour et d'y chercher des grâces, les d'Espinchal s'étaient maintenus fermes en leur pays d'Auvergne où ils avaient les plus belles terres et des baronnies presque indépendantes. Ce fut seulement le petit-fils de Charles-Gaspard, Thomas, qui y vint, aux Gardes du corps, dont il fut exempt en 1732, brigadier en 1745, enseigne en 1750, lieutenant en 1752; il se trouva par suite lieutenant général en 1762, et obtint, entre autres grâces, le gouvernement de Salces en Roussillon. Il échangea le titre de baron

que portaient ses ancêtres, contre celui de marquis, sans pourtant qu'il y eût érection régulière en marquisat de ses baronnies de Dunières-lès-Joyeuse, d'Espinchal et Massiac et de ses seigneuries de Saint-Marcellin, du Vernet, de Saint-Prix et de Viellespesse. Désormais, ses descendants furent fixés en Cour où son fils fut page du Roi, puis mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom et brigadier des armées et où son petit-fils, Joseph-Thomas, eût pu, s'il avait employé à s'y pousser la dixième partie de l'activité qu'il porta à connaître tout Paris, parvenir aux plus hautes dignités. Les alliances, presque toutes auvergnates et de maisons égales, étaient Chavagnac, Montmorin, d'Albon, de Lévis, de Polignac, de la Rouë, d'Apchon, de Léotoing,' de la Tour de Rochebrune, de Laizer, de Froulay-Tessé.

Par les Gaucourt, dont était sa mère, Hippolyte ou Hypolite tenait à une maison plus illustre encore, puisque, dès le XIIIe siècle, elle joua dans l'histoire un rôle important, fournit, au début du XVe, un grand fauconnier de France, plus tard un grand maître d'hôtel de France, un gouverneur de Paris, et toute une suite de lieutenants du Roi en Berry. De là une nouvelle série d'alliances qui le mettaient en cousinage avec la plus haute noblesse de Cour. Cela, comme on verra, n'est pas sans jouer un rôle dans son histoire et si, dans des notes, on avait dû relever les allusions qu'il y fait et expliquer les parentés, on eût dû fournir un nouveau supplément au Père Anselme.

Que, né ainsi, élevé ainsi, soldat à treize ans de

l'Armée de Condé, Hippolyte d'Espinchal ait été pris, comme il fut, par le sentiment national, qu'il ait poussé jusqu'à l'adoration sa passion pour l'Empereur, qu'il ait porté à le servir cette ardeur dont témoignent ses blessures, ses faits d'armes, l'aigle d'or de la Légion et la Couronne de fer, libre à quelques-uns de s'en étonner; pour nous, c'est une des belles affirmations de l'œuvre entreprise et accomplie: la réconciliation des Français dans la gloire, leur communion en la Patrie qu'incarne l'Empereur. A tous, paysans et bourgeois, ouvriers et gentilshommes, Napoléon a ouvert les mêmes portes; il a sonné l'appel et le bon sang n'a point menti pour y répondre. Ils ont tressailli, ces jeunes gens, à la vieille fanfare entendue, au choc des sabres, aux lointains roulements des canons; ils se sont élancés, et Lui, alors, les pétrissant de sa petite main aux doigts d'acier, les a mêlés dans le rang, les a confondus dans la victoire; il a tissé de ces fils d'or, de laine, de lin et de soie, « la bonne étoffe du peuple de France », l'étoffe brillante et solide, soyeuse aux regards et chaude au corps, qui, trouée par des balles, montre, en sa trame brisée, de quoi payer tous les rois, parer toutes les femmes et couvrir tous les peuples.

Je ne saurais rien ajouter aux amples détails que le comte d'Espinchal donne sur lui-même. Il commanda pour le Roi, en mai, juin et juillet 1815, des volontaires chasseurs-royaux d'Henri IV, et prit sa retraite en 1836 comme colonel de cavalerie. Il est

mort le 18 mars 1864[1] à Clermont-Ferrand. Officier de la Légion du 19 juillet 1809, il avait reçu la croix de Commandeur des mains de l'Empereur Napoléon III en juillet 1862.

F. M.

1. Du 18 mars 1864, acte de décès de M. Hippolyte marquis d'Espinchal, chevalier de Saint-Louis et de l'ordre de Malte, Commandeur de la Légion d'honneur et du Mérite militaire de Bavière, membre de la Couronne de fer, chevalier de la Fidélité de Bade, lieutenant-colonel de cavalerie en retraite, âgé de 86 ans, habitant de Clermont, veuf de dame Marie-Catherine-Geneviève de Montorcier, fils légitime de défunts Joseph Thomas, comte d'Espinchal, lieutenant général en retraite et de dame Gabrielle de Gaucourt, décédé le 18 mars à 1 h. 1/2 du soir, place d'Espagne, 10.

SOUVENIRS MILITAIRES

DU COMTE HIPPOLYTE D'ESPINCHAL

I

L'ÉMIGRATION — L'ARMÉE DE CONDÉ

Mon père, le comte d'Espinchal, maréchal de camp, émigra au mois de juillet 1789, peu de jours après la prise de la Bastille, chargé par Mgr le prince de Condé, dont il était très affectionné, de conduire sa fille, la princesse Louise de Bourbon-Condé, à Bruxelles, où, peu de jours après, se trouvait réunie toute la famille de ce prince.

Henri, mon frère aîné, vint à Turin avec ma mère, appelée par S. A. R. la comtesse d'Artois. Peu après, tous les princes de la Maison se trouvèrent réunis en cette ville d'où mon père, Mgr le duc d'Enghien et mon frère partirent pour faire un voyage en Suisse qui dura deux mois.

Lors de la réunion, à Coblentz, des émigrés venant joindre S. A. R. Monsieur et Mgr le comte d'Artois, ce fut le comte d'Espinchal qui organisa la coalition d'Auvergne composée d'à peu près 400 gentilshommes de cette province, tous montés et équipés à leurs frais et formant quatre superbes compagnies.

Alexis, mon second frère, élève de première classe

dans la marine, se rendit auprès de mon père à Coblentz, aussitôt son retour de Suisse, et ce fut en 1792 qu'il me fit venir de Paris près de lui. Ce fut surtout en 1790 et 1791 que l'émigration prit une activité qui s'étendit du bout du royaume à l'autre et que se formèrent différents corps qui finirent par se constituer en trois corps d'armée pour être joints aux troupes autrichiennes et prussiennes, fortes de 80000 combattants, qui entrèrent en campagne, au mois d'août 1792. Le premier de ces corps, sous les ordres de Mgr le comte d'Artois, était fort de 8000 hommes d'infanterie et de 5000 chevaux et devait opérer sur le centre de la France; le second, commandé par le prince de Condé, placé sur la ligne du Rhin, était de 5000 combattants, et le troisième, dirigé par le duc de Bourbon, de 4000; en tout, 23000 hommes, en grande partie nobles.

Cette campagne, qui semblait devoir offrir les plus heureux résultats par l'invasion des troupes étrangères, se borna à l'occupation de quelques villes de France, dont on fut bientôt chassé par suite d'une retraite honteuse qui détacha la Prusse de la coalition et amena la dissolution de l'armée des princes français. Les émigrés se trouvèrent dans la plus grande détresse, errant en Europe sans trouver ni sympathies ni secours, et rejetés des pays où ils cherchaient un asile. Cependant l'Autriche, soutenue par les subsides de l'Angleterre, continua la guerre, et le prince de Condé, ayant obtenu de l'empereur d'Allemagne la conservation de son corps et l'autorisation de l'augmenter de tous les émigrés qui voudraient servir sous ses drapeaux, se trouva bientôt à la tête de 6796 combattants dont 4336 chasseurs à pied et cavaliers nobles et 3360 hommes de différentes armes, formant deux régiments d'infanterie et trois de cavalerie, plus douze pièces d'artillerie. Dans ce corps d'armée, placé toujours à l'avant-

garde des Autrichiens et s'y couvrant de gloire, se trouvaient le duc de Bourbon, son fils le duc d'Enghien et nombre de généraux et de colonels commandant des compagnies nobles.

Ce fut dans l'été de 1794 que mon frère Alexis et moi fûmes envoyés par mon père à l'Armée de Condé et placés dans le corps noble des Chevaliers de la couronne, superbe régiment de cavalerie (j'avais alors quatorze ans); Henri, notre aîné, était officier dans les hussards de Choiseul à la solde de l'Angleterre.

L'armée, qui alors s'était considérablement augmentée malgré les pertes qu'elle avait subies dans nombre de combats sanglants, se trouvait forte de 12500 combattants et devint un puissant appui aux troupes autrichiennnes que leurs mauvaises dispositions exposèrent plusieurs fois à se voir anéantir par les savantes manœuvres du général Moreau. Notamment, dans la campagne de 1795, au sanglant combat de Biberach où les Chevaliers de la couronne eurent 6 tués et 15 blessés, au nombre desquels je fus, elle protégea la retraite du général autrichien comte de la Tour, dont le corps se trouvait gravement compromis; elle contribua aussi puissamment à protéger notre retraite sur Munich par plusieurs brillants combats soutenus avec acharnement par les Chasseurs nobles de l'avant-garde du duc d'Enghien qui payait si noblement de sa personne et courut plusieurs fois les plus grands dangers en s'exposant comme un simple soldat.

Ce fut à cette même époque que l'armée apprit avec tristesse et indignation la tentative d'assassinat sur la personne du roi, dans la petite ville de Dillingen, près du Danube, alors qu'il venait de quitter l'armée près de laquelle il était venu passer une huitaine de jours. Cet horrible attentat eut lieu vers les dix heures du soir : le roi s'était

mis à la fenêtre de son appartement pour jouir d'un beau clair de lune, un coup de carabine partit d'une arcade voisine, et la balle vint le frapper au sommet de la tête. Au mouvement que fait le roi tout couvert de sang, le duc de Fleury le croyant mortellement blessé appelle du secours; aussitôt arrivent le duc de Gramont et le comte d'Avaray, mais le prince leur dit tranquillement : « Rassurez-vous, mes amis, ce n'est rien du tout; vous voyez bien que je suis resté debout. » Quoique le coup fût à la tête, la plaie fut trouvée profonde, mais n'offrant aucun danger. Quant au misérable qui avait commis le crime, il trouva le moyen de s'échapper, malgré les recherches les plus actives et sans qu'on découvrît le motif d'un pareil attentat. Peu de jours après ce funeste événement, l'Armée de Condé eut à soutenir un terrible combat au village d'Oberkamlach où les Chasseurs nobles déployèrent un courage surhumain contre des forces presque sextuples, sans que les Autrichiens, par l'ineptie de leurs chefs, vinssent leur porter secours. Le bataillon du marquis du Goulet, maréchal de camp, qui y perdit la vie, eut 104 chasseurs nobles tués et plus de 200 blessés; et, ce ne fut que par deux charges réitérées des Chevaliers de la couronne que le reste de ce malheureux bataillon put sortir du guêpier dans lequel il était tombé.

Il ne se passait guère de jours sans que l'Armée de Condé eût à soutenir des combats d'autant plus sanglants que les prisonniers, qu'on aurait pu lui faire, étaient destinés à une mort ordonnée par les lois révolutionnaires. Il faut cependant dire, pour rendre hommage à l'honneur de l'armée française, et notamment au général Ferino, que grand nombre de prisonniers furent soustraits à la barbarie du représentant du peuple, en leur procurant les moyens de revenir parmi nous.

Les succès de Bonaparte en Italie, et ceux obtenus par

Moreau qui n'était plus qu'à vingt-cinq lieues de Vienne, déterminèrent l'empereur d'Autriche à faire des propositions de paix qui furent précédées d'un armistice signé à Léoben entre Bonaparte et l'archiduc Charles, dont une des conditions était le licenciement de l'Armée de Condé. Cet événement, qui allait placer une quantité d'émigrés dans l'état le plus déplorable, fut heureusement paralysé par le bon vouloir de l'empereur Paul Ier qui envoya son aide de camp, le prince Gorstchakof, au prince de Condé pour lui proposer de conduire son armée en Wolhynie et qu'il la prendrait à son service, avec tous les avantages que méritait sa noble et brillante conduite : cette offre fut acceptée avec une véritable reconnaissance; le prince en donna connaissance à l'armée, par un ordre du jour dans lequel il laissait à chacun la faculté d'agir ainsi qu'il l'entendrait; cet événement qui allait porter si loin les Condéens fut plus ou moins bien apprécié par les gentilshommes qui ne pouvaient s'éloigner sans regrets des rives de la patrie; aussi, plusieurs préférèrent rester en Allemagne, se réservant de rejoindre l'armée plus tard; d'autres, au nombre desquels était mon frère Alexis, voulurent tenter de rentrer en France pour aller dans la Vendée, ou tâcher de sauver leurs biens non vendus. Cependant mon frère, qui savait mon père en correspondance avec le prince, crut devoir lui faire part de sa détermination et obtint de lui une audience dont je vais rappeler textuellement tous les détails.

Introduit seul dans l'appartement du prince : « Bonjour, Alexis, lui dit-il avec bonté. Quelle grave affaire avez-vous à me communiquer?

— Monseigneur, elle est grave en effet, répondit Alexis; mais l'amitié dont vous daignez honorer mon père m'enhardit à vous demander conseil sur la marche que je dois suivre, dans l'intention que j'ai de rentrer en France, afin

d'entreprendre de le sortir, ainsi que ma mère, de la cruelle position où ils se trouvent. Cette funeste pensée me poursuit jour et nuit, et je la gardais comme un ver rongeur tant que j'étais sous des drapeaux que l'honneur me prescrivait de suivre. Mais, aujourd'hui que l'armée va chercher un asile en Russie et que la paix semble assurée, je me dois tout à mon père, car ce n'est pas dans ce pays lointain que je pourrais lui être utile.

— Mais, malheureux enfant, c'est la mort que tu vas chercher; elle est inévitable avec le stigmate dont est marqué ton front et les exemples terribles que nous avons chaque jour!

— Cette mort, Monseigneur, je l'affronte depuis plus d'une année, pour des raisons bien moins puissantes, et la Providence, en cette circonstance, sera, j'espère, ma protectrice, car elle n'abandonnera pas un fils qui fait son devoir.

— Votre père et votre mère ne sont pas, comme vous le supposez, dénués de ressources; j'ai de fortes raisons pour vous affirmer qu'ils ont de nombreux amis qui ne les abandonneront jamais. Il faut gagner du temps, l'avenir est gros d'événements, et qui sait attendre est sûr d'arriver. Au reste, vous êtes bien jeune pour une semblable entreprise, car il faudrait une extrême prudence et une grande réserve pour savoir inspirer la confiance aux personnes avec lesquelles vous espérez pouvoir vous mettre en rapport, surtout dans un moment où la méfiance est une nécessité. Et puis, en outre de cela, vos moyens pécuniaires doivent être trop faibles pour entreprendre un pareil voyage, qui ne peut qu'entraîner à de grandes dépenses; votre projet est louable et fait l'éloge de votre cœur, mais je vous engage à l'ajourner à un temps meilleur.

— J'aurai l'honneur d'observer à Monseigneur qu'en prenant la liberté de lui demander des conseils, il n'était

question que de savoir la manière d'exécuter mon projet immuable, enraciné dans mon cœur, et dans lequel il faut que je succombe, ou que mon père en ressente les effets. L'infortune donne de l'âge et de la prudence; c'est après avoir mûrement réfléchi sur la situation critique dans laquelle je pouvais me trouver que j'ai acquis la conviction de pouvoir surmonter les obstacles qui se présenteraient.

« Les difficultés du passage des frontières vaincues, j'arrive à Lyon où se trouve l'honnête régisseur des biens de mon père, dont la probité, la délicatesse et la fidélité ne se sont jamais démenties. Alors, nous avisons ensemble aux moyens de rentrer dans la jouissance d'une terre située entre les deux villes de Saint-Étienne et de Montbrison, qui n'est que sequestrée, et nous allons ensuite en Auvergne chez deux respectables dépositaires de la vaisselle de mon père, soustraite et enfouie dans une cachette introuvable lors de la vente de son château de Massiac. Quant à mes facultés pécuniaires pour faire le voyage, bien qu'elles ne soient très considérables, possesseurs entre mon frère et moi d'une somme de 760 francs, je lui en laisse quatre cents, et le reste me suffit pour arriver à Lyon. »

Le prince, après l'avoir écouté avec la plus grande attention, lui dit de la manière la plus bienveillante :

« Je vois qu'il serait inutile d'entreprendre de vous détourner d'une détermination aussi absolue. Eh bien ! mon enfant, je veux m'associer à ce pieux pèlerinage en vous faisant porteur d'une lettre indéchiffrable pour tout autre que mon correspondant de Lyon, dans laquelle je lui prescrirai d'être votre guide dans la conduite que vous aurez à tenir et de vous donner l'argent qui pourrait vous être nécessaire. Maintenant, prudence et discrétion, surtout ne rien faire qui puisse laisser soupçonner votre projet, excepté à la princesse de Monaco à qui vous devez cette con-

fiance tant pour l'amitié dont elle honore votre père, que pour les bontés qu'elle a toujours eues pour vous et votre frère. Adieu, Alexis; suivez donc les impressions de votre cœur, et à la garde de Dieu. »

Mon frère, profondément ému de tant de bonté, se précipita, en la mouillant de ses larmes reconnaissantes, sur la main de cet excellent prince, qui lui dit avec un sourire d'ange : « Soyez tranquille sur votre jeune frère; la princesse et moi auront soin de lui. »

L'entrevue qu'Alexis eut avec la princesse de Monaco ne fut pas moins touchante; elle fit tout ce qu'elle put pour le détourner de son projet; mais, lorsqu'elle vit son inflexibilité, elle lui dit : « Votre entêtement émane d'un si honorable motif, que je ne veux plus le combattre. » Puis, lui faisant signe de l'attendre un moment, elle passa dans un cabinet, et revenant peu après : « Tenez, Alexis, lui dit-elle en lui mettant vingt-cinq louis dans la main, voilà pour vos frais de voyage, précaution toujours utile. » Mon frère, le cœur gonflé par la reconnaissance de tant de bienfaits, ne put remercier cette bonne princesse qu'avec des larmes dans les yeux et se retira.

Le lendemain de cette touchante entrevue, mon frère reçut la lettre promise, qu'il mit dans un bâton creux avec lequel il devait voyager; puis, fit toutes ses dispositions de concert avec son ami, Edmond Dalesme, qui voulait aussi rentrer en France. Leur plan consistait à se diriger sur Lyon, en passant par la Franche-Comté, où, dans un endroit dont ils avaient l'indication, devait se trouver un individu qui, moyennant salaire, devait leur faire franchir la frontière.

Cependant Alexis, toujours animé d'une tendresse filiale, vint déposer entre les mains du payeur de l'armée les vingt-cinq louis de la princesse, en le priant de les faire passer à son père à Hambourg.

Notre séparation fut des plus douloureuses. Je ne pouvais me détacher de ce frère chéri, l'appui, le protecteur de mon jeune âge, et dont la sollicitude était telle que, nombre de fois, il se jeta au-devant des coups qui pouvaient m'atteindre, notamment un jour où, blessé d'un coup de sabre, il se précipita au-devant de mon adversaire qu'il renversa d'un coup de pistolet. Lorsque je le vis partir, un affreux pressentiment m'avertit que je ne devais plus le revoir, hélas ! Il ne se réalisa que trop, ainsi qu'on le verra...

Au moment du départ pour la Russie, l'armée avait encore un effectif de 10000 hommes, malgré les nombreux et sanglants combats qu'elle avait livrés dans cette dernière campagne, mais continuellement renforcée par des émigrés qui n'avaient pas d'autres moyens d'existence, et des déserteurs français qui arrivèrent en assez grand nombre, attirés par la solde et un équipement dont la République était fort avare à cette époque.

Le recensement des personnes qui s'attachèrent à la fortune du prince de Condé se montait à 6000 et quelques, qui furent partagées en trois colonnes, savoir : la première, formée des officiers ayant conservé leurs chevaux ; la seconde, composée des équipages de l'armée et de quelques pièces d'artillerie appartenant particulièrement au prince, les autres ayant été remises à l'Autriche, ainsi que tous les chevaux de la cavalerie ; et la troisième, dont je faisais partie, embarquée sur des radeaux pour suivre le cours du Danube jusqu'à Krems, où ces trois colonnes réunies durent finir leur trajet jusque sur les bords du Bug. A la ville de Hrubieszow, où nous fîmes notre entrée sur le territoire moscovite après avoir parcouru 500 lieues, l'armée fut aussitôt subdivisée dans différents quartiers, réorganisée, et dut quitter la cocarde blanche.

Notre entrée dans la Volhynie ressemblait à une troupe

de voyageurs venant pour y fonder quelque colonie et n'ayant de militaire que l'habit, grâce aux administrations autrichiennes qui nous avaient retiré nos armes.

Nous fûmes cantonnés dans différentes petites villes, en attendant la nouvelle organisation de l'armée dont s'occupait alors Mgr le prince de Condé, de concert avec des commissaires russes envoyés à cet effet par l'empereur Paul.

Pendant ce temps de repos, nous nous établîmes tant bien que mal dans les maisons enfumées de paysans et chez les juifs bourgeois de ce pays, et plusieurs d'entre nous profitèrent, avec reconnaissance, du bienveillant accueil offert par les seigneurs polonais qui s'empressèrent d'autant plus d'adoucir notre exil qu'ils avaient eux-mêmes à regretter une patrie.

Ce fut dans le courant de février 1798 que l'armée reçut sa nouvelle formation, et que l'on s'occupa de lui faire endosser l'uniforme russe, ridicule copie de celui des Prussiens, l'empereur ayant la manie d'imiter cette nation dont il s'était engoué.

Organisation de l'armée de Condé et répartition de ses cantonnements dans les districts ainsi qu'il suit :

Mgr le prince de Condé, avec son quartier général, l'artillerie, le génie et les différentes administrations, à Dubnow, avec.	1100	hommes
Le Régiment noble à pied, à Wlodziniew. . .	1400	—
La Cavalerie noble, à Locatze et Horodlo. . .	1190	—
Grenadiers de Bourbon, à Luszkow	1075	—
Dragons d'Enghien, à Luszkow	800	—
Fusiliers d'Hohenlohe, à Kovel	1000	—
Dépôt et hôpital à Kovel	700	—
TOTAL	7265	hommes
Les hussards russes de Bower attachés au corps de Condé.	2100	—
TOTAL GÉNÉRAL. . .	9365	hommes

Les districts dans lesquels l'armée était répartie se composent de petites villes et de villages, habités, ces premières par des juifs, et les autres, des maisons éparses, bâties en terre et en bois, occupées par des paysans sales, malpropres et tout à fait abrutis. Plusieurs de nos camarades furent obligés d'y rester faute de moyens pécuniaires; d'autres se construisirent de petites maisons en rondins de bouleaux garnis de mousse et doublés en planches, ce qui les rendait très habitables et d'un effet assez pittoresque. Logé avec un de mes camarades, nommé Dalesme, dont le frère était parti avec Alexis pour rentrer en France, nous obtînmes d'un juif chez qui le sort nous avait placés, et moyennant une légère rétribution, une chambre à deux lits, que nous appropriâmes par de fortes ablutions, et, au moyen d'achat de matelas, de couvertures et de draps, nous finîmes par avoir un gîte assez convenable; nous y ajoutâmes quelques ustensiles de cuisine, sous la direction d'une juive, dont le talent demandait quelques développements, mais enfin qui nous faisait vivre.

La petite ville d'Horodlo, chef-lieu du district dans lequel était l'escadron dont je faisais partie, était habitée par notre état-major, moins le chef, M. le comte d'Astorg, maréchal de camp, qui occupait un appartement dans un magnifique château dominant la ville et appartenant au comte Stroynowsky, seigneur de l'endroit. Bientôt, admis dans l'intérieur de cette famille hospitalière, je ne tardai pas à en devenir le commensal le plus assidu par la bienveillance avec laquelle j'étais reçu, et deux mois ne s'étaient point écoulés que la jeune Valérie, fille du comte, partageait avec toute la candeur de son âge les sentiments qu'elle m'avait inspirés et dont sa mère ne paraissaient nullement inquiète. Mais quelle ne fut pas ma sur-

prise lorsqu'un jour, je reçus une lettre de Grimaldi, un de mes amis particuliers et aide de camp du prince de Condé, qui me mandait qu'on avait pris des renseignements près de S. A. S. pour savoir quelle était ma famille; la réponse avait été des plus favorables et j'en eus bientôt des preuves incontestables par les manières engageantes et les soins avec lesquels j'étais accueilli par la comtesse. C'est ici le motif de dire la cause qui pouvait me laisser entrevoir un bonheur auquel je n'eusse jamais pensé prétendre, mon attachement pour Valérie étant l'impression d'un premier sentiment sans aucune arrière-pensée. La comtesse, âgée de cinquante-cinq ans, joignait, à une grande illustration, une fortune si considérable qu'elle ne se crut pas les capacités nécessaires pour la régir en devenant veuve, ce qui la détermina à épouser en secondes noces son intendant, petit noble sans fortune, mais d'un physique séduisant, d'un esprit fin, délié, et qui parvint à captiver l'esprit de sa maîtresse, dont il partagea la couche, avec l'assentiment de l'empereur qui lui donna le titre de comte, des dignités, des grands cordons et le combla de faveurs dans l'intention de s'en faire une créature dévouée dans ce pays où il n'en avait guère. De ce second mariage était advenue une fille du nom de Valérie, âgée alors de seize ans, jolie, gracieuse, ayant reçu l'éducation la plus soignée; les attraits de cette jeune personne, ses talents remarquables, son caractère aimant et passionné, joints à l'intimité dont je jouissais près d'elle, ne tardèrent pas à faire naître dans nos jeunes cœurs des sentiments sans autre calcul de ma part que celui de captiver la tendresse de cette adorable fille, ignorant même alors que le père avait manifesté l'intention de marier sa fille à un étranger, n'ayant éprouvé que de basses jalousies de la part de ses compatriotes, envieux de sa fortune, mécontents des

faveurs de l'empereur peu sympathique à la nation polonaise, et dont le comte était regardé comme une créature dévouée.

Ce fut à ces heureuses circonstances, que je dus la promesse d'obtenir la main de Valérie, mais à la condition d'attendre deux ans, épreuve effrayante pour un avenir qui me paraissait sans fin et pendant lequel pouvaient surgir tant d'événements.

Cette nouvelle fut, à mon grand regret, bientôt connue de mes camarades, et je craignis que cela ne nuisît à mes intérêts. Cependant il eût été difficile qu'il en fût autrement, en voyant la manière dont j'étais accueilli dans la famille du comte, et les soins qu'il m'était permis de rendre à sa fille.

Je fis part aussitôt à mon père de l'heureux avenir qui m'était réservé; déjà prévenu par la princesse de Monaco des renseignements pris auprès de Monseigneur, il s'empressa d'écrire au comte Stroynowsky en le remerciant de ses bonnes dispositions à mon égard, et m'adressa une règle de conduite que je me proposai de suivre aveuglément. Cependant, au milieu de cet aperçu de bonheur dont j'appréciais tout le prix, la marche des événements concernant l'armée suivait son cours. Déjà, nous étions habillés, armés, l'infanterie s'exerçait, et des chevaux du Don avaient été amenés pour la cavalerie, avec toutes leurs allures sauvages que nous parvînmes à vaincre non sans beaucoup de difficultés et plusieurs accidents. Enfin, nous reprenions nos habitudes militaires sans que mes visites au château en souffrissent, lorsqu'un jour l'on m'apporta une lettre au moment où nous étions à table, et que je reconnus être de mon père. Aussitôt libre, je m'empressai d'aller dans le parc pour en faire la lecture, et fut frappé comme d'un coup de foudre en apprenant la mort de mon

frère bien-aimé, fusillé à Lyon comme émigré. A cette affreuse nouvelle, je tombai évanoui, et ce ne fut que longtemps après, mon absence ayant donné de l'inquiétude, qu'on me trouva étendu par terre sans connaissance, couvert de sang par une blessure que je m'étais faite à la tête en tombant sur une souche d'arbre, tenant dans mes mains crispées la fatale lettre qui m'annonçait cette affreuse catastrophe.

Transporté au château et mis dans un lit, un médecin vint aussitôt me donner les soins les plus empressés; cependant plus d'une heure se passa avant que je reprisse connaissance, et trois attaques de nerfs des plus violentes eurent lieu pendant la nuit, auxquelles succéda une fièvre très forte, accompagnée de délire. Enfin, au bout de cinq jours, le médecin donna espoir de me sauver, déclarant toutefois qu'il faudrait du temps et de la patience, une rechute pouvant être très dangereuse.

Comblé des soins les plus attentifs par les habitants du château et mes camarades, le docteur paraissait tout à fait rassuré sur mon état, lorsqu'un jour le comte d'Astorg vint m'annoncer le départ forcé du comte Stroynowsky avec sa femme et sa fille, pour aller sur les bords du Bug chez le prince Lubomirsky, afin de fuir la peste qui venait de se déclarer dans nos environs d'une manière assez violente; un cordon sanitaire avait été aussitôt établi, ce qui n'avait point empêché la mort de plusieurs paysans du district.

Cette funeste nouvelle me fut confirmée par la comtesse et sa fille qui vinrent me faire leurs adieux; le soir de leur départ, la fièvre reprit avec une nouvelle intensité, que le docteur parvint pourtant à surmonter, dans l'espérance où j'étais de la permission qu'on m'avait accordée d'aller les joindre aussitôt que mes forces le permet-

traient. Cette malheureuse peste qui dura plus d'un mois, sans qu'on ait pu découvrir la cause de son apparition, fut concentrée dans son foyer grâce aux soins vigilants du prince de Condé, et pas un individu de l'armée n'en fut atteint; aussi disait-on, en parlant de cette épidémie, que les Polonais en mouraient et que les Français s'en moquaient. Deux mois après, le calme rétabli, et de retour à Horodlo, les bruits presque certains que la Russie allait prendre part à une nouvelle guerre contre la France, les préparatifs s'en firent avec la plus grande activité et une véritable satisfaction de la part des Condéens lorsqu'un ordre du jour leur apprit cette nouvelle en annonçant qu'au printemps ils reverraient les bords du Rhin.

A cette même époque arriva un événement des plus extraordinaires, dont l'histoire gardera souvenir, ce fut l'abdication du grand maître de Malte, Ferdinand de Hompesch, en faveur du czar Paul qui, à cet effet, ordonna à tous les membres de l'Ordre qui se trouvaient à l'armée de se réunir à la ville de Lokatschi, pour recevoir l'adhésion de ceux qui voudraient le reconnaître. Cette assemblée fut nombreuse et fort agitée ; cependant la grande majorité des chevaliers, du nombre desquels je fus, adhérèrent à cette reconnaissance en apprenant la décision de Louis XVIII à cet égard. Cette opération terminée, nous reçûmes l'ordre de retourner dans nos cantonnements respectifs. Notre départ fixé à sept heures du matin, chacun avait fait la veille ses adieux et ses préparatifs, en attendant l'ordre désigné pour se mettre en route, lorsque, à la pointe du jour, un bruit épouvantable se fait entendre, avec accompagnement de coups de fusils et de pistolets joints à des cris et des hurlements épouvantables. Sauter à bas de mon lit, me vêtir, prendre mon sabre, et accourir sur le lieu du tumulte, fut l'affaire d'un instant. La place, com-

plètement entourée par mes camarades et un grand nombre d'habitants, représentait une arène au milieu de laquelle se trouvaient une quarantaine de loups acculés les uns aux autres, faisant face de tous côtés, mais témoignant plus de crainte que d'audace. Ce spectacle étrange, qui eût offert les plus grands dangers si ces animaux avaient eu autant de courage que de voracité, durait depuis un quart d'heure; quelques coups de feu en avaient abattu trois et blessé plusieurs, dont les cris m'avaient réveillé. Mais il s'agissait de les détruire tous, et, pour cela, il fallait une prompte décision, de l'entente et surtout de la prudence, afin d'éviter de s'entre-toucher d'un travers de la place à l'autre; chacun donnait son avis, rien ne se terminait, et les loups au milieu de l'enceinte semblaient résignés au sort qui les attendait.

Enfin, quatre pelotons, formés des personnes ayant des armes à feu, se placèrent contrairement aux angles de la place et, à un signal donné, une décharge générale eut lieu; treize de ces animaux tombèrent, les blessés hurlaient d'une manière affreuse en se sauvant, ainsi que le reste du troupeau, par les ouvertures de la place, poursuivis de tous côtés; sept tombèrent encore, tués à coups de sabre, ou assommés, et le reste gagna la campagne. Les victimes, au nombre de vingt-trois, furent exposées sur la place au milieu de la joie et de l'hilarité générale et livrées ensuite aux paysans qui les emportèrent pour les déshabiller et en faire des fourrures. Cette chasse surprenante et inattendue terminée, nous partîmes chacun pour nos cantonnements où nous portâmes la nouvelle de ce fait intéressant mais nullement surprenant pour les habitants, qui ont souvent l'habitude de semblables visites, lorsque l'hiver est aussi rigoureux que celui dont nous étions partagés.

II

PRÈS DU DUC DE BERRY — LA CAMPAGNE DE 1799

Peu de jours après cet événement, un nouvel ordre du jour annonça que la guerre était décidément déclarée et que l'Armée de Condé ferait partie du contingent de la Russie; il faisait aussi connaître l'arrivée de Mgr le duc de Berry venant prendre le commandement de la cavalerie noble.

Maison militaire de S. A. R. Mgr le duc du Berry.

Le comte DE DAMAS-CRUX, lieutenant général, premier gentilhomme.
Le marquis DE MONTAGNAC, premier écuyer.
Le comte DE DAMAS, maréchal de camp, premier aide de camp.
Le comte DE MONTSOREAU, maréchal de camp, premier aide de camp.
Le chevalier DE LA JARRE, colonel, premier aide de camp.
Le marquis DE SOURDIS, colonel, premier aide de camp.
Auguste DE LA FERRONNAYS [1], ordonnance permanente.
Hippolyte D'ESPINCHAL, ordonnance permanente.
Le docteur AMY, premier médecin.

Mgr le duc de Berry avait alors vingt ans; petit, d'une figure agréable, le caractère vif, un peu emporté, le cœur

1. Le même qui plus tard fut ministre des Affaires étrangères et ambassadeur en Russie, mort en 1845.

excellent, très courageux, d'une grande générosité, aimant beaucoup les arts, surtout la musique, et jouant de la flûte d'une manière assez remarquable, parlant l'anglais et l'italien avec la plus grande facilité, mais passionné surtout pour l'état militaire. La faveur insigne dont nous venions d'être honorés, Auguste et moi, était d'autant plus flatteuse, que notre service consistait à ne jamais quitter le prince, à manger à sa table, à l'accompagner partout, et à être enfin près de lui les représentants de la Cavalerie noble dont nous portions l'uniforme.

Le quartier général de S. A. R. était à Lokatschi, distant d'Horodlo de cinq lieues, où, par suite de l'extrême bonté du prince, il m'était permis d'aller quelquefois lorsqu'il eut connaissance de mes rapports avec la famille Stroynowsky. Tous les seigneurs polonais de la contrée s'empressèrent de venir lui présenter leurs hommages, en le priant de vouloir bien les honorer de sa présence ; aussi étaient-ce des fêtes continuelles, où nous fûmes à même d'apprécier le luxe, la magnificence des starostes et la grâce aussi bien que la beauté des Polonaises.

Dans les premiers jours de décembre, Monseigneur, ayant reçu une lettre du prince de Condé, partit aussitôt pour Dubnow, accompagné de MM. de Nantouillet, Sourdis, Auguste de la Ferronnays et moi ; nos équipages consistaient dans trois traîneaux couverts, conduits chacun par trois petits chevaux de front, relayés toutes les deux heures et marchant avec la vélocité la plus surprenante. Dubnow, capitale de la Volhynie, est une ville considérable renfermant un ancien château, alors la résidence du prince de Condé et de la princesse de Monaco, dans lequel nous trouvâmes le duc d'Enghien arrivant depuis la veille de Saint-Pétersbourg. Les quatre jours que nous passâmes à Dubnow furent employés, le matin, dans des

courses, et, les soirées, chez la princesse qui daigna me faire l'accueil le plus gracieux et me donna des nouvelles récentes de mon père avec qui elle était en correspondance. Notre retour à Lokatschi, fut marqué par un événement dont les suites pouvaient devenir des plus désastreuses à Auguste, ainsi qu'à moi, sans le secours de la Providence qui nous tira d'un danger imminent.

Le départ avait été fixé pour six heures du matin, afin d'arriver à Lokatschi avant la nuit; mais, retardés par trois traîneaux qui devaient marcher avec nous, porteurs de sommes d'argent considérables, nous ne pûmes nous mettre en route qu'à huit heures, par une gelée de 28 degrés : le temps était clair et pur, le traînage facile, ce qui rendait rapide la marche de nos six traîneaux en file, les uns derrière les autres : celui du prince en tête, La Ferronnays et moi, tout à fait derniers, suivant ceux qui portaient l'argent. Nous marchâmes ainsi, avec une vitesse extraordinaire, jusqu'à deux heures après midi, où nous trouvâmes dans un village les chevaux du troisième relai qui nous attendaient, n'ayant éprouvé d'autres désagréments qu'un froid excessif dont il nous était impossible de nous garantir, les traîneaux étant ouverts par devant, sans aucune possibilité de les fermer. Vers les quatre heures, le ciel s'obscurcit presque subitement; une neige compacte tomba avec une telle violence que la terre s'en trouva couverte en peu d'instants à plus d'un pied d'épaisseur : c'était un de ces ouragans que les habitants désignent sous le nom de « rafales de la mort » par les sinistres qu'ils occasionnent lorsqu'on y est exposé. Cependant nous marchions toujours, faute de gîte pour nous abriter, serrés les uns derrière les autres, sans nous perdre de vue dans la crainte de nous égarer sur ce linceul blanc sans fin, sans contraste, recouvrant des fossés, des précipices ina-

perçus, des ruisseaux, des rivières, des lacs gelés sur lesquels nous passions rapidement avec la continuelle inquiétude de nous engloutir dans quelque fondrière dont il eût été presque impossible de pouvoir sortir. A cette situation critique se joignait l'affreux désagrément d'être obligé à tout instant de rejeter la neige qui s'engouffrait dans nos voitures et pouvait finir par nous étouffer. En outre l'obscurité arrivait, ne laissant à nos conducteurs d'autres moyens pour conduire leurs chevaux que de les abandonner presque au hasard sans pouvoir préciser, pour arriver à Lokatschi, le trajet que nous avions encore à parcourir; aussi, étions-nous, chacun dans nos traîneaux, livrés à la plus grande anxiété, lorsque tout à coup les chevaux qui nous conduisaient, La Ferronnäys et moi, se pelotonnent, s'enfoncent dans la neige, en faisant culbuter notre traîneau dans un trou. Relevés presque aussitôt, mais dans le plus grand embarras, n'ayant de secours à attendre que de nos six bras, ce ne fut qu'à force d'efforts, de travail, que nous parvînmes à nous mettre en état de marcher. Mais, ce temps perdu pouvait devenir funeste : les traîneaux qui nous précédaient, ignorant notre désastre, continuaient leur marche rapide, nous laissant dans une situation d'autant plus critique que, la neige continuant de tomber avec la même violence, le traînage se trouvait aussitôt couvert, et il nous devenait impossible de suivre d'une manière exacte la marche du convoi, impossibilité à laquelle se joignait la crainte de nous engloutir dans quelque précipice, et peut-être aussi de rencontrer des loups, dont nous entendions les hurlements dans le lointain. Cependant, le temps s'écoulait. La nuit arrivait, sombre, obscure, n'ayant d'autre clarté que la réverbération de la neige, trompeuse lumière, qui pouvait nous égarer; le froid gagnait nos membres pen-

dant cette indécision; il fallait donc sortir de cette cruelle et pénible situation, car, rester en place, c'était une mort inévitable; marcher au hasard offrait aussi de grands dangers, mais, au moins, il y avait chance de salut, et nous l'adoptâmes promettant au juif qui nous conduisait une bonne récompense en arrivant en ville. Stimulé par cet appât, il reprit courage, nous engagea à attendre quelques instants pendant qu'il irait reconnaître la route, et s'éloigna. Un quart d'heure s'écoula en vaine attente, puis un autre; enfin, transis de froid, ne sachant à quoi attribuer cette longue absence qui, à chaque instant, devenait plus dangereuse, nous appelâmes à grands cris et finîmes par décharger nos pistolets, afin que le bruit pût nous faire reconnaître, dans le cas où ce malheureux se serait égaré.

Cependant, ne le voyant point arriver, nous prîmes la détermination de partir, convenant de conduire les chevaux tour à tour afin de nous réchauffer dans nos fourrures. Auguste se plaça le premier sur le petit siège de bois du conducteur, ajusta ses rênes et lança les chevaux avec une effrayante rapidité, se confiant à leur instinct, notre seul espoir de salut, et protégés par cette grande masse de neige qui supportait notre traîneau en nous éclairant de son reflet. Deux fois, nous changeâmes de place sans perdre ni courage, ni gaieté, laissant parfois souffler quelques instants nos chevaux, et reprenant notre course échevelée et fantastique, bondissant comme un navire sur les vagues en courroux, franchissant des fossés et des obstacles inaperçus, mais allant toujours, toujours, sans prévoir ni le terme, ni le résultat de ce voyage incertain et périlleux. Enfin, sur les dix heures, la neige cessa, le ciel s'éclaircit et nous aperçûmes au loin un grand nombre de feux s'agitant dans tous les sens; présumant aussitôt

qu'on était à notre recherche, nous redoublâmes l'ardeur de nos petits chevaux qui semblaient partager notre espoir, et, nous dirigeant sur ce point, nous nous trouvâmes au bout d'un quart d'heure au milieu d'une trentaine de paysans, portant des torches de bois résineux, que le prince avait envoyés à notre découverte, lorsqu'il s'aperçut, en arrivant à la ville, que nous n'étions pas là, et fort inquiet sur notre sort. Les quatre heures de retard sur le convoi, une nuit obscurcie par la neige incessante, le déchaînement des vents, un lac, une rivière qu'il fallait traverser et les combles dans lesquels nous pouvions disparaître, avaient fait dire aux habitants que notre salut dépendait de notre conducteur s'orientant sur quelques grands arbres dont il devait avoir connaissance; mais, lorsqu'ils nous virent sans lui, et que nous expliquâmes ce qui s'était passé, les juifs poussèrent des cris de détresse, considérant la perte de leur coreligionnaire comme inévitable. En effet, dès la pointe du jour, on fut à la recherche de ce malheureux que l'on trouva mort, enfoncé jusqu'aux épaules dans la neige dont il n'avait pu sortir, et nous ne parvînmes à faire cesser les cris lamentables de sa famille qu'au moyen d'une somme de 50 roubles argent (250 fr.) de dédommagement dont l'effet est toujours immanquable sur la race judaïque de ce pays.

Au reste, cet épisode, qui produisit une assez vive impression sur nos camarades, n'en fit aucune dans le pays où ces accidents sont très fréquents, surtout dans les hivers rigoureux comme celui de cette année; car, trois jours après notre événement, un traîneau, contenant deux femmes, un enfant et le conducteur, fut englouti dans un comble profond dont on ne les retira, ainsi que les chevaux, que plusieurs jours après. Bien que les hivers fussent ordinairement très froids en Pologne, cette année

fut remarquable par un degré d'intensité tel qu'on n'en avait pas vu depuis longtemps, ce qui nécessita la suspension des exercices militaires pendant quelque temps, mais non des courses en traîneaux, et des fêtes données par les seigneurs polonais; celle offerte à Mgr le duc de Berry par le comte Stroynowsky, où se trouvaient réunies plus de cinquante jeunes femmes, venues de très loin et rivalisant de beauté et d'élégance, fut d'une richesse et d'une prodigalité incroyables. Le prince, avec sa bonté habituelle, daigna s'occuper de mes intérêts avec chaleur, mais ne put obtenir la réduction des deux années fixées pour mon union avec Valérie; cette persistance me semblait être d'un mauvais augure, sachant que la comtesse avait contracté son premier mariage à quatorze ans, et surtout pensant que la guerre allait nous éloigner l'un de l'autre et que deux ans pouvaient amener bien des changements.

Cependant, mes visites obtenaient toujours le même accueil, et mes serments d'un amour constant étaient payés d'un retour bien fait pour me donner de l'espérance. Ainsi se passa tout l'hiver. Mais, au retour du printemps, les préparatifs du départ de l'armée pour l'Allemagne ne laissèrent plus aucun doute sur la guerre, et nous nous fussions mis en marche dans le courant d'avril, si la fonte des neiges n'avait pas rendu les chemins impraticables, aussi bien qu'une altercation survenue entre la Russie et la Bavière; tous ces obstacles levés, l'Armée de Condé dut quitter ses quartiers le 2 juillet 1799, pour se diriger sur le Rhin en traversant la Galicie et la Silésie, formant trois colonnes : la première ayant à sa tête le prince de Condé, avec son quartier général, l'Infanterie noble, les hussards russes de Bauer; la seconde sous les ordres du duc de Berry, se composant de la Cavalerie noble,

du régiment d'infanterie Durand et de l'artillerie, et la troisième commandée par le duc d'Enghien, formée de son régiment de dragons, de Bourbon infanterie, et de l'hôpital.

Deux jours avant ce départ, Monseigneur m'envoya à Horodlo près du comte d'Astorg pour lui porter l'ordre de se rendre à Lokatschi avec son escadron. Mon arrivée fut le sujet de la joie universelle par l'idée de se rapprocher de la mère patrie et l'espoir que cette nouvelle campagne aurait d'heureux résultats.

Vers les onze heures du soir, retiré dans l'appartement qu'on m'avait donné au château, je rêvais au moyen de pouvoir faire mes adieux à Valérie, lorsque je vis entrer clandestinement la jeune Nazitka, sa sœur de lait et sa femme de chambre. « Bonsoir, me dit-elle, venez vite consoler ma maîtresse que le chagrin de votre départ afflige cruellement. — Mais, répondis-je, est-ce de sa part que vous venez me chercher? et sa mère, si elle me surprenait, n'aurait-elle pas lieu d'être mécontente? — Sa mère, me dit avec finesse cette charmante fille, elle dort d'un bon somme et ne se réveille jamais avant le jour. — Eh bien! lui dis-je en l'embrassant, reçois ce baiser pour la bonne nouvelle. — Ah! fit-elle en souriant, si ma maîtresse le savait. » Puis, je la suivis; mais en entrant dans cette chambre virginale où je n'avais jamais pénétré, quelle fut ma surprise, me croyant attendu, de voir Valérie à moitié déshabillée, assise sur un divan, la tête appuyée sur une main, et l'autre tenant un mouchoir qui me prouvait qu'il servait à essuyer ses larmes; ma présence, qui lui fit échapper un petit cri d'effroi, me montra qu'elle ne m'attendait pas, et que sa sœur de lait avait voulu lui ménager cette surprise dans la croyance de lui être agréable, ce qu'elle avoua tout aussitôt en se retirant et me disant : « Une demi-heure, et pas plus. »

Valérie confuse, troublée, mais certaine que j'étais étranger à ce délit : « Eh bien! je ne puis vous en vouloir de l'étourderie de Nazitka, me dit-elle, en me tendant la main, mais il faut vous retirer, car cette imprudence pourrait nous devenir fatale; mais, croyez que la promesse de mes parents, d'accord avec mon cœur, sera toujours présente à ma pensée, et votre retour le plus heureux moment de ma vie. » Puis, se levant, elle fut chercher dans un petit coffret un anneau qu'elle mit à mon doigt : « Voilà, me dit-elle, ce que je vous destinais depuis longtemps, vous y verrez nos deux noms réunis. Maintenant, adieu, Hippolyte! séparons-nous et espérons dans un avenir que je ne cesserai de désirer, et dont la réalité sera le plus heureux jour de ma vie! »

Profondément ému de ces douces paroles auxquelles était jointe l'expression de ses beaux yeux bleus limpides de candeur et de naïveté, je pressai Valérie sur mon cœur et la quittai, emportant dans mon âme un souvenir de bonheur ineffaçable.

La colonne, sous les ordres du duc de Berry, était entièrement réunie à Lokatschi pour en partir le lendemain, et un grand dîner avait lieu chez le prince, lorsque, tout à coup, les tambours battant le rappel, les cloches des différentes paroisses s'ébranlant violemment semblent être le précurseur de quelque grand désastre; en effet, les cris déchirants de la population courant çà et là font bientôt connaître qu'un des quartiers de la ville est en proie à un incendie épouvantable, qui, occasionné par l'imprévoyance d'un juif, dont les magasins sont remplis de ballots de laine, de coton, plusieurs barils d'eau-de-vie et autres matières inflammables, fait des ravages affreux; en moins de deux heures, vingt maisons, presque toutes en bois, sont entièrement consumées, malgré les efforts de la troupe

qui parvient cependant à empêcher l'entière destruction de la ville.

Le prince, profondément touché de cette affreuse catastrophe qui frappait un si grand nombre d'infortunés, donna sur-le-champ, avec ce mouvement si naturel de sa générosité, deux cents ducats, tandis que les cavaliers, pour imiter un si bel exemple, abandonnaient quinze jours de solde.

Tels furent les adieux des Français qui emportèrent les bénédictions des habitants de cette malheureuse cité. Le 4 juillet, nous passâmes le Bug pour entrer dans la Pologne autrichienne. Ne voulant pas retracer toutes les journées d'étapes qui étaient de sept à huit lieues, je ne parlerai que des endroits offrant un intérêt particulier.

Le 14, nous eûmes un double séjour dans la petite ville de Lançut où se trouvait la superbe résidence de la princesse Lubomirska, venue exprès de Vienne avec une suite nombreuse pour en faire les honneurs aux trois princes qui y logèrent successivement avec leur suite et y furent splendidement traités. Chasse à courre, comédie et bal où furent invitées plus de cent femmes des environs : telle fut la réception offerte au duc de Berry. Le 20, autre séjour à Tarnow, jolie ville de la Galicie, où le prince et sa maison furent logés dans le beau palais du comte Tarnowski, où il y eut une fête superbe. Lorsque les journées n'étaient pas trop fortes, Monseigneur, fort amateur de musique, donnait quelquefois des concerts exécutés par lui et plusieurs cavaliers nobles parmi lesquels se trouvaient des talents remarquables.

Le 27, le prince, voulant profiter du séjour qui devait avoir lieu en la petite ville de Bochinia, partit pour Cracovie distant de huit lieues, avec MM. de Nantouillet, Sourdis, La Ferronnays et moi, afin d'aller, dans les environs, visiter

les célèbres salines de Wieliçza, où sa présence était annoncée par un ordre de l'empereur d'Autriche. Nous descendîmes dans de vastes souterrains à une profondeur de plus de six cents pieds, où des milliers d'hommes travaillent depuis plusieurs siècles à l'extraction du sel.

Nous descendîmes dans les entrailles de la terre sur de petits sièges de sangle attachés autour d'une corde fort grosse; cinq personnes peuvent y descendre à la fois. Il faut trois minutes pour arriver au premier étage, il y en a trois. Au second étage, se trouve une assez grande chapelle où tout est en sel, l'autel, les ornements, ainsi que deux moines qui ont l'air de dire la messe. On y voit aussi des bas-reliefs, des statues telles que celles de l'empereur Sigismond, de saint Louis, du roi de Pologne Auguste, et nombre d'autres. En arrivant au dernier étage, se trouvent d'immenses galeries, des salons avec des colonnes architecturales d'un travail admirable, des meubles, des sièges, des monuments en tous genres en sel cristallisé, qui produisaient un effet d'autant plus magique, que des milliers de bougies suspendues à des lustres de cristaux se reflétaient sur tous les murs et les colonnes diamantées; cette illumination féerique, qui n'a lieu jamais que pour la famille impériale, avait été ordonnée par l'empereur en faveur du duc de Berry, ainsi qu'une brillante musique, dont les effets enchanteurs sont difficiles à décrire.

Enfin, pour ajouter à tous ces prestiges inouïs, tout à coup se présenta, dans nos courses souterraines, sous ces voûtes immenses, un lac profond sur lequel nous nous embarquâmes, toujours aux sons mélodieux de la musique, et ce fut après cinq heures de parcours dans ce lieu de surprises, d'étonnement et d'admiration, que nous sortîmes de ce palais enchanté, croyant avoir fait un rêve des Mille et une nuits. Nous fûmes ensuite visiter Cracovie, ville

considérable, renfermant plusieurs palais, un château fort et une population nombreuse.

Le 30, le prince et sa suite logèrent à Kalvaria, dans le beau château du prince Czartorysky, situé sur le haut d'une montagne où se trouve aussi un magnifique couvent de franciscains que nous fûmes visiter.

Le 6 août, logé en la ville de Tetschen; le comte de Wrarlowitz offrit le soir un bal magnifique.

Le 18, Lentomischel, où se trouve un fort beau château appartenant au comte Waldestein qui, non seulement ne l'offrit point au prince, mais ne vint pas même le saluer.

Dans la journée du 20 se passa une scène qui restera à jamais gravée dans le cœur de ceux qui en furent témoins et qui prouve les nobles sentiments dont était animé notre prince.

La veille, S. A. R., passant comme d'habitude l'inspection du régiment, adressa des reproches durs et sévères au chevalier de V... sur la négligence de sa tenue; celui-ci, profondément blessé de mots qu'il croyait flétrissants, remit son sabre dans le fourreau avec une expression de colère que le prince fit semblant de ne pas voir, et il apprit dans la soirée que l'intention du chevalier était de donner sa démission. Le lendemain, la colonne étant en marche, le prince fit appeler le chevalier de V... et, suivi du marquis de Montagnac, entra dans un petit bois non loin de la route, mit pied à terre, disant au chevalier de l'imiter, ôta son habit, et tirant son sabre : « Monsieur, dit-il, me voilà tout prêt à vous donner satisfaction de l'injure que vous croyez avoir reçue et qui n'était nullement dans mon intention. » Le chevalier, on ne peut plus touché de cette loyale déclaration : « Non, Monseigneur, reprit-il, tout mon sang est à vous, et j'aurais horreur d'être exposé à faire couler le vôtre. » Le prince, vivement ému, jette son arme,

embrasse le chevalier et revient joyeux à la tête de son régiment où bientôt cet événement, connu de toute la troupe, produisit une vive impression et une admiration générale.

Le 23, nous couchâmes à Kollin, où le prince voulut visiter le terrain sur lequel Frédéric, roi de Prusse, perdit en 1757 cette célèbre bataille contre le maréchal Daun. Nous arrivâmes le 27 août à Prague, cette célèbre et antique ville, capitale de la Bohême, qui se présenta de loin à nos regards avec une foule de clochers et de monuments remarquables. La Cavalerie noble, dans une tenue belle et sévère, marchant en colonne par quatre, était précédée d'une bonne et somptueuse musique, parmi laquelle se faisait remarquer un petit nègre, couvert d'or, placé entre deux timbales garnies de crépines d'or de grande beauté, avec les armes de France en relief, brodées, disait-on, par l'impératrice de Russie; venait ensuite le duc de Berry suivi de son brillant cortège.

A une lieue de la ville, se présenta le général autrichien de Moitel, envoyé à sa rencontre par le comte d'Apponcourt, commandant général en l'absence de l'archiduc Charles, gouverneur de la Bohême.

Nous trouvâmes, à la première barrière, les émigrés français domiciliés à Prague, qui s'étaient réunis pour présenter au prince leurs hommages. Aussitôt après, nous remettant en marche, cinquante coups de canons saluèrent notre entrée dans la ville en hommage à la noblesse fidèle; nous la traversâmes dans toute sa longueur, précédés par un détachement de hulans autrichiens qui nous frayait un passage au milieu de la population agglomérée dans les rues; les fenêtres, les balcons, des gradins sur les places, principalement celle du palais impérial, étaient garnis de dames agitant leurs mouchoirs au milieu des plus vives

acclamations; mais ce qui surtout produisait une grande sensation, c'était de voir, dans nos rangs, des chevaliers de Saint-Louis, de Saint-Lazare, des commandeurs et grand nombre de chevaliers de Malte, des hommes de tout âge, vieux, jeunes, et même des enfants de quinze à seize ans, tous le regard fier et satisfait, sans montrer la moindre fatigue, malgré une route de deux cents lieues par des chaleurs excessives.

Arrivé devant le palais impérial, mis à la disposition du prince et de sa suite, S. A. R. mit pied à terre, afin de recevoir les autorités civiles et militaires, tandis que la cavalerie noble continuait sa marche pour aller prendre ses quartiers dans les faubourgs de la ville.

Ce même jour, Monseigneur donna un grand dîner au Grand burgrave, premier magistrat de Prague, aux officiers généraux autrichiens et français de son corps et à plusieurs émigrés de marque, au nombre desquels se trouvait Mgr de Sabran, évêque de Laon, ancien premier aumônier de la Reine; mais, ce qui frappa plus particulièrement les Allemands, c'était de voir, à cette même table, un maréchal des logis, un brigadier et deux cavaliers nobles, habitude contractée par le prince depuis le premier jour de marche.

Le lendemain, la ville offrit à S. A. R. un bal magnifique, à la sortie du spectacle, où il avait été obligé de paraître pour satisfaire à l'enthousiasme public.

L'arrivée du duc d'Enghien précédant sa colonne de deux jours, qui vint aussi habiter le palais avec ses aides de camp, fut un nouveau motif de fêtes et de plaisirs. Ce beau manoir semblait appartenir à la France : par une délicate attention de l'empereur d'Autriche, tous les valets de pied parlaient notre langue, et, de plus, un chambellan avait été mis à la disposition du prince avec l'ordre

de représenter royalement son souverain et aller au-devant de tous ses désirs.

Le soir de ce jour, le palais resplendissait de lumières; un orchestre nombreux, quantité de dames parées de leur brillant costume et de leurs attraits, une foule d'officiers autrichiens, de cavaliers nobles et de personnes distinguées de la ville garnissaient les somptueux salons de ce palais, dans lesquels on dansa jusqu'à minuit que fut servi un splendide souper après lequel le bal continua jusqu'à cinq heures du matin.

Dans la journée suivante, les princes visitèrent plusieurs établissements remarquables et passèrent la revue d'un beau régiment de chevau-légers autrichiens partant pour l'armée; puis, de là, se rendirent avec toute leur maison militaire chez le comte d'Apponcourt où les attendait un splendide repas suivi d'un bal magnifique.

Ces fêtes durèrent quatre jours, sans discontinuer, laissant dans l'esprit des habitants un profond souvenir, et un sentiment de reconnaissance dans le cœur des princes qui en furent l'objet.

Le 30, au moment où Monseigneur quittait le palais pour aller se mettre à la tête de la cavalerie noble en bataille hors de la ville, le chambellan de l'Empereur lui présenta deux superbes chevaux magnifiquement caparaçonnés, au nom de son maître, ainsi qu'une lettre remplie des témoignages les plus affectueux.

Le départ de la Cavalerie noble fut, ainsi que son entrée, saluée de vingt et un coups de canon. Nous continuâmes notre marche par étapes, dans la direction des armées russe et autrichienne déjà aux prises avec les Français. Nous mîmes huit jours pour arriver à Ratisbonne où se trouvait un nombre considérable d'émigrés venus pour se joindre à l'Armée de Condé; il en fut de même à Augsbourg

où nous arrivâmes en sept jours; le lendemain, en nous dirigeant sur le Meiningen, nous traversâmes le funeste champ de bataille d'Oberkamlach, arrosé des flots de sang des Chasseurs nobles, le 13 août 1796.

Le 27 septembre, nous entendîmes, en arrivant à la petite ville de Wursac, une vive canonnade dans la direction de la Suisse, ce qui nous prouva l'approche du but auquel nous tendions; en effet, le lendemain, le prince, en passant la revue de la cavalerie, annonça qu'avant peu nous verrions l'ennemi et prit toutes les dispositions nécessaires à cet égard. Ce même jour, il nous fit, à La Ferronnays et moi, cadeau d'un cheval dans la pensée qu'avec un seul nous pourrions difficilement faire le service près de sa personne, et, par surcroît de bonté, il autorisa que nos deux domestiques portassent la livrée de sa maison. Dans la nuit du 30 septembre, un aide de camp du prince de Condé apporta à Monseigneur la triste nouvelle de la complète défaite du général russe, prince Korzakoff, culbuté à Zurich par l'armée du général Masséna et contraint de se retirer derrière le Rhin, près Schaffouse. Par suite de ce grave événement, le prince de Condé dut prendre position avec son armée près le bourg de Bodemann et les bords du lac de Constance, en occupant cette ville avec deux bataillons. Bientôt attaqué par des forces supérieures, on s'y battit avec acharnement au moyen des renforts envoyés par le prince; deux fois la ville fut prise, et reprise deux fois, et sans le courage surhumain du duc d'Enghien, une partie de notre infanterie y eût succombé, les Autrichiens ne pouvant porter aucun secours, se voyant eux-mêmes débordés dans leur position; cette malheureuse échauffourée, qui se termina par la rupture du pont sur la pointe du lac, coûta à notre armée la mort de 250 hommes et grand nombre de blessés; le brave général de Salgue, âgé de soixante-

quinze ans, y fut tué; le général comte de Vauborel blessé grièvement, quatre capitaines tués, sept officiers blessés, et le comte du Goulet, aide de camp du prince de Condé, prisonnier. Le duc d'Enghien y eut son cheval tué sous lui et son chapeau percé de trois balles. Ce fut deux jours après ces graves événements qu'apparut le maréchal Suwarow, arrivant d'Italie avec son corps d'armée dans l'intention d'un envahissement auquel il fut contraint de renoncer en se mettant sur la défensive pour rallier les troupes du prince Korzakoff et opposer une vive résistance à la marche des Français dont les succès venaient de porter une grande atteinte à nos espérances. Le prince de Condé, ayant pris position non loin du village de Stahringen, ordonna le 8 octobre au duc de Berry de pousser une reconnaissance avec sa cavalerie noble sur Petershausen occupé par deux bataillons français, quatre pièces de canon et un régiment de dragons. Monseigneur, apercevant l'ennemi en position, résolut aussitôt de l'attaquer, malgré son infériorité et son manque d'infanterie. Formant sa troupe sur deux lignes, se plaçant au centre et en avant de la première, entouré de sa maison et brandissant son sabre aux cris de : Vive le roi! il charge avec une telle furie les dragons qui venaient franchement au-devant de nous, qu'il les culbute, les enfonce, les poursuivant pendant plus de dix minutes, le sabre dans les reins, et porte le désordre dans l'infanterie dont un bataillon met bas les armes. Ce combat instantané, dont le succès fut dû à la fougue de l'attaque, coûta à l'ennemi, outre son bataillon et deux pièces de canon, 48 dragons qui restèrent sur le lieu du combat; nous eûmes, de notre côté, le chevalier de Rambures tué, onze cavaliers nobles blessés plus ou moins grièvement et cinq chevaux tués par la mitraille, parmi lesquels fut celui d'Auguste de La Ferronnays qui

eut la tête coupée en deux. Nous gardâmes la position qui venait d'être enlevée, renforcés peu après par deux bataillons de chasseurs nobles arrivant au pas de course nous sachant aux prises. Dans la soirée, Monseigneur, visité par le prince de Condé, en reçut tous les éloges qu'il méritait, lui observant pourtant que, envoyé simplement en reconnaissance à quatre lieues de l'armée, il avait été plus heureux que sage. « Ma foi, Monseigneur, dit le duc de Berry, l'occasion était trop belle pour ne pas la saisir, et mes braves cavaliers nobles ne me l'auraient pas pardonné. » Le prince, lui prenant la main en souriant, lui répondit avec grâce : « C'est une réponse à la Henri IV, on ne doit jamais en attendre d'autres de son digne petit-fils, » et il retourna dans son camp après avoir donné ses instructions. Quelques jours après ces événements, l'Armée de Condé fit sa jonction avec les Russes afin d'agir de concert; la Cavalerie noble placée à Langenhagen, Monseigneur profita de sa proximité avec le maréchal Suwarow, qui était à Lindau, pour lui faire une visite accompagné seulement du colonel de Sourdis, de moi et d'un valet de pied. Nous le trouvâmes, bien qu'il fût prévenu, dans l'accoutrement le plus grotesque, ressemblant plutôt à un paysan qu'à un général en chef, affectant une originalité dont il savait avoir la réputation et mêlant à ses manières brusques beaucoup de bonhomie. Dès qu'il aperçut le prince, il se leva, le salua respectueusement, le prit par la tête et le baisa sur le front, le fit asseoir dans un fauteuil et resta debout. Cette scène se passa en notre présence; nous nous retirâmes ensuite avec les officiers russes qui étaient dans le salon, pour laisser seuls les deux illustres personnages. Dans le long entretien qu'ils eurent et dont le prince voulut bien nous rendre compte, le maréchal s'exprima d'une manière très énergique sur la conduite du cabinet autrichien et des

généraux jaloux d'être sous ses ordres, entravant ses projets et ne lui donnant aucune assistance. « Cette conduite est d'autant plus inexplicable, ajouta-t-il au prince, que l'empereur d'Autriche, témoin de tout ce que j'ai fait en Italie, ne pouvait douter des succès qui m'attendaient ici : et quelle n'a pas été ma surprise et mon mécontentement en arrivant en Suisse d'apprendre que c'est à l'inaction impardonnable des Autrichiens que le prince Korzakoff a dû les revers qu'il a essuyés à Zurich ! » Lorsque le prince quitta Suwarow, celui-ci lui dit : « Monseigneur, c'est le cabinet de Vienne qui n'a pas voulu que je vous conduisisse à Paris ; puisse-t-il un jour ressentir les effets de cette conduite inique et déloyale, aussi vais-je demander à mon maître qu'il rappelle ses troupes ! »

Peu de jours après cette entrevue, l'archiduc Charles, informé du projet de retraite du maréchal, lui envoya un aide de camp pour l'engager à une conférence sur un plan de défense.

« Dites à S. A. I. l'Archiduc, répondit Suwarow, que je ne connais pas la défensive, je ne sais qu'attaquer. J'irai en avant quand bon me semblera, et alors je n'irai pas en Suisse. Je marcherai, selon mes ordres, directement sur la Franche-Comté ; dites-lui qu'à Vienne je serai à ses pieds, mais qu'ici je suis au moins son égal, il est feld-maréchal, je le suis aussi ; il est au service d'un grand empereur, moi de même ; il est jeune, et moi je suis vieux. J'ai acquis de l'expérience à force de victoires, et je n'ai ni conseils, ni avis à prendre de qui que ce soit, je n'en prends que de Dieu et de mon épée. »

L'on doit penser qu'après une semblable réponse, le maréchal agirait à sa guise ; aussi, fort mécontent des généraux autrichiens et dans l'attente d'une réponse de son souverain, il prit la résolution d'établir ses troupes dans

des quartiers d'hiver, laissant aux Autrichiens la surveillance de la ligne du Rhin. Il fut avec son armée dans les environs d'Augsbourg et plaça le prince de Condé avec ses troupes à Landsberg sur le Tech, où nous arrivâmes le 7 novembre; ce fut quelques jours après notre arrivée dans nos quartiers que durent cesser toutes les illusions de mon bonheur à venir, en apprenant par une lettre le mariage de Valérie avec le comte Tarnowsky, un des plus grands et riches seigneurs de la Galicie. Cette nouvelle m'affligea d'abord beaucoup, en voyant mes espérances si brusquement déçues, mais comme, à dix-neuf ans, les impressions sont aussi passagères que vives, je ne tardai point à me livrer aux distractions de mon âge, et à jouir d'un présent dont je savais apprécier tout le prix. L'hiver se passa rude et sévère pour mes pauvres camarades cantonnés dans de mauvais villages, tandis que Monseigneur, allant très souvent au quartier général du prince de Condé à Linz, charmante ville sur les bords du Danube, nous emmenait avec lui pour jouir des fêtes splendides qui s'y donnaient.

Ce fut vers la fin de cette époque que l'on connut la décision de l'empereur Paul à l'égard de l'Autriche, dont il paraissait si mécontent qu'il ordonna le retour de ses troupes en Russie. Aussitôt le printemps revenu, il voulut bien, quoique à regret, laisser l'Armée de Condé comme son contingent dans la lutte qui allait s'ouvrir, mais soldée par l'Angleterre.

III

PROJET DE MARIAGE DU DUC DE BERRY
VOYAGE A NAPLES ET A PALERME

Au milieu de toutes ces circonstances, un événement tout à fait imprévu me fit quitter l'armée et abandonner mes nombreux amis, dont je dus me séparer avec regret, mais pour un avenir aussi flatteur qu'agréable. Le mariage de Mgr le duc de Berry avec une princesse de Naples avait été arrêté pendant l'hiver, et S. A. R., devant se rendre à Palerme à cet effet, daigna m'admettre au nombre des personnes qui devaient l'accompagner : ce furent MM. le comte Étienne de Damas, le marquis de Sourdis, le chevalier de la Jarre et moi, ainsi que le docteur Amy, son médecin, et Delleville, son premier valet de chambre, plus deux valets de pied, le reste des équipages devant suivre à petites journées.

Ce fut le 23 mars 1800 que nous quittâmes l'armée pour nous rendre d'abord à Munich ; nos équipages consistaient en une berline conduite par quatre chevaux de poste occupée par le prince, le comte de Damas, le chevalier de la Jarre et le docteur Amy, suivie d'une calèche dans laquelle se trouvaient le marquis de Sourdis, moi et Delleville, puis les deux valets de pied sur le siège.

Notre séjour à Munich, qui ne fut que de trois jours, me procura le bonheur indicible d'y trouver ma mère établie dans une ravissante petite maison tenant au palais électoral que l'Électeur avait fait meubler et arranger pour elle avec une recherche extrême; cette insigne faveur provenait de la liaison intime qui existait, avant la Révolution, entre le prince Max des Deux-Ponts (depuis électeur et roi de Bavière), alors colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, et mon père, colonel de Dauphin-dragons, tous deux en garnison à Besançon; cette intimité était telle, que le prince, en venant à Paris, logeait toujours dans l'hôtel que possédait mon père dans la rue des Mathurins.

Notre court séjour à Munich fut marqué par un superbe gala suivi d'un magnifique concert offert par l'Électeur, et une soirée chez ma mère, honorée de la présence du prince, où se trouvèrent réunis grand nombre d'émigrés réfugiés à Munich. Le lendemain, nous partîmes pour Klagenfurth, résidence de S. A. R. Madame la comtesse d'Artois, dont le bonheur de voir son fils qu'elle espérait garder trois semaines fut troublé par une lèttre arrivant d'Édimbourg dans laquelle son père lui prescrivait de venir près de lui avant d'aller en Sicile; cet incident dérangeant notre voyage, le prince fit aussitôt partir le comte de Damas pour Vienne, afin d'en informer la reine de Naples qui s'y trouvait, et se mit en route pour l'Écosse avec MM. de Sourdis et de la Jarre; le docteur Amy eut la mission de se rendre avec les équipages à Naples, où devait avoir lieu notre réunion, tandis que je resterais, la princesse ayant par une extrême bonté témoigné le désir de me garder huit jours près d'elle. Cette faveur insigne me mit à même de bien apprécier les éminentes qualités de cette excellente princesse, chérie de toute la population et la providence des malheureux.

La veille de mon départ pour Trieste, S. A. R. daigna me donner une lettre de recommandation tellement bienveillante pour ses tantes, Mesdames de France, qu'elles voulurent imiter la bonne réception que m'avait faite leur nièce, en m'offrant un gîte dans la petite maison qu'elles occupaient, où je fus comblé de soins et d'attentions, notamment par Mme la duchesse de Narbonne-Lara, la dame d'honneur et l'amie de cœur de Madame Adélaïde. Les six jours que je passai sous ce toit royal hospitalier ont laissé dans mon esprit un souvenir ineffaçable et dans mon cœur une impression profonde de reconnaissance. Ces deux princesses, tantes de Louis XVI, nées en 1732 et 33, avaient par conséquent soixante-sept et soixante-huit ans lorsque j'eus l'honneur d'être admis près d'elles. Depuis longtemps habituées à mener une vie simple et retirée, elles habitaient, au moment des troubles révolutionnaires, le château de Bellevue près de Versailles, qu'elles durent abandonner non sans danger, pour éviter la mort, et vinrent se réfugier à Trieste avec des capitaux assez considérables qu'elles parvinrent à faire sortir de France. Il était impossible d'avoir plus de grâce, de bonté, d'indulgence et une résignation religieuse plus douce que ces deux respectables filles de Louis XV.

Le premier jour de mon admission dans ce sanctuaire de la vertu, assez embarrassé de ma position malgré la bienveillance qu'on me témoignait, je ne savais trop quelle contenance tenir, mais bientôt, enhardi par de douces paroles, provoqué de questions sur l'Armée de Condé, la vie des camps, les combats où j'avais assisté et surtout les détails qu'on désirait avoir sur la vie privée du duc de Berry, je fus rendu bientôt à ma nature, et mon bavardage ainsi que les étourderies de mon âge semblaient tellement amuser ces excellentes princesses qu'elles pro-

longeaient quelquefois leurs soirées au-delà de leurs habitudes.

Ce fut pendant ce court et heureux séjour à Trieste que j'eus la satisfaction d'y rencontrer le comte de Pontgibaud, gentilhomme de la province d'Auvergne, émigré, ancien ami de mon père, sous les ordres duquel il avait fait l'insignifiante campagne de 1792; ne trouvant ensuite d'autre ressource pour ne pas mourir de faim que de prendre un état, il entreprit celui de colporteur avec un fonds de quelques cents francs, dernières bribes de quarante mille livres de rentes que lui avaient enlevées les lois révolutionnaires. Mais, avant d'embrasser cette modeste carrière, mettant dans sa poche son nom, ses titres, ses qualités et ses prétentions, pour ne garder que la noblesse de ses sentiments, il s'occupa du soin de se baptiser en homme modeste, et ce fut en époussetant son habit qu'il eut l'idée de s'appeler Labrosse, dénomination sous laquelle il parvint, après avoir commencé par porter la balle, à acquérir par sa persévérance, son intelligence et sa loyauté un crédit tel, qu'en moins de huit années il fut à même de fonder une maison de commerce dans laquelle l'ancien colonel français prit pour commis des officiers émigrés de son régiment, qui, en outre de leur traitement, eurent part dans les bénéfices. Bientôt la prospérité de la maison de commerce Labrosse et Cie, de Trieste, fut immense, colossale; les affaires se faisaient par millions, sa signature recherchée à la bourse de Vienne, Hambourg, Francfort, Berlin et autres capitales du Nord et du Midi.

Ce fut donc à cette époque que, me trouvant à Trieste, je m'empressai d'aller rendre visite à ce digne compatriote; sa réception fut remplie de bienveillance, de bonté et surtout d'offres de services, faites avec une délicatesse qui prouvait le plaisir qu'il aurait éprouvé à m'obliger; je

lui en témoignai toute ma reconnaissance en lui faisant connaître l'heureuse position dans laquelle je me trouvais. Conduit au milieu de sa famille, dans une charmante campagne qu'il possédait non loin de la ville, j'y passai vingt-quatre heures en fêtes et en plaisirs ; là se retrouvait le gentilhomme français, l'homme de cour avec ses goûts, ses habitudes et ses manières exquises, que je ne pouvais me lasser d'admirer en pensant au jour où il avait pris le nom de Labrosse. Ce fut aussi chez lui que je fis la rencontre du comte Hubert de Bosredont, un de mes camarades d'enfance, dont l'intention était d'aller à Naples pour y prendre du service ; lorsqu'il apprit que je devais m'y rendre, il me proposa de faire ensemble, pédestrement, ce voyage jusqu'à Rome, ce que j'acceptai avec d'autant plus de plaisir que ce trajet était court, agréable, surtout à cette époque de l'année où la température de l'Italie est douce, sereine, les routes magnifiques, joignant à cela un genre d'exercice peu fatigant pour des jambes de dix-neuf ans et la satisfaction d'explorer un magnifique pays avec gaieté et insouciance.

Cette détermination prise, je restai encore deux jours à Trieste, après lesquels, exprimant aux respectables princesses tous les sentiments de reconnaissance dont mon cœur était profondément pénétré, je les quittai emportant le souvenir inaltérable des bontés dont elles avaient daigné m'honorer. Le début de notre voyage se fit sur un trabaccolo, bâtiment de transport, sur lequel nous traversâmes l'Adriatique pour débarquer à Ancône où nous fûmes salués par une salve de quinze coups de canon partis de la forteresse, à la suite desquels nous vîmes déboucher dans la rue principale une nombreuse et magnifique procession composée de plusieurs confréries religieuses, de prêtres revêtus de chapes d'or, de jeunes

filles belles comme des anges et blanches comme des lis; un corps de musiciens faisant entendre des sons mélodieux mêlés au chant des vierges. Un dais en or, garni de crépines en paillettes, orné de quatre flots de plumes blanches agitées par une brise légère, sous lequel reposait, étendu sur un lit de drap d'or, un évêque béatifié revêtu de tous ses ornements, les mains jointes sur l'estomac, la figure découverte dans une parfaite conservation, et sur sa tête une mitre resplendissante de pierreries de la plus grande beauté; venait ensuite l'évêque d'Ancône suivi de son clergé, les autorités civiles et militaires, les troupes papales, et enfin la population de la ville et des campagnes environnantes, invoquant la protection du saint dont on célébrait la béatification.

Tel fut le spectacle superbe offert à nos regards en mettant le pied sur les États pontificaux.

Le lendemain, pour le début de notre voyage pédestre, nous vînmes coucher à Loretto où nous attendaient des surprises bien supérieures à celles de la veille. Cette petite ville fut érigée en évêché en 1586, par Sixte-Quint qui y fit construire un palais magnifique dont nous ne pûmes obtenir, pauvres pèlerins que nous étions, la permission d'admirer l'intérieur, bien que son possesseur en fût absent, mais, en revanche, nous visitâmes la sainte chapelle dans laquelle les Italiens prétendent que Jésus-Christ s'est incarné; ils disent aussi qu'elle a été transportée par les anges, de la Palestine en Dalmatie, et, de là, dans un petit bois non loin de la ville, d'où ils sont venus la poser au milieu de la cathédrale. Cette chapelle, placée comme une boîte sur une table, est un monument complet sans fondation, ayant ses murs, sa toiture et ses portes; dans son intérieur est un pourtour en marbre pour s'agenouiller ou s'asseoir. Ce lieu saint, fréquenté par un nombre in-

croyable de pèlerins, avait été, disait-on, visité par un général français qui en avait soustrait des richesses immenses provenant de présents, d'ex-voto et de dépôts précieux qu'on y apportait depuis deux siècles; on citait entre autres une lampe enrichie de diamants et de pierres précieuses, estimée plus d'un million, que nous vîmes remplacée par une en cuivre.

En quittant Loretto nous fûmes déjeuner à Macerata et coucher à Valcimaro, petit bourg fort agréablement situé, d'où nous partîmes pour aller à Foligno, jolie petite ville ornée de trois belles églises et deux beaux palais. Spoleto, où nous fûmes ensuite, est un pays charmant baigné par la rivière de Lessino qui fait de cette contrée une véritable oasis, des fleurs partout, de l'ombrage à chaque pas, une route en allée do jardin plantée d'arbres fruitiers, bien sablée et bordée par un ruisseau limpide, ce qui devient pour le piéton une promenade de luxe. Nervi, qui devint aussi notre gîte nocturne, possède près de ses murs une fontaine qui, dit-on, ne donne de l'eau que lorsque l'année suivante doit être stérile, c'est pour cela qu'on la nomme la « fontaine de famine ». Malheureusement pour les habitants, nous pûmes nous y désaltérer, mais l'aspect enchanteur du pays nous donna l'espoir que, cette fois, elle pourrait faillir dans ses prévisions.

Nos deux dernières couchées, avant d'arriver à Rome, furent Borghetto et Borghettaio, petits bourgs où, pour se croire bien choyé, il fallait avoir notre âge, car nous mangeâmes pour vivre et qu'en fait de repos une botte de paille vaut un lit de plumes; mais, ce qui nous parut insupportable, ce fut d'être obligés de payer en grands seigneurs après avoir été traités comme des va-nu-pieds. Enfin, après huit jours de marche par un temps ravissant, au milieu d'une végétation de la plus immense richesse, par-

courant un pays enchanteur avec la joie dans le cœur et la force dans les jambes, nous atteignîmes les Sept Collines si renommées d'où l'on découvre la capitale de la chrétienté, ses dômes dorés, ses palais fastueux et l'église de Saint-Pierre, cette merveille du monde, qui cependant ne peut obscurcir les gigantesques monuments du peuple roi dont la postérité jouira comme nous.

Dès le lendemain de mon arrivée à Rome, je fus chez M. Torlonia, riche banquier, près duquel j'étais accrédité comme étant chargé de fournir à Mgr le duc de Berry tous les fonds dont il aurait besoin; il en avait reçu, quelques jours avant, une lettre datée d'Edimbourg dans laquelle il le chargeait de me dire que, son arrivée à Naples étant un peu retardée, il m'autorisait à rester une quinzaine de jours à Rome. Cet heureux incident me fut on ne peut plus agréable, bien que je regrettasse de laisser partir seul mon compagnon de voyage qui était pressé de se rendre à Naples.

Très empressé de profiter de cette liberté d'action qui m'était accordée, je fus d'abord faire une visite à M. le comte du Luc de Vintimille, émigré français et alors chef d'état-major de l'armée napolitaine, qui était à Rome; la lettre dont j'étais porteur lui faisait connaître ma position : j'eus l'accueil le plus empressé et, présenté par lui dans les nombreuses sociétés de Rome, j'y fus admis d'une manière d'autant plus favorable que mon père y avait laissé de fort bons souvenirs pendant le séjour de plusieurs mois qu'il y avait fait un an avant la Révolution, attiré par ses relations intimes avec le cardinal de Bernis, alors ambassadeur de France.

Mon séjour à Rome fut donc des plus agréables, mes journées se passant en courses des plus intéressantes et mes soirées dans un monde d'élite, au milieu de femmes admirables de beauté, pour qui le plaisir, les fêtes et la

joie étaient l'objet de toutes leurs pensées ; aussi, les quinze jours passés à Rome ont été tellement remplis de charmes et de bonheur qu'ils resteront toujours dans mon souvenir comme une des époques les plus heureuses de mon jeune âge.

La veille de mon départ, j'assistai à la revue des soldats napolitains, bien empanachés, vantards et mangeurs de macaroni ; le spectacle était beau, animé : l'armée, dans une tenue superbe, semblait être dans une exaltation belliqueuse capable de tout surmonter ; elle fit quelques manœuvres avec assez d'ensemble, défila et rentra dans ses quartiers respectifs, toujours avec la conscience la plus parfaite de son indomptable courage dont elle désirait, disait-elle, donner des preuves aux Français...

Le trajet de Civita-Vecchia à Naples, qu'on m'avait dit être très court, se prolongea beaucoup par suite des vents contraires, nous forçant de courir des bordées auxquelles se joignaient des bourrasques épouvantables ; les vagues, en envahissant notre petit bâtiment de commerce, le faisaient ballotter comme une coquille de noix ; aussi, ne tardai-je pas à me repentir de cette course maritime, surtout en me sentant suffoqué par l'odeur du goudron, et saisi par les vomissements continuels qui ne tardèrent point à me transformer en un corps inerte, sans forces, sans courage, pas même celui de me laisser couler au fond de la mer pour en finir avec les douleurs dont j'étais accablé. Enfin, nous atteignîmes Pouzzoles où, grâce à Dieu, le capitaine ayant une affaire à régler nous restâmes vingt-quatre heures. Cette petite ville est si heureusement située, sa température est si douce par les brises de la mer, et ses environs sont tellement agréables et pittoresques, qu'elle est environnée de gracieuses villas entremêlées de nombreux et beaux restes de monuments antiques. Rien

n'est magnifique et sublime comme la vue prise de la mer, en découvrant Naples venant baigner ses pieds dans un immense circuit, et dessinant en amphithéâtre, sur le penchant de plusieurs collines, ses palais, ses maisons et de nombreux monuments. Ce tableau, qui n'a peut-être rien de comparable au monde, me fit une telle impression que je vis presque avec chagrin l'instant de notre débarquement près le Château-Neuf.

Entouré aussitôt par une multitude de lazzaroni déguenillés, ayant chacun la prétention de m'entraîner dans un hôtel de prédilection, je vis le moment où mes bagages dispersés dans plusieurs mains courraient la chance de ne plus rentrer dans les miennes. Cet instant du débarquement est une véritable tyrannie pour les étrangers. La police n'y mettant aucun obstacle, il en résulte souvent des soustractions d'effets perdus sans ressource : grave inconvénient dont j'eusse infailliblement été victime sans l'obligeance d'un honnête citadin qui, prenant en pitié ma position critique, parvint à rétablir l'ordre dans la dispersion de mes bagages et voulut bien m'accompagner jusqu'à l'hôtel d'Angleterre, vis-à-vis la villa Réale, lieu indiqué pour le débarquement de Monseigneur, dans lequel je trouvai le chevalier de la Jarre, le docteur Amy et le fourgon, apprenant, en même temps, la très prochaine arrivée du prince dont on avait reçu des nouvelles.

Peu d'heures après mon arrivée, je fus chez le comte Roger de Damas, lieutenant général commandant la cavalerie de l'armée napolitaine, je le trouvai en convalescence d'un coup d'épée reçu en pleine poitrine de son ami le chevalier de Saxe, émigré aussi, et alors lieutenant général commandant l'infanterie napolitaine, lequel, fort mécontent de certaines privautés prises en sa présence par sa maîtresse, la princesse de Hesse, en avait sur-le-

champ tiré satisfaction; cette malheureuse affaire força la princesse d'aller en Sicile, par l'esclandre dont elle fut l'objet, et l'attachement des deux amis n'en éprouva aucun refroidissement dans la suite.

J'étais à Naples depuis six jours, fort occupé de l'exploration de cette belle cité, lorsqu'un matin, je vis entrer dans ma chambre un de mes cousins, le marquis de Saint-Clair, venant de Hambourg et porteur d'une lettre de mon père qui me recommandait fort chaleureusement de faire en sa faveur tout ce que je pourrais pour lui être utile dans le désir qu'il avait d'entrer au service de Naples. Le surlendemain, à l'arrivée du comte Étienne de Damas précédant de quarante-huit heures Monseigneur dont l'intention était de ne rester qu'un jour, je fus chargé de faire l'embarquement des équipages sur une frégate venue exprès pour le transporter à Palerme.

Lorsque le prince arriva, je lui présentai mon cousin; l'aspect de ce charmant jeune homme, âgé de vingt-trois ans, ayant des manières parfaites, lui fut on ne peut plus favorable et Monseigneur, toujours disposé à faire des heureux, l'accueillit de la manière la plus gracieuse et lui dit : « Puisque le hasard vous a si bien servi, je vous emmène avec moi et vous présenterai au roi. »

Ce fut dans la journée du 11 juin que nous levâmes l'ancre par un temps superbe, une brise fraîche et active, longeant la côte de Portici, Résine, Castellamare et Sorento, laissant disparaître à nos yeux l'île de Caprée.

Favorisés par le vent, nous gagnâmes bientôt la haute mer, tandis qu'assis sur le gaillard d'avant, j'admirais la coquetterie avec laquelle filait notre gracieuse et légère frégate, lorsque peu à peu, la lame se faisant sentir, nous éprouvâmes d'assez violentes oscillations qui ne me firent que trop pressentir la prochaine arrivée des maux que je

redoutais tant; en effet, je ne tardai point à être atteint de ce maudit mal de mer, mal physique et moral qui prive de la faculté, de la volonté même de se mouvoir et qui ôte jusqu'à la force et la possibilité de s'irriter contre la souffrance. Enfin, j'éprouvais un tel dégoût de tout, une absence de sentiment si complète que ce pauvre Saint Clair, placé près de moi sur un matelas de douleur, regrettant presque la faveur qu'il avait obtenue, ne m'inspirait aucune pitié, malgré les convulsions qui semblaient présager sa fin prochaine.

Cet état de prostration fut tel que je vis avec indifférence la chasse donnée à deux bâtiments pirates qui ne durent leur salut qu'à l'approche des côtes, non toutefois sans avoir reçu plusieurs boulets dans leurs agrès. Cependant le sentiment me revint en approchant de Palerme, et les deux ou trois bordées que nous fûmes obligés de courir pour entrer dans le port suffirent pour me rétablir complètement.

En débarquant, le duc de Berry fut salué par plusieurs salves d'artillerie et conduit dans le palais qui lui avait été préparé pour lui et sa suite. Peu après, reçu par S. M. dont l'accueil fut des plus gracieux, il dîna au palais royal, y passa la soirée et nous présenta le lendemain.

Le roi avait alors quarante-neuf ans, un physique fort peu séduisant, avec l'aspect d'un albinos aux yeux rouges, la figure blafarde et les cheveux d'un blond fade. Quant au moral, tout en restant dans une discrète réserve, on peut dire que c'était le type du lazzarone aimant passionnément la pêche, laissant gouverner ses États par son épouse (sœur de l'infortunée Marie-Antoinette), âgée de quarante-cinq ans, d'un caractère ferme, violent, ayant pour conseiller intime le ministre Acton, fils d'un médecin de Besançon, qui joignait à son emploi celui de favori

de cette princesse, en ce moment à Vienne près de son frère, l'empereur d'Allemagne. Les enfants du roi étaient au nombre de dix, dont trois princes. La princesse Marie-Amélie, destinée à Mgr le duc de Berry, avait alors dix-huit ans, une tournure assez agréable, n'offrant cependant rien de saillant surtout dans un pays où les beautés abondent; du reste, ses manières douces, polies et timides se ressentaient de l'étiquette assez guindée de la Cour, en contraste avec les mœurs assez relâchées de la Sicile. Aussi, les heures que nous étions obligés de passer presque tous les soirs à la Cour, étaient-elles fort peu récréatives, n'étaient les excentricités du roi qui, parfois, faisait diversion par des histoires assez graveleuses et par l'abandon de ses manières bien peu souveraines. Monseigneur dînait au Palais tous les jours à 3 heures; nous nous y rendions ensuite jusqu'à 9 heures, et, libres après de nos actions, nous allions dans les assemblées nombreuses de la ville où se trouvaient quantité de femmes gracieuses, élégantes, toujours occupées de danse, de musique et du passe-temps habituel de ce tant doux pays... tandis que les maris, les oncles et les frères se livraient avec une véritable frénésie aux jeux de hasard dont ils sont fanatiques. Aussi, n'était-il pas de soirée sans des chances de perte ou de gain énormes, tant en ducats d'or ruisselant sur les tables, qu'en dettes contractées dont le chiffre quelquefois était effrayant. Le prince se levait tous les matins à quatre heures, et, suivi de Sourdis et de moi, nous explorions la ville et les environs jusqu'au moment du déjeuner, après lequel, rendus à la liberté, nous étions maîtres de nos actions, mais souvent contraints de rester enfermés, afin d'éviter les chaleurs africaines dont l'intensité était telle qu'il y avait danger à laisser les animaux dehors dans le milieu du jour. Palerme, placée sur les bords de la mer,

avec un port assez spacieux, est une ville coquette et charmante, renfermant grand nombre de palais en marbre. Elle est partagée en quatre quartiers à peu près égaux, dont les rues larges, bien percées, bordées de trottoirs, aboutissent à quatre portes d'une belle architecture. Dans son intérieur se trouvent des places, plus petites que celles du centre, qui sont décorées par des obélisques, des fontaines, et des édifices publics très remarquables. La Marine, promenade publique, est une magnifique chaussée qui s'étend le long de la côte, aboutissant au jardin des plantes; une autre, nommée la Flora, délicieux endroit où la nombreuse famille des orangers et une multitude d'autres arbres et arbustes odorants exhalent leur parfum, est le rendez-vous des beautés de la ville et des intrigues amoureuses; il était jadis celui que l'Inquisition couvrait de ses bûchers.

La population de Palerme est d'environ 200 000 habitants qui semblent être dans une perpétuelle activité, excepté pendant les heures de la sieste en été, les chaleurs en faisant une obligation. La noblesse, en Sicile, est très considérable : elle possède presque les deux tiers des propriétés foncières, nonobstant ses droits seigneuriaux qui sont très étendus et d'un grand rapport; on y compte cent vingt princes, quatre-vingts ducs, des comtes, des marquis et des barons sans fin, tous déployant assez généralement un très grand luxe d'habitations, d'équipages et de fastueuses réceptions; tandis que, de leur côté, les femmes ont un goût très prononcé pour la parure et se mettent avec autant de recherche que d'élégance; elles aiment la représentation, les fêtes, les plaisirs et surtout les intrigues de cœur, leur passe-temps habituel; aussi les étrangers regardent-ils Palerme comme l'Eldorado de l'Europe.

Peu de jours après l'arrivée du prince, il y eut à la cour grand cercle, suivi d'un concert; les salons étaient étin-

celants de lumières dont les reflets présentaient un coup d'œil magnifique, embelli par le costume des hommes et l'élégance des femmes; mais, au milieu de toutes ces splendeurs, de cette pompe majestueuse, régnaient une gêne, une froideur, et surtout un ennui qui dominait l'assemblée; les jeunes femmes particulièrement, en dehors de leurs habitudes, semblaient de jolis petits oiseaux en cage, attendant impatiemment l'instant de pouvoir prendre leur essor; aussi, dès que le roi, les princes et les princesses rentrèrent dans leur intérieur après ce monotone concert qui dura plus de trois heures, ce fut un tohu-bohu général, une confusion, un encombrement qui prouvaient que le devoir, l'étiquette et les convenances avaient pu seuls réunir aussi sérieusement un monde ne rêvant que distractions, fêtes et plaisirs. L'on doit penser qu'il n'était pas un grand seigneur qui ne recherchât l'honneur de recevoir le prince dans son palais : aussi étaient-ce tous les soirs des fêtes splendides, auxquelles les officiers de sa maison prenaient part et qui nous mettaient en rapport avec tout ce qu'il y avait de plus distingué, notamment le baron de Talleyrand, ambassadeur de France à Naples au moment de la Révolution, lequel s'était retiré avec sa femme et ses enfants à Palerme, où il jouissait de la plus grande considération. Je voyais aussi, dans la plus grande intimité, le comte Mussin Puschkin-Bruce, jeune homme de vingt-trois ans, très grand seigneur et ambassadeur de Russie, devant cette haute position à son père, feld-maréchal de l'empire et dans la plus grande faveur près l'empereur Paul Ier. Admis, par l'entremise du comte, chez une de ses compatriotes d'un âge avancé, j'en fus accueilli avec tant de bienveillance qu'il était peu de jours sans que je ne vinsse la visiter; son esprit, ses qualités, les événements extraordinaires dont sa vie avait été semée,

son originalité, son luxe et ses récits, qu'elle animait par sa gaieté, attiraient chez cette aimable sexagénaire un cercle nombreux.

La comtesse Scawronsky, appartenant à une des plus grandes et des plus riches familles de Russie, avait été une des favorites de Catherine, et dans sa confidence la plus intime; alors que cette princesse voulut s'emparer du trône, elle y contribua puissamment par son dévouement, ses intrigues et son courage étonnant.

La comtesse, jeune veuve alors, d'une beauté remarquable, enthousiaste amie, d'un caractère entreprenant et hardi, voyant quelque indécision parmi les partisans de Catherine, monte à cheval, se rend dans un des quartiers occupés par les troupes qu'elle exalte par ses chaleureuses paroles et sa beauté, les entraîne et détermine la conspiration dont le succès mit la couronne sur la tête de la princesse dont la reconnaissance dura toute sa vie.

Plus tard, la comtesse, affaiblie par l'âge et une santé délabrée, à laquelle se joignait le chagrin d'avoir perdu son auguste amie, vint chercher un refuge sous le ciel bienfaisant de la Sicile, fit, à Palerme, l'acquisition d'un palais, et tint une maison en rapport avec son immense fortune dont une partie était consacrée à faire des heureux.

Ce fut dans son salon que je fus témoin d'une altercation assez vive entre sir Arthur Paget, ministre d'Angleterre, et mon cousin Charles de Saint-Clair, nouvellement promu au grade de commandant d'une compagnie de la Garde royale. Une inadvertance insignifiante en fut le prétexte, la jalousie du représentant de la Grande-Bretagne le motif, et la cause, une belle et coquette princesse voulant rompre des liens qui lui pesaient en faveur du jeune Français dont elle était éprise.

Sir Arthur, se trouvant offensé par un coup de coude

involontaire dont Saint-Clair s'excusa aussitôt, lui repartit avec hauteur : « Il paraît, Monsieur, que vous avez peu l'habitude des salons. — Vous êtes dans l'erreur, répliqua celui-ci ; non seulement je connais les usages du monde, mais je sais aussi remettre à sa place celui qui s'en écarte, et j'ose espérer que votre qualité ne vous dispensera pas de m'accorder l'honneur d'une satisfaction que je me crois dans le cas d'exiger. — Fort bien, répondit sir Arthur, j'aurai demain l'honneur d'être à vos ordres. » Tous ces mots, dits à voix basse et sans emportement, furent cependant entendus et circulèrent bientôt dans le salon et y produisirent une certaine sensation.

Dès le lendemain, de grand matin, je me rendis chez Saint-Clair où arriva peu après le vicomte d'Arcambal, émigré français, major des Chevau-légers de la Garde royale, venant comme témoin et très contrarié ainsi que moi de cette malheureuse rencontre, dont les suites ne pouvaient être que fort désagréables pour un émigré auquel il ne serait certainement tenu aucun compte de l'insulte qu'il avait reçue ; la position du major était aussi critique, mais il mit de côté toute considération en se dévouant à l'amitié. Cependant, mon cousin, parfaitement résigné à subir toutes les conséquences de la position, désirait voir arriver l'instant de sa vengeance, dût-il perdre sa place et être contraint de sortir du royaume. Enfin, sur les six heures, parut sir Arthur, accompagné de ses deux témoins : « Monsieur, dit-il à Saint-Clair, je viens me mettre à votre disposition pour l'heure et le choix des armes ; mais, avant, je vous exprimerai tous mes regrets de m'être servi d'une expression que vous ne méritez pas. » A ces mots, Saint-Clair, devinant le motif généreux de son adversaire, lui tendit la main, et ainsi se termina cette affaire de la manière la plus honorable pour les deux antagonistes,

J'en fus rendre compte aussitôt à Monseigneur qui, dans sa constante bonté, instruit de la conduite de Charles, se proposait d'aller chez le roi afin de l'informer de ce qui s'était passé et paralyser les fâcheux effets que devait produire une affaire d'honneur entre un officier de sa garde et le représentant d'une cour étrangère.

Le lendemain, sir Arthur, toujours noble dans ses sentiments et voulant que sa réparation fût éclatante, donna un grand dîner pendant lequel il témoigna toute son estime à Saint-Clair de la façon la plus délicate.

L'absence de la reine, toujours à Vienne, mettait du retard dans la conclusion du mariage, aussi bien que le mauvais vouloir du ministre Acton, créature vendue à l'Angleterre; nous en prenions fort gaiement notre parti au milieu des fêtes et des plaisirs dont j'usais avec toute l'ardeur de mes dix-neuf ans, lorsque Monseigneur obtint du roi l'autorisation de faire quelques excursions dans l'intérieur; à cet effet, des détachements de troupes furent placés pour qu'il pût voyager avec sécurité et parer à l'inconvénient de rencontrer des bandits, assez nombreux dans le pays. La suite du prince se composait de M. de Sourdis, moi, un officier napolitain parlant fort bien notre langue, deux valets et une espèce de lazzarone connu par son intelligence, sa bravoure et sa fidélité.

Nous fûmes d'abord à Messine, ville célèbre par son antiquité, sa grandeur, son opulence et les désastres épouvantables dont elle avait été frappée par le tremblement de terre qui eut lieu en 1783 Cette malheureuse cité, qui, à cette époque, renfermait plus de 100 000 âmes, n'en comptait plus que la moitié, s'occupant depuis sept ans à reconstruire la ville sur un plan régulier; de tous côtés, se trouvaient des colonnes, des pilastres tronqués, des vestiges d'antiquité, des palais couchés sur le

sol dont on tâchait de rassembler les débris conservés; enfin, c'était encore le chaos à côté d'une renaissance dont on paraissait s'occuper activement. Déjà, la ville, posée en amphithéâtre au pied des montagnes qui s'étendent sur toute la Sicile, offrait un aspect charmant, tandis qu'à ses pieds se pressent en bouillonnant les eaux du détroit, jadis Charybde et Scylla qui remplissaient d'effroi les navigateurs.

Nous visitâmes la citadelle où se trouvent plusieurs forts et des batteries à fleur d'eau pour défendre l'entrée du port, un des plus beaux de la Méditerranée. La cathédrale, qui fut bâtie par le roi Roger, avait échappé miraculeusement au désastre; elle est décorée de vingt-six colonnes antiques, en granit égyptien, formant un assemblage on ne peut plus bizarre à côté des ornements gothiques du XI[e] siècle. Notre séjour à Messine, qui ne fut que de quarante-huit heures, ne nous permit pas de suivre dans tous ses détails la renaissance de cette ville qui sera une des plus belles de l'Italie.

Nous nous dirigeâmes sur Catane par une suite de montagnes d'origine volcanique dont les feux doivent être éteints depuis bien des siècles; puis nous passâmes au pied d'un rocher qu'on dit être de deux mille pieds au-dessus de la mer, sur lequel s'est fondé un assemblage de couvents qu'on appelle Taormini, et, sur un pic encore plus haut, est une agglomération d'habitants formant ensemble une population de 2 400 âmes, peut-être les plus rapprochés du ciel qu'on puisse connaître.

Catane, où nous arrivâmes après une assez longue fatigue, est une fort jolie ville sur le bord de la mer, avec un port protégé par des prolongements de lave qui en défendent l'entrée; on y remarque les restes d'un théâtre et d'un amphithéâtre, qui prouvent de quelle importance était Catane sous la domination grecque et romaine.

Ce fut dans cette ville que nous fîmes nos préparatifs pour aller visiter l'Etna distant de 28 milles; nous arrivâmes d'abord à Nicolosi, mauvais village délabré, repaire de bandits, où nous trouvâmes un détachement qui en avait surpris six dans une mauvaise maison, qualifiée d'hôtellerie, où nous nous établîmes pour passer la nuit; ces misérables, armés de longs stylets et d'espingoles chargées jusqu'à la gueule, espéraient probablement l'arrivée de quelques confiants voyageurs; ils furent chargés de chaînes et conduits dans les prisons de la ville.

Dès la pointe du jour, nous commençâmes notre marche à travers une contrée couverte de terre noirâtre et infertile; puis, nous gagnâmes le pied des montagnes pour arriver dans la région des laves; là, se trouvaient quelques chênes échappés à la destruction qu'elles traînent avec elles ou qui ont trouvé à germer et croître dans les fissures, et qui sont loin d'offrir l'aspect de ces beaux arbres de l'Etna dont parlent plusieurs voyageurs qui ont la manie du merveilleux dans un récit boursouflé ou d'autres dont l'excursion s'est probablement faite dans leur cabinet. Cette partie du trajet, qui se fait sur des laves glissantes, est assez dangereuse par les aspérités, les contours aigus et les rapides inclinaisons qu'il faut parcourir, sans autre moyen de se préserver des chutes que la sagesse et la sûreté de l'allure régulière des mulets qui finissent leur course au sommet d'une montagne où se trouve une cabane connue sous la dénomination de *Maison des Anglais*, construite apparemment pour le repos de quelque insulaire.

C'est à partir de cet endroit, après un court repos, que devait commencer véritablement notre entreprise fatigante et périlleuse par l'ascension qu'on appelle du grand ône; mais, l'ardeur et la gaieté du prince, jointes à la

sérénité du temps et la confiance que nous avions dans nos guides, ne firent qu'augmenter nos désirs d'arriver au but, et nous nous mîmes en marche. Nous fûmes à peu près une demi-heure avant d'atteindre un creux assez étendu, pratiqué dans le sens perpendiculaire de la montagne, dont le fond était occupé par plusieurs ouvertures d'où s'échappait une épaisse fumée, chargée d'une odeur insupportable de soufre.

Nous continuâmes de monter par une inclinaison plus rapide et à chaque instant plus dangereuse, forcés de nous arrêter pour reprendre haleine et tourner le dos à la fumée qui parfois nous enveloppait. Enfin, après une heure de fatigue, gravissant toujours au milieu d'un brouillard qui s'était subitement déclaré et nous laissait dans une inquiétante incertitude sur la distance qui nous séparait du sommet, nous fûmes tout à coup fort agréablement surpris lorsqu'un coup de vent, dissipant la fumée et le brouillard, nos deux guides s'écrièrent que nous touchions au but de nos efforts; en effet, redoublant d'ardeur, nous atteignîmes bientôt le point culminant de la montagne, nous trouvant alors à 10000 pieds au-dessus de la mer.

A peine eûmes-nous le temps de rester quelques minutes sur cet immense observatoire, promenant nos regards sur ce cratère d'une demi-lieue de diamètre et d'une profondeur de plusieurs centaines de pieds, d'où s'échappait une épaisse fumée sortant d'une bouche qui semblait être sous nos pieds, tandis que d'autres en fournissaient sur des points différents; nous ne vîmes cependant ni flammes, ni matières incandescentes, mais nous entendîmes un bruit continu pareil à celui que produit l'eau en ébullition. Ce spectacle imposant fut tout à coup troublé par le retour du nuage qui semblait nous avoir accordé une faveur assez longue et dont l'approche nous

força de nous précipiter plutôt que de descendre, et encore fûmes-nous atteints et presque suffoqués par la fumée, bien que douze minutes nous eussent suffi pour parcourir la distance que nous avions mis près de deux heures à parcourir. Nous revînmes passer la nuit à notre misérable gîte de Nicolosi, très satisfaits d'une aussi curieuse excursion, et, en mon particulier, bien certain d'en conserver un profond souvenir.

Le lendemain, de retour à Catane, nous en partîmes presque aussitôt pour aller à Syracuse, dans l'espoir d'y trouver quelques souvenirs de son antique célébrité ; mais pas un monument n'y est conservé, et n'étaient les catacombes qui sont entières et prêtes à recevoir de nouveaux hôtes et la fontaine tant célébrée sous le nom d'Aréthuse, dont l'eau est journellement troublée par des femmes occupées à laver du linge, on chercherait vainement l'emplacement des magnificences qu'elle renfermait. Le Syracuse d'aujourd'hui est assez bien bâti, peu populeux, son port magnifique est désert et son commerce presque nul. Nous quittâmes cette ville avec le regret de n'avoir à citer d'elle que son nom pompeux qu'elle porte, comme le beau chien qu'on appelle César.

Nous trouvâmes, en rentrant à Palerme, la population fort en train des préparatifs de sa fête patronale qu'elle célèbre dans le mois de juillet avec une pompe extraordinaire et dont la cause mérite d'être rapportée avant d'en retracer les détails.

Au commencement du XIIe siècle, vivait une jeune princesse du nom de Rosalie, nièce du roi Guillaume, le bon prince de la race normande des Hauteville qui régna sur la Sicile. Rosalie, dont la beauté était merveilleuse, prit en dégoût la vie et les passions du monde, et se retira non loin de Palerme sur le mont Pellegrino. En ce temps, où

les guerres civiles et des crimes de toutes sortes infestaient l'île, cette résolution courageuse de la jeune princesse la sauva de la corruption; sa piété confiante et sa fierté la défendirent des outrages. Cependant, dans le cours de l'an 1159, elle disparut tout à coup, il fut impossible de découvrir de quelle manière; on ne retrouva ni son corps, ni ses vêtements; avait-elle péri d'une mort violente? avait-elle entrepris un long pèlerinage? s'était-elle ouvert une tombe inaccessible? On ne sut pas résoudre ces doutes.

La foi populaire fut qu'elle avait été enlevée au ciel en récompense de sa vertu. Mais, cinq siècles après, il arriva que, pendant une peste terrible qui ravagea Palerme, un homme, renommé par sa piété, eut une vision : il rapporta qu'il lui avait paru être transporté dans la caverne du mont Pellegrino, qu'il y avait vu les ossements de Rosalie épars et sans sépulture et qu'une voix d'en haut lui avait dit que, si ces restes de la sainte étaient portés trois fois autour des murailles de la ville, la contagion cesserait sur-le-champ. Ces paroles émurent les habitants; on envoya une députation sur la montagne, les ossements furent découverts à la place indiquée, on fit les trois processions et la Sicile fut délivrée de la peste.

Dans leur reconnaissance, les habitants de Palerme élevèrent la belle princesse Rosalie au rang de leur sainte tutélaire; ses os furent magnifiquement enfermés dans un reliquaire d'argent d'un travail précieux et orné de pierreries, puis déposés dans la vieille cathédrale de la ville. La grotte ne fut pas non plus négligée; on construisit un bel escalier, appelé la Scala, qui s'élève de terrasse en terrasse à travers les escarpements et les précipices de la montagne. Enfin, on bâtit l'église, et, à côté, un presbytère pour les prêtres voués au culte de la sainte; de cet

endroit l'on jouit de l'une des plus belles perspectives du monde. Presque au pied de la montagne, s'étendent l'élégante Palerme et ses faubourgs, la Bagaria et il Colle, avec leurs villas, riches, gracieuses et leurs verts ombrages. Du côté de la mer, on découvre les îles Lipari gracieusement découpées sur le ciel, et le cône toujours fumant de Stromboli et Vulcano. C'est dans les eaux de Stromboli que l'amiral Duquesne livra aux Hollandais, commandés par Ruyter, le 8 janvier 1676, un combat naval dans lequel ces derniers furent complètement battus. Mais, revenons à la patronne des Palermitains qui ont conservé pour sainte Rosalie la plus vive gratitude et célèbrent sa fête au mois de juillet avec un enthousiasme, un luxe d'illuminations et de divertissements si animés qu'on aurait peine à trouver en d'autres pays des cérémonies aussi éclatantes.

Les plaisirs durent cinq jours sans discontinuer. Dès le premier, la châsse de la bienheureuse sainte, saluée par des canonnades et des artifices, apparaît sur un char traîné par quatre mules et rempli de musiciens; son sommet atteint le faîte des plus hautes maisons. Il parcourt la principale rue de la ville au milieu d'un immense concours du peuple. Pendant les cinq jours, il se promène, il passe et repasse en provoquant les acclamations; mais cette promenade est entremêlée de courses de chevaux, montés par des jockeys ou libres : c'est un des spectacles les plus agréables aux habitants de Palerme. Les illuminations et les feux d'artifice qui ont terminé chaque journée sont surpassés, le soir de la quatrième, par l'illumination de la magnifique cathédrale placée sous la protection de la sainte; on y compte cinq cents lustres chargés de bougies. L'intérieur de ce vaste édifice présente un spectacle magique : des franges, des guirlandes de papier, du carton argenté, des petits miroirs, font tous les frais de

cette décoration; mais leur ensemble est disposé si artistiquement que l'imagination se croirait volontiers transportée dans un palais de féerie. Cette architecture sans ombre, éclairée de toutes parts, paraît comme diaphane. Les lumières, reflétées sur des lames d'argent, ressemblent à autant d'étoiles étincelantes, et, en tout, c'est une clarté si brillante et si éblouissante que les sens en sont étonnés et bientôt fatigués, au point de n'y pouvoir tenir une demi-heure. Le cinquième jour est terminé par une longue procession dans laquelle chaque confrérie porte le saint qu'elle reconnaît pour son patron sur une estrade dorée et enjolivée avec tous les soins imaginables : c'est à qui marchera le plus vite, et pirouettera le plus rapidement, en faisant des contre-marches et évolutions sans nombre, au milieu des femmes et des enfants qui dansent autour de l'estrade. Enfin, le char de sainte Rosalie, qui chemine plus gravement, impose à la joie et au tumulte, fait agenouiller le peuple et termine la fête.

Peu de jours après ces fêtes, il ne s'en fallut guère que je terminasse ma carrière aventureuse de la manière la plus extraordinaire.

Au nombre des sensualités qui abondent en ce pays, le plaisir des bains de mer est un de ceux qui offrent le plus de charme, aussi bien sous le rapport de la santé que par l'agrément qu'on éprouve à paralyser les horribles chaleurs dont parfois l'on est accablé sous ce climat brûlant. Or donc, étant un jour en mer à une lieue de distance avec le comte Mussin Puschkin et son secrétaire, le baron de Leckam, nous eûmes la fantaisie de nous livrer au plaisir de la natation, exercice que je pratiquais avec un véritable succès.

Aussitôt déshabillés, nous nous lançâmes à plusieurs reprises la tête la première dans l'immensité, pour revenir ensuite sur la surface des ondes jouir des doux ébats

provoqués par la chaleur du jour. Depuis près d'une demi-heure, nous jouissions de cet exercice salutaire, lorsque nos mariniers, dont nous étions assez éloignés, crièrent : « *Signori, pesce cane, pesce cane!* » un requin ! et, naviguant vivement pour nous rejoindre, ils nous engageaient de la voix à nous diriger vers la barque ; en effet, cet avis effrayant nous faisant voir dans le lointain le dos du cétacé dominant les vagues et cinglant sur nous avec rapidité, nous nageâmes avec d'autant plus de vivacité que le danger devenait évident ; mais, bientôt, la peur s'emparant de moi, les forces me manquèrent et j'étais sur le point de couler à fond ou de devenir la proie de ce terrible ennemi, lorsqu'un des matelots se jeta à la mer, me soutint et me fit entrer dans la barque au moment où mes deux compagnons venaient de s'y réfugier.

Cependant, le requin, poursuivant sa course avec une vélocité que rien ne semblait pouvoir arrêter, passa à quelques toises de notre embarcation comme une flèche, se dirigeant sur le port avec une espèce d'attraction irrésistible et vint malgré lui s'échouer sur le sable sans pouvoir s'en dégager.

Le roi, prévenu de cet incident et fort amateur de la pêche, arriva aussitôt sur la plage et harponna lui-même le requin aux yeux de la foule assemblée. Lorsque nous arrivâmes, il était étendu sur la grève sous la garde d'un poste, jusqu'à ce qu'on vînt le chercher pour le transporter au palais ; il était jeune, et n'avait pas plus de vingt pieds de longueur, mesure plus que suffisante pour avaler un chrétien de ma taille. Au reste, plusieurs autres avaient été signalés les jours précédents, sans savoir à quel motif attribuer leur présence, fort rare dans ces parages. Dans tout état de cause, mon effroi n'en fut pas moins très violent et, sans le dévouement de ce brave marin que je

récompensai largement, il est évident qu'un de mes membres ou ma personne pouvait être broyé fort lestement par la mâchoire de cet avide animal et, dans le cas de son dédain, couler au fond de la mer pour en nourrir d'autres.

L'on a raison de dire qu'un danger passé perd non seulement beaucoup de sa gravité, mais qu'il devient aussi parfois un sujet de plaisanterie : ainsi en fut-il de mon aventure, dont chacun glosait à mes dépens, voire même plusieurs maris qui ne se doutaient guère combien il m'eût été facile de mettre les rieurs de mon côté.

Une lettre du prince de Condé annonçant la prochaine rupture de l'armistice, Monseigneur s'empressa d'en donner connaissance au roi et de lui exprimer l'intention où il était d'aller reprendre son commandement à l'armée. Sa Majesté, appréciant le juste désir du prince, l'autorisa à partir et il fut décidé que le chevalier de la Jarre, moi et les équipages, nous attendrions les ordres qui devaient nous prescrire ce que nous avions à faire. Le prince s'embarqua, le 12 septembre, accompagné de MM. de Sourdis et de Damas et de son valet de chambre, pour Naples, d'où il devait aussitôt se rendre à Salzbourg, près le prince de Condé.

Pendant les quinze jours que nous restâmes encore à Palerme après le départ du prince, survinrent plusieurs événements que fit naître la rupture de l'armistice, notamment l'occupation de Naples par une division russe, et l'ordre au comte Mussin Puschkin d'aller y résider près de la reine dont on attendait la présence à tout instant, ce qui avait aussi nécessité l'envoi d'un régiment d'infanterie de la Garde royale, dans lequel Charles de Saint-Clair était capitaine.

Dans ce même temps, le chevalier de la Jarre reçut une lettre du duc de Berry qui lui mandait que son espérance d'union avec la princesse Marie étant à peu près

détruite, nous eussions à quitter Palerme dans le plus bref délai et à attendre à Naples de nouvelles instructions sur la marche que nous aurions à suivre. Nous prîmes aussitôt nos dispositions de départ, et obtînmes une audience du roi dont la réception fut remplie de bienveillance, nous faisant entrevoir qu'il ne cédait qu'à une force majeure, mais avec l'espoir de la surmonter plus tard; puis, s'enquérant avec bonté de nos projets et de notre situation financière, S. M. dit au chevalier de la Jarre qu'il recevrait dans la soirée une lettre pour le duc de Berry et un bon de six cents ducats pour nos dépenses, ainsi qu'un ordre d'embarquement sur la frégate qui devait transporter l'ambassadeur de Russie. Cette circonstance me fut d'autant plus agréable, que ma liaison avec le comte Puschkin ne pourrait que s'en resserrer davantage.

Mon départ de Palerme ne se fit pas sans regrets, après un séjour de quatre mois passé de la manière la plus agréable sous ce ciel radieux, dans un pays enchanteur et au milieu des agréments de tous genres si justement appréciés à mon âge. Mais l'espoir de revoir bientôt mon auguste patron modéra un peu ma douleur en me séparant de personnes des bontés desquelles il ne devait bientôt me rester que le souvenir, notamment la gracieuse et mignonne duchesse de Soriento, dont les caprices avaient tant de charmes que s'y soumettre était un bonheur, la marquise Aceto plus constante en amitié qu'en amour, la belle, altière et superbe princesse de Hesse, asservissant tout à ses désirs, surtout en amour, dont elle était une des plus ardentes prêtresses; ce fut aussi avec un véritable chagrin que je me séparai de cette bonne et respectable comtesse Scawronsky qui avait été pour moi si parfaite, et me traitait comme si j'avais été son enfant.

IV

LICENCIEMENT DE LA MAISON DU DUC DE BERRY. — SÉJOUR A NAPLES

Quinze jours après notre arrivée à Naples, une lettre du duc de Berry nous annonça la désastreuse bataille de Hohenlinden, dans laquelle l'armée de Condé, qui y avait si largement payé son dévouement, venait d'être licenciée comme une des conditions exigées dans le nouvel armistice accordé à l'Autriche. Le prince exprimait son indignation sur cette lâcheté du cabinet autrichien et son désespoir sur l'avenir réservé à ses braves compagnons d'armes. Il annonçait son prochain départ pour Edimbourg, où résidait son père, et, n'emmenant avec lui que Delleville son valet de chambre, il prescrivait au chevalier de la Jarre de vendre tous ses équipages, de payer et renvoyer ses domestiques, de me remettre deux cents ducats, regrettant que sa position ne lui permît pas de m'appeler près de lui, et d'aller de sa personne près de Madame la comtesse d'Artois. Ces tristes nouvelles, bien faites pour m'affliger, puisque je voyais s'évanouir mes espérances et que j'étais livré bien jeune à moi-même, furent paralysées par l'amitié qui vint offrir des compensations à mon juste chagrin.

Le comte Mussin Puschkin me proposa, avec l'effusion la plus délicate, de rompre sa solitude en venant habiter avec lui, jusqu'à ce que mon père m'eût fait connaître ses intentions. Il y mit une persistance si affectueuse qu'il semblait obtenir une faveur lorsque je lui témoignai toute ma reconnaissance de cette preuve d'affection si sincère. Je devins donc son commensal, le compagnon de ses joies et de ses plaisirs, et admis à partager tous les agréments de sa haute position.

Le comte Mussin Puschkin, ainsi que je l'ai dit, avait à peine vingt-quatre ans, jouissait d'une fortune très considérable, et était marié à une riche héritière du nom de Bruce, descendante des rois d'Écosse; la conduite plus que légère de sa jeune et belle épouse l'avait forcé de s'en séparer.

Nommé ambassadeur à Naples, par une faveur toute spéciale, il tenait une maison des plus splendides et se trouvait, dans les situations présentes, appelé à jouer un rôle de la plus haute importance; aussi l'empereur lui avait-il adjoint un premier secrétaire d'ambassade d'un mérite supérieur.

Peu de temps après notre arrivée à Naples, la reine vint y résider, ce qui nécessita la venue d'un régiment de la Garde royale, dans lequel, à ma grande satisfaction, se trouvait mon cousin, Charles de Saint-Clair. Mais, avant de retracer la nouvelle vie à laquelle j'étais appelé, il faut que j'esquisse le portrait de mon ami, au physique comme au moral, et le montrer dans toute sa splendeur véritablement princière.

Le comte Mussin Puschkin était de taille moyenne, un peu trop replet pour son âge; il avait une figure noble et distinguée, des yeux remplis d'expression et un sourire charmant; mais, ce qui le déparait un peu, était une tumeur

assez forte au bras gauche, partant du coude jusqu'au poignet, qui nécessitait de fréquents bains de mer.

Son éducation, des plus soignées, avait été faite par M. de la Haye, émigré, homme d'un mérite supérieur qui ne le quittait jamais, et auquel il devait de parler le français, l'anglais, l'italien et l'allemand de la manière la plus distinguée ; il avait beaucoup d'esprit naturel, de la gaieté, de la franchise et une générosité qui tournait en profusion : on en jugera plus facilement lorsque l'on connaîtra l'état de sa maison, peut-être aussi exigé par son souverain.

Le comte Puschkin avait, de son fait, 200 000 roubles de revenu (ayant abandonné à sa femme ce qui lui appartenait) et de traitement, comme ambassadeur, 375 000 roubles. Il logeait en face de la magnifique promenade de la Villa Réal, ayant vue sur la mer ; sa maison se composait de M. de la Haye, un secrétaire particulier, un aumônier, un médecin, un intendant et une femme de charge ayant une table particulière ; à la sienne, n'était que moi, et presque tous les jours sept ou huit invités, non compris les grands galas de rigueur ; puis, venaient deux valets de chambre, deux huissiers, un chasseur, quatre laquais, un cuisinier, deux aides, trois ou quatre marmitons, deux cochers, deux grooms et trois palefreniers, formant une troisième et quatrième table ; dans l'écurie, se trouvaient quatre chevaux de voiture et trois de selle. Telles étaient les dépenses journalières, non compris les galas, les soirées, les spectacles, la toilette, les achats de fantaisie et, par-dessus tout cela, une maîtresse dont les dépenses devaient avoir quelque valeur. Aussi, pensai-je que 575 000 roubles ne devaient pas suffire à luxe semblable et que les capitaux devaient être un peu entamés, ce qui semblait émouvoir très peu le cher ambassadeur.

La présence de la reine, une paix momentanée et l'envoi de M. Alquier, ministre de France à Naples, furent le motif de fêtes brillantes auxquelles assistèrent plusieurs Français venus du quartier général de Murat occupant Milan. Un jour, que le comte Puschkin donnait un grand dîner auquel assistaient des Français et des Anglais qui avaient fait transporter des chevaux pur sang dont quelques-uns avaient été vendus un prix exorbitant, il fut question d'organiser une course, dans laquelle le comte Puschkin, possesseur d'un magnifique cheval barbe, proposa un défi contre les chevaux des insulaires, d'où s'ensuivit aussitôt l'organisation de ladite course, spectacle tout à fait nouveau pour les Napolitains. Un terrain vaste et uni, situé sur les bords de la mer, fut le lieu désigné pour décider la lutte; le jour en fut fixé au 4 mars, sur les dix heures du matin. Les conditions, écrites et signées par les parties, indiquaient que les coureurs, au nombre de huit, déposeraient chacun vingt ducats d'or pour le prix du vainqueur, nonobstant les paris de traverse qui, nécessairement, devaient avoir lieu; en outre, le gagnant serait exempt de tous les frais de la course.

Chaque cavalier pouvait monter un cheval à son choix et les huit concurrents devaient courir eux-mêmes.

Le costume de rigueur consistait dans une veste ronde en soie de couleurs différentes, culotte de peau de daim, bottes à retroussis jaune avec des éperons de même dimension, casquette en velours de la même couleur que la veste, et un fouet semblable; les selles et harnachements au choix des coureurs. Dans le parcours de la course qui devait être de trois milles, il était de rigueur de contourner trois poteaux placés à des distances inégales; mais le coureur qui dépasserait les bornes plantées du côté de la mer devait être déclaré hors de course. La fin du

parcours devait fournir un mille en ligne droite, au bout duquel des juges, placés près de deux grands poteaux ornés de banderoles rouges, désigneraient vainqueur le cheval qui, le premier, aurait enlevé avec son poitrail un ruban légèrement attaché en travers.

Pour gagner la course, il fallait arriver deux fois premier; ainsi, la lutte pouvait se renouveler en trois reprises, mais, à la dernière, il ne pouvait plus y avoir que deux concurrents. Ces conventions irrévocablement arrêtées, nous eûmes huit jours pour nous préparer, pendant lesquels de nombreux paris s'établirent : l'ambassadeur de Russie, entre autres, engagea 500 louis avec le jeune lord Whitworth qui prétendait avoir le premier coureur de l'Angleterre.

Parmi les huit coureurs, se trouvaient le jeune lord avec trois de ses compatriotes, le chef d'escadron Beaumont, aide de camp de Murat, MM. de Livron et Hamelin, employés dans les administrations de l'armée française, tous trois en mission à Naples, ayant fait l'acquisition, chèrement payée, de chevaux de race, et moi, enfin, avec le fameux cheval barbe du comte Puschkin, que j'exerçais tous les matins, pendant deux heures, sur le terrain où devait se faire la course, ce qui faillit me devenir funeste. L'annonce de cette course, bientôt connue dans Naples, provoqua l'impatience d'une partie des habitants fort désireux de jouir d'un spectacle nouveau pour eux. Le jour de la lutte arrivé, plus de trois cents voitures et une grande partie de la population encombraient les alentours du terrain sur lequel nous devions courir. Au point d'arrivée, se trouvaient deux pavillons élégamment décorés, destinés à des personnages marquants et à des femmes brillantes de toilettes, de beauté et de satisfaction à l'aspect d'un spectacle qui semblait leur présager des émotions nou-

velles. Non loin de ces pavillons si agréablement garnis, se trouvait un échafaud sur lequel était la musique de la Garde royale, puis, çà et là, quelques troupes à cheval afin de maintenir l'ordre et empêcher l'invasion du terrain sur lequel devait se faire la course. Les coureurs, placés sur une seule ligne au fond de l'arène, s'élançèrent au signal de l'explosion d'une boîte.

Bientôt, mon cheval dépassant tous les autres n'avait plus que le parcours de la ligne droite, lorsque, tout à coup, faisant un écart, il cherche à se diriger sur la gauche vers une petite maison près laquelle il se reposait tous les jours lorsque je venais l'exercer et où je lui faisais manger l'avoine. Cependant la course continuait, mes antagonistes gagnaient du terrain, trois m'avaient dépassé, les autres sur le point de le faire, tandis que mon cheval, inébranlable dans sa volonté, se cabrait, ruait, se débattait en cherchant à m'emporter vers cette maudite maison; enfin, violemment piqué par mes éperons, coupé par mon fouet, vaincu par ma colère, il se lance comme une balle, rattrape les coureurs, en dépasse plusieurs, mais, ayant trop peu de chemin à parcourir pour regagner le temps perdu, arrive seulement le troisième, tandis que le cheval de lord Whitworth enlève le ruban, suivi de près par Livron. Une demi-heure fut accordée pour faire souffler les chevaux, après laquelle nous partîmes seulement cinq : le chef d'escadron Beaumont, Hamelin et un Anglais s'étant retirés. Prévoyant une nouvelle lutte à la hauteur de cette maison fatale, je maintins mon cheval à une très petite distance en arrière des coureurs et, bien sur mes gardes, lorsque nous arrivâmes à la hauteur de ce lieu d'inquiétude, lui enfonçant les éperons dans le ventre, il fit un bond en avant de plus de douze pieds, se lança comme l'éclair et emporta le ruban d'une longueur de

cheval sur celui du lord, tandis que celui de M. Mennering, riche négociant, qui suivait de près, s'abat, roule sur son cavalier et lui brise la clavicule. Cet événement produisit un moment de trouble et de confusion; le blessé transporté dans un pavillon fut livré aux soins d'un médecin. Les spectateurs et les juges décidèrent que la dernière course aurait lieu entre le lord et moi. Alors, se firent de nouveaux paris, le comte Puschkin doubla le sien, le prince della Cattolica, commandant la Garde royale, et le général russe Barasdin parièrent 600 ducats contre l'ambassadeur d'Angleterre; Livron et Hamelin engagèrent chacun 1 000 francs pour le barbe contre M. Loch, consul anglais; nombre d'autres soutinrent leur croyance de leur bourse, tandis que, dans les pavillons, plusieurs dames aussi pariaient des sommes assez considérables.

Le jeune lord, stimulé par sa conviction et peut-être plus encore par son amour-propre, aurait engagé sa fortune; quant à moi, bien convaincu de la supériorité de mon cheval, malgré l'assurance de mon adversaire qui semblait ne pas douter un instant de son succès, je n'étais cependant pas sans inquiétude sur la responsabilité morale des sommes énormes engagées en ma faveur, redoutant surtout l'écueil de la maison, où le moindre temps d'arrêt pouvait devenir une perte presque certaine; aussi, mes parieurs m'accablaient-ils de leurs conseils, m'engageant à bien me tenir sur mes gardes; d'autres voulaient que je partisse à toute course dès le début afin d'avoir le temps de vaincre mon cheval avant d'être joint; mais, bien décidé dans mon projet de garder le plus possible la droite de mon adversaire, je promis de faire pour le mieux, et me mettant en selle, nous fûmes tous deux attendre le signal du départ, ayant dans mon for intérieur la conscience du mérite de mon beau barbe que

je flattais de la main, comme pour lui faire comprendre l'espérance que je mettais en lui.

Enfin, le signal est donné, nous partons, et comme si nous nous étions donné le mot, galopant à la hauteur l'un de l'autre, ayant plutôt l'air de faire une évolution de manège qu'une course, mais, en arrivant près de la maison, mon cheval sentant la pression de mes jambes, devinant ma pensée ou conservant souvenir des deux luttes dans lesquelles il avait succombé, me gagne la main, part comme une flèche, laissant derrière lui son rival et emporte le ruban aux applaudissements de la foule et aux cris de : « *Viva al piccolo Francese!* »

Ce triomphe de mon cheval, dont la vélocité avait quelque chose de fantastique, me valut l'ovation la plus flatteuse de la part des dames des pavillons et surtout de mes parieurs; mais, trempé de sueur, accablé de fatigue et vivement impressionné, je m'empressai de monter dans la voiture du comte Puschkin qui nous transporta à Naples. Le lendemain, je fus mis en possession de la souscription de la poule se montant à 160 ducats, y compris ma mise que je n'avais pas balancé de risquer dans la persuasion où j'étais du résultat. Quant au jeune lord Whitworth, il s'empressa de venir payer à l'ambassadeur de Russie le montant de son pari et obtint, non sans peine, qu'il lui cédât la possession de son vainqueur au prix de 1 000 ducats, ce qui fait qu'il en coûta 36 000 francs au lord pour être bien convaincu que le cheval qu'il montait n'était pas le meilleur coureur de l'Europe, ainsi qu'il en avait eu la croyance jusqu'alors; au reste, son immense fortune pouvait lui permettre ce petit caprice, et maintenant, maître du barbe, il pouvait espérer de se récupérer aux courses d'Angleterre.

Il ne fut question pendant quelques jours que de cet

événement dans lequel plusieurs bourses furent ébréchées, car il y avait eu plus de 5 000 ducats d'engagés; mais, ce qui me chagrina, ce fut de voir sortir des écuries du comte ce bon et brillant barbe, ma monture de prédilection et pour lequel j'avais une affection réelle.

Naples est une ville où les passions sont aussi vives que la température y est brûlante; aussi, pourrais-je retracer grand nombre de tableaux de mœurs tout à fait inhérents au pays, mais je me bornerai en ce moment à parler d'un événement extraordinaire qui offrait à l'Italie le spectacle si souvent renouvelé en Russie par la grande Catherine sur le choix d'un favori. Ce fut à mon cher cousin, Charles de Saint Clair, qu'advint la faveur insigne de satisfaire les passions d'une reine de cinquante ans. Sans entrer dans les détails de cette intrigue, où je me trouvais jouer un rôle très secondaire, je dirai qu'en très peu de temps, Charles fut fait officier supérieur des Gardes du Corps, écuyer de la reine, puis gouverneur du prince héréditaire et enfin, plus tard, ministre de la Guerre, et que, dans le parcours de ces différentes faveurs, il échappa deux ou trois fois à différentes tentatives d'assassinat, dont un jour je manquai moi-même d'être victime. Ce fut au milieu de toutes ces péripéties qui durèrent plusieurs mois qu'on apprit la nouvelle de la mort tragique de l'empereur Paul Ier et qu'eut lieu le rappel du comte Mussin Puschkin dont je dus me séparer avec un véritable chagrin.

Heureusement, quelque temps après, arrivèrent à Naples Achille de Dampierre, jeune adjudant général, et Louis de Talleyrand-Périgord, mon parent, chargé par son oncle et mon père de me ramener à Paris. J'avais apprécié l'heureuse circonstance qui me donnait deux nouveaux amis : aussi notre intimité fut prompte et rapide avec d'autant plus de raison qu'elle fut cimentée et fondée sur l'éga-

lité de notre âge, de nos conditions sociales, et l'intention où nous étions de revoir et fouler ensemble le sol de la patrie. Achille de Dampierre, fils du marquis tué à Valenciennes, commandant une division française lors du siège de cette ville en 1792, était âgé de vingt ans, avec un physique d'une remarquable beauté, et était parvenu si jeune au grade d'adjudant général à la suite de plusieurs actions d'éclat qui lui méritèrent cette faveur. Louis, fils du comte Archambaud de Périgord, frère de Mgr de Talleyrand, ex-évêque d'Autun, alors ministre des Relations extérieures, était par conséquent son neveu; il avait dix-neuf ans, une figure charmante, une tournure agréable et était lieutenant de Chasseurs à cheval, grade qu'il avait acquis par son courage. Ces deux jeunes hommes, fort liés, voulant profiter de la paix momentanée qui avait lieu, venaient d'obtenir un congé de trois mois pour aller en Italie. Ce fut à cette occasion, que Mgr de Talleyrand, proche parent de mon père dont il avait protégé la rentrée de l'émigration, désirant encore lui être agréable, chargea son neveu de me ramener avec lui, et, à cet effet, il en avait écrit à M. Alquier, ministre de France à Naples. L'apparition de ces deux brillants officiers que je mis en rapport avec Saint-Clair fut accueillie par la société de la manière la plus flatteuse, malgré certaines jalousies, notamment des officiers napolitains, dont la preuve ne tarda pas à se faire connaître. Louis, avec sa jolie figure et son étourderie, paya sa première bonne fortune d'un coup de stylet dans les côtes que lui fit administrer un mari jaloux, et perdit dans une soirée quelques centaines de ducats au pharaon, jeu que les Napolitains professent avec une rare perfection. Quant à Dampierre; dont les passions n'étaient pas moins vives et qui joignait à son beau physique la pétulance de son âge, il eut au théâtre Del Fondo une querelle avec un

officier napolitain, qui produisit dans Naples une assez vive sensation et nécessita l'intervention du ministre de France. Achille, en quittant sa place pendant un entr'acte pour aller se promener au foyer, l'avait, non seulement recommandée à son voisin, mais encore marquée de son gant, signe irréfragable de sa propriété et de son droit, lorsqu'un officier d'artillerie, aux formes grossières et connu pour un ferrailleur, s'empara de sa place, et sans tenir compte des observations qui lui furent faites, lança le gant dans le parterre en disant que, si on voulait la place, on viendrait la chercher et qu'alors il verrait ce qu'il aurait à faire. Cette grossière injure amusa d'abord quelques spectateurs, mais la scène changea bientôt de face par la présence de Dampierre, informé de ce qui s'était passé. Se redressant de toute sa haute et belle taille, agitant sa chevelure noire bouclée, dardant ses grands yeux sur les spectateurs et étendant la main avec un geste impérieux, plus particulièrement dans la direction d'un groupe d'officiers napolitains qui semblaient sourire avec ironie : « Messieurs, dit-il, d'une voix claire, sonore et dans l'italien le plus pur, si l'insulte que votre camarade vient de me faire est l'expression de vos sentiments à l'égard de l'uniforme que je porte, regardez le gant qui vient d'être jeté comme un défi que je vous fais au nom des Français qui sont à Naples ; si elle m'est personnelle, je me charge d'arracher l'épaulette à un homme indigne de la porter et soyez bien certains que demain vous ne l'aurez plus pour camarade. »

Au moment où Achille terminait son allocution d'une manière si énergique et écoutée dans le plus grand silence, le rideau s'étant levé, la pièce continua sans trouble. Cependant, le marquis de Malespino, seigneur napolitain, vint fort obligeamment lui offrir une place dans sa loge :

« Merci, Monsieur, lui dit-il, je resterai derrière cet homme afin d'assister à ses derniers moments d'insolence. » Le lendemain, eut lieu la rencontre; le Napolitain, espèce de bravo que sa réputation de spadassin rendait assez redoutable, comptait se battre à l'épée; mais le chef d'escadron Beaumont et le capitaine de dragons de Sparre, témoins de Dampierre, ayant le choix des armes, prirent des pistolets, et les deux combattants placés à vingt-cinq pas de distance pouvaient marcher jusqu'à dix pas l'un sur l'autre. Achille vint droit au but, essuya le premier feu de son ennemi et lui dit en le visant : « Vous êtes mort ! » En effet, il tomba la tête frappée d'une balle, se débattit quelques secondes, se raidit et expira.

Cette affaire eut un grand retentissement dans la ville; mais le ministre de France s'exprima si énergiquement sur la manière dont un officier de sa nation avait été publiquement insulté et la satisfaction qu'il en attendait, que deux officiers généraux napolitains vinrent, au nom de l'armée, désavouer hautement la conduite de leur officier, dont la punition, dirent-ils, eût été exemplaire, si l'adjudant général Dampierre ne s'en était chargé en le tuant.

Ce fut peu de jours après cet événement qu'eut lieu un fait que les Italiens prétendaient ne pouvoir sortir que du cerveau d'un Français et sur lequel le *Moniteur* de Paris de l'époque et le *Journal des Débats* ont fourni les détails les plus circonstanciés.

Il ne s'agissait de rien moins, après avoir fait l'ascension du Vésuve, que de descendre dans son intérieur, par la raison qu'un repos de sept ans sans la moindre fumée pouvait laisser l'espoir d'y parvenir sans danger. Ce furent MM. Biot, Deyeux et Ménageot, membres de l'Institut, ayant fait partie de l'expédition d'Égypte et alors à Naples, qui eurent l'idée de cette entreprise, à laquelle voulurent

s'adjoindre Achille de Dampierre, Louis de Périgord et moi, et dont l'exécution fut décidée dans le salon et en présence de M. Alquier, ministre de France, et de l'amiral Villaret-Joyeuse, commandant une escadre française dans le golfe de Naples, lequel voulut y coopérer en faisant transporter sur le point culminant du Vésuve une ancre et des câbles pour servir en cas de nécessité : idée assez originale qui mettait le dernier cachet à notre aventureuse excursion.

Nous quittâmes Naples à minuit par un temps calme et superbe, éclairés par une lune que les enthousiastes de la belle nature mettent au-dessus du soleil nébuleux de Londres, et, laissant nos voitures à Portici, nous y prîmes un cicerone, avec promesse de dix ducats s'il nous conduisait à bonne fin. Nous gagnâmes le village de Torre del Greco, lieu où commence l'ascension que nous commençâmes doucement, afin de conserver toutes nos facultés dans le long et fatigant trajet que nous avions à parcourir.

Notre premier repos se fit à l'ermitage San-Salvador, lieu habité par un pieux cénobite, ou prétendu tel, qui nous présenta un gros registre sur lequel nous inscrivîmes nos noms à la suite d'une immense nomenclature plus ou moins illustre et de quantité d'improvisations assez généralement insignifiantes; nous crûmes cependant devoir y constater le but où nous tendions. Ce pauvre ermite joignait, aux attributions de son ministère, un genre d'industrie assez lucrative, relativement à sa position, et auquel nous nous empressâmes de participer en buvant de son vin qu'il prétendait être du Lacrima Cristi et en lui prenant quelques objets en mosaïque de lave assez jolis que nous payâmes si généreusement, qu'il nous promit les plus ardentes prières pour le succès de notre entreprise dont il semblait être fort effrayé.

La montée depuis l'ermitage jusqu'au sommet du mont

Vésuve devenant très rapide, nous ralentîmes notre marche afin de pas nous essouffler inutilement, et ce fut seulement après deux heures d'ascension que nous arrivâmes au quart de la tâche que nous nous étions imposée. Le jour commençant à paraître, nous pûmes livrer nos pensées au magnifique spectacle qui s'offrait à nos yeux, et nous abandonner aux enchantements de ce ciel splendide, de cette mer azurée, où semblent descendre des flots de lave noircie entre des rives de fruits et de fleurs, et nous laissant dans l'enivrement de toutes les fermentations de la nature; puis, regardant au loin, nous vîmes Naples, blanche et gracieuse comme une jeune fille, son golfe parsemé d'îles sur lesquelles le soleil, commençant à darder, reflétait ses rayons comme un kaléidoscope. Cette extase contemplative dura près d'une heure dans l'attente des objets mis à notre disposition par l'amiral et que nous disposâmes aussi bien que possible, mais sans offrir aucune utilité, du moins nous le croyions. L'ancre fut enfoncée profondément dans la lave, laissant suspendu à son anneau un câble qui se déroula dans la pente intérieure du goufre dont on pouvait voir le fond. Sa forme étant celle d'un cône renversé et sa bouche ayant une ouverture de 5 600 pieds de circonférence. Ces dispositions n'avaient, à bien prendre, d'autre objet que de constater que des Français avaient jeté l'ancre sur le Vésuve, le cordage pouvant à peine atteindre un premier plateau sur lequel il fallait arriver pour descendre au fond de l'abîme. Cependant elle servit à préserver Achille de Dampierre d'une mort certaine dans la précipitation qu'il mit à vouloir marcher le premier; déjà, il avait fait une quinzaine de pas, lorsque tout à coup la lave de cet endroit, aussi fine que la cendre, ne pouvant le soutenir, il se sentit couler sans pouvoir opposer de résistance; mais, heureusement, muni d'un sabre qu'il tenait

à la main et dont le fourreau était en cuivre, il eut l'heureuse idée de l'enfoncer jusqu'à la garde, ce qui lui procura un moment d'arrêt dont il profita pour saisir le cordage de l'autre main, ce qui nous donna la faculté de le hisser jusqu'à nous, sans quoi il eût infailliblement péri. Cette première épreuve nous ayant donné de la prudence, nous eûmes recours à l'intelligence de notre cicerone qui, après nous avoir fait parcourir une partie du pourtour du cratère, trouva un endroit propice à la descente, où nous le suivîmes les uns derrière les autres à deux pas de distance, marchant obliquement et très lentement de manière à sentir la lave affermie sous nos pieds.

Nous arrivâmes ainsi sur un plateau formant une espèce de galerie, où notre guide nous apprit que le général Villot avait perdu son chapeau enlevé par un coup de vent, sans chercher à le rattraper, ni vouloir aller plus loin; il nous dit aussi qu'un Anglais, fatigué de la vie, s'était précipité l'année précédente de cet endroit même dans l'immensité. Notre projet n'étant d'imiter ni l'un ni l'autre, nous nous remîmes en marche, toujours dans le même ordre, et avec un silence qui avait quelque chose de solennel, continuant ainsi notre procession non sans une certaine émotion.

Nous parvînmes enfin au fond de l'entonnoir du cratère après deux heures d'une attention soutenue et une angoisse qui diminuait en approchant du but; aussi, notre joie éclata lorsque nous l'eûmes atteint et que nous pûmes nous livrer à l'exploration de ce lieu où nul avant nous n'avait pénétré et que probablement aucun autre ne verrait. Fiers de notre conquête et voulant en jouir aussi bien qu'en faire profiter la science, nous parcourûmes une petite plaine de 150 toises d'étendue, dans laquelle, à la surprise de nos compagnons les naturalistes, se trou-

vait une végétation de quelques plantes herbacées près d'un petit ruisseau de soufre liquide; ils s'en s'emparèrent avec empressement. Çà et là, dans la plaine, se rencontraient plusieurs crevasses de dix à douze pieds de longueur sur quatre à cinq de large que nous nous amusâmes à franchir, tout en pensant que sous nos pieds se trouvait la fournaise dont la moindre vapeur nous eût infailliblement asphyxiés; enfin, le moindre objet, le plus petit animalcule nous occupait, mais nous eûmes lieu de douter de la culbute de l'Anglais dont nous avait entretenus le cicerone, à moins que, par un de ces hasards extraordinaires, il n'ait eu l'adresse de s'enfourner justement par une des crevasses, car de l'insulaire il n'y avait aucun vestige, pas plus que du chapeau du général. Au reste, nous jouissions avec une telle insouciance de notre position vraiment extraordinaire que M. Ménageot, ouvrant son album et prenant un crayon, fit un croquis de notre réunion dans ce lieu solitaire, où notre guide était représenté tendant la main pour recevoir le salaire qui lui avait été promis (croquis qui, peu de jours après, servit à faire un tableau placé dans un des salons de l'ambassade de France). Notre séjour dans cet endroit à ciel ouvert fut de trois quarts d'heure, après lesquels nous recommençâmes notre nouvelle ascension, toujours comme une procession de capucins de cartes dont s'amusent les enfants, mais avec plus d'assurance et d'agilité qu'en descendant, le sol nous étant plus familier et la crainte s'étant évanouie d'une chute dangereuse, ce qui nous fit regarder notre retour comme un enfantillage auprès de ce que nous venions de faire.

L'ermite, près duquel nous nous reposâmes un moment, semblait douter de notre excursion; cependant, après l'avoir convaincu, il nous pria de le constater sur son registre, ce que nous fîmes en le signant,

Nous arrivâmes harassés de fatigue à Portici où nous rejoignîmes nos voitures, qui nous transportèrent aussitôt à Naples après une absence seulement de neuf heures, mais toujours avec une agitation d'esprit qui devait contribuer à la fatigue dont nous étions accablés; car, à bien prendre, nous n'avions parcouru que 4 397 mètres, promenade fort ordinaire sur un terrain plat. La hauteur du Mont Vésuve est de 1 198 mètres, le parcours pour descendre 667 mètres, descente et montée dans l'intérieur 1 334 mètres, descente du point culminant à l'extérieur 1 198 mètres; total égal : 4397 mètres.

Notre exploration devint le sujet des conversations de toute la ville et des réflexions des journaux de Naples qui taxèrent de folie une entreprise qu'on croyait impossible, tandis que plusieurs gazettes de France en parlèrent comme d'un fait intéressant sous tous les rapports.

Au reste, les Napolitains ne considèrent le Mont Vésuve que comme un voisin qu'ils ont toujours le temps de voir et qu'à bien prendre ils n'aperçoivent que de leurs fenêtres. Peu de jours après notre excursion, eut lieu au théâtre Saint-Charles un magnifique bal masqué auquel assista la Reine, toute la Cour et les personnes marquantes de la ville. A cette fête splendide, succédèrent pour moi les inquiétudes les plus violentes relativement à Charles de Saint-Clair qui tomba gravement malade et fut attaqué par une petite vérole de la plus mauvaise nature; je pris aussitôt la détermination de rester près du malade afin de veiller aux soins incessants dont il avait besoin et que lui assurait mon attachement. La Reine, en apprenant cette fâcheuse nouvelle, donna des marques de la plus vive inquiétude et envoya sur-le-champ son médecin avec l'injonction de suivre minutieusement tous les symptômes de la maladie et de lui en rendre un compte exact; outre cela,

venait de Portici, régulièrement tous les soirs, la princesse Mathilde Balbini, jeune veuve de vingt-trois ans, élevée sous les yeux de la reine et sa confidente la plus intime, chargée par elle de pourvoir à tout ce qui pourrait être nécessaire à l'amélioration du cher malade. Elle fut effrayée des ravages de l'éruption et ne pouvait revenir de sa surprise dans ce qu'elle appelait mon dévouement; mais, loin de vouloir rehausser le mérite de ma conduite, je lui appris que j'avais été inoculé très enfant, et que, ne l'eussé-je point été, je me serais toujours livré aux soins que je devais à mon parent et à l'amitié.

Pendant plusieurs jours, on craignit pour ses yeux, mais sa constitution et les soins du médecin parvinrent à éloigner tout danger, et bientôt après nous eûmes l'assurance qu'une parfaite guérison ne serait plus qu'une affaire de temps; j'en fus d'autant plus satisfait que tous les jours rapprochaient l'époque de mon départ, les trois mois de congé accordés à mes compagnons de voyage étant près d'expirer.

Tout en éprouvant un bonheur réel à l'idée de me retrouver bientôt au sein de ma famille et de rentrer dans cette patrie que j'avais quittée si enfant, je n'en ressentais pas moins un chagrin profond de quitter un pays où je n'avais jamais cessé de trouver bonheur, plaisirs et affections, si bien appréciés à mon âge, et dont il n'allait plus me rester que des souvenirs ineffaçables.

L'avant-veille de mon départ, je fus faire mes adieux à Charles de Saint-Clair, retiré dans une charmante villa, don de la Reine, où il finissait son complet rétablissement.

Notre séparation fut des plus douloureuses: lui, disait-il, parce que j'étais son meilleur ami et le moteur de sa brillante fortune, et moi, par le pressentiment que j'avais de ne plus le revoir. Hélas! il ne s'est que trop réalisé :

Charles, comblé de faveurs, est mort à Naples en 1814, étant ministre de la Guerre du roi Ferdinand. Mes visites d'adieux furent nombreuses, emportant dans mon cœur des souvenirs de reconnaissance de tous genres, mais notamment en quittant la belle et ravissante Mathilde avec qui ma liaison avait été de si courte durée et à laquelle je veux rendre ici un dernier hommage en retraçant son portrait.

Mathilde, dont la mère occupait une place à la Cour, avait été élevée sous les yeux de la Reine qui la chérissait comme son enfant et qui l'avait mariée à un des plus grands seigneurs du royaume, mort assassiné par des brigands en allant à Rome y remplir une mission diplomatique.

Cette jeune personne avait vingt-trois ans lorsque je la connus; elle joignait à une physionomie très spirituelle, dont le jeu était d'une extrême mobilité, une figure céleste, des yeux auxquels la nature et l'amour semblaient avoir attaché je ne sais quel pouvoir magique, des beaux cheveux châtain foncé presque noirs, avec une peau éblouissante; sa bouche, entr'ouverte par le sourire, montrait une rangée de perles fines; sa taille ressemblait à une tige de lis par sa gracieuseté; ses mains et ses pieds étaient d'une petitesse admirable. Tout cela en faisait un objet enchanteur, surtout avec la souplesse et la flexibilité de son esprit dont elle faisait exactement ce qu'elle voulait, le pliant à tous les tons avec la plus grande facilité ; il était impossible de la connaître un peu sans l'aimer beaucoup. A cet esprit infini, elle joignait une âme sensible, humaine, bienfaisante et parfois de la plus grande énergie; quant à son cœur, il était, je crois, très dépendant de sa tête, et souvent échauffé par le feu de son imagination extrêmement exaltée et de sens très impressionnables. Pour lui plaire, ce n'était pas son cœur qu'il fallait, pour

ainsi dire saisir, ni frapper le premier, c'était sa tête qui faisait tout et, composant son idole à sa manière, le rendait digne de son cœur.

On doit penser que la constance ne pouvait pas être sa vertu, mais, au moins, la fidélité était son mérite; il lui était impossible d'aimer longtemps, mais, tout le temps qu'elle aimait, c'était de bonne foi et uniquement.

L'ardeur de ses sens, sa beauté, ses séductions, ses talents divers en faisaient une femme incomparable dont la possession était un bien d'autant plus précieux qu'il fallait craindre à chaque instant de le voir s'échapper.

Il est probable que mon bonheur n'eût pas duré très longtemps, mais, dans notre séparation forcée, j'emportais du moins la consolante pensée que les regrets de cette femme adorable devaient être sincères.

V

RETOUR EN FRANCE

Ce fut le 4 mai 1802 que nous quittâmes Naples, Louis de Périgord et moi, dans une excellente calèche, précédés par son valet de chambre en courrier pour faire préparer les chevaux, et de compagnie avec Achille de Dampierre ayant son valet de chambre près de lui dans sa chaise de poste. Le premier jour de notre départ, accablés de fatigue par la chaleur étouffante de la journée, nous ne pûmes résister, en arrivant à Gaëte, au plaisir de nous ébattre un moment dans la mer, afin d'y chercher une fraîcheur et un délassement dont nous avions le plus grand besoin; ce bain, tout bienfaisant qu'il fût, n'en devint pas moins très préjudiciable à Dampierre, ainsi que je le dirai plus tard.

C'est dans le château fort de Gaëte que sont déposés les restes du malheureux connétable de Bourbon, cet illustre proscrit, conduit par sa fatale destinée à tirer le glaive contre son roi et saccager Rome sous les remparts de laquelle il trouva la mort, le 6 mai 1527, à l'âge de trente-huit ans.

En quittant Gaëte, nous entrâmes dans les Marais Pontins d'où s'exhalent les vapeurs malfaisantes qui rendent

ce pays aussi dangereux que désagréable. On n'y rencontre que quelques villages dont les infortunés habitants, pâles, livides, ressemblent à des fantômes.

En quittant la voie Appienne, nous découvrîmes la petite ville de Piperno, patrie de la vaillante Camille reine des Volsques... Ce fut, en arrivant à Terracine, que Dampierre s'aperçut combien lui coûtait cher le bain de mer de Gaëte par la perte d'un petit étui contenant vingt-cinq pièces d'or, probablement échappé de ses vêtements sur la grève. Les distances que nous avions parcourues et le temps qu'il eût fallu perdre pour des recherches incertaines lui firent abandonner son précieux étui. Cependant, pour l'acquit de sa conscience, en arrivant à Rome il pria M. Artaud, consul français, de faire des démarches à cet égard et nous continuâmes notre route en nous arrêtant à Monte-Fiascone pour y rendre visite au cardinal Maury, titulaire de cet évêché, qui nous reçut avec d'autant plus d'empressement qu'il avait été souvent en rapport avec M. de Talleyrand et mon père, lors des États Généraux et, qu'avant cette époque, il avait été instituteur du jeune marquis de Gaucourt, frère de ma mère. La célébrité du prélat, son esprit vif et enjoué, joint à ses vives instances pour nous garder une journée dans son palais juché sur le point culminant d'une montagne, nous firent regretter de ne pouvoir y rester que le temps de manger une omelette et boire de son délicieux vin d'Orvieto dont il encombra nos voitures avec d'autres comestibles. Le troisième jour, nous arrivâmes à Milan, où nous fîmes une halte de deux heures, mon cousin ayant des dépêches à remettre au général en chef Murat et à en recevoir d'autres pour Paris, ce qui me permit de faire quelques courses dans cette belle capitale. Le trajet de Milan que nous parcourûmes avec la plus grande rapidité se fit à travers un pays riche, mais monotone.

En arrivant à Novare, ville assez forte, nous fûmes sur le point d'y faire un séjour forcé, tous les chevaux de cette ville ayant été mis en réquisition pour des transports sur Milan. Mais le commissaire des guerres chargé de cette surveillance, apprenant qu'un des voyageurs retenus était neveu du ministre des Relations extérieures et de plus chargé de dépêches, fit aussitôt dételer les chevaux de deux fourgons qui nous conduisirent à Verceil d'où nous fûmes à Turin, où nous ne restâmes que le temps de faire un bon repas afin de gagner le Mont-Cenis le plus tôt possible. Nous eûmes le désagrément de voir démonter nos voitures pour en effectuer le passage; ces difficultés surmontées, nous gagnâmes Chambéry, Lyon où nous nous délassâmes trois heures en prenant un bain et en faisant un excellent repas pendant qu'on réparait quelques avaries survenues à nos voitures.

Enfin, après sept jours de marche depuis notre départ de Naples, nous fîmes 400 lieues assez rapidement pour arriver à Paris, où j'eus le bonheur indicible de recevoir les caresses d'un bon père, d'une tendre mère et d'un frère chéri, tout en déplorant la perte irréparable de celui qui ne cessera jamais d'être présent à ma pensée.

A cette époque de ma rentrée en France, les saturnales révolutionnaires avaient disparu; le Directoire n'existait plus, et Bonaparte, en s'emparant du pouvoir consulaire, avait rétabli le culte religieux, fait la paix de Lunéville, protégé la rentrée des émigrés auxquels on rendait leurs biens non vendus; enfin, la France avait repris une attitude fière, imposante, et tout cela par l'énergique volonté d'un jeune général à peine âgé de trente ans, qui s'était déjà acquis une gloire immortelle. Aussi, Paris, se ressentant de tous ces bienfaits, était dans une espèce de délire tenant du vertige par le besoin d'effacer les souvenirs de

ses jours néfastes; les spectacles étaient pleins, les fêtes se succédaient, la joie et le bonheur semblaient appartenir à tous.

Lancé dans le grand monde par les nombreuses connaissances de mon père, je passais mes journées au milieu des sommités du temps, et dans des soirées encombrées de femmes remarquables par leur beauté : entre autres, chez Mme Tallien qui réunissait une société d'élite et chez la belle Récamier dont les bals somptueux attiraient tout ce qu'il y avait de mieux dans Paris. Au milieu de cette animation de plaisir et de bonheur, mon père poursuivait avec persévérance sa rentrée en possession d'une propriété considérable qu'il avait dans le département de la Loire, laquelle, vendue nationalement et non payée, avait fait retour à l'État. Cette affaire, qui dura plus d'une année, se termina fort heureusement, grâce à de nombreuses protections; alors, mon père, laissant mon frère à Paris pour y suivre différentes affaires, m'emmena avec lui. Nous fûmes d'abord à Lyon, puis à Montbrison, où il fut réintégré dans sa terre de Saint-Marcellin qui consistait, outre ses droits féodaux avant la Révolution, dans un château avec un beau parc, au milieu duquel se trouvait une papeterie, quatre domaines d'une grande étendue ayant chacun un étang, deux moulins, deux fours à chaux et une forêt considérable partagée par un vaste étang; plus, au milieu de la petite ville, une haute tour féodale dans sa parfaite conservation. Cette restitution, dont l'administration me fut confiée, valait de 15 à 16 000 francs de revenus; nous y restâmes deux mois pour mettre en train les réparations qu'il fallait y faire; puis, nous partîmes pour le Cantal, appelés par plusieurs acquéreurs ayant la louable intention de vouloir traiter sur leurs achats nationaux.

Massiac, chef-lieu de canton sur la route de Clermont à

Saint-Flour, est situé dans un charmant vallon arrosé par la rivière d'Alagnon. Cette petite ville était dominée jadis par un beau château féodal du XIIe siècle qui fut détruit en 1666 lors des Grands-Jours, après la condamnation à mort de Gaspard, marquis d'Espinchal, pour un duel célèbre et plusieurs autres méfaits. Gaspard évita ce châtiment sévère en se réfugiant en Bavière où il devint bientôt généralissime des armées bavaroises, et il obtint, par l'entremise de son cousin le maréchal de Villars, des lettres de grâce délivrées le 6 octobre 1678 pour avoir contribué au mariage du Dauphin avec une princesse de Bavière. Louis XIV joignit à cette clémence la restitution des biens qui avaient été confisqués, la réintégration au grade de lieutenant général, la terre de Massiac érigée en comté et enfin le don de son portrait enrichi de diamants. (Tous ces faits sont constatés dans de volumineux parchemins revêtus du sceau royal que possède la famille.) Un nouveau château fut construit par Gaspard d'Espinchal au pied des vestiges de l'ancien, et cette belle seigneurie, ayant huit clochers avec haute et basse justice, qui fut vendue révolutionnairement en 1792, valait 22 000 livres de rentes, non compris les dîmes, les cens et les persières.

Lorsque nous arrivâmes à Massiac, une partie de la population vint une lieue au-devant de mon père et, le soir, il y eut des feux de joie pour célébrer son retour. Trois jours après, un maréchal-ferrant, acquéreur du château, des jardins et de vastes prairies, en fit la restitution à un prix très modéré, mais cependant très supérieur à ce qu'il avait payé en assignats; deux moulins, un domaine, une vaste étendue de bois, la caserne de gendarmerie, furent rendus de même par un nommé Gazart, honnête cultivateur. Le sieur Altaroche remit aussi une charmante propriété nommée l'Ermitage; un autre particulier, M. Chaput, proposa de

rembourser en argent la valeur d'un beau domaine, défalcation faite de ce qu'il avait payé en assignats; mais une chose plus remarquable encore, ce fut une commune entière dont les habitants avaient en persière une grande étendue de bois, qui consentirent, par-devant notaire, à payer comme jadis, en supprimant les droits seigneuriaux; plusieurs autres personnes moins consciencieuses gardèrent ce qu'elles avaient acheté en assignats; mais, en résumé, mon père récupéra une assez grande partie de la spoliation révolutionnaire, et par surcroît de bonheur, M. Messonnier, banquier de Clermont, dont il avait été jadis le protecteur, le crédita d'une somme de 80 000 francs au moyen desquels il termina sur-le-champ tous ses arrangements d'une manière tout à fait inattendue qui prouva l'estime et l'affection qu'on lui avait conservées. D'autre part, le préfet du Cantal fut autorisé par le gouvernement à restituer une bibliothèque de cinq mille volumes et une belle galerie de tableaux de famille déposés à Saint-Flour.

Tous ces heureux résultats terminés, je laissai mon père à Massiac avec le fidèle serviteur qui l'avait constamment suivi durant l'émigration, dans l'intention de remettre son château en état de l'habiter; je retournai à Saint-Marcellin pour y régulariser l'administration de cette propriété, restaurer le château qui en avait grand besoin et faire une vente des bois que, fort heureusement, l'État avait laissés dans une conservation si parfaite que j'en fis couper une première fois pour 18 700 francs avec la faculté d'en retirer à peu près 6 000 l'année suivante, avant de régulariser les coupes; ces occupations ne m'empêchèrent pas de voisiner dans le pays. Ce fut d'abord, à une lieue de distance, au magnifique manoir de Sury, appartenant jadis à la famille de Sourdis, dont le propriétaire, M. Jordan, honnête industriel et respectable million-

naire, me reçut avec autant d'empressement que de bienveillance. Non loin de cet asile prospère, se trouvait l'habitation du baron de Rostaing, antique demeure aux tours crénelées, entourée de fossés profonds que l'on traversait sur un pont suspendu toujours prêt à s'élever au moyen de chaînes de fer, le cas échéant.

Le châtelain, vieille gloire de nos guerres, que quatre-vingt-dix ans n'avaient point encore courbé, semblait au contraire se rajeunir aux récits des hauts faits d'armes de notre jeune France. Sa noble figure était sillonnée par un admirable coup de sabre, cachet constant de sa présence dans les rangs des fameuses phalanges de Fontenoy où les Français battirent si poliment nos éternels ennemis. Ce vénérable guerrier me fit une réception d'autant plus aimable qu'il ne pouvait oublier, disait-il, l'époque où il faisait partie de la division sous les ordres de mon aïeul; aussi, fut-il pour moi d'une bonté parfaite et me garda-t-il trois jours sous son toit hospitalier. Je fus de chez lui à Châtel, superbe propriété sur les bords de la Loire où se trouvait réunie la famille de Saint-Didier dont je reçus l'accueil le plus empressé, puis au château de Cuzieux, situé sur une hauteur dominant la Loire, habité par le châtelain, sa gracieuse épouse et la sœur de son mari, jeune personne mariée depuis peu, réunissant au physique le plus séduisant, de l'esprit, des talents, les grâces, la folie et l'enfantillage de ses dix huit ans.

A ces nouvelles connaissances, qui me promettaient un avenir agréable, se joignirent celles de Montbrison entre le préfet et M. Chevalier, receveur général, marié à la sœur du général Savary, qui eut l'obligeance de m'offrir un gîte lorsque je viendrais en ville. Il était une autre course qui m'offrait un vif intérêt, puisqu'il s'agissait de me rendre à l'invitation d'un M. Delisle de Thiol-

lière, devenu propriétaire d'un bien jadis appartenant à mon grand-père qui le vendit pendant la guerre de Sept-Ans pour pourvoir aux dépenses de son commandement, (car, à cette époque, les gentilshommes faisaient la guerre à leurs dépens) et payer une partie de la légitime de la marquise de Laizer, demoiselle d'Espinchal.

Le Vernet, placé sur une hauteur dominant la Loire et à égale distance de Montbrison et de Saint-Étienne, était un fief d'un revenu considérable dont l'habitation, sans être remarquable, offrait cependant toutes les utilités et même les agréments d'un manoir confortable; mais, ce qui m'était d'un intérêt réel, c'était d'y retrouver des souvenirs de famille dont je devais apprécier tout le prix. On y voyait une tour féodale d'une majestueuse grandeur attestant son antiquité, renfermant, dans une vaste salle, une assez grande quantité de vieilles armures dont certainement quelques-unes avaient dû recouvrir mes ancêtres, et, à en juger par leur poids et la longueur des glaives, il fallait, pour pouvoir s'en servir, qu'ils fussent d'une force prodigieuse et d'un physique bien disproportionné à celui de leurs descendants.

Cette salle était aussi couverte des écussons armoriés de notre famille autour desquels on lisait : *Fortis et Velox*, ainsi qu'on le voit dans la Salle des Croisés à Versailles. Trois tableaux enfumés, dont tout le mérite consistait dans leur antiquité et la persévérance avec laquelle ils étaient restés accrochés à leur place primitive, semblaient placés dans cette salle comme souvenirs historiques et destinés à n'en jamais sortir. Sur le premier était inscrit le nom d'Antoine II, baron d'Espinchal, chevalier des Ordres du Roi, conseiller d'État, chambellan de Charles VIII en 1487, commandant contre les Anglais le ban et arrière-ban de la noblesse en 1489. La seconde toile représentait Isabeau

de Polignac, Mlle de Chalançon, mariée à François d'Espinchal, amiral et ministre de la Marine, et le troisième indiquait Charles-Gaspard marquis d'Espinchal, né en 1619 (marié à Hélène de Levi), si célèbre dans le procès des Grands-Jours ; il était peint dans le costume de lieutenant général de l'époque avec le grand cordon rouge sur sa cuirasse et une ample perruque couvrant une figure remarquablement belle ; malheureusement, le passage des volontaires auvergnats, allant faire le siège de Lyon, avait attiré à mon ancêtre plusieurs coups de sabres et de baïonnettes qui avaient à peu près déchiqueté ce beau tableau.

Dans la tour, se trouvait aussi une prison basse et humide où le jour semblait pénétrer avec regret ; à la muraille, était scellée une forte chaîne de fer, oxydée par la rouille et un carcan articulé, souvenirs de ces temps où la loi du plus fort était sans réplique. Après trois jours passés sous ce toit hospitalier, je trouvai, en arrivant à Saint-Marcellin, un exprès porteur d'une lettre de mon père qui en contenait une autre avec laquelle je devais me présenter à Lyon, chez M. de la C..., ex-conseiller au Parlement. Mais, quelle ne fut pas ma surprise en apprenant qu'il ne s'agissait de rien moins que d'un mariage, projeté par correspondance aux dépens de ma liberté que je n'avais nullement envie de perdre ; cependant, dans l'obligation où j'étais de porter ma lettre, je me présentai chez M. de la C... dont je reçus l'accueil le plus affable, au milieu duquel je distinguai pourtant les manières un peu empesées et froides d'un ancien premier président. Sa fille, Mlle Eugénie, comptait dix-huit printemps, un physique séduisant et une éducation très soignée. Cette première entrevue, toute de politesse et d'égards, fut suivie de de deux autres. A la dernière, me trouvant seul avec

M. de la C... : « Il faut, mon jeune ami, me dit-il, que nous parlions de l'union projetée entre votre père et moi ; vous croyant bien digne d'apprécier ce que je puis vous offrir et, sans entrer dans les détails d'intérêts qui ne doivent regarder que les pères, je vous dirai seulement que ma fille entrera en jouissance, le jour de son mariage, d'un revenu net de 6 000 francs, me réservant l'administration des biens que sa mère avait en mourant, et exigeant d'une manière formelle d'habiter avec moi, sans toutefois m'opposer aux excursions de famille. Un autre point sur lequel il faut aussi s'entendre, c'est l'intention bien arrêtée que mon gendre s'abstienne de remplir aucune fonction militaire ou administrative dans le gouvernement, ayant, à cet égard, une opinion invariablement fixe qui ne transigera jamais avec la fidélité que je conserve aux Bourbons. Maintenant, mon ami, si mes conditions vous conviennent, je vous autorise à employer tous vos moyens de séduction près de ma fille, car elle m'est tellement chère que je ne mettrai aucun obstacle à son choix, bien convaincu qu'il sera digne d'elle et de son père. »

Toutes ces conditions, posées d'une manière si positive, me parurent de nature à faire réfléchir, mais, sans rien laisser voir à M. de la C..., je le remerciai de son bon vouloir à mon égard, le prévenant que j'allais en informer mon père, et nous nous quittâmes dans les meilleurs termes, laissant dans la pensée de ce digne magistrat qu'il venait de serrer la main à son gendre. Peut-être en eût-il été ainsi, sans un de ces événements qui surgissent quelquefois en dehors de toute prévision, changent les projets les mieux conçus et culbutent toute une destinée. Ce même jour, fatalité ou bonheur, c'est ce que la suite des temps devait prouver, je devais assister à la première représentation d'une pièce remplie d'esprit, dont l'auteur, Fran-

çois de Bausset, un de mes amis particuliers, m'avait fait entendre la lecture.

La salle était comble; mais, avant le lever du rideau, il était facile de s'apercevoir des mauvaises dispositions du parterre. Bientôt, on entre en scène, et les sifflets se font entendre du milieu d'un groupe placé justement au-dessous de la loge où j'étais avec plusieurs personnes de connaissance; indignés d'un procédé si grossier qu'aucun motif ne pouvait justifier, presque tous les spectateurs des loges se lèvent spontanément en criant : « A la porte! à la porte, les sifflets! » Ce fut alors une confusion épouvantable, le parterre semblait une mer agitée par les ondulations violentes de ces hommes se heurtant, se bousculant en tous sens pour arriver au groupe menaçant qui continuait de faire entendre les sons aigus et perçants de leurs clefs forées. Les acteurs, en quittant la scène, avaient fait baisser le rideau, et le tumulte ne faisant que s'accroître, la police crut devoir intervenir en requérant la force armée; mais, avant son arrivée, la loge dans laquelle je me trouvais étant devenue le point de mire de tous les perturbateurs, il s'ensuivit des paroles offensantes, des menaces et enfin des voies de fait; trois d'entre nous, dans un paroxysme de colère, sautèrent dans le parterre cherchant à saisir un jeune homme qui semblait diriger la cabale; bientôt, la lutte devint épouvantable et le sang n'eût pas tardé à couler sans la présence de la troupe qui fit évacuer la salle. Huit personnes furent arrêtées et conduites au corps de garde, au nombre desquelles se trouvaient le jeune homme avec quatre des siens, mes deux compagnons et moi.

Interrogé par le commissaire de police, je désignai d'une manière énergique et insultante le moteur du scandale qui venait d'avoir lieu, et peu d'instants après, réclamés par

des personnes honorables, nous fûmes immédiatement mis en liberté tous trois.

Le lendemain, trois jeunes hommes se présentèrent chez moi au moment où j'allais sortir pour me rendre près de ma prétendue.

« Monsieur, me dit l'un d'eux, que je reconnus aussitôt pour le chef du trouble de la veille, je viens vous demander satisfaction pour avoir porté la main sur moi et tenu des propos outrageants sur mon compte; des motifs particuliers, dont il est inutile de vous entretenir, m'ont engagé à faire tomber la pièce, sans m'occuper de son plus ou moins de mérite; mais l'insulte que vous m'avez faite demande une réparation l'épée à la main, et je viens vous la chercher.

— Monsieur, répondis-je, votre inqualifiable conduite ne méritait de ma part que du mépris et j'eusse gardé le silence au milieu de vos sifflets et des vociférations de vos acolytes, si vous n'eussiez personnellement insulté la loge dans laquelle j'étais. Je suis, au reste, d'autant plus disposé à vous satisfaire que l'auteur contre lequel vos procédés ont été si malveillants est mon ami, et je ne doute pas qu'il ne vous donne aussi des marques de sa reconnaissance. »

Ces quelques mots échangés, je lui ai demandé son nom; il se fit connaître pour le fils d'un honorable négociant de la ville; nous convînmes de nous rencontrer, à cinq heures du soir, dans une petite saulaie, sur les bords du Rhône. Aussitôt en présence, chacun avec nos deux témoins, nous mîmes habits bas, et bientôt après, nos fers se croisèrent en échangeant quelques feintes suivies d'une attaque vive et prompte qui se termina par un coup droit dont j'eusse infailliblement percé de part en part mon adversaire, sans la boucle de sa bretelle qui brisa la

pointe de mon épée. Les témoins voulurent d'abord profiter de cette circonstance pour faire cesser le combat; mais, trop animés tous deux pour y consentir, il fut convenu que l'on casserait l'arme de mon antagoniste à la même longueur que la mienne et qu'on les effilerait sur une pierre. Cette opération terminée, nous croisâmes le fer de nouveau et, en peu d'instants, j'eus le bras percé en deux endroits, et d'une manière si profonde et si douloureuse, que mon arme m'échappa de la main et que je perdis connaissance; cependant, de l'eau, que l'on fut chercher dans un chapeau, me rétablit aussitôt. « Allons, dis-je à mon adversaire, recommençons; peut-être serai-je plus adroit. — Non, Monsieur, répondit-il, bien loin de satisfaire à votre courageux désir, veuillez accueillir l'aveu de mes torts et m'accorder votre estime, car j'ai le cœur meilleur que la tête et suis vraiment désespéré de tout ce qui s'est passé. » Je lui tendis la main et tout fut oublié. Mon bras fortement pressé par un mouchoir, on m'accompagna à mon hôtel où bientôt un chirurgien vint me donner des soins; il trouva la blessure assez mauvaise par le déchirement de l'arme mal effilée, craignant même que les nerfs ne fussent attaqués. La fièvre me prit pendant la nuit et dura cinq jours; enfin, j'eus la consolante satisfaction de n'être pas estropié, mais il me fut interdit de me servir de ma main avant une parfaite guérison. Ce brave jeune homme non seulement passait une partie de ses journées près de moi, mais il fut aussi chez François de Bausset lui faire ses excuses, en lui avouant que sa maîtresse, fort courroucée de n'avoir pas le premier rôle qu'elle désirait dans sa pièce, avait exigé de lui de la faire tomber. « Vous pouvez, ajouta-t-il gaiement, faire jouer votre comédie en toute assurance, car, fût-elle détestable, ce que je ne pense pas d'après ce que j'en ai entendu dire, je vous promets un succès ébou-

riffant, dussé-je me battre une seconde fois, ce que je ferais de grand cœur pour la faire réussir. » Cet événement, qui eut un certain retentissement dans la ville, parvint aux oreilles de M. de la C*** qui m'écrivit un petit billet assez froid, dans lequel il m'engageait, aussitôt après ma guérison, à retourner près de mon père. Ce congé définitif vint fort à propos me soulager d'un fardeau dont il me tardait d'être débarrassé, ne me sentant pas encore la vocation du mariage assez robuste pour en courir les chances fort aventureuses.

Ma blessure avait suivi une marche des plus rassurantes, grâce aux soins attentifs de tous les instants de la part d'une ravissante jeune femme dont je me voyais avec un douloureux émoi contraint de me séparer; elle, pour aller rejoindre son mari en Italie, et moi, pour retourner tristement en Forez où ma présence était nécessaire; mais, ce qui vint encore compliquer cette fâcheuse situation, ce fut une lettre de mon père bien-aimé, toujours pour ses enfants l'ami le plus vrai, le plus tendre et surtout le plus indulgent, qui, ayant appris par M. de la C*** mon incartade et ses résultats, me mandait qu'il allait arriver afin de juger par lui-même si mon état était aussi grave qu'il avait lieu de le supposer, puisque j'étais depuis cinq semaines sans lui avoir écrit. Sa lettre touchante de sollicitude, loin de blâmer ma conduite, puisqu'il s'agissait d'une affaire d'honneur, n'était empreinte que de ses inquiétudes; il ne concevait pas, avec la réputation d'escrime que j'avais dans les salles d'armes de Paris, comment je m'étais si maladroitement laissé toucher par un Lyonnais. Je m'empressai de rassurer ce bon père en lui annonçant ma complète guérison, mon départ pour le Forez et ma prochaine arrivée près de lui. Mais, démentant, en même temps, de la manière la plus formelle qu'une femme ait

été cause de ce duel, ainsi que l'avait mandé M. de la C***, je lui donnai tous les détails de cette fâcheuse affaire en lui avouant toutefois qu'une circonstance providentielle m'avait fait rencontrer, dans l'hôtel du Nord où je logeais, un ange de bonté qui n'avait pas peu contribué à mon rétablissement. « Mme Amélie Balabio, lui disais-je, est le type de la beauté italienne ; c'est une jeune femme de vingt-trois ans, fille d'un riche banquier de Milan, épouse d'un général de brigade italien attaché à l'état-major de Bonaparte et l'ayant accompagné à Paris avec sa femme. Quelque temps après, il reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ à Turin pour y prendre le commandement de cette garnison ; mais sa jeune fille, charmant bouton de rose de cinq ans, étant indisposée, sa mère fut obligée d'attendre sa guérison, pour partir. Un matin, étant à ma fenêtre, je vis entrer dans la cour de mon hôtel, un fort élégant coupé attelé de trois chevaux de poste d'où descendirent une jeune femme et une bonne tenant un enfant dans ses bras. L'heure du dîner venue, un heureux hasard m'ayant placé à la table d'hôte près de cette jeune étrangère, je m'empressai de rendre à sa fille de ces petits soins dont une mère est toujours touchée ; notre connaissance fut donc bientôt faite ; le lendemain, mon bras fut accepté pour quelques courses d'achats ; puis, l'enfant ayant eu dans la soirée un accès de fièvre, je fus aussitôt chercher le docteur Petit, célèbre médecin de Lyon. Cette attention me permit des assiduités près de la jeune mère reconnaissante, d'où s'ensuivit une confiance plus intime et l'aveu des sentiments que m'inspirait cette charmante et délicieuse femme qui me paya quelques jours des soins les plus tendres lorsque j'eus la maladresse de recevoir un coup d'épée. » Bien certain que ma lettre, en rassurant mon père et en lui annonçant mon prochain retour près de lui, l'empêcherait de

faire un voyage inutile, j'accompagnai la belle Amélie jusqu'à Chambéry, faisant suivre mon cabriolet dans lequel fut placée la femme de chambre, et ainsi se termina cet heureux épisode dont le souvenir devait être ineffaçable.

VI

PRÉSENTATION A L'EMPEREUR
FORMATION DES GENDARMES D'ORDONNANCE

Mon séjour à Saint-Marcellin ne fut que le temps nécessaire aux occupations de l'administration dont j'étais chargé, et, lorsque tout fut bien réglé et terminé, je me rendis à Massiac où je trouvai mon père, heureux d'être abrité sous le toit de ses ancêtres qu'il avait cru ne revoir jamais. Je restai trois mois près de lui pour ensuite retrouver Paris dans toute la splendeur de la création de l'Empire, avec ces accessoires où chacun cherchait à en obtenir une part. C'était une effervescence, un délire, poussés aux dernières limites : les fêtes publiques, les bals, les soirées, se succédaient sans cesse et, au milieu de cè tourbillon général, apparaissait le mobile de tant de choses, ce jeune et brillant guerrier, recouvert du manteau impérial et royal, et sacré par les mains du Saint-Père, se rehaussant d'une gloire sans pareille qui allait s'augmenter par de nouveaux combats contre les vains efforts de la Prusse et la Russie réunies. Napoléon fit pourtant tout ce qu'il put pour éviter cette nouvelle guerre, non qu'il la redoutât, mais la forfanterie de la Prusse le força à accepter un défi que cette puissance devait payer si cher. L'Empereur, dont la

prudence égalait le courage, voyant ses propositions repoussées, se mit aussitôt en mesure d'agir efficacement. De nouveaux corps furent formés et l'appel qu'il fit dans les hautes classes de la société fut accueilli avec un véritable enthousiasme, car chacun voulait aussi acquérir sa part de gloire. Mais il faut cependant remonter quelques mois avant ces graves événements, c'est-à-dire à l'époque de la constitution de l'Empire et de la formation d'une cour impériale dont la splendeur devait répondre à celui qui en était l'objet. En conséquence, des grands dignitaires de l'Empire furent nommés, des ministres pris parmi des hommes éminents, des maréchaux choisis dans les généraux les plus illustres; puis, vinrent les Maisons de l'Empereur et de l'Impératrice qui furent composées de chambellans, d'écuyers, de préfets du palais, d'introducteurs d'ambassadeurs, de pages, etc.; ces différents emplois furent assez généralement donnés à l'ancienne noblesse que Napoléon accueillait avec empressement, et le faubourg Saint-Germain, entre autres, n'y fit pas faute. Quant à mon frère et à moi, peu jaloux de porter l'habit brodé, mais cependant fort désireux de ne pas rester sans rien faire, nous obtînmes d'être présentés à l'Empereur, par l'entremise de l'impératrice Joséphine qui conservait à notre mère le souvenir des relations intimes qui avaient existé entre elles avant la Révolution. Cette difficulté vaincue, le jour et l'heure de notre admission nous ayant été désignés, survint l'embarras du costume puisque, pour être introduit dans le cabinet impérial, il fallait être en uniforme, si l'on était militaire, ou porter un costume analogue à l'emploi qu'on remplissait, ou enfin l'habit à la française, et ce fut celui que nous adoptâmes; pour atteindre ce but, nous eûmes recours au costumier Babin, qui, moyennant une honnête rétribution,

nous fournit avec une perspicacité remarquable deux vêtements analogues à la circonstance. Celui de mon frère était couleur marron avec des boutons d'acier à pointe de diamant, une veste en satin blanc à fleurs, garnie de deux petites poches à pattes, une culotte de soie noire, bas de soie blancs et boucles aux souliers; pour ornement, jabot et manchettes de dentelle, chapeau à plumes noires avec une ganse d'épée en acier à fourreau de galuchat.

Mon costume était à peu près le même quant aux accessoires, seulement, n'ayant pu me procurer un habit de couleur foncée, j'avais été obligé d'en prendre un bleu clair fort tendre, avec des boutons représentant différents insectes et une veste à ramages du meilleur effet. Il ne fallut rien moins que la solennité du lieu dans lequel nous étions introduits pour garder notre sérieux sur cet accoutrement baroque, surtout en voyant le sourire sardonique des officiers de service sous les regards desquels nous fûmes obligés de passer. L'Empereur, debout près d'une cheminée, nous fixa un moment avec une espèce de surprise, dans laquelle je crus voir errer sur ses lèvres un petit mouvement convulsif qu'il réprima aussitôt et que j'attribuai à notre costume; puis, nous adressant la parole : « Vous portez, nous dit-il, un nom militaire et vous êtes, m'a-t-on dit, petits-neveux du célèbre maréchal de Villars; il faut faire comme vos pères. — C'est notre vœu le plus ardent, Sire, répondit mon frère. — C'est très bien, je compte sur votre fidélité et votre dévouement. — Oui, Sire, toujours, » dîmes-nous ensemble et d'inspiration; puis, s'approchant d'une troisième personne qui avait aussi obtenu l'honneur de la présentation et qui portait un costume militaire fort élégant : « Vous êtes, lui dit-il, le fils du duc de Choiseul qui commandait un régiment de hussards dans l'émigration. — Oui, Sire, répondit le jeune

Étienne. — Quel âge avez-vous ? — Dix-huit ans, reprit-il. — Mais, comment se fait-il que vous ayez la croix de la Légion d'honneur. — Parce que je l'ai méritée, Sire, en sauvant la vie au maréchal Augereau dont je suis officier des guides. — C'est vrai, je me le rappelle maintenant ; continuez de même et votre avenir est assuré. »

Napoléon nous fit un signe gracieux de la tête, et nous nous retirâmes après cette courte et brève audience, pour être conduits, mon frère et moi, par le comte de Béarn, chez l'impératrice Joséphine où nous attendait une réception d'un genre tout différent. Cette excellente princesse, cause de notre présentation à l'Empereur sur le conseil qu'elle en avait donné à ma mère, ne put retenir un rire inextinguible à notre approche, et, lorsque nous baissâmes la tête pour la saluer, Mesdames de la Rochefoucauld, de Montmorency et de Turenne imitant cet exemple, ce fut des trépignements, des exclamations qui me firent quitter le sérieux dont j'étais malade depuis mon entrée au palais ; tandis que mon frère, conservant un calme et un flegme imperturbables, m'eût fait éclater si j'avais eu le malheur de le regarder. « Comment, dit l'Impératrice en riant aux larmes, Napoléon a pu vous regarder de sang-froid ? — Hélas, Madame, dit mon frère en s'inclinant modestement, je crois que Sa Majesté n'en pensait pas moins. » Enfin, après une demi-heure d'une jubilation dont nous fîmes les frais, l'Impératrice, nous parlant de ma mère dans les termes les plus affectueux, nous congédia en nous engageant à aller déjeuner le lendemain chez son fils, le prince Eugène, notre ami d'enfance, pour lui rendre compte de notre matinée, et nous nous retirâmes fort empressés d'abandonner notre espèce de mascarade.

Trois jours après cette solennelle réception, invités au bal de la Cour, mon frère peu soucieux de se mettre une

seconde fois en représentation m'en laissa tous les honneurs.

Ce fut encore Babin qui se chargea de ma toilette, mais cette fois, plus heureux dans le choix de mon costume, j'obtins l'habit à larges basques d'un brillant marquis, tout resplendissant des couleurs les plus vives, orné de boutons en stras imitant à s'y méprendre les produits de Golconde, avec une veste en brocart d'or, plus un chapeau à plumes blanches dont la ganse était éblouissante par le reflet de ses feux. Ainsi vêtu, ayant la conscience parfaitement tranquille sur la forme et l'élégance de ma tenue, j'entrai hardiment dans les somptueux salons du palais impérial, splendidement décorés, étincelants de lumières qui faisaient ressortir les magnifiques uniformes de la Garde, les broderies des officiers de la Maison et les ravissantes toilettes des dames de la Cour, ruisselantes de pierreries et de diamants, au milieu desquelles, à ma grande satisfaction, se trouvaient quantité d'hommes dont le costume était aussi équivoque que le mien.

L'Empereur en uniforme des Chasseurs de sa garde était assis dans son fauteuil en or, placé sur une estrade, ayant à sa gauche l'impératrice Joséphine, dans la parure la plus éblouissante, avec un diadème et une rivière d'un prix inestimable. Cette soirée commença par une symphonie, exécutée par les premiers artistes de la capitale, qui se termina au bout de vingt minutes pour faire place aux différents quadrilles formés dans les salons parcourus par Leurs Majestés qui se retirèrent ensuite, laissant la fête dans une animation qui dura jusqu'au jour. Si le ridicule de mon costume m'empêcha, ainsi que mes collègues, de participer au plaisir de la danse, nous nous en dédommageâmes amplement par un somptueux repas digne en tout point de l'hôte illustre au nom duquel il était offert. Mais,

hélas ! de quelle amertume il devait être suivi ! Le souvenir de l'affreux déboire qui m'était réservé est un pesant cauchemar dont je cherche en vain à me débarrasser, lorsque le souvenir s'en présente à ma mémoire, pour me rappeler mon amour-propre froissé, mon orgueil humilié et la déception la plus complète. La voiture dans laquelle je m'étais prélassé pour aller aux Tuileries appartenait à mon parent le comte d'Aulnay, qui avait joint à cette obligeance celle de me prêter des manchettes et un magnifique jabot de dentelle ; mais, par une inadvertance tout à fait en dehors de ses intentions, n'ayant pas donné l'ordre au cocher de venir me chercher, celui-ci, après m'avoir déposé aux portes du palais, croyant sa tâche terminée, avait été tranquillement se coucher, ce qui fit qu'en me retirant à quatre heures du matin avec la confiance du propriétaire possédant un équipage, je me trouvai seul, isolé dans la cour du palais, sans abri, ni vêtement pour me garantir d'une pluie fine et perçante, et sans la ressource d'un fiacre dont j'eusse volontiers payé la valeur pour cacher ma honte et ma confusion. Cependant, armé d'un sombre désespoir, enfonçant mon chapeau à plume blanche jusqu'aux oreilles en le couvrant de mon mouchoir pour cacher ma figure, je m'élance dans le guichet, passant sous le feu des quolibets de la garde, et, gagnant le Pont-Royal, je le traverse comme un chat auquel on vient de couper la queue. Là, m'attendait une nouvelle infortune. Le factionnaire des Chasseurs de la Garde près lequel je passais, fort surpris à l'aspect de mon accoutrement bizarre, m'invite poliment à me laisser inspecter par le chef du poste auquel je dus faire le récit de ma triste aventure, au milieu des lazzis et des rires immodérés des Chasseurs. Enfin, rendu à la liberté, je pris ma course le long du quai avec la rapidité d'un cerf poursuivi par une meute acharnée, et lorsque

j'atteignis mon gîte de la rue de Courty, j'étais haletant, harassé de fatigue, de honte, suant comme un forçat, crotté comme un barbet et faisant le serment que ce jour serait le dernier de ma vie sous le costume d'habit de cour à la française. J'eus encore, outre le désagrément de ce fâcheux déboire, celui de payer un assez fort dédommagement au costumier Babin qui voulait me contraindre à garder cette défroque de marquis, èvidemment fort endommagée malgré les ablutions que je lui avais fait subir.

Cependant, au milieu de toutes ces fêtes et de l'animation de la capitale, l'Empereur suivait d'un œil attentif les démarches hostiles de la Prusse et se mettait en mesure de lui porter des coups sûrs et terribles; plusieurs nouveaux corps s'organisèrent avec rapidité : la Garde impériale fut augmentée d'un magnifique régiment de dragons, et l'infanterie, de plusieurs bataillons, sous la dénomination de vélites et de fusiliers. La ville de Paris forma de nombreux régiments pris dans son sein; le comte de la Tour d'Auvergne et le prince d'Isembourg reçurent l'autorisation de former deux corps dont les officiers devaient être pris parmi les émigrés et dans la haute société.

Dans ce même temps, mon frère étant à Massiac, je m'adjoignis Charles de Montulé et Fernand d'Albuquerque, ami particulier du général Duroc, pour obtenir, par son entremise, la faculté de créer deux ou trois escadrons de partisans. Nous reçûmes, à cet effet, l'ordre de nous rendre à Saint-Cloud le 15 octobre, à huit heures du matin. Mais, lorsque nous y arrivâmes, nous apprîmes par le valet de chambre du maréchal, chargé de nous remettre une lettre pour le ministre de la Guerre, que l'Empereur et son maître étaient subitement partis pour l'armée après l'arrivée d'un courrier.

A la lecture de la lettre dont nous étions porteurs, le

duc de Feltre nous fit aussitôt délivrer l'ordre de nous rendre à Mayence, près du maréchal Kellermann, et nous dit qu'il recevrait des instructions à notre égard. En effet, lorsque nous nous présentâmes au duc de Valmy, nous en reçumes le meilleur accueil et il nous apprit que, chargé par l'Empereur de l'organisation du nouveau corps de cavalerie sous la dénomination de Gendarmes d'ordonnances de l'Empereur, nous lui étions recommandés d'une manière spéciale. La formation de ce corps d'élite, tout à fait en dehors de ce qui avait été fait jusqu'alors, eut un retentissement qui fut accueilli dans toute la France, et je vais en donner tous les détails afin qu'on puisse être à même de bien apprécier le but de cette institution, but qui malheureusement ne put être atteint, des circonstances majeures étant venues y mettre obstacle. Mais, dans la courte durée de sa glorieuse existence, on peut constater, au ministère de la Guerre, la quantité de généraux, de colonels et d'officiers supérieurs sortis des rangs des Gendarmes d'ordonnance de l'Empereur.

La ville de Mayence, désignée à l'époque du 20 octobre 1806 pour la formation des Gendarmes d'ordonnance, était alors occupée par l'impératrice Joséphine et une partie de sa cour, afin d'être plus rapprochée des grands événements qui devaient surgir dans cette nouvelle lutte dont l'Empereur venait de prendre l'initiative. Le maréchal Kellermann, dont les instructions étaient précises à l'égard des Gendarmes d'ordonnance, y mit un zèle proportionné au désir de Napoléon, appuyé par l'empressement d'une jeunesse ardente, arrivée de toutes les parties de la France, et deux mois ne s'étaient pas écoulés qu'une compagnie forte de cent cinquante hommes était prête à se montrer à l'ennemi, et était bientôt suivie d'une seconde.

Les Gendarmes d'ordonnance devaient leur existence à

un décret impérial daté de Saint-Cloud le 1er octobre 1806, dont voici les dispositions principales :

« Tout sujet de l'Empire peut faire partie des Gendarmes d'ordonnance à condition de verser, à son arrivée au corps, une somme de 1 900 francs et de prouver qu'il recevra de sa famille une pension de 600 francs, ce qui, joint à la solde de la Garde impériale, peut le faire vivre convenablement. L'uniforme sera un habit vert de chasseur à cheval avec aiguillette et trèfle en argent, pantalon vert galonné, schako garni en argent avec plumet blanc; pour armes : le sabre demi-courbe, petite carabine et pistolet, harnachement du cheval à la hussarde. La distinction des officiers consistera dans la largeur des galons, l'épaulette et l'aiguillette en torsade de la Garde impériale et de même au schako, avec la plume blanche flottante.

« Ce corps, par son institution, fera partie de la Garde impériale et jouira des mêmes avantages. A l'armée et partout où l'Empereur aura une escorte, les Gendarmes d'ordonnance auront un officier et un nombre égal aux Chasseurs de la garde.

« Il y aura toujours près de l'Empereur, un officier de service qui s'y tiendra durant quarante-huit heures, et qui remplira les fonctions d'officier d'ordonnance.

« Tous les Gendarmes d'ordonnance peuvent, après une campagne, entrer sous-lieutenants dans un régiment de cavalerie, et les officiers avec un grade supérieur. »

Il était impossible, d'après ce qu'on vient de lire, de douter des intentions de l'Empereur à l'égard des Gendarmes d'ordonnance ; aussi plusieurs généraux de division en avaient-ils sollicité le commandement, mais Napoléon en avait, jusqu'à nouvel ordre, laissé la direction immédiate au maréchal Bessières et avait nommé capitaine commandant le général de brigade comte de Montmorency.

Mais, en même temps, Sa Majesté, voulant que ce corps méritât la distinction dont il était honoré, avait ordonné au maréchal Kellermann, qu'aussitôt une compagnie complètement organisée, elle serait dirigée en face de l'ennemi afin de recevoir son baptême avant de faire le service auquel ce corps était appelé.

Ainsi qu'il a été dit déjà, Mayence était le lieu où se faisait l'organisation des Gendarmes d'ordonnance sous la surveillance immédiate du maréchal Kellermann, chargé en outre d'inspecter et diriger à leur passage les troupes allant joindre les différents corps d'armée.

La présence en cette ville de l'impératrice Joséphine ne contribua pas peu à stimuler l'ardeur des jeunes gens qui s'empressaient d'accourir à l'appel qui leur était fait, et surtout par l'intérêt que S. M. voulait bien y prendre en accueillant dans ses salons, non seulement les officiers, mais bon nombre de gendarmes d'ordonnance que leur nom et leur éducation rendaient dignes de cet honneur. Les personnes composant la cour de l'Impératrice étaient le jeune prince Napoléon, âgé de quatre ans, sa mère la reine de Hollande, la princesse Stéphanie de Bade, nièce de l'Impératrice, Mme de la Rochefoucauld, dame d'honneur, Mme d'Arberg et sa fille, Mesdames de Montmorency, de Mortemart, de Turenne et de Bouillé, la maréchale Bernadotte, princesse de Ponte-Corvo, la maréchale Lannes, la maréchale Duroc, Mme de Broc née Auguié, Mlles de Bourjoly et Cochelet, Mme de Saint-Hilaire, première femme de chambre, M. de Talleyrand, prince de Bénévent, M. d'Harville, chevalier d'honneur, le général Ordener, premier écuyer, les chambellans de Béarn et Dumanoir, les pages de Castille, Xaintrailles, de Marescot et Duval de Beaulieu, et M. Deschamps, secrétaire des commandements.

Il y avait, tous les soirs, réunion dans les salons de l'Impératrice qui faisait régulièrement sa partie de whist, après laquelle S. M. avait l'habitude de tirer les cartes, tandis que, dans un grand salon, on dansait, on jouait des charades et quelquefois des comédies; alors, c'étaient des joies, des trépignements, des cris qui souvent nécessitaient la présence de l'Impératrice pour réclamer un peu moins de bruit; on cessait un moment pour recommencer de plus belle, et tous les jours il en était ainsi.

Un soir, l'Impératrice, qui me comblait de bontés en souvenir de son ancienne liaison avec ma mère, à qui je devais mon grade et de qui plus tard mon frère obtint la même faveur, un soir, dis-je, S. M., après avoir terminé son whist me dit, en me montrant un fauteuil : « Hippolyte, mettez-vous là, je vais tirer les cartes » ; puis, après les avoir bien mêlées et me les avoir fait couper plusieurs fois, les étendant sur la table, elle s'écrie tout à coup : « Grande nouvelle ! Victoire incroyable ! — Ce n'est point étonnant, dis-je; si Madame voit un combat où est l'Empereur, il est évident qu'il doit y avoir une victoire. » Puis, recommençant son jeu : « Encore une victoire, » dit-elle, et, mêlant les cartes : « C'est si beau, ajouta-t-elle, qu'il faut s'en tenir là; allez danser. Demain, nous aurons du nouveau. » Une demi-heure ne s'était pas passée qu'un huissier, ouvrant les deux battants de la porte du salon, annonce un page de l'Empereur. Le jeune d'Espinay, crotté jusqu'à l'échine, place sur son chapeau une petite lettre sans enveloppe et, pliant le genou, la présente à l'Impératrice. C'était l'annonce de la célèbre victoire d'Iéna. « Eh bien ! dit S. M. en me regardant, aurez-vous foi dans mes cartes? — Oui, Madame, répondis-je, mais encore plus dans les succès de l'Empereur. » Ce précieux chiffon de papier que nous avons tous tenu dans nos mains ne renfermait que ces lignes presque indéchif-

rables : « Ma chère Joséphine, nous avons joint l'armée prussienne, elle n'existe plus, je me porte bien et te presse sur mon cœur. » Puis, une signature illisible. Je puis affirmer sur l'honneur que tout ce qu'on vient de lire est de la plus exacte vérité. J'ajouterai même que, quelques jours après, ayant dit à l'Impératrice que ce fortuné billet serait un trésor pour celui qui le posséderait, S. M. le fit chercher dans l'intention de me le donner et qu'on ne put le retrouver.

Il était à peu près onze heures du soir lorsque cette bonne nouvelle arriva. L'Impératrice dit à d'Espinay de prendre des vêtements à un de ses camarades et de venir danser s'il n'était pas fatigué; puis, à une heure du matin, revêtu de ses grosses bottes et de son habit crotté, il remonta à cheval pour porter à l'Empereur la réponse de son auguste épouse.

Toutes ces joies, ces fêtes et ces plaisirs étaient loin de nuire à l'objet principal dont nous étions occupés. Les journées entières étaient employées à l'organisation du corps, à l'instruction, aux équipements, enfin à présenter dans le plus bref délai possible un échantillon des Gendarmes d'ordonnance.

En effet, la 1re compagnie complètement organisée et dans une tenue parfaite, le maréchal Kellermann reçut un ordre émané de l'Empereur de la diriger sur Berlin; et ce fut le 4 décembre 1806 que le comte de Montmorency se mit en marche à la tête de sa troupe et passa le Rhin, après avoir été honoré des souhaits et des adieux de l'Impératrice.

Quelques jours après, S. M., daignant se rendre à l'invitation du Prince primat, partit pour Francfort et me fit l'honneur de me désigner pour remplir les fonctions d'écuyer.

Dans sa voiture se trouvaient les deux princesses et Mme de La Rochefoucauld, un page et moi à cheval aux deux portières; la suite se composait de deux voitures : dans l'une, Mmes Duroc, de Mortemart, de Broc et Mlle de Bourjoly; dans l'autre, Mme de Saint-Hilaire, MM. de Béarn, d'Arberg, Deschamps et Xaintrailles; puis MM. de Norvins et de la Bédoyère eurent l'honneur d'être invités à suivre Sa Majesté.

Une demi-lieue avant d'arriver à Francfort, vingt-cinq cavaliers dans une fort belle tenue et une nombreuse musique escortèrent l'Impératrice, dont l'entrée se fit au bruit du canon et au carillon des cloches. Le Prince reçut S. M. au bas de son palais, et, pendant trois jours, ce ne furent que fêtes, galas, spectacles et bals où se déploya le plus grand luxe. A notre retour à Mayence, je trouvai mon frère, arrivé de la veille pour prendre rang, comme officier, dans la 3e compagnie.

VII

ENTRÉE EN CAMPAGNE — PREMIERS COMBATS

La deuxième compagnie, forte de 150 hommes montés et équipés d'une manière remarquable et sous les ordres du comte d'Arberg, capitaine, de Norvins, Juigné, La Bédoyère et moi, quitta Mayence et ses plaisirs, le 3 janvier 1807, pour se diriger sur Berlin, avec l'ordre de détruire des bandes de partisans hessois placés sur cette route dans l'intention d'enlever les convois et d'attaquer les détachements isolés qui se rendaient à l'armée. Nous vînmes ce même jour coucher à Francfort; le lendemain, dans le mauvais village de Nöheim; le 5, nous fîmes notre jonction, dans la petite ville de Giessen, avec deux Régiments de Paris et quatre pièces d'artillerie dont la destination était le siège de Dantzig. Le 6, je commandais avec 40 chevaux l'avant-garde de ces troupes, nous dirigeant sur Marbourg, ville assez forte et le foyer de l'insurrection; lorsque nous y arrivâmes, elle était occupée par un régiment italien qui en avait chassé l'ennemi après lui avoir tué beaucoup de monde. Le 7, avant d'arriver à Zwesten, nous fîmes quinze prisonniers qui furent fusillés en les trouvant munis de plusieurs sacs et fusils français. Le 8, nous arrivâmes à Cassel, belle capitale,

sous les ordres du général de division Lagrange, qui invita à dîner les officiers de la 2e compagnie; nous y attendîmes deux jours les Fusiliers de la Garde impériale, nouveau et superbe régiment avec lequel nous devions marcher. Le 10, en arrivant à Gœttingen, ville célèbre par son université, j'eus une discussion assez vive avec l'officier des Fusiliers de la Garde, chargé de l'établissement de son régiment, qui, bien qu'arrivé après moi, prétendait avoir la priorité pour la distribution des logements.

Cette affaire, qui pouvait devenir d'une grande gravité entre les deux corps, se termina par un duel dans lequel je blessai légèrement mon antagoniste d'un coup de sabre sur la tête; ce brave officier reconnaissant noblement ses torts, nous nous donnâmes la main et, le soir, un punch réunissant les officiers des deux corps, nous cimentâmes une amitié dont les preuves, ainsi qu'on le verra, ne se démentirent jamais. Le 11, nous prîmes séjour à la petite ville de Duderstadt afin d'éviter les encombrements et laisser aux Fusiliers de la Garde un jour de marche sur nous. Le 13, Ellerich. Le 14, nous traversâmes les montagnes du Hartz par un temps épouvantable, et n'arrivâmes que fort tard à Elbingerod; le lendemain, après avoir parcouru une plaine magnifique, nous atteignîmes la ville d'Halberstadt, où l'on voit sur une place la statue colossale de Roland. Le 15, la journée étant très forte, nous fîmes une halte près d'un couvent de religieuses distant d'un quart d'heure de la route; ces saintes filles, effrayées d'abord à notre aspect, furent bientôt rassurées par nos manières et nous offrirent le peu de provisions qu'elles purent mettre à notre disposition, que nous payâmes amplement dans le tronc des pauvres. A notre départ, l'on nous promit force prières, tandis

qu'en mon particulier, j'en faisais de bien sincères pour que ces vierges du Seigneur n'eussent jamais de plus fâcheuses visites que les nôtres... Le soir, nous couchâmes à Wanzleben et le lendemain à Magdebourg, située sur les bords de l'Elbe, fleuve large et profond. Cette ville, une des plus fortes places de l'Allemagne, vivement attaquée par le maréchal Ney, à la suite de la victoire d'Iéna, capitula le 8 novembre 1806; la garnison qui dut défiler devant le vainqueur se composait de 22000 hommes, 20 généraux, 800 officiers et 2000 artilleurs; on y prit 54 drapeaux, 5 étendards, près de 800 pièces de canon et un immense matériel. En visitant les fortifications de cette ville, et pensant au nombre de ses défenseurs, je me disais qu'il fallait que la terreur des Prussiens ait été poussée jusqu'à ses dernières limites pour mettre bas les armes avec d'aussi puissants moyens de défense.

Le séjour que nous fîmes à Magdebourg me procura la satisfaction de faire connaissance avec la maîtresse du jeune prince Henri de Prusse, tué à Iéna. Cette belle et radieuse personne, tout en disant qu'elle regrettait son amant, n'en prouvait pas moins ses vives sympathies pour les Français... La journée du lendemain fut loin de ressembler à celle de la veille; la petite ville de Ziegar, où nous arrivâmes de bonne heure, était plongée dans la stupeur la plus affreuse par une maladie contagieuse qui faisait des ravages épouvantables, ce qui détermina le capitaine d'Arberg à faire bivouaquer la troupe en dehors de cette malheureuse cité malgré un froid excessif. Il fit porter des vivres et du bois en attendant impatiemment la pointe du jour pour nous éloigner de cette funeste influence à laquelle, fort heureusement, nous échappâmes tous pour aller prendre gîte à Brandebourg, ville assez considérable, mais mal bâtie, d'où nous fûmes dans le

mauvais village de Zevio avec la consolation d'arriver le lendemain au lieu de notre destination provisoire. Le 22, nous fîmes notre entrée à Berlin, où nous attendaient nos camarades de la 1re compagnie, dont nos chevaux partagèrent les magnifiques écuries des Chevaliers-Gardes du roi de Prusse et nos hommes logés en ville.

Mon premier soin fut d'aller me présenter chez le général Clarke, gouverneur de la ville, pour lequel j'avais une lettre de l'Impératrice, et son étonnement fut égal au mien en disant qu'en me recommandant d'une manière particulière, Sa Majesté le chargeait de me procurer un cheval à mon choix. Alors, je fis connaître au général les relations intimes qui avaient existé jadis entre la famille de Beauharnais et la mienne, et que, peu de jours avant mon départ, ayant eu l'honneur d'accompagner Sa Majesté à Mayence, elle m'avait dit, en voyant mon cheval très fatigué, qu'elle m'en donnerait un, ce que jusqu'alors j'avais cru oublié. L'accueil du général fut on ne peut plus bienveillant, il m'offrit place dans son palais et à sa table. Le lendemain, j'eus le choix d'un magnifique cheval, ou de deux plus petits du même prix, ce que j'acceptai avec d'autant plus d'empressement que j'en avais laissé un à Gœttingen gravement malade, et probablement mort.

Le surlendemain, le général, allant à Charlottenbourg passer en revue une légion polonaise, me proposa de l'accompagner, ce que je fis avec d'autant plus de plaisir que cela me procura la satisfaction de visiter cette magnifique résidence royale. Il me serait facile de retracer ici tout ce qu'il y a de beau, d'intéressant et de curieux dans cette belle ville de Berlin. Mais je laisse ces détails aux nombreux compagnons de voyage qui m'accompagnent et qui s'en tireront mieux que moi.

« Berlin, le 25 janvier 1807.

« Je vais, cher frère bien-aimé, mettre ma plume en route pour rapprocher, s'il est possible, les 143 lieues qui nous séparent, dont tu pourras suivre la marche par le journal ci-joint. Mais, avant de te donner des détails sur notre position présente, j'ai à réclamer de toi un aveu sur lequel tu aurais dû te faire un cas de conscience au moment de notre séparation, et dont le hasard m'a fait prendre connaissance. Le premier jour de notre marche, arrivant à Francfort, nous eûmes, Norvins, La Bédoyère et moi, l'idée d'aller offrir nos respectueux hommages au Prince primat qui avait été si bienveillant pour nous, lors du voyage de l'Impératrice, et, à cet effet, j'envoyai mon domestique prendre ma malle au fourgon de la compagnie afin de me vêtir convenablement. Mais, quelle ne fut pas ma surprise, en l'ouvrant, de sentir une odeur de vétiver me rappelant de bien doux moments, et de trouver, tout au fond de ma malle, un paquet soigneusement enveloppé, renfermant un magnifique châle de cachemire noir, plus un mouchoir brodé, très compromettant par le chiffre et la couronne, et un petit papier sur lequel était écrit : « Moyen de se garantir du froid ». Ce châle, je l'avais refusé deux jours avant mon départ, tout en témoignant ma reconnaissance d'un aussi précieux cadeau, mais, pour qu'il se trouve dans ma malle, toi seul peux l'y avoir mis avant que je l'eusse fermée, et l'on devait t'avoir défendu de me le dire. Je l'ai donc gardé et m'en suis servi afin de me conformer à la prescription de qui de droit, te chargeant de dire ce que je n'oserais écrire, mais te recommandant un silence absolu, le contraire pouvant avoir les conséquences les plus graves;

quant au mouchoir, je l'ai brûlé pour en conserver les cendres.

« Maintenant, je vais t'entretenir sur le présent et l'espérance de l'avenir; quant au passé, tu y verras, que nous avons fait une marche assez désagréable par le froid excessif qui n'a cessé de nous poursuivre et que la monotonie de notre route a été troublée deux fois, pour moi, d'une manière assez fâcheuse : la première en me trouvant contraint d'abandonner un de mes chevaux confié à la garde du commandant de place de Gœttingen avec peu d'espoir de le revoir jamais, et la seconde par un duel dont je me suis fort heureusement tiré.

« Relativement à la lettre dont j'étais porteur pour le général Clarke, j'ai feint d'ignorer son contenu et je lui ai fait connaître le motif de la faveur dont j'étais l'objet. Il paraît que notre séjour à Berlin doit être de courte durée, et d'après ce que je viens d'apprendre, nous serons dirigés sur la Poméranie ainsi que les Fusiliers de la Garde, afin d'y recevoir notre baptême de feu avant d'approcher de l'Empereur. Ce sera un bon précédent dont nous sommes tous très satisfaits, ayant l'intime conviction que nous mériterons cet honneur; mais, ce qui me chagrine beaucoup, c'est que la compagnie dont tu fais partie ne soit point avec nous. Au reste, tout porte à croire que nous n'en sommes encore qu'au premier acte du grand drame qui se joue, et que le second avec les barbares du Nord nous permettra d'y prendre part; ainsi donc à bientôt. »

Le général Clarke, informé qu'un corps considérable de partisans, sous les ordres du major prussien Schill, parcourait le pays protégé par l'Oder, dirigea des troupes sur les deux rives de ce fleuve, et fit partir le comte de Montmorency avec les deux compagnies de Gendarmes d'ordon-

nance en lui prescrivant de joindre l'ennemi et de le poursuivre sans relâche. A cet effet, nous quittâmes Berlin le 7 février, et nous vînmes nous établir la nuit à Bornau, petite ville distante de six lieues de la capitale. Le lendemain, nous arrivâmes, après six heures de marche, à Neustadt évacué le matin par l'ennemi. Le 9, nous fîmes dix lieues pour atteindre la ville de Schwedt située sur l'Oder, mais sans possibilité de passer sur l'autre rive, les barques ayant été enlevées par l'ennemi dont nous voyions les feux. Quelques coups de fusil furent tirés de part et d'autre sans résultat. Dès la pointe du jour, nous marchâmes sur Garz, toujours à la poursuite de Schill se repliant avec sa troupe sur la Poméranie afin de faire sa jonction avec un corps prussien. Le 11, nous arrivâmes à Stettin, ville très forte sur l'Oder, qui capitula sans résistance après la bataille d'Iéna, à l'aspect du 5e et du 7e Hussards sous les ordres du général Lasalle, bien que cette forteresse fût défendue par 160 pièces de canon, 6 000 hommes et plusieurs généraux, effet du découragement produit par la disparition de la grande armée prussienne. Le gouverneur de cette place était le général Thouvenot, ayant sous ses ordres plusieurs régiments d'infanterie français et italiens destinés à s'emparer de la Poméranie et de la ville de Colberg sur les bords de la mer Baltique.

« Devant Colberg, le 22 mars 1807.

« Je t'annoncerai avec bonheur, cher Henri, qu'enfin nos habits et le tranchant de nos sabres sont connus de l'ennemi ; aussi, l'ardeur, l'enthousiasme et la bravoure de nos jeunes compagnons font l'admiration des troupes. Il serait cependant à souhaiter, de leur part, un peu plus de calme et de sang-froid, car le contraire peut avoir les con-

séquences les plus fâcheuses, ainsi que cela est déjà arrivé comme tu le verras plus tard.

« Notre repos à Stettin durait depuis cinq jours, lorsque, dans la nuit du 16, le général reçut l'avis que le 4e régiment italien, attaqué par des forces très supérieures, avait été contraint, tout en se battant vaillamment, de quitter la position qu'il occupait. A cette nouvelle, le général fit aussitôt partir les Fusiliers de la Garde, plusieurs pièces d'artillerie et les Gendarmes d'ordonnance afin de renforcer la division du général Teulie. Nous eûmes à parcourir dix lieues par un froid excessif, des chemins effondrés arrêtant à tout instant la marche de notre artillerie. Enfin, accablés de fatigue, nous arrivâmes de nuit à la petite ville de Maskow encombrée de blessés du combat de la veille, qui nous apprirent que le général de brigade Bonfanti avait repris sa position, mais que, l'ennemi s'étant considérablement renforcé, il avait besoin d'un prompt secours. Ces détails obtenus par un chef de bataillon du 4e italien qui avait une blessure assez grave firent sentir la nécessité de nous remettre en marche le plus vite possible. Cependant les hommes et les chevaux avaient besoin de nourriture et d'un peu de repos, nous quittâmes Maskow à une heure de nuit, fort heureusement éclairés par une lune resplendissante. A cinq heures, le lieutenant Pital et le maréchal des logis d'Albignac furent détachés sur notre droite, avec vingt-cinq gendarmes d'ordonnance, tandis que M. de Montmorency prenait avec sa troupe, la tête de la colonne. Nous marchâmes ainsi deux heures, lorsque nous entendîmes des feux de peloton très rapprochés de nous, indiquant que le général Bonfanti devait être attaqué. Aussitôt, un bataillon de Fusiliers de la Garde se porte sur la gauche au pas de course, un autre fait le même mouvement à droite, les Gendarmes d'ordonnance

en colonne par quatre poussent de l'avant au trot, tandis que le reste de la colonne se développe sur la route avec les pièces en batteries; tous ces mouvements, faits avec autant d'ensemble que de rapidité, dégagèrent les Italiens par la retraite précipitée des Prussiens qui laissèrent une trentaine d'hommes sur le terrain, sabrés par les Gendarmes d'ordonnance. Dès ce moment, notre jonction était faite avec le général de division Teulie qui attendait notre arrivée pour chasser les Prussiens de la Poméranie.

« Nous prîmes un repos de deux heures, après lequel la division se mit en marche dans la direction de Neugardten, ville de quatre à cinq mille âmes, située au milieu d'une plaine marécageuse entourée de bois et défendue par un fort qui la dominait, dans lequel se trouvait une garnison de deux mille hommes bien approvisionnés, et dont les remparts étaient garnis d'artillerie. Ce poste était d'autant plus essentiel que, placé sur la route de Colberg à Stettin, il était de la plus haute importance de s'en emparer avant de pénétrer dans la Poméranie dont c'était la clef, autrement les communications eussent été interceptées. Lorsque nous arrivâmes en vue de cette place, le général Teulie, près duquel j'étais de service avec quatre gendarmes d'ordonnance, disposa ses troupes de manière à empêcher l'approche de l'ennemi du dehors; puis il reconnut que la forteresse dominant la ville était sans retranchements extérieurs, mais entourée de fossés larges et profonds, dominés par des talus rapides nouvellement gazonnés. Des madriers, des planches, des arbres, furent apportés pour franchir les fossés. Deux de mes gendarmes d'ordonnance, les sieurs Massa et de Guerre, y travaillèrent avec la plus grande ardeur, malgré le feu incessant de l'ennemi qui déjà nous avait tué une dizaine d'hommes. Lorsque le général vit un commencement de

passage établi, il me chargea d'aller chercher un bataillon de Fusiliers de la Garde pour commencer l'action : « Allons, mes enfants, dit le colonel Boyer marchant en tête, je vais vous montrer comment la Garde impériale enlève des retranchements. » Puis, il mit pied à terre; j'imitai son exemple; il passa le premier suivi du sergent Sfendier, et moi le troisième. La troupe, nous suivant, traverse le passage aux cris de : « Vive l'Empereur! » gravit les talus avec une ardeur indicible malgré le feu meurtrier de l'ennemi qu'il était urgent d'aborder, car nous avions déjà bon nombre de tués et de blessés. Enfin, parvenus sur le point culminant, le brave sergent, toujours en avant, me dit : « Allons, mon officier, il faut passer par cette embrasure pour empêcher un second coup de canon. » Je le suis, et, prompt comme l'éclair, il tue deux canonniers avec sa baïonnette; j'en blesse un d'un coup de sabre et les trois autres se rendent, nous laissant maîtres de ce poste où arrivent aussitôt plusieurs hommes parmi lesquels, à ma grande surprise, se trouve mon domestique armé d'un fusil qu'il avait ramassé. Ce brave homme, ayant vu mon cheval échappé lorsque j'avais mis pied à terre, l'avait rattrapé, et confiant les deux chevaux au train d'artillerie, s'était élancé à ma suite par un sentiment de dévouement et était arrivé au moment où nous entrions par l'embrasure de la pièce. Du moment que les hauteurs furent occupées, les décharges de nos hommes, dont le nombre augmentait à tout instant, inspirèrent une telle terreur aux Prussiens qu'ils cherchèrent à s'introduire dans l'intérieur du fort où nous les poursuivîmes la baïonnette dans les reins. Tout à coup, après avoir gravi un escalier tournant, je me trouvai à la porte d'une vaste chambre encombrée de blessés et de fuyards; ces derniers, jetant bas les armes aux cris de nos

soldats qui les poursuivaient. Dans ce même moment, une grande caisse, bardée de fer, vint à être défoncée; je m'aperçus qu'elle contenait de l'argent; je me plaçai dessus et, plongeant la main dedans, j'en fis la distribution aux braves qui m'avaient accompagné. La prise du fort qui aurait pu tenir plusieurs jours, faute de pièces de siège, fut due aux bonnes dispositions du général, à l'énergie du brave colonel Boyer et à l'ardeur de sa jeune troupe dont le début promettait un brillant avenir. Au moment où nous nous emparions du fort, les Gendarmes d'ordonnance firent une charge dans la ville sur 200 fantassins retranchés sur une place, qui mirent bas les armes sans tirer un coup de fusil. Le résultat de cette affaire fut 1 075 prisonniers (3 ou 400 échappèrent à la faveur des bois qu'ils gagnèrent); 15 pièces de canon et un drapeau tombèrent aussi en notre pouvoir avec un matériel considérable. De notre côté, nous eûmes 2 officiers et 17 hommes tués et 60 blessés en grande partie par la mitraille. Un seul bataillon de Fusiliers de la Garde avait été engagé, pendant que les troupes restaient en position toutes prêtes à agir le cas y échéant. Le soir, la division bivouaqua en dehors de la ville, et le général Teulie, aussi bien que le colonel Boyer, eurent l'obligeance de me faire des compliments en me disant qu'ils rendraient compte à l'Empereur de ma conduite.

« Le lendemain, on s'occupa de détruire complètement le fort, et les pièces furent envoyées à Stettin ainsi que le drapeau. Le 21, la division se mit en marche, ayant pour avant-garde les Gendarmes d'ordonnance. Peu avant d'arriver à la ville de Platen, deux forts pelotons de cavalerie furent aussitôt chargés par l'adjudant-major d'Albuquerque à la tête de vingt-cinq gendarmes d'ordonnance qui les mirent en déroute, les poursuivant à travers la ville, tuèrent 4 hommes et firent 9 prisonniers.

« Le 21, la ville de Treptow offrit plus de résistance : elle était défendue par 4 bataillons et 2 pièces de canon; le 3e régiment italien ne parvint à déloger l'ennemi qu'après deux heures de combat, où, de part et d'autre, il y eut bon nombre de tués et de blessés. Cent vingt hommes tombèrent entre nos mains; le soir, les Gendarmes d'ordonnance occupèrent la ville et la division resta dehors en position.

« Dans la nuit nous fûmes renforcés par 50 dragons arrivant de Stettin.

« Le 24, envoyé en reconnaissance avec 25 gendarmes d'ordonnance de l'autre côté de la Réga, sur le flanc gauche de l'ennemi, nous entrâmes subitement dans la petite ville de Greiffenberg où nous surprîmes six cavaliers et enlevâmes plusieurs voitures de blé et de fourrage que nous conduisîmes à la division. Le 24 et le 25, les Italiens se portèrent en avant et la division resta tranquille. Le 26, la division marcha dans la direction de Colberg, mais n'ayant de cavalerie que les 250 chevaux des Gendarmes d'ordonnance et les 50 dragons, on était obligé de resteindre des excursions dont les résultats eussent été avantageux, tant pour inquiéter l'ennemi que pour se procurer des vivres et des fourrages. Cependant, le but où tendait le général Teulie était la prise de Colberg, dont la possession l'eût rendu complètement maître de la Poméranie : aussi, dans ses rapports à l'Empereur, il demandait une artillerie de siège et un renfort de cavalerie; mais, en attendant, il ne cessait de harceler l'ennemi toujours avec avantage, mais non sans des pertes qu'il eût été nécessaire de réparer. Il prit position près du village de Nessin séparé par un ruisseau d'un ennemi qui semblait nous attendre avec résolution; aussi étaient-ce de continuels tiraillements dans lesquels nous eûmes pendant la nuit trois gendarmes

d'ordonnance blessés et le jeune Dablon tué. Le 6 mars, les Prussiens craignant d'être tournés se rapprochèrent de Colberg. Le lendemain, les Gendarmes d'ordonnance poussèrent une reconnaissance sur Degow; deux escadrons placés en arrière de ce village semblaient nous attendre résolument; à leur aspect toute la troupe se mit à crier : « Vive l'Empereur! En avant! En avant! » Le comte de Montmorency, voyant qu'il ne pouvait retenir cette ardeur, entre dans le village avec la 1re compagnie, laissant la 2e en réserve, mais à peine y pénètre-t-il que, de tous côtés, partent des décharges de l'infanterie embusquée près des maisons; cinq chevaux sont tués dont celui du capitaine Carion de Nisas, trois gendarmes d'ordonnance sont blessés, mais M. de Montmorency n'en continue pas moins son mouvement, tandis que la 2e compagnie se divisant en quatre pelotons entre dans le village, sabre l'infanterie et la met dans le plus grand désordre; puis, se réunissant à la 1re, elle aborde la cavalerie avec une telle fureur que celle-ci cherche vainement à résister. Pendant quelques minutes, ce fut une mêlée affreuse où le capitaine d'Arberg, Charles de la Bédoyère, d'Albuquerque et nos jeunes compagnons montrèrent un courage remarquable et qui finit par la fuite précipitée de l'ennemi, laissant sur place neuf cavaliers tués et sept prisonniers. Moins heureux que mes camarades, mon cheval s'étant abattu dans la charge, je ressentis une telle douleur dans la cuisse que je crus un instant qu'elle était cassée; lorsque je me relevai, l'ennemi avait disparu, et ce fut avec peine que je pus remonter à cheval. Dans ce même moment, arrivait au pas de course une compagnie des Fusiliers de la Garde lancée par le colonel, en entendant la fusillade du village, mais désespérée d'arrivée trop tard, ayant seulement la consolation d'avoir pris une quinzaine de fantassins qui fuyaient

dans la plaine. Nous eûmes dans cette seconde échauffourée le gendarme d'ordonnance de Gratz tué et sept blessés. Le comte de Montmorency eut son shako partagé en deux d'un coup de sabre et l'habit de la Bédoyère fut percé d'une coup de pointe au-dessous du cœur.

« Le général Teulie, tout en donnant les plus grands éloges sur la bravoure des Gendarmes d'ordonnance, blâma leur ardeur imprudente et observa à notre chef, qu'envoyé en reconnaissance, il devait, avant de s'engager dans le village, attendre l'arrivée de l'infanterie.

« Le 8, la division se mit en marche dès la pointe du jour et vint prendre position sur les hauteurs de Zernin d'où l'on découvrait Colberg à une distance de deux lieues. Cette ville considérable, à 24 lieues de Stettin, placée sur les bords de la mer Baltique et à l'embouchure de la rivière de Persante, était entourée de fortifications en bon état, défendues par une nombreuse artillerie et plusieurs retranchements nouvellement établis; sa garnison, disait-on, était de 5000 hommes dont un régiment de cavalerie. Aussi, le général Teulie en attendant les renforts qui lui étaient annoncés se contenta de resserrer sa position de manière à éviter toute surprise.

« Ce même jour, arriva le chef d'escadron Chouard envoyé par l'Empereur avec ordre au général d'attaquer la ville aussitôt qu'il aurait reçu les pièces de siège qui devaient arriver avec deux régiments d'infanterie et de la cavalerie; puis, il lui remit un brevet d'officier de la Légion d'honneur pour le colonel Boyer, et deux de légionnaires, l'un pour le sergent Sfendier et l'autre pour moi. Le lendemain, le général fit monter à cheval les Gendarmes d'ordonnance et prendre les armes aux Fusiliers de la Garde, et ce fut en leur présence que nous reçûmes les insignes dont l'Empereur nous avaient honorés.

« Le 12, le capitaine d'Arberg fut envoyé en expédition avec la 2e compagnie, 400 hommes d'infanterie et un obusier. Nous nous dirigeâmes d'abord sur Corlin, où nous entrâmes de nuit et où nous ne restâmes que le temps nécessaire pour frapper les réquisitions qui furent aussitôt dirigées sur la division. Puis, marchant sur Corlin, ville située sur les bords de la Baltique, nous y arrivâmes si précipitamment que nous fîmes prisonniers 80 fantassins et 11 cavaliers; le reste de cette garnison se sauva à la faveur des bois ; nous fîmes de nombreuses réquisitions de toutes espèces et revînmes en balayant les bords de la Baltique des troupes qui pouvaient entraver les communications. Dans la nuit du 14, le colonel Fontanelli à la tête du 3e régiment italien, soutenu par la 1re compagnie des Gendarmes d'ordonnance, attaqua un retranchement dont la défense fut opiniâtre, mais qui fut enfin enlevé à la baïonnette; notre cavalerie ramassa 95 prisonniers dans la plaine. Dans ce brillant combat, l'ennemi eut 62 hommes tués et le 3e italien en perdit 16. Le 21, sur les quatre heures du matin, un poste de 14 gendarmes d'ordonnance et 25 voltigeurs italiens, placé sur les bords de la mer à un quart de lieue de Colberg, dans une position très désavantageuse pour la cavalerie, fut subitement attaqué par 200 fantassins et 50 dragons. Les Italiens se firent jour à la baïonnette après y avoir laissé quelques-uns des leurs. Les Gendarmes d'ordonnance, plus embarrassés pour faire leur retraite, ayant un petit pont à passer que l'ennemi occupait, se battirent avec courage dans leur désastreuse position. Assaillis par plusieurs décharges à quinze pas, trois Gendarmes et plusieurs chevaux tombèrent; les autres, se battant en désespérés malgré leurs blessures, furent enfin obligés de se rendre, moins trois qui parvinrent à s'échapper en abandonnant leurs chevaux, ce

sont MM. de Brouville, Dubourg et Dubosc; les tués sont Girard, Dubois et Papion; les prisonniers, le maréchal des logis de La Platière, Poincet, Pages, de Forget, Duboucles, de Bussy, Conaple, Votier de Frotat, tous grièvement blessés. Ce désastre porta le deuil dans le corps; une souscription fut aussitôt ouverte pour envoyer des secours aux malheureux prisonniers. 3 200 francs furent adressés au général Lousardon, gouverneur de Colberg, qui, en accusant réception, fit dire que les soins les plus empressés seraient prodigués à nos infortunés camarades dont un, M. de Frotat, était mort de ses blessures dans la nuit.

« Ce même jour, les Fusiliers de la Garde, remplacés par un régiment de ligne, quittèrent la division pour aller rejoindre l'Empereur à son quartier général.

« Le lendemain, un officier porteur d'un ordre du prince de Neuchâtel prescrivit au général Teulie de faire partir immédiatement les Gendarmes d'ordonnance pour la même destination.

ORDRE DU JOUR

« Gendarmes d'ordonnance, un ordre de S. M. l'Empe-
« reur et Roi vous appelle près de sa personne. Recevez-
« en mes félicitations et le regret que j'éprouve de me sépa-
« rer de vous. Vous emportez l'estime des troupes que j'ai
« l'honneur de commander. Votre honorable conduite dans
« cette courte campagne que nous venons de faire et les
« preuves que vous y avez constamment données du plus
« brillant courage, notamment dans les journées du 8 et
« du 19, vous sont un sûr garant de l'accueil favorable qui
« vous attend au quartier impérial. Continuez, et rendez-
« vous toujours dignes des bontés dont l'Empereur vous
« honore. Il ne les fait jamais attendre à qui sait les méri-

« ter; vous en avez la preuve par l'empressement qu'il « vient de mettre à décorer un de vos braves officiers, et je « ne doute pas que plusieurs d'entre vous n'obtiennent « bientôt cette éclatante récompense. J'apprendrai tou- « jours avec plaisir vos succès et j'espère que vous con- « serverez quelques souvenirs au général qui le premier « vous a guidés dans une carrière qui vous est si brillam- « ment ouverte.

« Au quartier général de Tramen, le 22 mars 1807.

« *Le général de division :*

« TEULIE. »

« Les faits sur lesquels je viens de t'entretenir, mon cher ami, auraient pu exiger plus de détails; mais je tenais principalement à relater ce qui concerne les Gendarmes d'ordonnance; au reste, un rapport très circonstancié vient d'être adressé à l'Impératrice par le comte de Montmorency pour prouver que nous ne pouvions perdre le souvenir de la protection dont S. M. avait daigné nous honorer. Tu verras combien le hasard m'a été favorable; j'en ai profité, ainsi que l'eût fait tout autre, et la récompense qui en a été la suite me rend d'autant plus heureux que tous nos camarades m'en ont témoigné une franche et bienveillante satisfaction.

« Nous allons nous trouver maintenant dans une position tout à fait exceptionnelle qui exigera de notre part beaucoup de réserve, car nous ne pouvons dissimuler la jalousie dont nous serons l'objet de la part de la Garde impériale qui croira peut-être voir en nous un corps privilégié, surtout par le genre de service auquel nous sommes appelés. Je suis charmé d'apprendre que la 3e compagnie va bientôt nous rejoindre; je hâte ce moment de tous mes vœux. Ainsi, à bientôt. »

VIII

EN SERVICE PRÈS DE L'EMPEREUR

Ce fut le 23 mars que nous quittâmes la division pour aller coucher à Grosscrepin, notre première étape. Peu d'instants avant notre départ, nous vîmes arriver l'artillerie de siège, si ardemment désirée par le général qui la mit aussitôt en position d'agir ; aussi, entendîmes-nous pendant la journée des détonations continuelles prouvant que Colberg était vivement attaqué. Deux heures après notre arrivée au gîte, un escadron de lanciers polonais vint le partager, étant à la poursuite d'un corps de partisans prussiens. Le lendemain, nous couchâmes dans la petite ville de Neustettin que nous trouvâmes plongée dans le plus grand désespoir, ayant été pillée la veille par des compatriotes. Nous apprîmes dans cette nuit que le général Teulie avait été tué par un boulet de canon. Cette mort nous affligea tous profondément, et, en mon particulier, j'en ressentis une véritable douleur pour les marques d'intérêt dont il venait de me donner une si grande preuve.

Le général Teulie, âgé seulement de trente-quatre ans, joignait à un physique fort agréable des manières parfaites, de grands talents militaires et une bravoure remarquable. Sa sollicitude pour les troupes qu'il commandait le fit justement regretter. Le 25, nous fûmes à Schlochau, pre-

mière ville de la Pologne prussienne; le lendemain à la petite ville de Kœnitz où se trouve un château fort appartenant au prince Radzivill. Le 27, nous traversâmes une vaste forêt qui a plus de 25 lieues de longueur et arrivâmes au mauvais village de Jenkendorff. Le 28, à Nauembourg, petite ville dominant le cours de la Vistule, et enfin le 29, à Marienwerder, charmante ville, cantonnement de faveur qui nous fut assigné, distant de quatre lieues du quartier impérial de Finkenstein.

Trois jours après, l'Empereur vint à Marienwerder passer en revue les Gendarmes d'ordonnance. Il était accompagné du prince Murat, du maréchal Bessières, du comte de Canisy, écuyer, de son mamelouk Roustan et d'un détachement des chasseurs de la Garde. S. M. I. témoigna sa satisfaction sur la conduite des Gendarmes d'ordonnance et accorda sept croix de la Légion d'honneur qui furent données à MM. le comte de Montmorency, aux lieutenants Charbonnier, Pitat, Norvins de Montbreton, de Charet, maréchal des logis, et aux gendarmes d'ordonnance : de Guerre et Massa. Le lendemain, un décret impérial fixa le service des Gendarmes sous le commandement immédiat du maréchal Bessières ; ce service consistait dans un officier près de S. M. I. pendant quarante-huit heures et un nombre égal aux Chasseurs de la Garde, avec un officier, servant d'escorte pendant vingt-quatre heures. Le 30, les Gendarmes d'ordonnance se rendirent au village de Riensemberg près Finkenstein, pour la grande revue de la Garde impériale qui devait être passée le lendemain; ce même jour, un banquet leur fut donné par les Chasseurs de la Garde et les officiers dînèrent chez le maréchal Bessières. Le 1er mai, la cavalerie et la Garde impériale étaient réunies à 9 heures du matin dans une vaste plaine. Napoléon, suivi de toute sa maison militaire et d'un ambassadeur persan,

arriva à dix heures. Son approche fut saluée par 6 000 cavaliers brandissant leur sabre avec un enthousiasme et une exaltation poussés jusqu'aux dernières limites du délire.

L'Empereur fit ouvrir les rangs et mettre pied à terre, et descendant lui-même de cheval, accompagné du maréchal Bessières et de deux officiers d'ordonnance, passa dans tous les rangs disant à chaque régiment de ces mots qui électrisent et remuent l'âme.

Lorsqu'il arriva devant le front des Gendarmes d'ordonnance: « Je suis bien aise, dit-il, de vous avoir près de moi, certain de votre dévouement, dans peu de jours vous allez voir arriver de vos camarades et j'espère qu'ils vous imiteront. »

Après cette longue inspection qui dura près de deux heures, les troupes remontèrent à cheval; plusieurs manœuvres furent exécutées et l'on défila devant l'Empereur par escadron; puis, chaque régiment rentrant dans ses quartiers, nous revînmes coucher à Marienwerder.

Le lendemain, dans la journée, sur l'ordre du maréchal Bessières, le comte de Montmorency me prescrivit d'aller en poste presser la marche de la 3e compagnie en lui faisant doubler les étapes, l'Empereur devant quitter Finkenstein, le 6, avec la Garde impériale, sur l'avis que les Russes venaient d'attaquer le maréchal Ney sur les bords de la Passarge.

Ce fut à Bromberg, après avoir parcouru 30 lieues, que je je trouvai les Gendarmes d'ordonnance, commandés par le capitaine en second de Sourdis en l'absence du duc de Choiseul, et que j'éprouvai la joie d'embrasser mon frère, lieutenant dans cette compagnie. Le 3, nous fîmes 14 lieues pour atteindre la petite ville de Swedt, où nous couchâmes. Le lendemain nous marchâmes douze heures et fûmes salués par plusieurs boulets inoffensifs, en passant sous le

feu de la forteresse de Graudentz occupée par les Prussiens, distante de six lieues de Marienwerder où nous arrivâmes dans la nuit.

Le surlendemain, 6 juin, les Gendarmes d'ordonnance commencèrent leur service près de l'Empereur.

Juin 1807.

Ce jour-là, l'Empereur quitta Finkenstein à la tête de la Garde impériale. Nous fîmes, ce jour, une marche de 15 lieues pour arriver à Salfed, petite ville où coucha l'Empereur, et où la Garde bivouaqua.

Le lendemain, ayant 14 lieues à faire pour arriver à Mohrungen où se trouvait le maréchal Ney, la Garde impériale bivouaqua à moitié chemin, tandis que l'Empereur, près de qui j'étais officier de service, continuant sa marche suivi de son escorte, arriva au quartier du maréchal Ney à dix heures du soir, et prit aussitôt des dispositions d'attaque pour le lendemain à la pointe du jour, afin de bien connaître les forces et les positions de l'ennemi.

En effet, toute la journée du 8 fut employée en canonnades et quelques combats qui forcèrent les Russes à abandonner le village de Deppen et à se concentrer dans une position assez forte. Dans la matinée du 9, les maréchaux Davout et Lannes se dirigèrent sur la ville de Guttstadt où se trouvait l'empereur de Russie avec sa garde et le corps d'armée du général Beningsen; l'attaque et la défense furent des plus vives, mais Napoléon arrivant sur les midi, suivi de la Garde impériale, l'ennemi fut aussitôt culbuté et contraint d'abandonner la ville et ses positions, après avoir essuyé plusieurs charges réitérées de notre cavalerie. Ce fut dans un de ces moments que

l'Empereur ordonna aux Gendarmes d'ordonnance de charger sur une masse considérable de Cosaques qui venaient de culbuter et presque anéantir le 1er de Chasseurs italiens. Nous passâmes sous les yeux de Napoléon, brandissant nos sabres, aux cris répétés de : Vive l'Empereur! et abordâmes l'ennemi avec une telle furie qu'il fut enfoncé en un instant et poursuivi avec un acharnement si peu réfléchi que pas un de nous n'en fût revenu si les Chasseurs de la Garde n'étaient arrivés pour culbuter un régiment de hussards au moment où il allait nous envelopper. Nous eûmes dans cette échauffourée deux gendarmes d'ordonnance tués et cinq blessés.

Le soir, le maréchal Bessières vint à notre bivouac nous complimenter au nom de l'Empereur, mais nous engager à plus de prudence; au reste, cette affaire eut pour notre corps les plus heureux résultats, car, dès ce moment, disparut l'espèce de jalousie qu'il inspirait par la faveur dont nous étions l'objet. Ce combat de Guttstadt qui coûta à l'ennemi 2 000 tués, un nombre considérable de blessés et 1 500 prisonniers, le contraignit à se retirer derrière les redoutables retranchements qu'il avait établis en avant de Heilsberg, où l'Empereur vint l'attaquer le 10.

Dès le matin, le prince Murat, marchant à l'avant-garde de l'armée avec une division de cavalerie, eut plusieurs engagements très vifs avec l'ennemi, et finit par le contraindre d'abandonner les bois où il avait de fortes positions pour se replier dans ses retranchements, en avant de la ville défendue par plus de 60 pièces de canon. Ce fut seulement à quatre heures du soir que Napoléon les fit attaquer à la baïonnette par nos anciens compagnons d'armes de la Poméranie, les braves Fusiliers de la Garde

soutenus par les divisions Saint-Hilaire et Verdier. La résistance fut terrible, et ce ne fut qu'à neuf heures du soir qu'on parvint uniquement à s'établir sous les formidables retranchements de l'ennemi, dans l'intention de les attaquer le lendemain. En effet, dès la pointe du jour du 11, le combat recommença avec un épouvantable acharnement; les Russes défendaient le terrain pied à pied, soutenus par leur artillerie de position dont la mitraille faisait un tel ravage qu'à midi plusieurs généraux, grand nombre d'officiers et plus de 4 000 hommes étaient hors de combat. Cependant l'Empereur, sentant la nécessité d'en finir, lança deux régiments du corps d'armée du maréchal Davout, dont la fougueuse intrépidité surmonta tous les obstacles, en enlevant deux retranchements sur les six qui existaient. Ce fut dans ce moment, que le comte de Montmorency reçut l'ordre de se diriger avec les Gendarmes d'ordonnance dans la direction de Bartenstein afin d'éclairer sur la gauche les mouvements de l'ennemi et ne jamais le perdre de vue. Cette mission, dont nous ne connûmes toute l'importance que plus tard, avait pour but de savoir si l'ennemi, dans son mouvement rétrograde, se dirigerait sur Kœnigsberg, ce que l'Empereur voulait empêcher dans le but de s'emparer de cette ville. Nous marchâmes trois heures au milieu des bois, conduits par un guide intelligent, stimulé par la promesse d'une récompense pécuniaire.

Vers les six heures du soir, nous trouvant à un demi-quart de lieue de Bartenstein, je reçus l'ordre de me porter en avant avec 25 gendarmes d'ordonnance et j'appris en entrant en ville que 2 bataillons russes, 3 ou 400 Cosaques et 2 pièces de canons y étaient restés deux jours et qu'ils venaient d'en partir précipitamment. J'en fis prévenir aussitôt le comte de Montmorency qui, en suivant

mon mouvement, me prescrivit de continuer ma marche, et de tâcher de ramasser quelques traînards.

Une demi-heure ne s'était point écoulée que nous trouvâmes un caisson embourbé avec une douzaine de fantassins et quelques Cosaques; ces derniers prirent aussitôt la fuite, et nous emparant des autres sans la moindre résistance, nous apprîmes que leur colonne se dirigeait vers la rivière de l'Alle, qu'elle devait probablement avoir passée; continuant ma marche, je l'aperçus en effet, dans le lointain, suivant une route dans la direction de Kœnigsberg. Nous restâmes environ une heure en position, entendant les décharges continuelles de l'artillerie et de l'infanterie, indiquant qu'on se battait avec acharnement vers Heilsberg. Enfin, reprenant notre marche; protégés par un magnifique clair de lune, nous rentrâmes vers les onze heures dans notre bivouac, où je reçus l'ordre d'aller rendre compte au maréchal Bessières du résultat de notre reconnaissance. Je le trouvai couché sur la paille sous un caisson; il me dit, avec assez d'humeur de se voir réveillé, que c'était à l'Empereur que je devais faire mon rapport et il me montra sa baraque à quelques pas. J'avoue que le cœur me battit violemment à la pensée de me trouver, dans ce modeste gîte en planches, en présence de cette immense puissance. Cette baraque improvisée, autour de laquelle circulaient des grenadiers de la Garde impériale, était placée sur un petit tertre, non loin duquel se trouvaient un officier et le poste, se chauffant silencieusement autour d'un grand feu. Norvins, lieutenant des gendarmes de service, s'y trouvait, et un peu plus loin quelques chasseurs de la Garde, pied à terre, toujours prêts à monter à cheval.

La porte de la baraque impériale était obstruée par le mameluk Roustan couché en travers; à mon approche, il releva la tête et me fit signe de passer.

L'Empereur, étendu tout habillé sur un matelas placé sur une couchette en planches, se releva brusquement. « Qu'est-ce qu'il y a, dit-il? — Sire, je viens rendre compte à Votre Majesté du résultat de la reconnaissance qu'elle avait ordonné de faire dans la direction de Bartenstein. — Eh bien! avez-vous vu les Russes? » Et, en disant cela, se mettant sur son séant et pivotant sur lui-même en laissant tomber ses jambes, il se lève, vient s'asseoir sur un fauteuil en coutil, et se plaçant près d'une petite table portative sur laquelle se trouvaient deux bougies allumées et une carte piquée d'épingles à tête rouge et noire : « Voyons, racontez-moi votre affaire, maintenant. » Ce que je fis le plus brièvement possible, et même avec assez d'assurance par la bienveillance avec laquelle l'Empereur me parlait; il piqua la carte dans deux endroits. « C'est bien, » me dit-il, et comme je me retirais, il ajouta: « Avez-vous mangé? — Pas depuis douze heures, Sire. — Eh bien! allez à mes cantines. »

Je saluai et sortis ému au dernier point de cette courte et heureuse entrevue qui dura tout au plus un quart d'heure et dont le souvenir ne devait jamais s'effacer de ma mémoire. Lorsque j'arrivai aux cantines, un valet de pied chargé de ce service m'observa avec la plus grande honnêteté que l'heure indue ne permettait pas de me satisfaire convenablement : il m'offrit une bouteille de bordeaux, un pain ayant un mètre de longueur et un fort beau saucisson que j'apportai au bivouac, à la grande satisfaction de mes camarades.

L'Empereur sentait trop bien l'importance des succès qu'il venait d'obtenir pour ne pas les poursuivre avec la plus grande énergie; aussi, dès la pointe du jour du 12, il ordonna une attaque générale sur les redoutes qui avaient résisté la veille. Déjà, les troupes marchaient en

colonnes d'attaque, lorsqu'on vint annoncer que l'ennemi s'était retiré pendant la nuit pour passer sur la rive droite de l'Alle, abandonnant précipitamment Heilsberg, en y laissant des approvisionnements considérables et la ville encombrée de blessés. Le prince Murat fut aussitôt lancé avec sa cavalerie et le corps du maréchal Davout dans la direction de Kœnigsberg, afin de déborder l'armée russe et lui couper toute retraite sur cette ville, tandis que les les maréchaux Ney, Soult et Mortier suivaient l'ennemi de près, et que l'Empereur, avec sa garde, s'établissait à Eylau d'où nous partîmes le lendemain pour suivre les mouvements de l'armée.

Le 14, Napoléon, apprenant dans la matinée que les Russes étaient en position en avant de Friedland et semblaient décidés non seulement à accepter le combat, mais qu'ils avaient même pris l'initiative avec quelques succès, partit aussitôt avec la cavalerie de la Garde impériale en donnant ordre à l'infanterie d'accélérer sa marche. Bientôt, nous rencontrâmes un assez grand nombre de blessés parmi lesquels étaient les généraux Latour-Maubourg, Coehorn, Brun, Mouton et Lacoste (ces deux derniers aides de camp de l'Empereur), qui lui apprirent que le général Oudinot avec ses grenadiers avaient repoussé vaillamment l'attaque de trois divisions et que les Russes opéraient un mouvement sur leur flanc gauche; l'Empereur prit aussitôt le galop, suivi de son escorte, parcourant rapidement six lieues pour entrer dans une vaste plaine où allait se livrer un de ces combats dont le souvenir doit appartenir à l'histoire.

Napoléon atteignit un petit mamelon, ayant près de lui les maréchaux Berthier et Bessières, son mameluk Roustan et un page; un peu en arrière sa maison militaire et son escorte; sur la droite, en regard de la rivière d'Alle, l'artil-

lerie de la Garde impériale, soutenue par les Gendarmes d'ordonnance et les Chasseurs à cheval; à la gauche, et en ligne de bataille, les Dragons de l'Impératrice et les Lanciers polonais; puis, en arrière, les Grenadiers à cheval et la Gendarmerie d'élite.

Plus tard, vers les midi, l'infanterie de la Garde impériale arrivant, elle se mit en position dans sa tenue de parade : tous ces corps formaient la réserve avec l'ardent désir de prendre part à la terrible lutte qui allait s'engager. Napoléon mit pied à terre, et, sa lunette placée sur l'épaule du jeune page, suivit avec la plus grande attention les mouvements et le déploiement des Russes; puis, appelant successivement un officier d'ordonnance, il l'envoyait au galop porter un ordre verbal prescrivant au maréchal ou général les différents mouvements qu'il devait faire exécuter à ses troupes. L'officier ne devait revenir qu'après leur exécution.

Pendant plusieurs heures, il y eut comme une suspension tacite d'hostilités entre les deux armées; le général en chef Beningsen croyant ses positions inexpugnables et dans la persuasion de pouvoir se retirer sur Kœnigsberg, en cas d'insuccès dans le combat qu'il semblait accepter; mais Napoléon, avec ce coup d'œil de l'aigle toujours sûr de sa proie, s'écria en voyant les dispositions des Russes : « Ce jour est une époque heureuse, c'est l'anniversaire de Marengo. »

Friedland était le point où il voulait porter les coups qui devaient lui assurer la victoire. Cette petite ville, située au milieu d'une vaste plaine, est entre un ruisseau, dit le ruisseau du Moulin, et l'Alle qui avait quatre ponts sur cette rivière sur lesquels une partie de l'armée russe avait passé pour se développer dans la plaine et qui pouvaient servir à protéger sa retraite en cas d'échec.

C'était donc là que Napoléon se proposait de porter tout son effort, et ce fut au maréchal Ney qu'il confia cette importante mission. Toutes ses dispositions prises, à cinq heures du soir, la décharge générale d'une batterie de vingt pièces de canon étant le signal de l'attaque, le maréchal, à la tête de son infanterie et soutenu par la cavalerie du général Latour-Maubourg, marche aussitôt dans la direction de Friedland, bouleverse les premières lignes qui lui sont opposées et, fonçant à la baïonnette sur la Garde impériale russe en réserve, pénètre dans la ville, malgré le feu de soixante pièces de canon.

Dans ce même moment, le centre, commandé par les maréchaux Victor et Oudinot, attaquait avec la même ardeur; tandis que le maréchal Mortier, placé à l'extrême gauche, attendait au repos pour agir.

Cependant, la ville, prise et reprise trois fois, finit par nous rester et, la destruction des ponts coupant l'armée russe en deux, Napoléon fit partir le lieutenant des Gendarmes d'ordonnance, Charles de la Bédoyère, Eugène de de Montesquiou, son officier d'ordonnance, et un aide de camp du maréchal Oudinot, chacun par un chemin différent, pour dire au maréchal Mortier de tourner l'ennemi. Ce fut La Bédoyère qui arriva, l'aide de camp du maréchal Oudinot ayant été tué ainsi que le cheval de Montesquiou. Dès ce moment, les succès n'étaient plus douteux. Cependant les Russes se battirent avec le courage du désespoir jusqu'à dix heures. Plus de 15 000 cadavres couvraient le champ de bataille, 70 pièces de canon, grand nombre de caissons, plusieurs drapeaux et quelques milliers de prisonniers étaient les trophées de cette mémorable journée. La cavalerie russe avait surtout fait des pertes immenses : 25 généraux, un nombre considérable d'officiers avait été faits prisonniers.

Il y eut de notre côté 7 à 8000 hommes tués ou blessés, plusieurs généraux et officiers de tous grades.

L'armée, harassée de fatigue, bivouaqua la nuit sur le champ de bataille, au milieu des cadavres dont la terre était jonchée.

La victoire ne fut pas un moment incertaine, et sur 80000 Français dont se composait l'armée, 25000 n'avaient pas tiré un coup de fusil. De toute la Garde impériale, il n'y eut d'engagés que les jeunes Fusiliers et l'Artillerie; les Gendarmes d'ordonnance, placés en arrière pour la soutenir, eurent 5 hommes et 7 chevaux tués par des éclats d'obus.

Lorsque Napoléon vint le lendemain visiter le champ de bataille, il s'approcha des Grenadiers de la Garde. « Eh bien! dit-il, nous avons eu une belle journée hier! — Oui, répondit un grenadier, pour vous, et le bulletin dira que nous y représentions en tenue de parade, les bras croisés. — Allons, tais-toi, vieux grognard, il y en aura pour tout le monde. » Et l'Empereur s'en alla en souriant.

Le 15, les Gendarmes d'ordonnance et les Chasseurs de la Garde furent envoyés à la suite des Russes dont la retraite se faisait en assez grand désordre; aussi en ramassâmes-nous bon nombre jusqu'à la Prégel où nous fûmes arrêtés par la rupture des ponts.

Le 16, l'Empereur en arrivant à six heures du matin sur les bords de la Prégel, très surpris qu'on n'eût point encore jeté des ponts et impatient de passer sur la rive droite, mon frère, de service auprès de sa personne, se lance dans la rivière pour en sonder la profondeur; Napoléon s'apercevant alors que son cheval n'avait de l'eau que jusqu'au poitrail, se détermine à franchir cet obstacle suivi de son escorte, et entre dans Welhau qu'il trouve encombré de blé, de fourrage, que l'ennemi dans sa précipitation n'avait pu détruire.

Ce même jour arriva la nouvelle de la reddition de Kœnigsberg, résultat de la victoire de Friedland. On y trouva des ressources immenses en subsistances et près de 200 bâtiments chargés, venant d'Angleterre; 20 000 blessés prussiens et russes encombraient les hôpitaux et les maisons de la ville. Le 17, Napoléon et la Garde impériale restèrent à Welhau, tandis que l'armée manœuvrait sur les flancs de l'ennemi pour le contraindre à une retraite désastreuse dans le cas où il aurait voulu risquer un nouveau combat. Le 18, suivant toujours les Russes de près, quelques milliers tombèrent entre nos mains. Dans la journée, arriva un parlementaire envoyé par l'empereur Alexandre, demandant une suspension d'armes que Napoléon refusa en continuant sa marche sur Skeisgerren où il établit son quartier général et sa garde, tandis que le prince Murat, se dirigeant sur Tilsit avec sa cavalerie légère, y entrait au moment où les Russes après avoir franchi le Niemen en faisaient sauter le pont.

Le 19, la Garde impériale prit possession de la ville de Tilsit, tandis que le corps d'armée du maréchal Davout, en position sur les bords du fleuve, y établissait de nombreuses batteries. Quelques coups de canon furent tirés dans la journée et bientôt le feu cessa de part et d'autre.

Les maisons des faubourgs furent données à la Garde impériale, en arrière de laquelle s'établirent nos bivouacs, et des baraques y furent construites comme par enchantement.

Logé avec mon frère, La Bédoyère, Norvins et Juigné dans une pauvre maison de paysan, nous y trouvâmes un jeune Cosaque dont le cheval avait été tué et qui s'était caché dans l'espoir de se sauver plus tard; à notre aspect, se croyant perdu, il se jeta à nos genoux, nous suppliant en mauvais allemand de l'admettre au service de l'un de

nous, protestant de sa reconnaissance, de son zèle et sa fidélité; sa figure avait une expression de franchise qui m'intéressa tellement que je le pris en le baptisant du nom de Tilsit, joint à cela le besoin que j'avais de donner un compagnon à mon fidèle Bourbonnais, pour conduire un petit chariot de prise acheté la veille à un grenadier de la Garde. (Ce digne et fidèle serviteur dont le dévouement ne s'est jamais démenti se retrouvera souvent dans ma vie militaire.)

Il m'arriva, dans l'après-midi de ce même jour, un petit échec d'amour-propre qui fit rire à mes dépens. Je venais de prendre le service près de S. M. et me trouvais seul dans la salle d'attente, MM. Berthier, Duroc, Bessières et Caulaincourt se promenant dans un jardin de plain-pied avec le salon, lorsque je vis entrer un officier général d'une belle et imposante tournure, ayant sur sa tête un chapeau à plume blanche dont une des cornes était fortement ébréchée par le fait d'une balle ou d'un éclat d'obus: « L'Empereur est-il dans son cabinet, me dit-il? — Oui, mon général, répondis-je; si vous désirez lui parler, je vais en prévenir M. le Grand Maréchal qui est dans le jardin. — C'est inutile, » et me poussant, il ouvre la porte du cabinet et y pénètre, à ma grande stupéfaction. Un instant après, ces messieurs rentrant, je rends compte de ce qui venait de m'arriver. « Il fallait, me dit le maréchal Bessières d'une manière sévère, vous mettre en travers de la porte et faire attendre le visiteur; mais quel est-il? — Je l'ignore, Monsieur le maréchal, et n'ai point l'honneur de le connaître. »

Dans ce même moment, une voix forte et animée se faisant entendre: « Oh! parbleu, je ne m'étonne plus, s'écria le prince de Neuchâtel, il n'y avait que Lannes capable de s'introduire ainsi. » En effet, c'était lui, que je voyais pour

la première fois. Il sortit peu après, causa quelques instants avec ces messieurs et partit. Dans la soirée, on disait que le maréchal Lannes avait eu une explication avec l'Empereur, dans l'intention de le détourner de l'armistice qu'il voulait accorder, et qu'il avait demandé le commandement de l'avant-garde.

Ce fut dans la journée du 24 que le général Duroc, grand maréchal du Palais, porta à l'empereur Alexandre le traité d'armistice, en attendant les négociations qui devraient avoir lieu pour conclure la paix.

Le 25, eut lieu l'entrevue des deux empereurs sur un radeau, établi sur le Niémen par le général d'artillerie Lariboisière. Cette entrevue des deux plus puissants princes de l'Europe a eu trop de retentissement pour que j'en retrace ici toutes les particularités. Je rappellerai seulement, comme un des faits les plus extraordinaires, le séjour du Czar et du roi de Prusse au milieu de l'armée française, ayant chacun un bataillon de leur garde dans la ville, et n'ayant d'autre table que celle de Napoléon. La reine de Prusse, remarquable par sa beauté et la part active qu'elle avait prise dans cette guerre, vint aussi embellir par sa présence la réunion des trois monarques. (Elle n'arriva que le 28 avec son époux.)

La paix étant tout à fait décidée, et le traité définitif une affaire de temps, des rapports bienveillants s'établirent bientôt entre les deux armés. Nous profitâmes de cette heureuse circonstance, mon frère et moi, pour obtenir du maréchal Bessières la permission de passer dans le camp des Russes afin d'y rencontrer notre cousin germain, le marquis de Laizer, aide de camp du général en chef le comte Beningsen. Lorsque nous débarquâmes sur les bords du Niémen, nous vîmes écrit sur un poteau : « Messieurs les officiers français sont invités à ne pas pénétrer

dans le bivouac des Baskirs, peuple à peu près sauvage, arrivé depuis peu à l'armée. » En effet, le jour où notre avant-garde approchait de Tilsit, elle rencontra cette troupe qui n'avait pour armes que des flèches qu'elle décochait en fuyant, à la manière des Parthes; aussi, cette manière de combattre excita le rire de nos soldats qui trouvaient de tels adversaires bien peu redoutables.

En arrivant aux postes avancés, j'y trouvai par l'effet du plus heureux hasard le jeune comte de Levachow avec lequel j'avais eu jadis les relations les plus intimes à Naples. Nous nous embrassâmes avec toute l'effusion de notre âge, en rappelant à notre souvenir cette époque, si peu éloignée, de bonheur et de plaisir. Il nous apprit qu'il était lui-même aussi aide de camp du général en chef et, par conséquent, camarade de notre cousin et qu'aussitôt après avoir rempli la mission dont il était chargé, il irait le prévenir de notre présence. Il revint une demi-heure après en nous annonçant que Laizer, retenu par son service, ne pourrait nous voir que le lendemain, et nous nous séparâmes après avoir reçu du comte de Levachow la promesse de sa visite à Tilsit.

Ainsi qu'il avait été convenu, je me rendis au camp russe, mais seul, mon frère étant de service. Mon cousin attendait sur le bord du Niémen, et ce fut avec une mutuelle satisfaction que nous nous retrouvâmes après une séparation de plusieurs années.

Lorsque l'Armée de Condé quitta la Pologne pour aller sur les bords du Rhin, Maurice de Laizer, qui en faisait partie, entra au service de Russie par la protection de Louis XVIII qui obtint de le faire admettre, bien que fort jeune, dans l'état-major de l'armée, et, avec ce puissant appui, sa bonne conduite et son instruction, il avança rapidement. Lorsque nous nous retrouvàmes, il était capi-

taine aide de camp du général en chef Beningsen et décoré de plusieurs croix; son chef auquel il me présenta me fit un accueil bienveillant et m'engagea à déjeuner. Mais lorsqu'il connut ma position militaire, il ne fut sorte de questions qu'il ne me fît sur l'Empereur et nos généraux. En quittant le comte Beningsen, mon cousin me promena dans le camp et me conduisit près du chef des Cosaques Jlovaïsky; ce jeune lieutenant général, d'une tournure très distinguée, parlant le français avec la plus grande pureté, fut d'une amabilité parfaite; il fit manœuvrer devant moi un peloton de Cosaques et m'offrit en le quittant un beau yatagan que j'avais admiré. Le lendemain, je lui envoyai un très joli fusil de chasse que, fort heureusement, je pus me procurer. Le 26, les deux empereurs montèrent à cheval pour passer en revue la Garde impériale dont l'air martial et la magnifique tenue semblaient produire une vive impression sur l'autocrate. En arrivant sur le front des Gendarmes d'ordonnance, surpris de voir une troupe toute galonnée en argent, il demanda ce que c'était: « Ce corps, lui répondit l'Empereur, est composé des meilleures familles de France, ce qui doit vous donner une idée de l'esprit national de notre pays. » Alexandre s'arrêta quelques instants devant les Gendarmes d'ordonnance en leur adressant des compliments flatteurs sur leur dévouement et leur magnifique tenue.

Le 28, l'Empereur accompagné du Czar, du roi de Prusse et du grand-duc Constantin, fit manœuvrer le corps du maréchal Davout.

Le 30, eut lieu le banquet monstre donné par la Garde impériale à la garde russe et prussienne; les Gendarmes d'ordonnance furent chargés de festoyer les Chevaliers gardes russes, magnifique corps d'élite de cavalerie.

Le 1er juillet, les Gendarmes d'ordonnance et la cavalerie de la Garde impériale quittèrent Tilsit pour se rendre à Kœnigsberg et parcoururent cette distance de 34 lieues en trois jours, tandis que Napoléon, avec son infanterie, restait à Tilsit pour y signer le traité de paix, le 9 de ce même mois. Ils arrivèrent le lendemain dans la nuit à Kœnigsberg, tout encombré par plusieurs administrations et quantité d'employés que le duc de Rovigo, gouverneur de la ville, fit évacuer pour faire place au quartier général et à la Garde impériale. Grâce à cette mesure, nous fûmes logés, mon frère et moi, dans un fort bel hôtel appartenant au comte de Lehndorff qui, par une coïncidence des plus heureuses, avait beaucoup vu mon père à Paris avant la Révolution; aussi, il n'est sorte de prévenances dont nous ne fûmes l'objet par cette aimable et nombreuse famille, au milieu de laquelle nous passâmes quinze jours, dont le souvenir ne devait jamais s'effacer de ma mémoire. Nous trouvâmes en ville la 4e compagnie des Gendarmes d'ordonnance, forte de 100 chevaux, commandée par le prince de Monaco, arrivée depuis trois jours et très affligée de n'avoir pas partagé nos travaux; elle venait de recevoir l'ordre d'aller rejoindre la 5e à Berlin, ce qui semblait confirmer les bruits fâcheux de notre dislocation, pour satisfaire à la jalousie que nous inspirions dans l'idée du sort brillant qui nous était réservé. Je fus chez le prince de Neufchâtel dont la bienveillance m'était assurée et qui me confirma cette triste nouvelle, en m'ajoutant que l'Empereur récompenserait dignement le dévouement et la conduite honorable de notre corps; puis il m'engagea à me trouver le lendemain dans le salon de réception où tous les officiers de la Garde avaient le droit de se présenter. Cette recommandation me semblait de trop bon augure pour y manquer. Lorsque j'entrai dans la salle, une grande

partie de la Maison militaire de l'Empereur s'y trouvait, ainsi que plusieurs généraux, colonels et quelques officiers de la Garde de tous grades; puis, arriva l'Empereur accompagné du prince de Neufchâtel. Il se promena doucement, en adressant quelques paroles bienveillantes aux uns et aux autres; lorsqu'il s'approcha de moi, le cœur me battit plus fort que dans la baraque de Heilsberg; il me fixa un moment, et je crus apercevoir un léger sourire lorsque le prince me dit: « S. M. vous a nommé adjudant-major au 5e régiment de Hussards. — Oui, oui, hussards », dit l'Empereur en s'éloignant; ce qui me valut, lorsqu'il fut parti, force compliments et de poignées de main, entre autres de mon cousin, Edmond de Talleyrand de Périgord, capitaine au 5e Hussards, lequel, venant d'être nommé aide de camp du prince de Neufchâtel, me fit cadeau de ses uniformes et équipements, présent d'autant plus précieux qu'étant de la même taille, j'étais revêtu le lendemain de la magnifique pelisse, blanche et or, du nouveau corps auquel je venais d'appartenir.

Le 12 juillet, le maréchal Bessières fit monter à cheval les Gendarmes d'ordonnance pour leur annoncer au nom de S. M. l'Empereur qu'ils étaient licenciés, mais que S. M., voulant donner preuve de sa satisfaction de la brillante conduite qu'ils avaient tenue depuis leur institution, les conservait tous dans l'armée. En effet, parut le lendemain le travail qui avait été fait à cet égard.

Le général comte de Montmorency fut attaché à la Maison militaire de l'Empereur et fait gouverneur de Rambouillet; tous les officiers passèrent dans la ligne avec un grade supérieur, et les Gendarmes d'ordonnance furent placés sous-lieutenants dans les différents régiments de cavalerie. Quant à ceux de la 4e et 5e compagnies qui

n'avaient pas fait la campagne, ils durent faire partie des Vélites à cheval de la Garde impériale, et au bout d'un an passer officiers. Ainsi fut dissous ce corps d'élite, dont le début fut si brillant et dont l'avenir était assuré si la paix n'était pas venue détruire ses espérances.

IX

AU 5e HUSSARDS

Le 13 juillet, la Garde impériale se mit en marche pour rentrer en France, et, dans la même journée, l'Empereur partit pour Paris, tandis que les officiers nouvellement promus étaient dirigés sur les corps auxquels ils appartenaient. Quant à mon frère et à moi, nous ne quittâmes Kœnigsberg que cinq jours après, emportant dans nos cœurs un reconnaissant souvenir de la douce et bienveillante hospitalité dont nous avions été l'objet au milieu de la belle et nombreuse famille de Lehndorff pendant seize jours. Notre séparation ressemblait au départ d'enfants quittant le toit paternel pour faire un voyage de long cours, par les soins et les attentions dont nous étions entourés. Sachant que nous allions parcourir un pays ruiné par la guerre et encore occupé par de nombreuses troupes, l'on remplit mon petit fourgon de provisions de toutes espèces que, vainement, nous voulions refuser. Ce fut le 18 juillet que nous quittâmes ce toit hospitalier, ayant pour compagnons de voyage Naucaze, de Montravel et Charles de Montulé, devant nous séparer tous les quatre à Marienwerder pour nous diriger chacun sur nos corps respectifs.

Notre réunion se composait de quatre maîtres, cinq

domestiques et quatorze chevaux, chacun de nous en ayant trois, et mon fourgon étant attelé de deux petits chevaux polonais conduits par un jeune garçon. Contraint de laisser à l'hôpital mon brave et fidèle Bourbonnais avec une fièvre typhoïde qui me laissait peu d'espoir de le revoir jamais, ce fut donc sur mon cosaque Tilsit que dut se reporter toute ma confiance; au reste je n'avais qu'à me louer de sa conduite et de son intelligence.

La route que nous avions à suivre se trouvant encombrée par deux corps d'armée, dont l'un était dirigé sur l'Espagne tandis que l'autre allait prendre ses quartiers en Pologne et en Silésie, nous adoptâmes la détermination d'abandonner chaque soir les lieux d'étape et de tâcher de rencontrer quelque habitation éloignée de la route pour y passer la nuit.

Le premier jour, ce fut après avoir fait huit lieues que nous trouvâmes, à une demi-lieue dans les terres, le château de Phoren où l'intendant, en l'absence de son maître, nous reçut avec les démonstrations les plus bienveillantes, bien que peut-être elles ne fussent pas très sincères. Il est vrai cependant qu'il refusa le montant des dépenses que nous avions faites, en cela se conformant, disait-il, aux ordres de son maître.

Le lendemain, parcourant un magnifique pays en suivant les bords du Frichs-Haff, nous fîmes quinze lieues pour atteindre le superbe château de Tolknit, avec l'intention d'y faire un séjour, afin de reposer nos chevaux de cette forte journée.

A peine étions-nous établis qu'un sous-officier des Guides du prince de Neuchâtel y arriva pour faire le logement de sa troupe, avec la prétention de nous en faire déguerpir; mais, résolus à jouir de notre droit de priorité, malgré les menaces du sous-officier se disant porteur d'un ordre,

nous lui signifiâmes que ce serait avec ses chefs que nous aurions à nous entendre. Le seigneur châtelain de ce beau manoir tremblait de tous ses membres à l'idée d'être témoin d'une rixe sanglante, et ne fut rassuré, à l'approche des Guides, qu'au moment où il entendit le capitaine blâmer sévèrement la conduite du sous-officier. Il résulta de ce petit incident que nous passâmes fort gaiement notre séjour et que notre hôte en fit les honneurs de la manière la plus affable et avec une recherche de luxe dont, en le quittant, nous lui témoignâmes toute notre reconnaissance. Nous abandonnâmes non sans regret l'agréable séjour de Tolknit en y laissant les Guides qui devaient attendre les équipages du prince de Neufchâtel. Quant au prince, l'Empereur l'avait emmené avec lui. Après huit heures de marche, nous arrivâmes à Elbing; mais cette ville regorgeant de troupes, nous dûmes faire encore une lieue dans les terres afin d'atteindre une ferme dans laquelle nous trouvâmes, fort heureusement, du fourrage pour nos chevaux et où les provisions de mon fourgon nous évitèrent de mourir de faim.

Le lendemain, plus heureux que la veille, nous trouvâmes dans la jolie ville de Marienbourg l'officier payeur du 5e Hussards qui parvint, non sans peine, à nous loger dans une auberge au moment où un détachement de dragons en sortait. Deux jours après, nous entrâmes à Marienwerder où naguère, avant la campagne, nous étions restés deux mois.

Ce fut après un repos de cinq jours que nous dûmes nous quitter pour prendre chacun la direction de nos corps respectifs : mon frère sur Berlin, et moi vers les frontières de la Pologne. Cette séparation nous fut d'autant plus pénible que, n'appartenant pas au même corps d'armée, il était présumable que nous serions longtemps sans nous voir.

Ce fut le 28 juillet que chacun de nous, isolément et fort tristement, suivit sa route ; la mienne se fit pendant trois jours d'une manière assez désagréable, le pays ayant été complètement dévasté par la guerre ; c'est ainsi que j'arrivai à Thorn, assez belle ville située sur la Vistule et très fortifiée par l'Empereur. Cette partie de la Pologne, qu'il me fallut parcourir dans une longueur de 42 lieues, offrait une aridité désespérante; coupée par des bois de sapins, elle était peuplée de loin en loin par de chétifs villages, quelques petits bourgs sous la domination usuraire des juifs. Je fus encore trop heureux d'avoir recours à eux, ce qui me permit d'arriver sans encombre, après sept jours d'une marche fatigante, à la petite ville de Villembourg où je trouvai le général Pajol dont la brigade se composait des 5e et 7e hussards ; sa réception remplie de bienveillance fut accompagnée d'une invitation à passer la journée près de lui.

Le lendemain, 7 août, doit être compté comme un des jours heureux de ma carrière militaire, par la manière affectueuse dont je fus admis à faire partie de cette nouvelle famille de braves, et, par une circonstance non moins favorable, il fallut que, ce même jour de mon arrivée, le régiment disséminé dans ses cantonnements dût se trouver réuni pour une revue du commissaire des guerres.

Le colonel, prévenu par une lettre d'avis de l'état-major général de l'armée, m'accueillit d'une manière d'autant plus gracieuse qu'à cette lettre d'annonce était jointe une apostille signée du prince de Neuchâtel. Présenté au corps d'officiers, je fus peu d'instants après reconnu dans mon grade d'adjudant-major sur le front du régiment en bataille, et, le soir, un punch flamboyant, donné par le colonel, me mit bientôt en rapport avec mes nouveaux camarades. Peu de jours après, j'entrai en fonction de ma nouvelle

position, genre de service très actif (il n'y a dans la cavalerie que deux adjudants-majors par régiment) et assez difficile, mais apprécié par l'Empereur qui le disait être la pépinière des meilleurs officiers.

Le 5e régiment de Hussards, qui venait d'être cité plusieurs fois dans cette dernière campagne où il avait perdu plus de 300 hommes, était un des plus beaux régiments de l'armée pour son élégant et magnifique uniforme, consistant dans une pelisse blanche avec galons, ganses, olives et tresse en laine jaune et fourrure noire, dolman et pantalon bleu de ciel garnis de galons, de tresses et de franges en laine jaune, gilet rouge avec ganse et galons jaunes, ceinture cramoisie à nœud en laine rouge, sabretache fond blanc avec un aigle en cuivre, bordée d'un large galon, et, au bas, le n° 5 ; sabre courbé à fourreau en cuivre, deux pistolets et une petite carabine, colback à flamme blanche avec jugulaire en chaînons de cuivre ; le petit uniforme à la mamelouk avec tresse en laine. Même uniforme pour les officiers, seulement la passementerie et les ornements en or et la distinction du grade sur les manches et le pantalon. En grande tenue de gala, pantalon blanc et or, le dolman avec ceinture et bottines de maroquin rouge avec de très petits éperons. Le harnachement du cheval consistait dans une selle à la hussarde, garnie de cuivre à l'extrémité postérieure, schabraque bleu de ciel avec galon jaune, porte-manteau rond en drap bleu de ciel avec galon jaune aux extrémités ; poitrail portant un cœur en cuivre, brides ornées de cuivre et mors sans bossette.

Le colonel, nommé Dery, était un créole de la Martinique, âgé de trente et un ans ; destiné au barreau, il avait fait d'assez bonnes études, mais la Révolution lui ouvrant une carrière plus analogue à ses goûts, il s'engagea dans le 1er régiment de Chasseurs, devint le camarade de lit de

Murat et obtint assez rapidement l'épaulette par plusieurs actions d'éclat. Sa tournure distinguée, son éducation et sa bravoure déterminèrent Murat à le prendre pour aide de camp à son retour d'Egypte, avec le grade de chef d'escadron, et il le fit nommer colonel au 5me Hussards après la bataille d'Iéna.

Sans vouloir entrer dans la politique, je dirai seulement que le traité de Tilsit stipulant des indemnités considérables, la création d'un royaume de Westphalie pour Jérôme Bonaparte et un remaniement de la Pologne, quatre corps d'armée durent occuper le pays conquis jusqu'à ce que toutes les conditions de ce traité eussent reçu leur pleine et entière exécution, et, à cet effet, les troupes furent réparties en Prusse, en Pologne, dans la Silésie et la Hesse.

La brigade du général Pajol faisant partie du corps d'armée du maréchal Davout, nous reçûmes l'ordre de nous diriger sur Varsovie où nous arrivâmes le 23 août, après avoir traversé un pays sablonneux, misérable et complètement ruiné par la guerre. Le 5me Hussards resta seulement quarante-huit heures dans cette belle capitale, après lesquelles il fut réparti dans des cantonnements assez mauvais pour la troupe, mais où les officiers trouvèrent une bienveillante hospitalité dans les nombreux châteaux qui couvraient le pays. C'est dans cette partie de la Pologne qu'était situé le majorat de 200 000 livres de rente du maréchal Davout avec un magnifique château. Non loin de ce beau manoir se trouvait la Galicie autrichienne, en face de laquelle furent établis des postes d'observation bien que nous ne fussions pas en guerre avec cette puissance, mais sur l'avis que son armée se renforçait considérablement sur ses frontières.

A peine étais-je établi depuis quelques jours au château

de Czelemtziky chez le comte Wurschow, dont l'accueil me faisait présager un séjour agréable au milieu de sa famille, que je fus appelé près du colonel afin de recevoir ses instructions sur une mission que j'aurais à remplir très incessamment. Puis, cette affaire de service terminée, il me remit le brevet de chevalier de l'ordre de la Fidélité de Bade que venait de lui adresser pour moi le prince de Neuchâtel. Cette faveur, à laquelle je ne m'attendais nullement, me fut expliquée plus tard.

Lors de la paix de Tilsit, des croix étrangères furent données aux officiers de la Maison de l'Empereur et à la Garde impériale : le corps des Gendarmes d'ordonnance y fut naturellement compris pour deux, et je reçus la mienne comme ayant été décoré le premier de ce corps.

La mission dont je fus chargé avec l'autorisation du maréchal Mortier, dont le quartier général était à Breslau, fut de me rendre en cette ville à l'effet d'y établir, sous ma surveillance spéciale, des ateliers pour le régiment, y faire confectionner des effets d'équipement, remettre l'armement en état, et recevoir une remonte assez considérable dont nous avions un urgent besoin.

« *A mon père,*

« Breslau, le 13 décembre 1807.

« Lorsque ma dernière vous annonçait notre changement de position, j'ignorais, mon père, quel en serait le résultat, mais, aujourd'hui, je puis non seulement vous rassurer sur les craintes que cela vous causait, mais en même temps vous mettre à même d'apprécier tous les avantages que je puis retirer de ma situation présente. Le régiment auquel j'appartiens a beaucoup souffert dans cette dernière campagne, ayant toujours formé l'avant-garde de l'armée avec

le 7e Hussards commandé par Edouard Colbert, mon camarade de pension; ces pertes vont être promptement réparées au moyen de la conscription et de belles remontes fournies par le Meklembourg.

« Le poste d'adjudant-major que j'occupe (il n'y en a que deux dans la cavalerie) demande de l'activité, de l'intelligence et de l'instruction militaire; cette dernière qualité laisse beaucoup à désirer, mais, avec un bon vouloir, l'aide de la théorie jointe à la pratique, je suis certain d'être avant peu parfaitement au courant; mais le difficile de mon emploi, c'est de savoir conserver la confiance du colonel et l'amitié des officiers avec lesquels il faut être à chaque instant dans des rapports de service plus ou moins agréables. Jusqu'à présent, je n'ai rien à désirer à cet égard, mes nouveaux camarades ayant vu sans jalousie la place de faveur que j'ai obtenue; aussi ferai-je tout mon possible pour me maintenir dans ces bonnes dispositions. En ce moment je suis chargé ici, à Breslau, d'une mission assez importante qui demandera une grande surveillance; j'ai dû établir différents ateliers pour le régiment, tant pour la confection des équipements et la réparation de l'armement, et je dois aussi recevoir sous ma responsabilité une remonte considérable dont nous avons un besoin urgent.

« Breslau est une fort belle ville, capitale de la Silésie prussienne, occupée par le maréchal Mortier, qui y a son quartier général, de nombreuses administrations et plusieurs généraux desquels j'ai reçu un accueil bienveillant, entre autres les généraux Suchet et Becker, ce dernier ayant des rapports avec l'Auvergne par son mariage avec la sœur de Desaix, le héros de Marengo. Breslau était avant cette dernière guerre la place la plus forte de la Silésie; ce fut le corps d'armée de Jérôme Bonaparte composé de Saxons, de Wurtembergeois, de Bavarois et quelques corps d'ar-

mée français qui en firent le siège; la défense des Prussiens fut vive; la place, entourée de fortifications garnies de 200 bouches à feu et 6000 hommes d'infanterie, résista assez longtemps, mais finit par capituler le 5 janvier 1807, ce qui entraîna la soumission de toute la Silésie et la complète destruction des fortifications qui furent entièrement rasées. La ville, située sur l'Oder, est grande, riche, commerçante et très populeuse; la haute société y est très nombreuse et fort accueillante : aussi se passe-t-il peu de jours qui ne soient employés en concerts, bals ou soirées, dans lesquels les officiers français sont admis avec le plus grand empressement. C'est dans ces cercles, peuplés de femmes charmantes, que je termine assez régulièrement mes journées et j'y trouve d'amples dédommagements à mes ennuyeux travaux. Mais, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est un club féminin, offrant tous les agréments imaginables, dans lequel les patronnesses mettent autant de grâce que d'importance dans leurs fonctions, s'occupant sans cesse d'être agréables à tout le monde. Admis, par l'intervention de mon hôte, dans ce cercle où viennent aussi plusieurs généraux et officiers de l'état-major du maréchal, j'y ai trouvé deux Françaises : l'une est la femme d'un général de division, l'autre la baronne d'A... qui jouit ici de la même réputation de beauté qu'à Paris, son mari occupant une des premières places administratives du pays conquis. Plusieurs salles élégamment meublées servent, les unes pour les jeux de commerce des dames et des hommes d'un certain âge; une autre, au milieu de laquelle se trouve une vaste table ronde, est couverte d'albums, de dessins, de gravures et de quantité de jolies corbeilles renfermant différents ouvrages à peine commencés pour ne finir peut-être jamais; puis, vient la salle de concert, où l'on entend de la musique parfaite, et

enfin celle où l'on danse, presque toujours la mieux garnie et la plus habitée. Vous devez penser tout ce que peut offrir d'agréable une semblable réunion composée de femmes charmantes, gracieuses, aimables, où règnent la joie, le plaisir, la danse et les jeux unis au meilleur ton, sans en exclure certaines intrigues de cœur suivies de douces liaisons qu'on refuse rarement aux vainqueurs...

« A ces détails, qui vous prouveront qu'on peut allier les plaisirs aux affaires, est venu se joindre un incident de la plus haute gravité et dans lequel je me suis trouvé jouer un rôle à la vérité fort secondaire, mais qui fut sur le point de troubler la bonne harmonie qui régnait entre nous et les habitants. Déjà plusieurs duels avaient eu lieu avec des officiers prussiens sans emploi, toujours provoqués par ces derniers, lorsque le 2 décembre, le maréchal Mortier, voulant célébrer l'anniversaire du sacre de Napoléon, donna un bal magnifique où furent invitées toutes les personnes marquantes de la ville. Il faut croire que, dans ce nombre, peu d'hommes y vinrent par affection, mais, du moins, ils s'y conduisirent à peu près tous de la manière la plus convenable. Cependant un ex-colonel prussien, causant avec trois personnes, en allemand, tint des propos si injurieux sur l'Empereur que le capitaine d'artillerie Gourgaud, avec lequel je me trouvais, qui les entendit et qui parlait parfaitement cette langue, lui dit : « Monsieur, si vous n'étiez pas ici, je vous donnerais une « paire de soufflets, et si vous avez un reste d'honneur, je « vous engage à les considérer comme les ayant reçus. — « Parfaitement, répond le colonel, et j'espère demain vous « mettre hors d'état d'en parler. » Tout ceci se passait d'une manière si froidement calme que nul, excepté les témoins, ne pouvait se douter qu'au milieu de la musique, des danses et de la joie, se préparait un horrible drame.

« Quant à Gourgaud, d'un caractère chevaleresque, d'une bravoure remarquable et avec l'insouciance de ses vingt-trois ans, il me serra la main en me donnant rendez-vous chez lui pour le lendemain matin à 6 heures et s'en fut danser comme si de rien n'était. Seulement, il me dit bas à l'oreille, en me quittant, de tâcher de voir le colonel pour lui demander quelle arme il choisissait; je ne tardai point à le joindre et il me dit : « Le pistolet, c'est plus tôt fait; » nous nous quittâmes froidement. Cependant, appréciant toute la gravité de cette affaire, dans laquelle il fallait une victime par la manière dont elle était engagée, ma responsabilité de témoin me causait une telle anxiété que j'avais complètement oublié la danseuse qui m'avait accordé la valse qu'on jouait en ce moment, lorsque le général Suchet s'en apercevant : « Eh bien ! me dit-il, la princesse Czer-
« niskowa vous attend impatiemment et votre négligence
« pourrait vous faire perdre ses faveurs, car vous savez
« qu'elle est exigeante et jalouse. — C'est vrai, mon géné-
« ral, répondis-je, je vais lui faire mes excuses et la prier
« de me laisser libre un moment, ayant à vous entretenir
« sur une chose fort importante et dans la crainte d'en
« perdre l'occasion. — Mais c'est donc bien grave? — Exces-
« sivement. — Eh bien ! allez vous dégager de votre mieux
« et venez metrouvez dans le cabinet du maréchal, nous y
« serons seuls. » En effet, la chose se fit ainsi, et j'informai le général de tout ce qui s'était passé : « C'est vrai que
« c'est très grave, me dit-il, ce colonel est le cousin ger-
« main du général Tauzin qui a été tué en défendant Bres-
« lau, il jouit ici d'une grande considération, mais ce
« n'était point une raison pour injurier l'Empereur. J'ap-
« prouve fort la conduite du capitaine Gourgaud pour
« lequel je forme des vœux bien sincères; vous avez bien
« fait de m'instruire de cette affaire et je me charge d'ar-

« ranger cela avec le maréchal ; seulement tâchez qu'on « n'en parle pas dans le bal. » Je pus l'en assurer, et nous rentrâmes dans le salon, moi ayant la conscience de ce que je venais de faire dans l'intérêt de mon camarade. Peu après, je rentrai chez moi fort impressionné par ce qui devait se passer dans quelques heures.

« Dès la pointe du jour du 2 décembre, un petit billet du commandant d'artillerie Fleuriot me prévenait qu'il viendrait dans la matinée me prendre avec une voiture. En effet, au coup de sept heures nous partîmes, Gourgaud, le commandant, un chirurgien-major et moi, emportant une boîte de pistolets et une épée de combat. Vingt minutes après nous étions sur le terrain choisi, où arrivèrent, presque en même temps, le colonel Tauzin avec ses deux témoins. « Messieurs, dit ce premier, dans le français le « plus correct, il est inutile, je pense, d'entrer en expli- « cations sur le motif qui nous conduit ici ; j'ai reçu l'in- « sulte la plus grave qu'on puisse faire à un militaire, je « veux donc en tirer vengeance vous laissant le soin d'en « régler les conditions. » Après ces paroles, les pistolets visités furent chargés, deux épées plantées à trois pas de distance et les deux antagonistes placés à quinze pas avec la faculté de marcher et tirer à volonté, après trois coups frappés dans les mains.

« Gourgaud m'avait chargé de dire qu'il consentait à recevoir le premier feu et demandait qu'après les quatre coups tirés sans résultat, on se battît à l'épée ; le colonel refusa noblement la première proposition et accepta la seconde. Cette affaire ainsi arrêtée avec le plus grand calme, le baron de Fretzingen fut chargé de donner le signal. Deux coups partirent en même temps et le colonel frappé en pleine poitrine s'affaissa en disant. « Je suis « mort. » Nous nous empressâmes tous autour de lui ; notre

médecin lui donna les premiers soins et on le transporta dans sa voiture. Aussitôt rentré en ville, je fus rendre compte au général Suchet du résultat du combat; il en informa sur-le-champ M. le maréchal Mortier. Pendant deux jours, on espéra sauver le blessé, mais il survint une hémorragie avec un redoublement de fièvre qui emporta le malheureux colonel.

« Cette affaire mit un peu de froid dans la société. Gourgaud fut envoyé en mission, les Prussiens retinrent leur langue, et comme de toute chose, on n'y pensa plus[1].

« Je me suis laissé entraîner à cet épisode, mon père, en vous donnant quelques détails sur mon séjour à Breslau; il faut me pardonner ce bavardage qui, au fait, doit être pour vous d'un bien faible intérêt; mais il en est parfois de la plume et de la pensée comme d'une partie de chasse dont souvent le but est détourné, mais auquel on revient; et c'est aussi ce que je vais faire en vous parlant de mon frère. Vous savez que nous sommes séparés et déjà bien éloignés l'un de l'autre sans savoir quand et comment nous pourrons nous revoir, n'ayant d'autre consolation que celle de nous écrire. Sa dernière lettre m'a fort affligé en m'annonçant la mort de mon brave et fidèle Bourbonnais que j'avais été contraint de laisser à l'hôpital de Kœnigsberg attaqué d'un espèce de typhus qui laissait peu d'espoir de le sauver, et je vous joins ici le faire-part qu'il vient de m'adresser sur le décès de ce fidèle serviteur :

« On ne revient jamais du rivage des morts.
Tu sauras, mon ami, qu'après de vains efforts,
Ton premier écuyer, de glorieuse mémoire,
A terminé ses jours, point au sein de la gloire,

1. C'est ce même Gourgaud qui devint plus tard premier officier d'ordonnance de Napoléon, le suivit à Sainte-Hélène, revint en France

Mais dans certain séjour, dans cet endroit fatal
Que pour trancher enfin nous nommons hôpital.
J'ignore maintenant si la pompe funèbre
A dû répondre en tout à cet homme célèbre;
Mais je crains qu'un cercueil simplement fabriqué
Ne contienne aujourd'hui ce corps inanimé.
Je le sens, je le vois, cette nouvelle affreuse
Devra faire à ton cœur une plaie douloureuse.
Mais enfin, mon ami, ce grand homme n'est plus!
Borne donc tes chagrins, tes regrets superflus,
Accorde tes bienfaits au successeur modeste,
L'habitant du Niémen, aussi brave que leste,
Que *Bourbonnais*[1] forma, que lui-même il choisit,
Qu'il se plut à dresser en dirigeant *Tilsit*[2].
Maintenant que j'ai su compatir à tes peines,
Permets que dans ton sein je verse aussi les miennes.
Tu sais combien l'amour a, sur mon confident,
De pouvoir et d'attraits? Tu connais son penchant?
Hélas! Il payera cher tous ses plaisirs faciles,
Ces grossiers rendez-vous de filles inhabiles.
L'Esculape en ce jour veut traiter mon gaillard
Comme le fut jadis l'amoureux Abeilard.
Tu comprends son effroi!...... »

« Je suis surpris que mon frère ne vous ait point donné des détails sur son colonel, car cela vous eût rappelé que lors de notre émigration à Dusseldorf, il était avec d'Avaray et Le Pelletier de Morfontaine, un de mes amis intimes; plus âgé que moi de deux ou trois ans, son physique agréable et ses talents remarquables comme musicien et

après son décès, en 1830 fut fait lieutenant général, aide de camp de Louis-Philippe et est mort pair de France.

1. C'est ce brave serviteur qui, à l'affaire de Neutgarden en Poméranie, vint combattre près de moi, ainsi que je l'ai écrit dans le temps.

2. Tilsit est le Cosaque prisonnier auquel je donnai ce nom en le prenant à mon service et dont la fidélité, ainsi qu'on le verra, n'a eu de terme que le jour où il eut, près de moi, la tête emportée par un boulet de canon.

peintre le faisaient fort rechercher dans la société. Plus tard, lorsque les Français vinrent sur les bords du Rhin, alors que, malgré mes quatorze ans, vous m'envoyiez à l'Armée de Condé, mon homonyme Hippolyte de Piré, dont le père était rentré en France, se mit dans une barque, traversa le fleuve et fut s'engager dans un régiment de hussards, où sa brillante conduite le fit promptement nommer officier. Plus tard, il vint à Paris où sa réputation de bravoure, son superbe physique joints à ses talents, lui méritèrent les faveurs d'une femme remarquable par sa beauté et dont la position la mit à même de faire obtenir de l'avancement à son protégé. De Piré devint chef d'escadron, aide de camp du prince de Neuchâtel, et, fait colonel de chasseurs à cheval dans la campagne de Tilsit, il eût désiré m'avoir dans son régiment; mais ayant été désigné spécialement par l'Empereur au grade d'adjudant-major au 5e régiment de Hussards, il dut renoncer pour le moment à ses bonnes dispositions à mon égard, lorsque, le hasard plaçant mon frère sous ses ordres, il lui fit l'accueil le plus empressé et m'écrivit qu'il avait souvent à la pensée le souvenir de nos jeunes années et combien il serait heureux de trouver l'occasion de m'en donner des preuves.

« Adieu, mon père; à bientôt. »

« Landsberg, 28 décembre 1807.

« La date de cette lettre, cher frère, doit te faire penser que Breslau n'est plus pour moi qu'un souvenir, puisqu'en ce moment j'en suis éloigné de plus de 60 lieues. Cependant mes impressions sont encore trop vives pour ne pas t'en retracer une partie, laissant de côté celles dont il est inutile de t'entretenir et qui appartiennent à l'âge des passions. Tu sais que le motif de mon séjour dans cette

ville, qui a été de trois mois, consistait dans la mission dont j'étais chargé; je l'ai remplie consciencieusement, surtout par l'envoi de 132 chevaux et le refus de 18 que vainement voulait m'imposer un major, chargé des remontes dont je veux oublier le nom. Il ne me restait donc plus qu'à rejoindre le 5e Hussards, lorsque je reçus une lettre fort aimable du colonel, m'annonçant le prochain départ du régiment et son passage par Breslau, et m'autorisant à l'y attendre; déjà même, je faisais mes adieux de devoir et de sentiment, lorsque cette nouvelle m'arriva et c'est à cette circonstance que je dois d'avoir été témoin et acteur d'un événement dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire et que je vais te raconter dans tous ses détails et la vérité la plus exacte. Mais, avant, je commencerai par te rendre compte d'un déjeuner peu moral auquel j'assistais, donné par le colonel de dragons Lamothe. Il y avait les généraux Fournier, Lahoussaie, Auguste Colbert et Pajol, le colonel Laferrière-Lévêque du 3e Hussards, puis l'adjudant-major du Coëtlosquet avec pareil nombre de beautés prussiennes et polonaises. Un incident vint troubler momentanément notre gaieté bruyante, pour faire place à un spectacle qui m'eût semblé invraisemblable, si je n'en n'avais été témoin, et pour lequel je fus loin de partager l'admiration de plusieurs convives. On était au dessert; le vin de Champagne coulait à flots et les têtes commençaient à s'échauffer, lorsque parut un dragon d'ordonnance, porteur d'un pli pour le général Fournier dont il demandait un reçu. « C'est juste, mon garçon, lui dit le « général, je vais t'en donner un qui ne s'effacera pas, » et, lui remettant l'enveloppe à la main : « Tiens, place-toi au « bout de la salle, le bras tendu, si tu n'as pas peur. — Je « ne connais pas ce mot-là », répondit le dragon en se mettant en position sans témoigner la moindre émotion.

« Alors, le général, prenant un des pistolets du colonel Lamothe, vise, perce l'enveloppe d'une balle et donne 40 francs à l'ordonnance. Celui-ci en souriant se mit en position de nouveau en ajoutant : « Mon général, si vous « voulez y mettre votre paraphe, je suis tout prêt. » Fort heureusement cette épreuve ne se renouvela pas, et le dragon se retira après avoir avalé d'un trait une bouteille de vin.

« J'avoue qu'il ne me fut pas possible de partager l'hilarité presque générale ; cette scène produisait sur moi une pénible émotion, et j'admirai beaucoup plus le courageux sang-froid du dragon que l'adresse du général. Le surlendemain, le chef de bataillon Do..., attaché à l'état-major général, venant d'être nommé colonel d'infanterie avec injonction de partir sur-le-champ pour l'Espagne où se trouvait son régiment, voulut inaugurer sa nomination par un punch auquel furent invités plusieurs généraux et autres officiers de tous grades, dont je faisais partie. Une séance de ce genre ne pouvait guère avoir pour accessoires que le punch, la pipe et le jeu, aussi il en fut ainsi ; une boîte remplie de dés servit d'armes aux combattants et la lutte commença. Pendant quelque temps, les chances furent assez égales ; mais enfin elles tournèrent d'une manière tellement favorable au nouveau colonel qu'en peu d'instants il eut devant lui une masse d'or et d'argent considérable.

« J'allais me retirer, lorsque Charles du Coëtlosquet, s'approchant de moi, exigea la promesse que nous sortirions ensemble. Peu à peu, tout le monde s'étant écoulé, nous restâmes seuls avec l'heureux amphytrion. « Monsieur le colonel, » lui dit mon camarade en prenant négligemment sur la table les trois dés, cause de nos désastres communs, « il est minuit moins un quart, vous voudrez

« bien, j'espère, nous donner notre revanche jusqu'au « moment où l'heure sonnera. — Qu'à cela ne tienne, lui « répondit celui-ci, car je suis véritablement honteux de « mon bonheur. » Je déclarai ne vouloir plus jouer, trouvant ma perte de douze frédérics d'or plus que suffisante pour ma bourse. « Sois tranquille, — me dit Charles, avec « le plus grand sang-froid, — j'en ai perdu quinze comptant, « j'en dois trente-sept et tout cela s'arrangera. Monsieur le « colonel me fera une déclaration écrite dans laquelle il « stipulera n'avoir rien à me réclamer et en outre nous « restituera l'argent comptant que nous avons perdu. »

« Je croyais que le punch avait tourné la cervelle à mon camarade; mais celui-ci, avec le même calme : « N'est-ce « pas, Monsieur le colonel, lui dit-il, qu'avant le coup de « minuit vous aurez satisfait au désir que je viens d'ex- « primer. — Je ne puis concevoir, repartit le colonel, la « signification d'une mauvaise plaisanterie; je la trouve « même aussi déplacée qu'impertinente et, n'était la dis- « tance des grades qui existe entre nous, je vous deman- « derais sur-le-champ la satisfaction de votre insolence. »

« Stupéfait de tout ce que j'entendais sans y rien comprendre, sinon qu'un orage terrible et sanglant était sur le point d'éclater, je ne tardai point à être instruit de ce dont il s'agissait.

« Monsieur le colonel, lui dit Charles, le grade n'est pour « rien dans toute cette affaire; je respecterais vos épau- « lettes, si vous en étiez digne; mais une chose certaine « c'est que Hippolyte et moi, qui ne sommes que capitaines, « nous avons le droit de vous faire baisser les yeux. Ce- « pendant, comme homme, je suis tout prêt à vous don- « ner satisfaction de l'insulte que vous croyez avoir reçue « de moi; mais, en ce moment, il vous reste seulement « cinq minutes pour exécuter mes volontés, et je vous

« déclare que, ce temps passé, c'est entre les mains de « M. le maréchal que seront déposés les dés pipés avec « lesquels vous avez escroqué notre argent. »

« Le colonel, pâle, tremblant de colère, dans un paroxysme effrayant, se lève brusquement, s'empare d'un pistolet, fait feu sur mon ami et le manque. Sautant aussitôt sur mon sabre pour en percer ce misérable, j'allais me jeter sur lui, lorsque deux soldats de planton, attirés par la détonation entrent dans la chambre : « Retirez-vous, dit le « colonel, je ne vous ai point appelés; » puis, reprenant son sang-froid : « Messieurs, nous dit-il, j'ai failli être un « assassin, je suis à votre disposition, mais un semblable « soupçon m'avait exaspéré; recevez mes excuses sur cet « affreux emportement. — Non, Monsieur, lui répondis-je; « le fait est vrai ou faux, et la réparation doit être écla- « tante; nous allons sur-le-champ envoyer chercher plu- « sieurs des personnes qui ont passé la soirée ici et les « dés seront brisés en présence de nous tous; voyez si « vous y consentez ? — Non, reprit avec fureur cet ignoble « personnage, prenez tout l'or et l'argent qui est sur la « table et je m'engage à ne jamais rien réclamer de ce qui « m'est dû, mais rendez-moi les dés et que cette affaire « soit oubliée, car, de quelque manière qu'elle tourne, le « résultat en serait toujours affreux pour moi. — Impos- « sible, lui dit Charles qui n'avait pas bougé de dessus sa « chaise et conservait un calme imperturbable, il me faut « votre déclaration par écrit, ou je vous déshonore à la « face de toute l'armée ainsi que vous le méritez. »

« Cette terrible scène semblait ne pouvoir se terminer, lorsqu'il me survint une idée pour tâcher d'arranger cette épouvantable affaire.

« Je proposai que le colonel reconnût par écrit, de la manière la plus simple, qu'il avait reçu de Charles l'argent

que celui-ci devait, puis qu'à l'instant, nous nous emparerions de toutes les sommes gagnées pour les donner à une pauvre famille française, établie en ville depuis plusieurs années; que les dés seraient brisés et jetés au feu sans examen et qu'à ce prix nous nous engagions à garder le silence.

« Le billet fut écrit d'une main tremblante; Charles en fit froidement la lecture, le plia comme s'il voulait le conserver, puis le livra aux flammes avec les dés. Nous emportâmes 3 465 francs produits de l'escroquerie, pour en faire l'usage décidé, sans même en distraire notre perte, et, en quittant cet homme méprisable, nous lui signifiâmes de ne jamais nous parler si l'occasion de nous rencontrer se présentait.

« Ainsi se termina cette dégoûtante et ignoble affaire.

« A la pointe du jour, le colonel partit pour la Catalogne, emportant notre mépris et le regret de savoir des braves commandés par un chef aussi indigne [1].

« Trois jours après cet événement, le régiment arriva à Breslau que nous quittâmes le surlendemain. Notre marche, qui a duré huit jours par un froid excessif, n'a pas laissé que d'être très fatigante, le régiment étant tous les

1. Pour en finir sur ce sujet, je dirai que le colonel D...* maitre d'armes avant la Révolution, fut destitué sous l'Empire pour malversations, et lors de la Restauration se présentait comme une victime; il devint maréchal de camp, puis lieutenant général avec une réputation militaire fort équivoque et ayant acquis une espèce de célébrité politique qui s'est éteinte pour faire place au mépris général...

Quant à mon ami, sa carrière fut brillante et honorablement acquise; la Restauration le trouva colonel de hussards; il devint lieutenant général dans la garde royale, directeur du personnel au ministère de la Guerre; donna sa démission à la Révolution de Juillet et vint comme Cincinnatus labourer ses champs et mourir en emportant le souvenir et les regrets de ses compagnons d'armes.

* (*Il s'agit ici du général Donnadieu.*) F. M.

jours détaché dans les villages, moins le chef-lieu, habituellement occupé par l'état-major et la compagnie d'élite. C'est ainsi que nous avons atteint Landsberg, fort jolie ville de la Prusse, située sur la Wartha, très populeuse, commerçante et habitée par des familles considérables dont nous reçûmes le meilleur accueil. Logé chez le bourgmestre de l'endroit, ce digne magistrat m'a offert, avec toute sorte d'aménité, un bon gîte, une table appétissante toujours garnie d'excellents vins, et par-dessus tous ces avantages, la société de sa famille parmi laquelle se trouvait une charmante et aimable personne, parlant parfaitement le français, très bonne musicienne et d'un caractère peu farouche. Cet aperçu doit te prouver que nous sommes destinés à passer un agréable quartier d'hiver, si toutefois l'on veut bien nous y laisser, faisant des vœux bien sincères pour que ton gîte soit aussi confortable que celui dont je suis en possession en ce moment.

« Adieu donc, cher frère; ne me laisse plus languir si longtemps à me donner de tes nouvelles, et quelles que soient tes distractions, fais-y trève un moment en faveur de ton meilleur ami. »

« *A Charles de la Bédoyère à Milan.*

« Je ne puis t'exprimer, mon ami, tout le plaisir que m'a fait éprouver ta bonne et aimable missive. Ce souvenir de ta part était la meilleure preuve de ton constant attachement payé d'un retour bien sincère; j'eusse pris même cette initiative, mais ayant appris que tu avais quitté le 11e Chasseurs sans connaître ta nouvelle destination, j'attendais fort impatiemment que tu m'en informasses.

« Te voilà donc aide de camp du prince Eugène; tu ne pouvais certes avoir un meilleur patron, tant par sa haute position et ses talents militaires que par ses qualités per-

sonnelles que je puis d'autant mieux apprécier qu'il n'a point oublié l'intimité qui existait entre nos deux familles avant la Révolution et les premières impressions de notre enfance.

« Tout ce que tu me dis sur la cour de la Vice-reine, son entourage, cette belle ville de Milan et les fêtes qui s'y donnent, est rempli d'intérêt et ne fait qu'augmenter ma satisfaction de te voir placé dans une sphère si analogue à ton caractère : aussi je ne doute nullement de tes succès et du brillant avenir qui t'est réservé.

« Il paraît, au reste, que la fortune sourit aux Gendarmes d'ordonnance, en voyant le comte de Montmorency attaché à la Maison militaire de l'Empereur, D'Arberg chambellan, Carion de Nisas colonel de dragons, Sourdis chef d'escadron des mameluks, d'Albuquerque aide de camp du maréchal Lannes, De Vence attaché à Murat, d'Aremberg officier d'ordonnance de l'Empereur, d'Albignac colonel aide de camp du roi de Westphalie, Norvins de Montbreton qui a quitté le sabre et est maintenant magistrat, et tant d'autres plus ou moins avantageusement placés. Quant à moi, j'ai cru devoir, quoique bien à regret, remercier le général Suchet de l'honneur qu'il me faisait en me proposant d'être son aide de camp, lui objectant que la manière spéciale dont l'Empereur m'avait nommé si publiquement adjudant-major au 5e régiment de Hussards m'imposait le devoir d'en remplir l'emploi. C'est aussi ce que je fais avec zèle et entraînement, ce dont mon colonel paraît satisfait par les marques de bienveillance dont je suis l'objet. Ce poste, comme tu sais, demande beaucoup d'activité et une certaine réserve; jusqu'à présent, j'ai lieu de croire avoir réussi par l'affection que me témoignent mes camarades.

« La ville que nous occupons en ce moment est si bien habitée, que les fêtes s'y succèdent, malgré les charges

imposées au pays qui ne doit être évacué qu'après le payement intégral des subsides de guerre : il est vrai de dire que l'Empereur, par une décision bienveillante, vient d'ordonner que tout ce qui serait fourni en nature ou en argent compterait en défalcation. En conséquence de cette décision, des états bien en règle, visés par les chefs de corps et approuvés par un commissaire des guerres, devenaient les pièces comptables des autorités civiles du pays. Une autre décision non moins importante, qui prouve combien l'Empereur s'occupe du bien-être de ses troupes, c'est la gratification accordée à chaque gradé pendant tout le temps que nous séjournerons en Prusse (toujours en défalcation de ce que doit payer cette puissance), ce qui double nos appointements et nous permet de vivre d'une manière tout à fait luxueuse et profitable au commerce du pays.

« Je pourrais te donner quelques détails sur une fête que les officiers du régiment ont donnée aux dames de la ville et qui a duré quarante-huit heures ; mais je craindrais de ta part un sourire dédaigneux en pensant que tu es au milieu d'une population où les passions sont toujours en ébullition et le plaisir de tous les instants. Mais, je préfère te donner une idée des jouissances refusées aux douceurs du climat de l'Italie et dont nous usons amplement : ce sont les courses en traîneaux, la chasse aux loups et aux sangliers que nous faisons en grands seigneurs, c'est-à-dire avec des meutes superbes et l'assistance des paysans.

« Le résultat de notre dernière excursion a été deux sangliers, trois loups, un renard et deux lièvres. Cette belle journée, dirigée par le jeune comte de Mohlendorff, s'est terminée par un banquet vraiment royal, offert dans sa belle résidence, où se trouvaient réunies bon nombre de femmes remarquables par leur beauté, leur élégance et surtout

leurs gracieuses manières, ce qui prouve que chaque pays a ses spécialités et que tout gît dans la manière de les apprécier.

« Certes, lorsque nous combattions les armées prussiennes, prétendues invincibles, nous étions loin de prévoir d'aussi heureux résultats, bien que la victoire nous fût assurée par le génie qui nous guidait; mais, trouver chez le vaincu l'aménité et toutes les douceurs de l'hospitalité, c'est une surabondance de vertus qui fait l'éloge des Prussiens, si toutefois la crainte n'en est pas le mobile. Au reste, quoi qu'il en soit, le mieux est de jouir du présent sans s'occuper de l'avenir, et, à cet égard, nous pouvons nous flatter de remplir dignement cette mission.

« Ton ami de cœur. »

Le colonel Dery, cité pour plusieurs actions d'éclat, jouissait à l'armée d'une brillante réputation et joignait à cela une véritable passion pour son régiment, avec un désintéressement et une loyauté peu commune.

Fier de la réputation qu'il avait acquise dans cette dernière campagne, il n'avait qu'un but, qu'une pensée de tous les instants : c'était de faire du 5e Hussards le plus beau corps de l'armée, bien qu'il en fût déjà le plus élégant par son brillant uniforme, et, à cet effet, il voulait employer les 40 000 francs dont l'avait gratifié l'Empereur, et y joindre aussi les économies consiérables qu'il était parvenu à réaliser pendant la campagne, où les réquisitions s'étaient faites dans l'armée d'une manière peu morale.

Depuis la paix, des ordres très sévères avaient fait cesser ces profits illicites dont plusieurs généraux avaient largement profité.

L'Empereur, ainsi que je l'ai dit, avait, sur les subsides de guerre, accordé un supplément de solde aux officiers, mais

aussi déterminé des gratifications aux régiments qui avaient le plus souffert. De ce nombre était la brigade du général Pajol qui fut désignée pour 80 000 francs; déjà le 7e Hussards avait touché son indemnité, lorsque le colonel Dery réclama celle de son régiment; on ne lui envoya qu'un bon de 25 000 francs. Surpris de ce mécompte, il refusa de recevoir cette somme, et, sans avoir égard à ses justes réclamations, deux mois s'écoulèrent sans entendre parler de rien; puis, survint notre départ pour quitter le corps d'armée dont nous faisions partie. Ce fut alors que le colonel prit la détermination de m'envoyer à Berlin, près de M. Daru, trésorier général de l'armée. J'en reçus un accueil d'autant meilleur qu'avant mon entrée au service, lorsque j'étais à Paris, j'allais fort assidûment aux soirées dansantes que donnait son épouse.

En prenant lecture de la lettre du colonel, je m'aperçus non seulement de sa surprise, mais aussi de son mécontentement.. « Avez-vous, me dit-il, le bon de 25 000 francs? — Le voilà, Monsieur, lui dis-je, en le lui présentant. — Veuillez me le confier et surtout gardez le silence sur la gravité de cette affaire; je vous assure d'avance le payement intégral des 40 000 francs; mais, auparavant, il faut que j'écrive au payeur divisionnaire de Breslau; vous resterez ici jusqu'au retour de sa réponse. Je vous présenterai au maréchal Victor afin que vous assistiez aux fêtes qui doivent avoir lieu pour l'arrivée de son épouse, et je vous prie de vous rappeler que, pendant votre séjour, votre couvert sera toujours mis à la table de Mme Daru qui sera charmée de vous revoir. »

En effet, pendant le temps que je restai à Berlin, j'eus aussi l'honneur de dîner chez M. le maréchal et j'assistai comme témoin fort actif aux trois bals magnifiques qui furent donnés l'un par lui, un autre par Mme Daru et le

troisième par le comte de Moltke, un des plus grands seigneurs de ce pays, où se trouvèrent réunies tout ce que Berlin renfermait de personnes les plus marquantes de cette belle capitale. Le dixième jour, je me remis en route pour le régiment avec les 40 000 francs, et nous apprîmes peu après que le payeur avait été suspendu. Lorsque je fus prendre congé du maréchal Victor, il m'annonça que le 5e Hussards avait été sur le point d'aller en Espagne, mais que, par une nouvelle disposition, il devait très incessamment retourner en Silésie. Cette nouvelle attrista beaucoup le régiment et peut-être encore davantage les habitants avec lesquels nous avions été pendant près de deux mois dans des rapports tellement intimes qu'il ne se passait pas de semaine sans bals ou soirées des plus animés, et que la Légion polonaise, qui devait nous remplacer, était loin d'offrir les mêmes sympathies.

L'avant-veille de notre départ, nous fîmes nos adieux à la ville en donnant un dernier bal aux beautés qu'elle renfermait, bien certains qu'il y aurait quelques larmes amères répandues en souvenir de la pelisse blanche.

Dès la pointe du jour du 19 février 1808, nos trompettes firent entendre le signal du départ. Une cavalcade des habitants de la ville nous accompagna pendant quatre lieues jusqu'à une superbe verrerie, où nous trouvâmes un splendide déjeuner, dernier témoignage de l'affection que la bonne conduite du régiment s'était attirée.

Tel fut le terme de nos relations avec cette bienveillante population, au milieu de laquelle nous venions de passer deux mois d'une manière bien certainement plus agréable que dans la meilleure garnison de France.

Le second jour de notre marche fut marqué par un incident dont je crois devoir retracer le principe comme souvenir historique. Il est peu de régiments qui n'aient à

transmettre des antécédents plus ou moins intéressants qui deviennent ordinairement le sujet des conversations des corps de garde et des bivouacs et, de cette manière, se perpétue aussi bien que s'écrit l'histoire.

L'on sait, par exemple, que les hussards datent du règne de Louis XV et que les trois premiers régiments furent créés par les comtes de Bercheny, de Chamboran et le prince d'Esterhazy, seigneurs hongrois qui les formèrent à leurs frais et dont les hommes furent pris dans leurs seigneuries auxquels ils donnèrent le costume national de leur pays; plus tard, les autres furent assez généralement composés d'Alsaciens et de Lorrains. Le 5e formé peu de temps avant la Révolution par le duc de Lauzun, prit le nom de son fondateur et dut à l'infortunée Marie-Antoinette son brillant uniforme qu'il conserva jusqu'à la Restauration. Mais, sous l'Empire, il fut ordonné, au grand mécontentement des hussards, de supprimer la queue et les cadenettes, coiffure à laquelle ils tenaient essentiellement et dont on n'obtint que difficilement la suppression par la résistance des colonels qui regardaient cet ornement comme inhérent à la tenue. Le 5e Hussards fut le dernier régiment qui fut contraint de se soumettre. Plusieurs fois, sur le point de faire exécuter cet ordre, le colonel avait cédé au chagrin de la troupe; mais une dernière injonction formelle du ministre de la Guerre ne permettant plus de différer davantage, il fallut céder à la nécessité, et à cet effet, je proposai au colonel d'en finir tout d'un coup sans laisser aux hussards le temps de la réflexion; il adopta mon idée qui eut un plein succès. Ordinairement notre marche était partagée par une halte plus ou moins longue pour laisser reposer les chevaux et les ressangler : ce fut ce moment-là qui fut choisi.

Le régiment, pied à terre, la bride dans le bras gauche,

reçut le commandement de mettre le sabre à la main et de faire par le flanc droit; puis, dans cette position, l'ordre fut donné à chacun de couper la queue de son chef de file; cette exécution se fit spontanément et d'une manière si prompte et si inattendue qu'en moins de quelques minutes, huit cents queues restèrent sur le terrain que nous abandonnâmes aussitôt sans laisser aux hussards la faculté de faire leurs adieux à un ornement auquel ils tenaient tant. Le soir ils n'y pensaient plus, et la coiffure à la Titus devint pour toujours celle des hussards du régiment. Deux jours après, nous arrivâmes à la petite ville de Gurhau occupée par le 3e Hussards, sous les ordres du colonel Laferrière-Lévêque. Le soir, les deux régiments fraternisèrent avec tout l'abandon de frères d'armes heureux de se rencontrer. Accaparé par mes collègues, les deux adjudants-majors et le capitaine Lantivy, un de mes amis, ils parvinrent à me faire déroger à mes habitudes en me faisant boire outre mesure, par suite des nombreux toasts auxquels il fallait répondre et qui finirent par me faire succomber. Reconduit dans mon gîte, déshabillé et mis dans un lit, un sommeil léthargique s'ensuivit, jusqu'à la pointe du jour, qui fut troublé par un mouvement saccadé, au pied de mon lit, dont je ne pouvais me rendre compte; inquiet et conservant la conscience de ma soirée bachique, dans laquelle cependant je n'avais pas tout à fait perdu la raison, je sentais que mon lit s'agitait par une cause extraordinaire; alors, m'empressant d'écarter les rideaux, quelles ne furent pas ma surprise et ma stupéfaction de voir un corps humain suspendu à un piton dans le plafond, qui se balançait en raison des mouvements que l'agitation du vin me faisait faire sur ma couche. Enfin, ne pouvant plus douter d'un fait aussi inexplicable, allongeant la main jusqu'au pied du lit, j'acquiers la conviction

qu'un corps est là, suspendu sans vie : je crie, j'appelle mon hussard qui recule d'effroi en voyant mon compagnon de nuit.

Cependant la maison est bientôt en l'air et remplie par les voisins qui témoignent leur douleur, mais non leur surprise, de ce fatal événement qui devient aussitôt public. Ce malheureux était le pasteur de l'endroit, chez lequel je logeais. Attaqué d'une maladie chronique, il avait tenté plusieurs fois de se détruire, mais la surveillance avait jusqu'alors mis obstacle à ses funestes projets.

Il paraît constant que, pendant la nuit, profitant d'un moment favorable à ses desseins, il avait pensé que ma chambre était le lieu le plus convenable, et peut-être même ayant été témoin de ma rentrée, avait-il jugé qu'il ne trouverait aucune opposition de ma part puisque j'étais complètement étourdi par le vin ; tant est que ce malheureux était passé de vie à trépas ; une corde en forme de nœud coulant était autour de son col ; il avait dû monter sur mon lit pour la passer dans le piton placé au plafond, et se laissant pendre de tout son poids, il avait été étouffé aussitôt. Je fus sur-le-champ chez le commandant de place lui faire le récit de cette funeste catastrophe ; un procès-verbal fut dressé et l'affaire terminée, mais j'emportai un souvenir ineffaçable de cette lugubre et terrible aventure. Le surlendemain, en arrivant à Breslau, j'accompagnai le colonel chez le maréchal Mortier, afin de connaître les nouveaux cantonnements qui nous étaient destinés ; mais, ne pouvant nous y établir avant qu'ils ne fussent évacués par les troupes qui les occupaient, nous dûmes séjourner en ville, fâcheuse circonstance, ainsi qu'on va le voir, et qu'on aurait pu éviter en nous faisant rester à Wolhau où nous avions couché la veille.

Ce séjour fut malheureusement marqué par une rixe de

cabaret dont les résultats furent des plus funestes et sur le point de l'être encore davantage : quatre grenadiers furent tués, trois portés à l'hôpital dans le plus triste état, ainsi qu'un pontonnier et un artilleur; six hussards furent aussi blessés très grièvement et un tué.

Lorsque j'arrivai sur le lieu de cette scène déplorable, le combat était près de recommencer avec d'autant plus d'acharnement qu'il arrivait des soldats de différents régiments et que plus de cinquante hussards étaient accourus. Enfin, avec l'aide de plusieurs officiers, nous parvînmes à faire rentrer chacun dans ses quartiers et de fortes patrouilles circulèrent pour maintenir l'ordre et la tranquillité.

Mais, pendant cet événement et par une véritable fatalité, il s'en passait un autre non moins funeste, qui pouvait avoir les suites les plus désastreuses. Un officier de dragons, jouant au billard avec le lieutenant Pierre, de la compagnie d'élite du 5e Hussards, lui ayant tenu un propos insultant sur la discussion d'un coup, celui-ci en exigea sur-le-champ une satisfaction dans le café même où la dispute avait eu lieu. L'officier de dragons, percé de part en part d'un coup de pointe, expira sur-le-champ; quatre de ses camarades voulurent le venger et défièrent les officiers du régiment : les sabres furent aussitôt tirés et les adversaires se placèrent vis-à-vis les uns des autres en travers du billard, déjà même ils se portaient des coups qui n'eussent pas tardé à devenir funestes, lorsqu'un détachement d'infanterie qu'on avait été chercher, vint séparer les combattants; presque en même temps, le général Lahoussaie et les colonels Dery et Lamothe qui se promenaient sur la place, informés de ce triste et malheureux événement, se transportèrent aussitôt au café où leur présence produisit le meilleur effet.

Des explications eurent lieu à la suite desquelles les of-

ficiers de dragons eux-mêmes furent obligés de reconnaître que leur infortuné camarade avait été l'agresseur.

La paix fut faite et l'on emporta le corps sanglant et inanimé de ce malheureux jeune homme qui s'était attiré cette terrible punition.

Dans la nuit même, partit le régiment afin d'éviter de nouvelles collisions.

« Grosstrelitz, 20 mars.

« Si vous voulez bien, mon père, jeter un coup d'œil sur la carte de Prusse, vous y verrez, par la date de ma lettre, que nous avons quitté notre agréable séjour de Landsberg pour nous enfoncer dans la Silésie où vient de m'arriver une aventure incroyable, bizarre et vraiment extraordinaire et dans laquelle, ce qui va vous surprendre, vous vous êtes trouvé jouer le rôle principal.

« Peu de jours après notre arrivée dans nos nouveaux quartiers, envoyé par le colonel pour inspecter les cantonnements, je me trouvai logé chez le curé d'Oberglogau. Ce digne pasteur en apprenant mon nom s'empressa de me faire l'accueil le plus cordial et me demanda si j'étais parent ou fils du comte d'Espinchal, jadis colonel de dragons. Sur ma réponse affirmative : « Soyez le bienvenu, me dit-il ; votre présence ici me cause d'autant plus de satisfaction que je conserve à votre père l'affection la plus vraie, et vous-même, ne m'êtes point étranger, car je vois bien que c'est de vous dont un de mes enfants, qui paraît vous être fort attaché, me parlait dans plusieurs de ses lettres, notamment la dernière datée de Berlin. »

« Fort intrigué de ce que j'entendais, mes oreilles et mes yeux n'y pouvaient rien comprendre, et cette perplexité eût pu durer, si le bon curé ne s'était empressé de

me donner la clé de cette énigme. « Je suis, me dit-il, le marquis de Bombelles. Élevé avec votre père au collège d'Harcourt, nous contractâmes, dès cette époque, une de ces liaisons d'enfance qui pouvait d'autant moins s'effacer qu'il existait entre nos familles les relations les plus intimes.

« Nous avons été faits colonels le même jour, en nous mariant, et, au moment de la Révolution, j'étais ambassadeur à Venise. Je donnai ma démission et me retirai à Berlin avec ma famille, sous la protection du roi dont les bontés et les égards ne se sont jamais démentis. Je supportai avec résignation la perte d'une fortune considérable ; mais la mort de ma femme, qui me fut enlevée presque subitement, me fut un coup d'autant plus affreux, que je restais avec trois garçons et une fille, sans aucun avenir pour mes malheureux enfants. La religion vint à mon secours : j'entrai dans les ordres, et la cure où je suis me fut donnée par le roi qui daigna y ajouter une pension de 6000 francs. Mes enfants sont aujourd'hui au service d'Autriche. Louis, l'aîné que vous avez vu à Berlin chargé d'affaires de cette cour, s'est trouvé en rapport avec Napoléon qui lui a donné des marques non équivoques de son estime, en lui proposant pour moi un évêché en France, ce que je n'ai pas cru devoir accepter, préférant finir mes jours au milieu de cette population reconnaissante du peu de bien que j'ai pu lui faire.

« Maintenant, mon enfant, ajouta ce respectable pasteur, lorsque vous écrirez à votre père, dites-lui que son vieil ami ne l'oubliera jamais et qu'il vient d'éprouver en ce jour un véritable bonheur. »

« Cette rencontre, aussi imprévue qu'extraordinaire, et les détails que je vous en donne vous causeront certainement un bien grand étonnement, mais ce qu'il y a de vrai-

ment intéressant, c'est de voir la gaieté, l'amabilité, l'esprit et la douce piété du bon curé qui jouit dans cette contrée de la plus grande considération.

« Contraint de quitter ce toit hospitalier après une résidence de trois jours, je ne voulus pas me séparer de votre digne et respectable ami sans assister aux prières qu'il adresse au dispensateur de toute chose. Cet hommage qui me fut inspiré par le spectacle de ses vertus m'attira de sa part un sourire bienveillant, lorsqu'il m'aperçut dans l'église, après avoir terminé le saint sacrifice de la messe, et, au moment où je pris congé de lui, voulant lui baiser la main, il me serra contre sa poitrine en me donnant sa bénédiction comme il l'eût fait pour son fils.

« Il me serait difficile de vous dire le temps que nous sommes destinés à passer dans ce pays; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Autriche augmentant son armée et semblant faire des préparatifs qui n'ont rien de bienveillant pour nous, il pourrait fort bien arriver qu'une nouvelle lutte s'engageât. Du moins cette pensée est assez générale parmi nos gros bonnets; surtout pour que l'Empereur laisse des forces aussi imposantes en Prusse, il faut croire qu'il n'ait pas une foi bien robuste dans la paix faite avec l'empereur d'Autriche. Quant à moi, je serais charmé de voir rompre la monotonie de notre vie tranquille.

« Adieu, mon père; à bientôt. »

Près de deux mois s'étaient écoulés dans la vie monotone des cantonnements, lorsque le colonel Dery, réclamant vainement des effets d'habillement et d'équipement d'absolue nécessité, fut informé confidentiellement de la mauvaise administration du dépôt établi à Namur. Il vint en parler au maréchal Mortier qui écrivit aussitôt au ministre de la

Guerre pour solliciter l'autorisation d'envoyer un officier avec une mission spéciale à cet égard. La réponse ne se fit point attendre, et ce fut sur moi que le colonel daigna jeter les yeux pour mener à bonne fin cette importante et délicate affaire, à laquelle se joignit celle de faire confectionner à Metz toutes les passementeries nécessaires aux officiers.

Ce fut le 1er mai que je quittai le régiment pour me rendre d'abord à Breslau, où le payeur général, en vertu de l'ordre dont j'étais porteur, solda mes frais de poste pour l'aller et le retour. Je fus ensuite chez le maréchal Mortier qui me remit un volumineux paquet pour le prince de Neuchâtel, m'ajoutant qu'il n'était pas très pressé, ce qui me fit présumer que le service militaire devait entrer pour peu de chose dans cette mission, surtout lorsque la duchesse de Trévise m'en fit une recommandation particulière. Il en résulta cela d'avantageux pour moi qu'un ordre me fut remis pour faire fournir des chevaux de réquisition jusque sur les bords du Rhin, ce qui me fit mettre en poche les frais de poste destinés à un emploi plus agréable. En arrivant à Berlin, un heureux hasard me fit acheter à très bon compte une petite calèche légère et solide, vendue à l'encan à la mort d'un fournisseur, et par suite de ce même bonheur je rencontrai un de mes anciens camarades des Gendarmes d'ordonnance, le capitaine Montulé, du 2e Chasseurs, se rendant à Liège, à qui j'offris une place. Cette circonstance était d'autant plus singulière que nous avions quitté ensemble la France, en 1806, pour prendre du service.

Sur le siège de la voiture, se trouvait mon hussard de confiance, chargé de faire fournir les chevaux et activer leur course.

Six jours après avoir quitté Berlin, nous arrivâmes à

Mayence, et, le 2 juin, j'étais rendu à Namur où ma présence tout à fait inattendue et l'ordre impératif dont j'étais porteur furent très pénibles au major commandant le dépôt. Nous fûmes cependant d'accord en peu d'instants, bien que les termes de la mission du ministre de la Guerre m'aient placé dans une position exceptionnelle ; mais ce brave et digne officier, peu actif par suite de ses nombreuses blessures et souvent malade, n'avait cependant rien de plus à cœur que de prouver sa sollicitude pour les intérêts du régiment. Il n'en fut pas de même du capitaine d'habillement, et les doutes du colonel n'étaient que trop bien fondés ; il avait abusé de la confiance et de la bonne foi du major, car je trouvai un grand désordre et un déficit considérable dans les magasins, et ses livres étaient tenus avec une négligence coupable, qui ne prouvait que trop dilapidation ou incurie impardonnable. Cependant, la répugnance que j'avais à dénoncer un camarade me fit adopter le plan du major, qui lui-même pouvait se trouver compromis par son manque de surveillance. Il m'engagea sa parole qu'il me ferait livrer les effets d'habillement et d'équipement qui devaient être transportés au régiment, dans deux mois, à l'époque de mon retour de Metz et de Paris où j'avais des affaires à terminer. Tout en me rendant à cette promesse, je ne pus dissimuler l'obligation où j'étais de faire un rapport au colonel, promettant cependant de le présenter sous le jour le moins défavorable ; mais j'exigeai impérativement l'état réel des magasins au moment de mon arrivée au dépôt, me réservant de le détruire si tout ce que je devais recevoir à mon retour m'était livré et si la tenue des livres était en règle.

« Namur, 5 juin 1808.

« Mon colonel,

« Je ne vous donnerai pas l'itinéraire de ma route, la manière dont je voyageais ne me laissant guère le temps de faire des observations ; je vous dirai seulement, que, grâce aux avantages résultant de la guerre, je me suis trouvé avoir fait 255 lieues, traîné, alimenté, couché, sans autres déboursés que quelque menue monnaie aux postillons pour presser l'action de leurs chevaux et aux servantes des gîtes où je recevais l'hospitalité.

« Cela prouve les progrès de la civilisation qui place chacun à la hauteur des circonstances.

« Mon entrée à Namur s'est faite le 2 de ce mois, à la pointe du jour. Une heure après, mon apparition subite et si peu prévue par le major produisit l'effet d'une bombe au milieu d'un bivouac, surtout lorsqu'il prit connaissance du rescrit dont j'étais porteur.

« J'ai résisté comme de juste à ses pressantes sollicitations d'accepter un appartement chez lui, mais il m'a fallu pour cela une grande force de caractère dont vous apprécierez, j'espère, tout le mérite lorsque vous saurez que j'avais devant moi une femme charmante, tiède encore de la chaleur du lit qu'elle venait de quitter, coiffée d'un madras coquettement posé, d'une tournure leste et dégagée, enveloppée d'une robe de chambre indiscrète qui semblait provoquer les plus vifs désirs. Maintenant, joignez à cette séduisante désinvolture, un regard charmant, vif, mutin, une bouche ravissante appuyant avec les plus vives instances l'offre de son mari. Eh bien ! mon colonel, toutes ces séductions se sont évanouies devant le devoir, bien que la réponse de mes regards démentît celle de mes

paroles. Mais, toujours ferme dans mon refus et surmontant les effets de mon admiration, je priai le major de me faire conduire incontinent dans les magasins du régiment.

« Je ne puis vous dissimuler que l'ordre aurait pu y être mieux établi, et les confections des différents objets en plus grande quantité. Sur mon observation au capitaine d'habillement, celui-ci me répondit qu'il ne cessait de réclamer du ministre-directeur l'envoi des fournitures arriérées, qu'il attendait plusieurs colis annoncés, et qu'aussitôt reçus, les ouvriers seraient mis à l'œuvre de manière à pouvoir me livrer dans un bref délai les demandes faites en votre nom.

« Le capitaine Muller est ce que nous appelons communément une culotte de peau renforcée, dont les moustaches grises prouvent une ancienneté de service fort respectable; il doit le jour à la cohabitation d'un maréchal des logis et d'une vivandière des hussards de Lauzun.

« Comment est-il parvenu au grade qu'il occupe? C'est une chose complètement inconnue, car sa tournure et ses manières feraient difficilement reconnaître un officier de hussards, n'était l'uniforme dont il est revêtu; du reste, fort bon homme, de mœurs douces et tranquilles, ayant une femme dont les allures ne laissent aucun doute sur ses antécédents lors de son entrée dans ce monde, et possédant six enfants de la légitimité la moins incontestable, qui grandissent sous la protection de nos étendards.

« Loin de moi de vouloir accuser ce vieux troupier de dilapidation, concussion ou mauvaise foi; je l'en crois incapable, même par sa nature; mais il y a négligence et incurie.

« L'effet qu'a produit sur lui la connaissance des instructions dont vous m'aviez chargé à son égard et que j'ai cru devoir lui faire connaître, vous assure pour l'avenir un

officier d'habillement modèle. Veuillez donc lui conserver son emploi; la crainte de le perdre était la meilleure leçon qu'il pût recevoir, et vous prendrez, j'ose l'espérer, en considération les dix années d'inspection qu'il exerce dans les bottes et la couture. Du reste, je puis vous assurer la plus complète exactitude dans l'ordre dont je suis porteur : toutes vos commandes seront intégralement fournies; d'ailleurs le zèle du brave major en est une garantie qui doit vous rassurer, joint à la ferme volonté de répondre à la confiance dont vous m'avez honoré. Deux mois est l'époque à laquelle je dois recevoir toutes les livraisons qui seront escortées par un détachement de vingt hussards, montés et équipés, avec lequel je rejoindrai le régiment. D'ici là, j'irai à Metz remplir la mission dont vous m'avez chargé, et ensuite à Paris d'où je repartirai aussitôt l'avis du major.

« Quant aux autres détails sur le dépôt, vous saurez qu'il y a 250 hussards présents y compris les ouvriers, que la prochaine conscription doit en fournir 415, et qu'avant un mois 380 chevaux de remonte doivent arriver ici; ce qui formera un total de 400 hussards montés, destinés à joindre les escadrons de guerre; ainsi vous aurez, dans quelques mois, plus de 1200 pelisses blanches, avec lesquelles, j'espère, nous ferons de la bonne besogne, si, comme il faut le croire, l'occasion s'en présente.

« L'instruction des hommes n'est point en souffrance; leur tenue est parfaite, mais ce qui nuit au bien du service, c'est le séjour dans cette ville de trois dépôts de cavalerie; car, bien que la ville soit grande, les quartiers deviennent insuffisants lorsque les remontes arrivent.

« Aussitôt mon arrivée à Paris, j'aurai l'honneur de me présenter chez le ministre de la Guerre ainsi que vous me l'avez prescrit, et j'irai voir le chef d'escadron Perrin dont l'état paraît désespéré, ainsi que me l'a dit le major. Je

n'oublierai, comme vous devez le penser, aucune de vos commissions vous priant en échange de vouloir bien me rappeler au souvenir de Mmes de Schemmichow et de la jolie petite comtesse Tinzin, à qui je n'oublierai pas d'apporter une collection de souliers pour ses petits pieds mignons.

« Veuillez aussi avoir l'extrême obligeance de dire à mon collègue Othenin que je lui recommande particulièrement la surveillance de mes chevaux, et qu'avant peu de jours je serai au milieu de sa famille, qu'il me tarde beaucoup de connaître. Je vous prie aussi d'assurer le général Pajol que je ne manquerai certainement pas de remettre en main propre la lettre qu'il m'a donnée pour sa femme et que je rapporterai à Édouard Colbert ses uniformes si toutefois son tailleur les a confectionnés.

« Sur ce, mon colonel, veuillez recevoir la nouvelle assurance de l'attachement et du dévouement que je vous ai voués pour la vie.

« HIPPOLYTE D'ESPINCHAL.

« *P.-S.* — J'oubliais de vous dire qu'à mon passage à Breslau j'avais été chargé d'un paquet de la duchesse de Trévise pour Mme de Visconti, fort heureusement adressé au prince de Neuchâtel avec la griffe du maréchal, ce qui a inspiré le respect de la douane. »

Huit jours après le départ de ma lettre, j'arrivai à Metz où je passai cinq jours à faire les commandes relatives à la brillante tenue des officiers, qui durent m'être livrées dans un temps prescrit; puis je m'empressai d'aller rendre visite au général Schwartz auquel avait succédé le colonel Dery, et, bien que n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, j'en reçus l'accueil le plus empressé et il m'entretint

fort longtemps sur le régiment qu'il avait commandé pendant cinq ans. Peu de jours après, j'étais à Nancy, reçu dans la famille de mon camarade comme si j'en eusse fait partie, mais, ne pouvant y rester que quarante-huit heures, je pris l'engagement d'y revenir en partant pour l'Allemagne.

Je fis le voyage pour Paris avec d'autant plus d'agrément qu'ayant fait la connaissance du Dr Tissier (de Nancy), homme fort instruit et aimable, il voulut bien, des affaires l'appelant dans la capitale, accepter une place dans ma calèche.

X

SÉJOUR A PARIS

Le 25 juin, je m'empressai en arrivant à Paris d'aller surprendre ma mère dont les caresses, la satisfaction et la joie ne pouvaient être comparées qu'au bonheur dont j'étais enivré en la pressant sur mon cœur. Au plaisir de cette visite succéda pour elle la satisfaction d'apprendre que, selon toute apparence, je pourrais jouir du bonheur de la voir quelque temps. Le lendemain, le prince de Neuchâtel, en recevant le paquet dont j'étais porteur, m'engagea à dîner et me fit conduire dans l'appartement de Mme de Visconti pour qui était ce colis, souvenir de la duchesse de Trévise, qu'elle reçut avec la plus grande satisfaction.

C'est de cette époque que datent mes relations intimes avec cette aimable femme, remarquable par sa beauté et les qualités qui la faisaient chérir de tous ceux qui l'approchaient. La marquise de Visconti appartenait à une des premières familles de l'Italie. Berthier en devint éperdument amoureux lors de la première campagne d'Italie, et cette liaison ne s'est éteinte qu'à la mort du prince.

Lorsque je la vis pour la première fois, elle avait trente-six ans, mais son port majestueux, sa tournure noble et

élégante et sa figure charmante lui faisaient éclipser les femmes les plus jeunes et les plus fraîches. C'était le type de la beauté romaine, unie à la grâce française, joignant à cela les qualités du cœur et une originalité d'esprit qui acquérait un charme tout particulier par l'accent italien dont elle n'a jamais pu se défaire.

L'Empereur l'affectionnait beaucoup et prenait plaisir à causer avec elle. Mme de Visconti a eu des amants et beaucoup d'amis, j'ai été assez heureux pour être de ces derniers.

Plus tard, une paralysie la priva de la partie gauche du corps, mais, heureusement, la tête et le cœur ne s'en ressentirent point; toujours gaie, aimable, elle faisait le charme de la société nombreuse et choisie qui remplissait son salon, et le jour de sa mort, arrivée à ses soixante-seize ans, fut un deuil général pour ses amis.

Peu de jours après mon arrivée à Paris, lisant un *Journal de l'Empire* en déjeunant au café Tortoni, quelle ne fut pas ma surprise de voir ma nomination de chevalier du Mérite militaire de Bavière. Le comte de Lacépède, grand chancelier de la Légion d'honneur, chez lequel je me rendis aussitôt, me confirma cette faveur avec l'autorisation de l'Empereur et eut l'obligeance de m'en faire expédier sur-le-champ le brevet.

Le roi de Bavière (Maximilien-Joseph), colonel d'infanterie française avant la Révolution, sous le nom de prince Max des Deux-Ponts, était l'ami particulier de mon père avec lequel il n'avait jamais cessé de correspondre et auquel il avait donné des marques non équivoques de son attachement en plusieurs circonstances. Lorsqu'il apprit que mon frère et moi étions au service, il s'empressa, pour donner à mon père une nouvelle preuve de son affection, de nous honorer tous deux de son ordre militaire.

« Paris, 14 juillet.

« Vous serez bien surpris, mon père, en apprenant que je suis à Paris, rien n'est pourtant plus certain; mais ce qui affaiblit la satisfaction de me trouver dans la capitale, c'est l'impossibilité où je suis d'aller vous voir. J'en ai vainement sollicité la permission près du ministre de la Guerre; il m'a répondu qu'étant dans le cas de recevoir d'un moment à l'autre un ordre subit de départ puisque je ne devais la faveur de mon séjour qu'à la tolérance du prince de Neuchâtel, je ne quitterais donc Paris que pour aller à Metz et Namur, ma mission étant spéciale. Cette contrariété m'est d'autant plus pénible que, probablement, de longtemps, je ne trouverai une circonstance aussi favorable. Ma mission, qui n'a d'autre but que les affaires du régiment, présentait un côté qui me donnait un cauchemar de tous les instants, étant porteur de sommes considérables en billets du Trésor pour effectuer les payements que je dois faire; mais heureusement que M. Récamier m'en a soulagé au moyen d'une lettre de crédit.

« Mon arrivée ici a été marquée par un événement tout à fait inattendu et dont, je pense, vous aurez été prévenu avant moi par le roi de Bavière lui-même, puisque c'est à l'affection qu'il vous porte que je me trouve être décoré de son ordre militaire. Cette dernière faveur, jointe à celles dont je suis comblé depuis si peu de temps, me fait supposer qu'en venant au monde, nous sommes sous l'influence d'une bonne ou mauvaise étoile, et qu'à cet effet je pourrais bien avoir fixé la première, surtout en pensant qu'il y a vingt mois j'étais un pauvre garçon battant le pavé, courant les châteaux et les bals, lisant des romans, inutile à moi-même ainsi qu'aux autres et que, depuis cette

époque, admis dans la grande famille militaire, je me trouve aujourd'hui avec un grade honorable et trois croix à ma boutonnière. C'est, faut-il l'avouer, un bonheur auquel j'eusse refusé de croire du chiromancien le plus savant, en voyant surtout autour de moi tant de braves et dignes militaires poursuivis par une influence contraire.

« Vous devez bien penser que, tout en employant une partie de mon temps aux affaires, j'en réserve une autre au plaisir dont je ne suis pas encore tout à fait assez rassasié pour m'en priver; aussi vais-je beaucoup dans le monde; mais ce qui m'amuse, c'est la surprise d'anciennes connaissances en voyant ma figure ombragée d'une paire de moustaches et mon corps revêtu d'une pelisse éclatante de blancheur, toute resplendissante d'or et embellie par trois décorations : elles ne se doutent nullement que j'ai parcouru une partie de l'Allemagne avec de valeureux compagnons et que les balles et la mitraille me sont aussi familières qu'une partie de billard. Il y a peu de jours, me trouvant invité à dîner chez l'archichancelier Cambacérès, en compagnie d'une quarantaine de personnes, je me trouvai placé à la gauche du cardinal Maury, aujourd'hui archevêque de Paris, qui me fit toute sorte de prévenances, en se rappelant la courte visite que je lui avais rendue à Monte-Fiascone, en compagnie de Louis de Périgord et Achille de Dampierre. Il parut surpris et me fit compliment sur ma position; mais je puis dire aussi de mon côté que si mon costume tout brodé d'or contrastait singulièrement avec la soutane violette du cardinal, ses manières beaucoup plus cavalières que les miennes produisaient le même effet. J'étais surtout émerveillé de la complaisance de l'estomac de Son Éminence et de la dextérité avec laquelle il engloutissait les vins de toutes espèces, mettant une

grande persévérance à vouloir que je l'imitasse, et trouvant fort plaisant qu'un capitaine de hussards rendît les armes à son intempérance. S'apercevant de mon admiration pour ses éminentes qualités, il me dit avec négligence : « Vous trouvez, n'est-ce pas, que j'ai bon appétit et sais faire honneur au succulent repas de l'Archichancelier? — Ma foi oui, Monseigneur », lui répliquai-je, en riant; il me répondit : « Un bon repas réjouit le cœur, et rappelez-vous toujours que l'homme rassasié vaut mieux que celui qui est à jeun. » Cette sentence, qui m'en promettait d'autres du même genre si l'on ne se fût pas levé de table en ce moment, me fit penser combien il était dommage que le prélat ait adopté le service des burettes au lieu d'un bonnet de grenadier si analogue à ses goûts.

« En sortant de chez Cambacérès, je fus à l'Opéra (à cette époque les officiers allaient aux grands spectacles assez souvent en uniforme), et une aventure assez plaisante m'y attendait. C'était une représentation extraordinaire; toutes les loges étaient garnies des plus jolies femmes de Paris, toutes couvertes de pierreries et de fleurs. Placé à l'avant-scène, je parcourais du regard ce tableau magique, lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur une des loges des premières de côté où se trouvaient deux jeunes femmes de la tournure la plus gracieuse et d'une élégance remarquable, accompagnées de deux cavaliers. Ma persévérance à les fixer attira leurs regards et je m'aperçus, avec une véritable satisfaction, que les lorgnettes de ces dames entraient en pourparlers avec la mienne, sans penser que mon costume pouvait bien être le motif d'une simple curiosité. Cependant le sourire qu'on semblait m'adresser, joint aux impressions produites par les suites du succulent dîner que je venais de faire, me persuadèrent que je pouvais tâcher sans inconvénient d'exprimer mon admiration pour deux

femmes charmantes dont les qualités me semblaient un peu équivoques.

« Pendant l'entr'acte, les voyant seules, je ne balançai point à entrer dans leur loge avec l'assurance produite par mon habit et toujours sous l'influence de ma croyance. Mais bientôt s'engagea une conversation dans laquelle on me répondit avec grâce et esprit, n'eussent été certains sourires malicieux.

« Le retour des deux cavaliers devenant le signal de ma retraite, j'allais me retirer, lorsque la plus jolie des deux dames m'engagea par mon nom à rester dans sa loge. Fort surpris d'être si bien connu, je commençai à craindre de m'être fourvoyé ; mais, bientôt, rassuré par le charmant caquetage de mes deux inconnues et les formes honnêtes de ces deux messieurs, je ne tardai point à reprendre mon aplomb, surtout aux paroles encourageantes qui m'étaient adressées.

« Le spectacle terminé, au moment où je faisais mes salutations, on prend mon bras, et nous voilà descendus à la sortie de l'Opéra, sans pouvoir deviner le genre d'équipage que ces dames pouvaient attendre; je n'étais pas cependant sans une espèce d'embarras, en voyant le nombre de salutations respectueuses adressées plus particulièrement à la personne que je tenais sous le bras. Enfin, apparaît un beau et superbe chasseur, tout chamarré d'or, annonçant à Madame la duchesse l'approche de sa voiture. J'eusse volontiers fait retraite et préféré cent fois être en face de l'ennemi à l'étreinte de cette petite main appuyée sur mon bras, qui me faisait l'effet d'un joli crampon de fer; mon anxiété était extrême, mes jambes prêtes à s'affaisser sous moi, lorsque cette beauté que, dans mon for intérieur, j'envoyais bien loin, prenant en pitié ma pauvre figure, me dit avec toute la grâce imaginable :

« J'espère, Monsieur, que vous viendrez voir votre colonel général, il vous recevra demain avec le plus grand plaisir. » Puis, me saluant d'un geste gracieux, elle monta en voiture et partit rapidement.

« Je venais fort étourdiment d'avoir affaire à la duchesse d'Abrantès et son amie, la femme du général Lallemand. Pétrifié de la petite mystification que je m'étais attirée, mais bien décidé à n'en pas perdre les fruits, le lendemain, je me présentai rue des Champs-Élysées, à l'hôtel du gouvernement de Paris : je fus d'abord introduit auprès de la duchesse d'Abrantès, qui me plaisanta beaucoup et avec cet esprit qui la distinguait, sur la manière un peu cavalière dont je l'avais abordée la veille, m'engageant à venir à ses charmantes soirées et à garder le silence sur le début de notre connaissance. Puis, me conduisant près de son mari, elle me présenta comme une connaissance de sa mère : celui-ci, avec cette rondeur et cette franchise qui lui étaient familières, me fit le meilleur accueil et me retint à dîner, en me disant que les hussards étaient toujours les bienvenus chez lui. Maintenant, me voilà lancé dans une des plus agréables maisons de Paris, et près d'une femme brillante par son esprit, sa beauté, sa haute position sociale et le beau nom de Comnène qu'elle tient de ses pères.

« J'espérais aller présenter mes respectueux hommages à l'Impératrice, mais malheureusement, elle est à Bayonne. La reine Hortense a eu l'extrême bonté de m'admettre à ses soirées qui finissent presque toujours par la danse, où, comme à Mayence, je suis un de ses valseurs. Je vais aussi chez la princesse Borghèse, dont la beauté est remarquable, et qui aime le plaisir comme une Italienne : aussi ses soirées sont-elles un peu décolletées et d'un genre tout à fait différent de celles chez la reine.

« Je ne sais si vous vous rappelez une certaine duchesse, notre cousine, qui m'éconduisit de chez elle lors de mon entrée au service ; eh bien ! aujourd'hui, par un revirement d'idées, son fils, revêtu de l'habit de chambellan, témoin de ma position dans le salon de sa princesse, a cru devoir en informer sa mère de qui j'ai reçu un billet que Mme de Sévigné n'eût pas mieux écrit, pour me complimenter sur mes succès et m'engager à venir reprendre ma place à sa table dont elle m'avait exclu si brusquement. Je me suis empressé de me rendre à son invitation, afin de me convaincre que la chère cousine savait faire concorder sa religion avec l'adoration du veau d'or. Au reste, il en est à peu près de même dans une grande partie du Faubourg Saint-Germain, dont les noms historiques ne dédaignent pas de s'affubler du costume de chambellan et d'écuyer, ce qui me semble bien différent de l'habit militaire, signe bien certain que l'on sert sa patrie... Au reste, Paris est en ce moment un lieu d'entraînement par les fêtes de tous genres qui se succèdent; cependant, au milieu de tant de prestige, l'horizon semble s'obscurcir dans des discussions diplomatiques avec l'Autriche, et il ne serait pas surprenant que l'Empereur, pour les débrouiller, ne fût obligé d'avoir recours aux grands moyens. Pour ma part, fort peu partisan de cet astucieux cabinet et très désireux que nous nous mesurions avec les Autrichiens, cela me procurerait probablement l'occasion de visiter leur capitale.

« Au moment où j'allais terminer ma lettre, je reçois une invitation à dîner chez M. de Talleyrand ; vous devez bien penser qu'il n'est nullement question d'affaire politique entre un aussi grand personnage et un capitaine de hussards ; mais, l'ayant rencontré il y a quelques jours dans les salons de la reine de Hollande, il a bien voulu

vaincre sa froide causticité pour me demander de vos nouvelles et m'engager à venir aux soirées de son épouse.

« Adieu, mon père; je vous embrasse bien tendrement, mais avec tristesse de ne pouvoir le faire autrement. »

Toujours dans la crainte de recevoir l'ordre de partir, bien que ma présence ne fût point encore nécessaire à Namur, la protection du prince de Neuchâtel me venant en aide, j'en usais comme le joueur réduit à son dernier enjeu, surtout avec le chagrin de voir rompre une douce liaison que mon état pouvait rendre peu durable. C'est au milieu de cette perplexité que je reçus du Grand chancelier de la Légion d'honneur l'invitation de me rendre chez lui.

Son Excellence me reçut avec sa bienveillance habituelle en me disant qu'il avait soumis à l'Empereur non seulement ma demande, mais aussi celle de trois officiers dans la même position, pour être autorisés à porter la décoration de Saint-Jean de Russie, reçue lors de notre émigration. Sa Majesté, en prenant connaissance de nos diplômes et probablement en raison des sympathies qui existaient entre les deux cours, avait accordé cette faveur sur laquelle j'avais fondé peu d'espérance.

Cette situation fut troublée par un événement grave en dehors de toute prévision et qui, malheureusement, eut un grand retentissement.

Un soir, étant au théâtre Feydeau, placé droit au balcon pour causer avec M[mes] de la Rochefoucauld et d'Arberg dans une loge de côté, je me sentis assez violemment poussé par un individu auquel je ne fis d'abord aucune attention, dans la pensée qu'il y avait inadvertance; mais, sur la récidive, me tournant vers lui pour savoir s'il y avait intention : « Certainement », me dit-il; — « Alors, répondis-je, je suis fâché de ne l'avoir pas prévu, parce

que je vous eusse répondu de mon pied dans le derrière »; et, sortant dans le couloir, je demandai à ce grossier personnage son nom et son adresse, en lui remettant la mienne, avec promesse de nous trouver le lendemain matin à cinq heures sur le boulevard pour aller de là vider cette querelle. Elleviou, qui se trouvait en ce moment près de moi et que je connaissais, s'empressa de sortir en m'offrant obligeamment de me servir de second. Il me dit connaître cet homme, et ajouta-t-il : « C'est un mauvais drôle, espèce de spadassin, qui a eu plusieurs affaires avec des officiers, prétendant avoir une antipathie pour les militaires; il se nomme Valchier; sa femme dont il est séparé est célèbre par sa beauté, ses talents et ses intrigues. Je lui ai entendu dire, il y a quelques instants, à une personne avec laquelle il causait, que vos moustaches blondes, votre ruban bariolé et votre air lui déplaisaient et qu'il voulait vous tâter. — Eh bien! répondis-je, nous nous tâterons demain. » Et, rentrant au balcon, je rassurai ces dames en leur disant qu'il y avait eu méprise et que tout était terminé.

Le lendemain, j'attendis vainement sur les boulevards jusqu'à neuf heures; furieux, je me présente chez mon antagoniste et j'apprends avec la plus grande surprise qu'il est parti pour la campagne dès la pointe du jour, sans indiquer la date de son retour.

Ne sachant que penser de cet homme, la veille si insolent, je me promis de lui donner une leçon si je le rencontrais : en effet, deux jours après, cette occasion se présenta et je la saisis avec empressement. Je sortais du café Anglais où j'avais dîné avec Jules de Canouville, lorsque je vis passer mon homme dans un tilbury, ayant une femme à ses côtés. M'élançant à toute course, j'atteignis la voiture dans la rue du Helder et arrêtant le cheval

par une saccade, j'administrai dans la figure de ce personnage quatre ou cinq coups d'une badine que j'avais à la main. Entouré aussitôt par une foule de monde, témoin de cette grave injure et qui paraîssait très mal disposée à mon égard, je m'empressai de lui rendre compte du motif de ma conduite; alors, les huées et les lazzis accompagnèrent cet homme que je forçai de retourner chez lui, sur le boulevard des Italiens où il demeurait, tandis que sa compagne, d'une pâleur effrayante, m'inspirait crainte et pitié, car je la voyais prête à s'évanouir, et elle se soutenait à peine sur le siège du tilbury.

Lorsque nous fûmes en présence, ayant toujours pour compagnon Canouville qui ne m'avait pas quitté, je déclarai au sieur Valchier que, s'il ne se battait pas le lendemain, j'afficherais sa lâcheté dans tous les cafés de Paris et les journaux. La rencontre fut fixée pour six heures du matin, au bois de Boulogne. Dans la journée, le général Digeon, de l'Artillerie de la Garde impériale, me prêta ses pistolets et son épée de combat. Cependant, voulant tout prévenir dans un événement dont les chances étaient aussi incertaines, je pris toutes les dispositions nécessaires relativement aux affaires dont j'étais chargé, que j'avais préparées d'avance le jour où devait avoir lieu cette rencontre. Enfin, ce soin terminé, je fus sur les onze heures prendre du punch avec plusieurs de mes camarades qui eurent la discrétion de ne point parler de cette affaire qu'ils connaissaient tous, et je rentrai me coucher.

A cinq heures et demie, j'étais sur le terrain indiqué pour le combat, ayant pour témoins Canouville et Sopranzi, tous deux aides de camp du prince de Neuchâtel (le dernier, fils de la marquise de Visconti) et mes amis particuliers. Nous attendîmes plus de trente minutes au delà de l'heure indiquée; déjà, je commençais à croire

qu'il en serait cette fois comme de la première, lorsqu'un bruit dans le lointain me fit penser que ce pouvait être mon adversaire. En effet, une voiture à l'extrémité d'une allée fut bientôt près de nous. M. Valchier sauta lestement à terre ainsi que ses deux témoins. « Vous vous êtes bien fait attendre, dit Sopranzi. — Cela est vrai, répondit impertinemment mon adversaire, mais soyez tranquille, je vais réparer le temps perdu », et, prenant ses pistolets placés dans une boîte : « Il faut, dit-il, que nos armes soient chargées par les témoins », et, ajustant un petit arbre, il tira et mit la balle au milieu : cette fanfaronnade fut appréciée ce qu'elle méritait.

Les pistolets chargés, il fut convenu que nous serions placés à vingt pas de distance, pouvant marcher l'un sur l'autre jusqu'aux deux épées plantées à cinq pas l'une de l'autre, afin de nous en servir après la décharge de nos armes, le cas échéant.

Aussitôt ces dispositions prises, nous nous mesurâmes un moment du regard, et, marchant aux épées, une double détonation retentit presque en même temps, et mon adversaire, pirouettant sur lui-même, tomba frappé d'une balle qui lui fracassa la clavicule et l'épaule. Nous transportâmes le blessé dans sa voiture; il paraissait souffrir horriblement, et, le laissant livré aux soins de ses deux témoins, nous revînmes à Paris.

Trois heures après ma rentrée, je sortais pour aller déjeuner, lorsque je fus accosté par un individu qui me remit une lettre me prescrivant de me rendre sur-le-champ au ministère de la Police. Introduit près du Ministre, il voulut entendre de ma bouche les détails de cette affaire qu'il connaissait aussi bien que moi, de même que son résultat. Il voulut bien me promettre d'en parler à l'Empereur sous le jour le plus favorable, et m'engagea à aller

chez le Ministre de la Guerre afin de détruire les mauvaises impressions que ce combat devait naturellement produire sur son esprit; mais, déjà instruit par mes deux témoins, il me fit une admonestation plutôt paternelle que sévère, et me renvoya tout à fait tranquille.

Ainsi se termina ce drame dont on parla pendant vingt-quatre heures dans les salons de Paris, et qu'on oublia aussitôt après. Quant à mon antagoniste, que je crus me dispenser de voir, j'appris qu'il avait la clavicule brisée et courait le risque d'être estropié, ce dont je m'occupai fort peu, ses antécédents et sa conduite ne devant inspirer aucun intérêt.

Quinze jours s'écoulèrent encore après cet événement, pendant lesquels, continuant cette vie de plaisir, je la terminai par une fête donnée par M. de Talleyrand, où tout ce que le luxe peut inventer fut déployé avec une profusion inimaginable. A cette fête se trouvaient les princes et les princesses de la Famille impériale, le corps diplomatique et tout ce que Paris renfermait de personnes marquantes. Vingt-quatre heures après, assis mollement dans ma petite calèche, mon hussard sur le siège, deux chevaux de poste m'entraînaient rapidement dans la direction de Metz, où je restai deux jours pour terminer toutes mes affaires, et arrivai à Namur afin de régulariser la mission dont j'étais chargé.

« Namur, 24 août 1808.

« Mon colonel,

« Une lettre pressante du major Martel m'ayant fait partir de Paris sur-le-champ, j'espérais en arrivant ici n'avoir plus qu'à me mettre en route pour le régiment. Mais bien des tribulations m'étaient encore réservées; tout ce que

j'espérais trouver étant loin d'être confectionné, j'en témoignai ma surprise avec d'autant plus de raison que j'avais acquis la conviction dans les bureaux de l'administration de la Guerre, des envois faits au dépôt du régiment depuis plus de six semaines.

« Le major lui-même, fort mécontent de la négligence du capitaine d'habillement et d'autres méfaits de cet officier, s'est trouvé, ainsi qu'il vous en a informé, dans la nécessité de le suspendre de ses fonctions jusqu'à plus ample informé de sa conduite.

« Le capitaine Nicolle, chargé de réparer les fautes de son prédécesseur, a mis tant de zèle et d'activité que je puis vous annoncer aujourd'hui la complète exécution de vos ordres. Il n'a fallu rien moins que la juste sévérité du major pour obtenir ce résultat, car, de la manière dont cela marchait lorsque je suis arrivé ici, j'eusse fort bien pu y prendre mon quartier d'hiver. Demain, un détachement composé de deux maréchaux des logis, quatre brigadiers et vingt hussards, parfaitement montés, part pour Mayence où il attendra l'arrivée du convoi que l'on embarquera jusqu'à cette ville. Cette manière étant la plus économique, puisque les transports en France ne sont qu'à prix défendus, tous les objets (dont l'état ci-joint) sont bien emballés et à l'abri de toute avarie, de même que deux énormes caisses renfermant tous les galons, torsades, broderies, fourrure, pelleterie, etc., etc., des officiers dont j'espère que vous aurez lieu d'être satisfait. Cette dernière fourniture est entièrement payée et acquittée avec toutes les formalités prescrites, et je vous dirai même que sur votre aperçu de dépense, il y aura un boni de 8 565 francs que je vous remettrai.

» J'ai tout lieu d'espérer que vous serez satisfait, ayant mis les soins les plus minutieux à cette opération dans

laquelle le brave général Schwartz m'a été d'un grand secours. Je partirai de Namur de manière à me trouver au débarquement du convoi, et, une fois en marche, je ne le quitterai plus jusqu'au régiment. Vous pouvez donc être certain que j'arriverai vers les premiers jours d'octobre, à moins d'événements tout à fait imprévus dont je m'empresserai de donner avis.

« Toutes vos commissions de Paris sont faites, moins une dont l'inexécution vous affligera profondément. J'espérais, comme vous le désiriez, déterminer le chef d'escadron Perrin à partir avec moi ; il était même convenu entre nous, lors de mon arrivée à Paris, qu'il profiterait de ma voiture, pensant que le voyage par journées d'étapes et le changement d'air produiraient un effet salutaire sur sa santé; mais, depuis un mois des symptômes alarmants sont venus détruire ses espérances; ses médecins, que j'ai consultés avant de quitter Paris, m'ont déclaré que le malade était arrivé au dernier degré de la phtisie pulmonaire et qu'il n'en n'avait pas pour trois semaines; ce qu'il y a d'affreux, c'est que ce malheureux connaît sa position et qu'il ne se fait aucune illusion sur son état. Lorsque je l'ai quitté la veille de mon départ, il me disait en me serrant la main : « Mon cher capitaine, vous porterez mon dernier souvenir au régiment »; et, m'embrassant avec mélancolie, « Vous donnerez ce baiser au colonel en lui disant que je regretterais moins la vie si je la perdais en combattant à ses côtés, car il est bien cruel pour un hussard de mourir dans son lit. »

« J'ai quitté ce digne officier, navré de douleur, avec la triste conviction de ne plus le revoir, et n'ai pu retenir mes larmes lorsque son regard semblait m'adresser un éternel adieu.

« Une autre nouvelle qui vous causera une vive contrariété est relative au régiment.

« Le jour où je fus chez le ministre de la Guerre pour prendre ses ordres, il me dit que la brigade du général Pajol avait été désignée pour aller en Espagne, mais qu'une autre détermination de l'Empereur avait prescrit définitivement qu'elle resterait en Allemagne, faisant partie du corps d'armée du maréchal Davout. Il ajouta que l'escadron qui se formait au dépôt serait amalgamé avec plusieurs autres pour former un régiment provisoire qui devait être dirigé sur la Catalogne, et qu'incessamment, vous en recevriez l'avis.

« Je pris la liberté d'observer que le régiment avait beaucoup perdu dans la dernière campagne, et que la suppression de cet escadron serait très préjudiciable au régiment :

« Dites à votre colonel, me répondit-il, que telle est la volonté de l'Empereur; au reste, cet escadron appartiendra toujours au régiment, et, avant quatre ou cinq mois, il recevra la même quantité d'hommes dont on le prive en ce moment. »

« J'avais, comme vous pensez, peu d'observations à faire au ministre, qui d'ailleurs ne m'en laissa pas le temps, car il ajouta : « Passez au bureau des mouvements où l'on vous délivrera un ordre pour le maréchal Kellermann, afin qu'il vous laisse continuer votre route; autrement il eût arrêté votre convoi », et, me souhaitant un bon voyage avec un signe bienveillant de la main, il me tourna le dos.

« Il me reste maintenant, mon colonel, après vous avoir entretenu des intérêts du régiment, à vous apprendre une espèce de guet-apens féminin dans lequel j'ai failli tomber, car il ne s'agissait rien moins que de me marier.

« Mme Martel qui est une véritable folle, remplie d'esprit et d'originalité, s'était tellement mis ce projet en tête, qu'à mon insu, et sans me consulter, elle avait, pendant mon

absence, commencé toutes les démarches préliminaires près de la baronne de la Rouverie, fort respectable femme de cette ville, possédant une fortune considérable et une fille unique de dix-huit ans, innocente et modeste, dont le cœur candide et la tournure agréable étaient bien faits pour inspirer le désir de lui plaire. Ce complot, sorti du cerveau de la femme du major, acquérait d'autant plus d'autorité qu'elle avait dit à la baronne chez qui, par parenthèse, j'allais tous les soirs sans me douter de rien, être chargée du début des négociations. Aussi, jugez quel dut être mon étonnement en apprenant un matin tout ce qui était fait et qui restait à faire : c'est-à-dire me déclarer ostensiblement comme aspirant à l'honneur de devenir l'époux de Mlle Félicie de la Rouverie.

« Mes remerciements furent accompagnés d'un fou rire, immodéré, au milieu duquel je fis à mon ambassadrice supposée deux observations assez judicieuses : la première, mon manque de vocation pour contracter un lien légitime ; la seconde, mon peu de fortune par rapport à celle que devait avoir un jour la jeune personne. « Cet article est prévu, me répondit-elle, la mère raffole de vous et la fille n'en est pas loin ; mais une seule condition vous est imposée, c'est de quitter le service et vous pouvez d'autant mieux le faire que nous avons la paix. — Alors, répondis-je, veuillez recevoir l'assurance de toute ma reconnaissance sur l'intérêt que vous avez bien voulu me porter, vous engageant à rejeter sur un autre vos bienveillantes idées matrimoniales : ma pelisse est ma maîtresse, mon sabre est mon ami ; j'aurai pour eux une fidélité inébranlable, que les yeux les plus tendres et la cassette la mieux garnie ne sauraient me faire abandonner de sitôt. » Enfin, que vous dirai-je? j'ai soutenu l'attaque la plus vive, résisté aux séductions et aux arguments les plus captieux, et suis resté

avec ma virginité maître du champ de bataille, en m'abstenant de retourner chez la baronne, au risque de passer pour un original. Aussi me tarde-t-il de quitter promptement cette ville, surtout en pensant que ce sera pour me rapprocher de ma famille militaire et vous renouveler de vive voix, mon colonel, que je vous suis dévoué à la vie, à la mort. »

XI

RETOUR AU RÉGIMENT
QUARTIERS D'HIVER EN ALLEMAGNE

La veille de mon départ de Namur, Mme Martel, qui avait si complètement échoué dans ses projets de mariage, obtint de ma part une plus large concession en me demandant de prendre dans ma voiture, pour la conduire à Mayence, la plus gracieuse soubrette peut-être de tout le département du Mont-Tonnerre, avec la charge de la remettre entre les mains de sa mère qui la réclamait. Je mis trois jours à faire ce court trajet qui ne demandait pas vingt-quatre heures, et nous eussions même, selon toute apparence, continué ensemble notre voyage indéfiniment, si les parents, prévenus d'avance de son arrivée, et peu jaloux de la laisser voyager, n'étaient venus me l'enlever, à son grand regret comme au mien.

Mon premier soin, après cette séparation, fut d'aller présenter mes respects au maréchal Kellermann, avec d'autant plus d'empressement que je ne pouvais oublier ses bontés lors de mon entrée au service. Sa réception fut remplie de bienveillance; il me retint et m'annonça avoir reçu du ministre de la Guerre l'injonction de ne point arrêter ma marche, le régiment restant en Allemagne au lieu d'aller en Espagne.

La ville était encombrée de troupes par l'arrivée successive de deux corps d'armée qui venaient de quitter la Prusse pour se rendre dans la péninsule, où, disait-on, l'Empereur devait aller pour mettre la couronne de ce royaume sur la tête de son frère Joseph. Toutes ces troupes prenaient cette direction avec d'autant plus de plaisir qu'elles devaient traverser une partie de la France et que rien encore n'indiquait une rupture avec l'Autriche.

Je restai deux jours à Mayence et à Francfort, où je trouvai le détachement, et me rendis le 13 septembre à Hanau pour assister au débarquement des équipages et m'occuper aussitôt de l'organisation du convoi qui consistait en dix-huit voitures de réquisition sous l'escorte de deux sous-officiers et de vingt-neuf hussards.

Le désagrément de cette marche était l'obligation de changer de voiture à chaque étape; un des sous-officiers avec huit hussards devait précéder notre marche d'un jour, pour faire les logements et commander les voitures de réquisition nécessaires au transport et deux chevaux pour ma calèche, ayant aussi donné l'ordre de doubler les étapes lorsqu'il y aurait possibilité. Le 14, au moment de quitter la ville, une altercation assez vive fut sur le point de m'y faire séjourner. Le commandant du poste de la garde bourgeoise, sur la grande place de cette ville, ayant reconnu, parmi les voitures de réquisition, une qui lui appartenait, voulut s'opposer à son départ bien qu'elle eût été désignée par l'autorité civile. Au moment où j'arrivai sur la place, la confusion commençait à se mettre dans le convoi. L'officier bourgeois, l'épée à la main, à la tête d'une partie de son poste, faisait jeter les ballots par terre, malgré la résistance de deux hussards, et d'autres semblaient vouloir imiter cet exemple.

J'ordonnai aussitôt de charger le poste et de le désarmer,

ce qui fut fait dans un tour de main; je fis conduire les prisonniers, l'officier en tête, devant le bourgmestre et je dressai à l'instant un procès-verbal avec l'intention de le faire parvenir au maréchal Kellermann, dont la sévérité devait faire craindre aux habitants une assez vive répression. Aussi s'empressa-t-on de me donner la plus complète satifaction, et mon départ se fit avec ordre et tranquillité dans la persuasion que cette affaire était terminée.

Cependant, deux heures après mon arrivée à Gelnhausen, lieu de l'étape, je reçus la visite de l'officier de la garde bourgeoise. Cet homme, officier au service de la Prusse avant la guerre, paraissait outré d'avoir été désarmé en présence de toute la population; son exaspération était au comble et il venait me demander satisfaction de l'injure qu'il avait reçue. La manière impertinente dont il se présenta lui attira de ma part une admonestation sévère sur la conduite qu'il avait tenue, en provoquant une révolte qui pouvait avoir les résultats les plus fâcheux, et je ne lui laissai point ignorer que j'allais adresser au maréchal Kellermann mon rapport dans lequel je le désignerais comme le provocateur des troubles qui avaient eu lieu, et qu'il devait s'attendre à la juste punition qu'il s'était attirée. Je terminai mes réflexions en ajoutant que j'étais tout prêt à lui donner la satisfaction qu'il demandait; en effet, peu d'instants après, nous fûmes en présence le sabre à la main. Le combat fut promptement terminé; mon adversaire, animé par la colère, se découvrit si imprudemment en m'attaquant que, du même coup, je lui fis une forte entaille sur la figure et à la cuisse; cette dernière blessure large et profonde saignait avec une telle violence que son témoin et mon sous-officier le soutinrent au moment où il perdait connaissance. Transporté dans l'auberge où il était descendu, un chirurgien arriva aussitôt; sa déclaration

ne fut rien moins que rassurante sur la crainte d'une hémorragie difficile à arrêter. Cependant, vers le milieu de la nuit, le sang cessant de couler, le blessé revint à lui et nous eûmes la conviction que le danger avait disparu. En me voyant auprès de son lit, il me tendit la main en me priant de recevoir ses excuses sur la conduite inconsidérée dont il se reconnaissait coupable et se trouvait justement puni. Je lui témoignai tous mes regrets de cette malheureuse affaire, en déchirant mon rapport, et lui exprimai, en le quittant, tous les vœux que je formais pour son prompt rétablissement.

Nous continuâmes notre route sans trouble, bien que la trouvant encombrée par la marche des troupes se rendant en Espagne. Cependant il nous fut impossible de coucher à Erfurt, cette ville étant dans la plus grande combustion par les préparatifs qu'on y faisait pour l'entrevue des deux empereurs de France et de Russie, dont pourtant l'époque n'était point encore fixée. Le 21, nous couchâmes à Leipzig, ville célèbre par son université, fondée en 1409, et ses foires très renommées. Lorsque nous y arrivâmes, on préparait un arc de triomphe pour l'empereur Alexandre et le roi de Saxe. Le 24, voulant aller de ma personne à Dresde, je partis avant le jour afin de gagner deux étapes et passer ce temps-là dans la belle capitale de la Saxe.

Le lendemain de mon arrivée, je fus rendre visite à Mme la baronne de Bourgoing, épouse de l'ambassadeur, que j'avais beaucoup connue à Paris, et qui me fit l'accueil le plus gracieux. Le 29, au moment où j'allais quitter la petite ville d'Haynau, le 7e Chasseurs, dans lequel se trouvait mon frère, y entrait. J'eus la douce satisfaction de l'embrasser et de passer quelques heures avec lui; il m'apprit qu'il venait d'être nommé adjudant-major au 3e de la même arme.

Le 30, nous arrivâmes à Breslau, ayant fait 16 lieues dans la journée faute de trouver gîte, par l'encombrement des troupes allant prendre des quartiers d'hiver. Je ne pus voir le maréchal Mortier qui en était parti la veille; heureusement j'y rencontrai son aide de camp, le chef d'escadron de Montchoisy, auquel je remis une caisse dont j'étais porteur pour la duchesse de Trévise.

Le 3 octobre, pressé d'atteindre le terme de mes tribulations et de me voir soulagé de l'ennuyeux fardeau dont j'étais chargé, je laissai le convoi derrière moi afin de le précéder d'un jour au régiment; mais cette précipitation faillit me faire échouer au port. Quatre lieues avant d'arriver à Léobschutz, me trouvant dans un chemin épouvantable par une nuit obscure, ma voiture me laissa dans la boue, sans secours ni moyen d'en avoir, n'ayant d'autre ressource pour sortir de cette désagréable situation que de monter à poil sur un des chevaux de trait, accompagné du postillon, laissant mes bagages sous la garde de mon hussard.

Enfin, à 10 heures du soir, j'arrivai chez le colonel dont le bon accueil me fit oublier bientôt mes fatigues et mes ennuis.

Des hommes furent envoyés avec des chevaux pour conduire à la ville ma malheureuse voiture, complètement disloquée et hors d'état de pouvoir servir davantage, ce qui m'importait peu, ayant atteint le terme de la mission qui m'avait été confiée.

Deux jours après mon arrivée au régiment, le colonel, voulant me donner une marque non équivoque de sa satisfaction, me fit cadeau d'un superbe cheval arabe qu'il tenait du roi de Naples. Ce cheval, bien que fort âgé puisqu'il avait été amené d'Égypte, conservait encore une ardeur et une force musculaire extraordinaires. Sa robe d'un gris pommelé et sa tournure distinguée en faisaient un animal d'une

remarquable beauté ; mais, comme tous les chevaux de cette race, d'une ardeur dangereuse lorsqu'il était animé par l'odeur de la poudre et le bruit du canon. Je fus on ne peut plus sensible à ce brillant présent du colonel, qui devenait pour moi une nouvelle preuve de son amitié.

Je trouvai le régiment établi dans d'excellents quartiers sur l'extrême frontière de la Moravie, non loin de la petite ville de Ratibor occupée par les hussards hongrois de Wittchay (précédemment Ferdinand), avec lesquels nous fraternisions journellement, en attendant probablement l'instant peu éloigné d'échanger quelques bons coups de sabre, les bruits de guerre entre la France et l'Autriche prenant tous les jours plus de consistance, surtout depuis la concentration des troupes. En attendant cet événement qui souriait assez à nos désirs, les préparatifs du Congrès se continuaient et l'on attendait d'un moment à l'autre l'arrivée de Napoléon, lorsque nous reçûmes l'ordre de quitter nos cantonnements pour nous rendre à Erfurt.

Dans toute autre circonstance nous eussions vivement regretté de quitter nos bons quartiers de Léobschutz où nous étions si bien accueillis par les sympathies des habitants, mais l'espoir de nous rapprocher de l'Empereur étai un motif trop puissant pour ne pas recevoir l'ordre de notre départ avec joie; en mon particulier j'en éprouvai une véritable satisfaction, car, bien que je ne fusse dans ce pays que depuis une vingtaine de jours, j'y avais contracté une liaison qu'il me tardait de rompre bien qu'elle fût douce et agréable, mais des circonstances particulières rendaient la rupture nécessaire.

Nous quittâmes Léobschutz le 19 novembre, et arrivâmes six jours après à Breslau, formant l'arrière-garde du corps d'armée du maréchal Davout, les troupes françaises

devant évacuer définitivement la Silésie en vertu du traité de paix de Tilsit passé avec la Prusse.

La concentration des armées dut se faire dans le Hanovre et les pays formant la Confédération du Rhin, jusqu'à ce que les discussions politiques qui se traitaient alors entre la France et l'Autriche, au sujet de l'Illyrie et de la Carinthie, eussent reçu une solution, de paix ou de guerre. Continuant notre marche, nous arrivâmes le 3 décembre à Dresde pour y prendre un séjour de quarante-huit heures, pendant lequel le 5e Hussards eut l'honneur d'être passé en revue par S. A. R. le prince de Saxe. Le régiment, fort de 960 hussards dans leur brillant costume, la pelisse pendante, défila sous les yeux de la cour, malgré un froid excessif. Le soir, le général Pajol, le colonel et son état-major, assistèrent au cercle de la cour, où un brillant concert vint rompre la monotonie et l'étiquette aussi bien que la raideur des princes et des princesses. Deux jours après, nous arrivâmes à Leipzig où, pour délassement, nous participâmes à un superbe bal. Le jour suivant, peu avant d'arriver à Weissenfels, nous fîmes une halte en dehors de la petite ville de Lutzen si célèbre par la bataille que le roi de Suède Gustave-Aldophe livra aux Impériaux le 18 décembre 1633, et dans laquelle il trouva la mort. Il était enterré, disait-on, sur le lieu même où il avait été frappé : plusieurs peupliers formaient l'enceinte d'un tombeau fort simple placé sur le bord de la route. Plusieurs fois, les Suédois avaient tenté d'y construire un mausolée digne du plus grand homme de son siècle, mais les catholiques, dont ce prince voulait détruire la religion, s'y étaient toujours opposés, ce qui n'empêchera pas la célébrité de ce modeste monument et du héros qui l'occupe.

Le 11, nous arrivâmes à Erfurt. La ville était alors occupée par le maréchal Davout, un état-major nombreux, un

train d'artillerie considérable, un régiment d'infanterie et une nuée d'employés qui durent nous céder une partie des bons quartiers dont ils s'étaient emparés. Deux jours après, arriva du dépôt un détachement de quarante hussards et l'annonce prochaine d'un nouvel escadron. Ces dispositions, qui étaient générales dans l'armée, nous confirmèrent dans l'idée que la guerre avec l'Autriche pourrait bien avoir lieu au printemps, ce qui nous combla de joie. Je n'entrerai point dans les détails du fameux congrès d'Erfurt, si souvent décrit et que tout le monde connaît; je dirai seulement que Napoléon, assisté de la princesse Stéphanie de Bade, fit à l'empereur Alexandre l'accueil le plus amical et que tous les souverains de la Confédération aussi bien que le roi de Prusse y accoururent avec le plus grand empressement. Ce fut le 10 janvier 1809 que nous quittâmes Erfurt emportant des souvenirs ineffaçables.

Notre premier gîte fut Gotha, fort jolie petite ville dont la célébrité consiste dans l'almanach héraldique de tous les souverains de l'Europe; elle est la résidence du prince de Saxe, souverain de ce petit État. L'énumération de cette petite cour n'est pas sans intérêt et me rappelle ce que devait être celle de notre honoré cousin, le roi d'Yvetot. Aucune charge ne manquait à celle-ci, depuis le premier ministre jusqu'à l'huissier de la chambre à la chaîne d'or.

Le contingent fourni à la grande nation consistait en soixante fantassins et vingt dragons, participant alors à l'occupation de l'Espagne, avec tous les contingents des différents princes de Saxe. Mais, ce qui me causa une véritable surprise, ce fut de rencontrer, au milieu des grands de cette cour, tout couvert de broderies un émigré français, le marquis du Coëtlosquet, père de mon ami Charles, réfugié dans les États du prince de Saxe, qui lui offrit un asile

et qui, depuis cette époque, n'avait cessé de lui donner des marques d'un véritable intérêt. Notre séjour dans cette petite souveraineté ne dura que vingt-quatre heures et fut marqué par un beau bal à la cour qui dura jusqu'au jour. Nous nous séparâmes fort satisfaits les uns des autres pour aller nous établir dans une principauté semblable, chez le prince de Saxe-Meiningen, cantonnement d'hiver qui venait de nous être assigné.

La principauté de Saxe-Meiningen est une petite souveraineté faisant aussi partie de la Confédération, dont le chef-lieu est Meiningen, situé sur la rivière de la Ware. La ville est jolie, bien bâtie et bien habitée; à son entrée, est un grand et vaste château, sans extérieur, mais commode, bien distribué, meublé avec le plus grand luxe et servant de résidence au souverain du pays.

Lorsque nous y arrivâmes, la cour se composait alors de la princesse douairière régente, d'un jeune duc âgé de neuf ans et des deux ravissantes princesses : Amélie, l'aînée ayant dix-sept ans, et la seconde, Ida, quinze, puis une dame d'honneur, trois jeunes filles nobles, demoiselles de compagnie, un chambellan, un écuyer, un gouverneur pour le jeune prince et une institutrice française; plus, un prétendu médecin italien désigné sous le nom de docteur, facétieux personnage, chantant, riant aux éclats, créé et mis au monde pour jouir de la vie en compensation peut-être de celle de ses malades.

Le pays était administré par un conseil de régence composé d'un conseiller aulique, chargé de l'intérieur et des finances, d'un grand maître des eaux et forêts, et d'un général ministre de la guerre. Le matériel de l'armée se composait de deux bataillons d'infanterie, cinquante dragons et trois pièces d'artillerie, dont le tiers devait former le contingent de la Confédération du Rhin. Une bienfaisante

et sage administration rendait ce pays un des plus heureux de l'Allemagne : il pouvait servir de modèle aux souverains de l'Europe ; aussi ai-je rarement vu un amour plus vrai, un dévouement plus réel que celui de ce peuple envers leurs princes.

L'arrivée d'un régiment de hussards français dans cet Eldorado produisit d'abord une espèce de crainte que nous ne tardâmes point à dissiper par la discipline et la bonne conduite de nos hommes ; il en résulta pour nous un bien-être et un agrément qui ne se sont jamais démentis.

La bonne princesse nous ouvrait ses salons avec le plus grand empressement, et je devins presque le commensal du château ; le jeune prince m'avait pris dans une véritable affection et aimait tellement nos hussards qu'il voulut porter l'uniforme du régiment.

Plusieurs de nos jeunes officiers venaient aux soirées du château qui se passaient en petits jeux, en musique, danse et plaisirs.

Quant à mon établissement particulier, le sort m'avait été on ne peut plus favorable : j'étais logé chez la comtesse de Schlabendorff, âgée de quarante ans, femme d'un grand mérite : sa beauté, ses talents et son amabilité avaient inspiré une passion profonde à un grand seigneur prussien qui l'épousa et en eut une fille. Malheureusement, le comte de Schlabendorff, livré aux excès de tous genres, vit bientôt anéantir sa fortune brillante, laissant par sa mort précoce une jeune veuve et un enfant en bas âge réduits à la plus modeste existence.

La comtesse revint dans son pays natal, oubliant le luxe et les grandeurs dont elle avait été entourée pendant quelque temps, pour se livrer entièrement aux soins et à l'éducation de sa fille. Tant de mérite et de résignation devaient trouver leur récompense. M. le conseiller aulique

Schwendler lui offrit sa main et rendit à cette bonne mère le repos et le bonheur.

C'est au milieu de cette famille que le hasard m'avait amené et peu de jours ne s'étaient point écoulés que j'y étais accueilli avec un abandon et une bienveillance dont j'étais profondément touché. Amanda Schlabendorff était une délicieuse créature, dont les seize ans étaient parés de tout ce que la nature peut offrir de plus gracieux. Son intime liaison avec les deux jeunes princesses n'avait pas peu contribué à perfectionner son éducation; elle parlait le français, l'anglais et l'italien comme sa langue naturelle; peintre agréable et excellente musicienne, elle chantait avec autant de goût que de sentiment. Il était rare de voir dans un âge si tendre réunis autant de talents et de perfections; Amanda joignait à toutes ces qualités une âme candide, un cœur vierge qu'il eût été affreux de troubler: aussi j'avais pour elle une tendresse fraternelle; sa mère avec raison l'avait placée sous la sauvegarde de mon honneur, j'aurais cru indigne d'en abuser, et le jour où j'ai dû quitter ce toit hospitalier, j'emportai la conviction d'y laisser des souvenirs d'estime et d'amitié.

Vers la fin du troisième mois de séjour dans cet excellent quartier, nous eûmes l'avis que nous devions très incessamment le quitter. Plusieurs retraites furent données à d'anciens officiers, des promotions s'ensuivirent, ainsi qu'une revue minutieuse des hommes et des chevaux en état d'entrer en campagne. Ainsi, plus de doute, nous allions avoir la guerre dont nous acceptions toutes les conséquences avec autant de confiance que de satisfaction.

Le 13 mars, veille de notre départ, je vins prendre congé de la duchesse et la remercier des bontés dont elle m'avait comblé. Cette excellente princesse, après m'avoir exprimé les vœux qu'elle formait pour mon bonheur, me permit

d'embrasser son fils et ses deux filles[1] dont je me séparais avec regret; mais ce fut surtout en quittant la respectable famille dans laquelle j'avais passé de si heureux jours que j'éprouvai un véritable chagrin. Les larmes innocentes de la douce Amanda en présence de ses parents prouvaient l'affection de son cœur et attestaient la sincérité de ma conduite délicate dans cette maison hospitalière. Cette excellente mère, à qui l'imagination avait inspiré sur moi une arrière-pensée, me dit en me quittant combien elle serait heureuse de m'avoir pour son gendre, en ajoutant que, si ce devait être un rêve, elle le conserverait le plus longtemps possible, mais que, dans tous les cas, elle exigeait la promesse que je viendrais, au milieu de sa famille, y chercher des soins si j'étais blessé, m'assurant que j'y serais acueilli comme l'enfant de la maison.

J'emportai dans mon cœur un bien reconnaissant souvenir de tant de bonté, qui ne devait jamais s'effacer de ma mémoire. Le 14, nous vînmes coucher à la ville d'Hildbourghausen, résidence encore d'un autre prince de Saxe, qui vint au-devant du régiment jusqu'aux frontières de ses États dont la modeste étendue ne lui permettait de fournir que peu d'hommes à la Confédération. Le duc, beau-frère du roi de Prusse, paraissait un excellent homme, aux manières franches et rondes; sa fortune était immense comme particulier, mais bien certainement il était un des plus petits souverains de l'Allemagne. Son château, d'un aspect remarquable, meublé avec un luxe extraordinaire, était entouré d'un parc magnifique; mais ce qui offrait un grand intérêt, c'était une écurie d'un luxe

1. Je ne me doutais guère, lorsque nous faisions tant de folies avec les jeunes princesses et que je les faisais valser et courir, qu'un jour l'aînée deviendrait reine d'Angleterre par son mariage avec le duc de Clarence, et la seconde, grande-duchesse de Saxe-Weimar.

inconcevable, renfermant bon nombre de chevaux de prix. Le colonel en ayant admiré un plus particulièrement, il le lui envoya, une heure après, avec une lettre charmante à laquelle était jointe une paire de pistolets d'un fort beau travail qu'il me priait d'accepter; puis, il invita à dîner l'état-major du régiment, et le bordeaux, le chambertin et le champagne coulèrent à flots.

Le soir, il conduisit le colonel et moi chez son premier ministre, le baron de Baumbach. Nous y trouvâmes deux femmes fort agréables, de la plus grande élégance, dont l'une avait été et l'autre était la maîtresse du prince qui affectait au petit pied les mœurs de la Régence; il était fastueux, d'une générosité extraordinaire, s'occupant peu de sa femme que l'on disait fort belle et que son absence nous priva de voir; du reste il était adoré de son peuple avec d'autant plus de raison que ses mains étaient toujours ouvertes pour faire des largesses; je crois que, si nous fussions restés chez lui deux jours de plus, il nous eût peut-être donné ses équipages et sa maîtresse.

Le 15, nous rencontrâmes dans la journée le 17e d'Infanterie légère, avec lequel nous fîmes notre entrée dans la ville de Cobourg, dont le prince vint au-devant de nous, passa les troupes en revue, et invita l'état-major des deux corps à dîner avec lui.

Le colonel, à la tête de tous ses officiers, s'empressa de faire une visite au vieux et respectable feld-maréchal, prince de Cobourg, si célèbre dans le commencement de la Révolution; mais, malheureusement, sa santé ne lui permit pas de nous recevoir et il nous en fit exprimer tous ses regrets.

A trois heures, un banquet superbe, dont la duchesse mère fit les honneurs, nous fut donné. Il y avait à ce splendide repas presque tous les membres de la famille et une

partie de la cour : le jeune duc régnant, fort bel homme, d'une figure agréable, mais aux manières froides et peu communicatives, son second frère, très beau garçon, portant l'uniforme du régiment qu'il commandait en Russie, et le troisième, Léopold, fort jeune, qui fut depuis l'époux de la princesse Charlotte d'Angleterre. Parmi les filles de la duchesse, se trouvaient la duchesse de Wurtemberg, d'une figure charmante mais imposante, la princesse de Leiningen peu jolie, la princesse Marie, épouse du grand-duc Constantin de Russie, ravissante de grâce et de beauté, ayant cependant, dans l'expression de sa physionomie, des indices du chagrin que lui causait son mari, dont elle avait été obligée de s'éloigner par le peu de sympathie existant entre eux. Il y avait encore, dans cette nombreuse famille, deux autres sœurs que nous ne vîmes pas, dont l'une avait épousé M. de Bouilly, émigré français, connu depuis sous le nom de comte de Mansfeld, général au service de l'Autriche.

Après le repas, on organisa un bal impromptu; mais la morgue et la raideur de la noblesse allemande le rendirent assez froid, et le firent terminer vers les minuit; dans tous les cas, ce que je puis affirmer, c'est qu'il était impossible de valser avec plus de grâce et de légèreté que la princesse Marie...

La principauté de Cobourg, qui a seize lieues de longueur sur huit de largeur, fournissait à la Confédération 400 hommes de belle troupe, bien équipés, qui venaient de partir pour se joindre au contingent général. La ville capitale de ce duché est assez grande, bien bâtie, située sur la rivière de Jetz, dominée par un fort qui fut construit, en 1597, par Jean-Casimir de Saxe. Le palais, d'une construction ancienne et de mauvais goût, placé au centre de la ville, est très vaste et était assez mesquinement meublé.

Nous continuâmes notre marche le lendemain, par une pluie épouvantable et des chemins affreux qui nous conduisirent à la petite ville de Kronach, appartenant à la Bavière, où nous restâmes quelques jours et où nous apprîmes que nous allions incessamment entrer en campagne, ce qui fut accueilli avec une joie délirante. Pendant notre séjour à Kronach, des corps nombreux et plusieurs batteries d'artillerie traversèrent la ville pour joindre les corps d'armée auxquels ils appartenaient. Nous fûmes désignés, avec le 7e Hussards formant la brigade du général Pajol, comme faisant partie de celui du maréchal Davout, et dès ce moment nous établîmes nos postes militairement afin d'être prêts à tout événement.

Nous apprîmes les mouvements qui s'opéraient par les troupes autrichiennes, dont la plus grande partie des forces se dirigeaient sur la Bavière, espérant par cette manœuvre porter sur ce pays le théâtre de la guerre et nous contraindre à nous replier sur le Rhin, surtout avec des forces numériques d'un grand tiers plus considérables que les nôtres. Mais l'attitude de l'armée française devait bientôt détromper l'archiduc Charles et il ne tarda point à devenir victime de sa fausse entreprise.

« Kronach, 20 mars.

« Je me hâte de vous écrire, mon père, pour vous annoncer notre prochaine entrée en campagne, car bien que la guerre ne soit pas encore déclarée, elle est inévitable et les hostilités seraient déjà même commencées si l'Empereur, par une raison politique, n'en avait laissé l'initiative aux Autrichiens. Aussi avons-nous reçu les ordres les plus précis à cet égard, c'est-à-dire, que nous sommes destinés à recevoir les premiers coups, que nous rendrons, je vous

assure, avec usure. Nos hussards sont dans les meilleures dispositions ; il serait vraiment dommage d'être déçu dans notre espérance, car nous allons au-devant de l'ennemi avec une joie et un entraînement difficiles à décrire. Les troupes appellent de tous leurs vœux la présence du grand donneur de batailles, et le jour de son arrivée parmi nous sera bien certainement marqué par une victoire.

« En attendant, les dispositions stratégiques s'exécutent avec la plus grande précision ; les routes sont sillonnées par les troupes avec un semblant de confusion rempli d'ordre, et, dans peu de jours, chacun occupera le poste assigné par la volonté d'un seul. L'ensemble de ces mouvements dans leur exécution offre quelque chose de fort imposant qui inspire la confiance, et sans nous s'occuper du nombre d'ennemis qu'il nous faudra combattre, il nous suffit de savoir que nous devons vaincre : c'est à quoi nous allons travailler de notre mieux. Il paraît, au reste, que la grande lutte qui va s'ouvrir était préparée de longue main par le cabinet autrichien appuyé des subsides de l'Angleterre.

« L'embarras présumé dans lequel la guerre d'Espagne pouvait avoir mis la France a déterminé la rupture d'une paix que la campagne d'Austerlitz semblait devoir assurer. Les préparatifs de l'Autriche sont immenses, et s'il faut en croire les feuilles allemandes, nous aurons affaire à 350 000 hommes avec 800 bouches à feu, sans compter une landwehr de 250 000 hommes, n'ayant à opposer à toutes ces forces que 250 000 hommes, tant en Allemagne qu'en Italie, et 18 000 en Pologne, avec un total de 425 bouches à feu. Malgré tout cela, nous sommes convaincus que Napoléon, dès qu'il en trouvera l'occasion, livrera bataille et qu'il conduira son armée triomphante à Vienne. Cette idée est tellement générale parmi nous, que nul n'oserait admettre le contraire, malgré la valeur des troupes autri-

chiennes et le mérite incontestable de l'archiduc Charles, leur généralissime, car nous avons pour nous le génie des victoires qui ne nous faillira pas dans une circonstance aussi solennelle.

« Vous devez penser qu'une fois les événements commencés, ils marcheront avec rapidité : il nous sera donc assez difficile de correspondre ; mais j'en saisirai toutes les occasions, ne fût-ce que pour vous tranquilliser sur mon sort qui, du reste, m'inquiète d'autant moins que j'ai comme toujours la plus grande confiance dans mon étoile.

« Adieu, mon père; les bulletins vous feront bientôt connaître les succès qui nous attendent; l'enthousiasme et l'ardeur de notre brillante armée sont un augure incontestable qui doit rassurer la France sur des résultats qui nous semblent infaillibles. »

Le 22 mars, je reçus l'ordre de me rendre à Bayreuth afin de m'entendre avec les magistrats de cette ville pour le placement du régiment qui devait y arriver le lendemain. J'y trouvai le général de division Friant, dont les troupes, qui occupaient les environs, étaient sur le point de se mettre en marche. M. de Tournon, mon parent, intendant général de la province, chez qui je fus dîner, s'occupait alors de faire emballer ses archives dans la présomption de l'approche des Autrichiens, crainte d'autant mieux fondée que, peu de jours après notre passage, un parti l'enleva avec tous ses équipages, avant même le commencement des hostilités.

Le 23, nous vînmes prendre position en avant du bourg de Bezenstein occupé par le 17e léger Le lendemain nous fîmes dix lieues dans la journée pour arriver à la petite ville de Hersbruch, ayant suivi une route impraticable pour l'artillerie à travers des bois et des montagnes couvertes de

neige. Deux jours après, le régiment prit ses quartiers à Hohenstadt que nous quittâmes le lendemain, à la pointe du jour, pour nous rendre à Sulzbach, où furent établis plusieurs postes d'observation sur la frontière de la Bohême, tandis que le régiment prenait, deux lieues plus loin, ses quartiers dans la ville de Amberg, où nous restâmes quelques jours en attendant que les Autrichiens commençassent les hostilités.

XII

GUERRE D'AUTRICHE
CAMPAGNE DE WAGRAM, 1809

Ce fut le 10 avril, dans la matinée, que le capitaine Daubenton, aide de camp du général Pajol, vint prévenir officiellement le colonel Dery que le comte de Bellegarde, commandant une division autrichienne, venait de signifier, au nom de l'empereur son maître, qu'il traiterait en ennemi quiconque s'opposerait à sa marche. L'annonce de cette nouvelle fut accueillie par le régiment aux cris répétés de : Vive l'Empereur ! et, une heure après, les premiers coups de carabine de nos hussards furent le prélude de ce grand drame qui devait étonner toute l'Europe sous le nom de campagne de Wagram. Cette campagne fut bien certainement une des plus brillantes de l'Empire et Napoléon y donna de nouvelles preuves de cet immense génie qui le place au-dessus des plus grands capitaines des temps anciens et modernes.

La tranquillité indifférente avec laquelle l'Empereur avait laissé l'Autriche faire ses préparatifs de guerre avait inspiré une telle confiance à cette puissance, qu'elle se crut assurée dans la réussite du projet qu'elle avait conçu de chasser les Français de l'Allemagne et de l'Italie, et

lorsqu'elle crut Napoléon embarrassé dans cette fatale guerre d'Espagne, elle ne balança point à rompre un traité qu'elle devait à sa magnanimité; mais celui-ci, trop clairvoyant pour se laisser surprendre, attendit son nouvel ennemi avec calme, assuré qu'il était de le faire repentir de sa téméraire entreprise. L'Empereur fit toutes les démarches possibles pour le maintien de la paix qu'il croyait nécessaire; mais, lorsqu'il vit qu'on attribuait à la crainte ce qui n'était que de la prudence, il n'hésita plus à accepter la lutte qu'on lui présentait et prouva de nouveau tout ce qu'on pouvait attendre des Français guidés par le génie, l'honneur national et le désir d'acquérir de la gloire.

Je ne retracerai de cette victorieuse campagne que les faits de la division de cavalerie légère du général Montbrun, et plus particulièrement ceux auxquels a participé le régiment dont j'avais l'honneur de faire partie en qualité de capitaine adjudant-major, et qui lui ont mérité plusieurs fois les éloges et les récompenses de l'Empereur. Je laisse à une plume plus savante de décrire les nombreux et sanglants combats qui ont illustré l'armée française dans cette courte période de quelques mois.

Ce fut donc, ainsi que je l'ai dit, dans la journée du 10 avril que la guerre fut dénoncée à notre général par un officier parlementaire et qu'aussitôt après commencèrent les hostilités. Ainsi le gant était jeté, ramassé, et la lice ouverte; il ne s'agissait donc plus que de combattre.

Le 11, j'accompagnai le colonel, dès la pointe du jour, dans l'inspection des postes avancés que j'avais placés la veille et qu'il trouva en règle.

Dans l'après-midi, le lieutenant Kister, envoyé en reconnaissance, rencontra un détachement considérable de hulans et d'infanterie devant lequel il crut prudent de se

retirer sans se laisser entamer, mais en tiraillant jusqu'à la nuit en avant du village de Deblitz où une grand'garde vint le soutenir. Le lendemain, après avoir coupé un pont sur la Régen, nous fîmes notre jonction avec le 7e Hussards et le 11e Chasseurs formant la brigade du général Pajol. Nous laissâmes Ratisbonne à notre gauche et arrivâmes à neuf heures du soir au village de Bercshausen, où nous trouvâmes un bataillon d'infanterie, après avoir fait quinze lieues dans la journée. Le lendemain, nous joignîmes, au village de Daswang, le 13e léger avec lequel nous devions opérer. Nous y trouvâmes le général de division Montbrun, arrivant d'Espagne pour prendre le commandement de la division de cavalerie légère d'avant-garde, avec, pour aides de camp, les capitaines Guinard et Calon, et pour officier d'ordonnance, le lieutenant Waldner, du 11e Chasseurs, beau jeune homme d'une grande famille d'Alsace. Nous fûmes d'autant plus satisfaits d'être sous les ordres de ce brave général qu'il jouissait à juste titre dans toute l'armée de la plus brillante réputation.

Il nous passa en revue et, se mettant à notre tête, il se dirigea sur Falzbourg où nous vînmes coucher avec le 13e léger.

Logé avec le colonel chez le curé de l'endroit, ce brave et digne homme déplorait les maux que la guerre allait entraîner, mais soumis aux décrets de la Providence, il nous offrit de bon cœur sa cave, sa basse-cour et sa cuisinière. Tous les habitants étant Bavarois, par conséquent nos alliés, nous accueillirent avec empressement, ne nous demandant autre chose que de ne pas laisser pénétrer l'ennemi dans leur pays. Mais malheureusement il n'en fut point ainsi par des raisons qui nous étaient inconnues alors et qui ne purent les garantir d'une courte invasion ; ce fut la nécessité où se trouvait l'armée française de faire une

marche rétrograde afin de concentrer ses forces. Différents détachements envoyés en reconnaissance dans la journée annoncèrent la présence de l'ennemi et celle du prince Ferdinand dans la ville de Burglengenfeld que nous occupions la veille.

Dans la soirée, quelques coups de carabine ayant été échangés avec les Chasseurs du loup, excellents tireurs, deux de nos hussards furent tués et, près de Amberg, nous eûmes trois hussards tués et cinq blessés.

Le 15, le général Montbrun fit une reconnaissance sur Pfaffenhoffen avec le 5e Hussards. Un régiment de hulans en sortit aussitôt à l'approche du général Jacquinot, venant joindre la division avec le 1e et le 2e de Chasseurs; ces troupes avaient eu un engagement assez sérieux, la veille, contre des forces supérieures qui vainement avaient voulu empêcher notre jonction. Toutes ces marches et contremarches avaient pour but de protéger les mouvements du maréchal Davout menacé par l'archiduc Charles qui, avec des forces très supérieures, venait de s'emparer de Ratisbonne et espérait refouler l'armée bavaroise de manière à empêcher sa jonction avec nos troupes. Cette situation assez critique demandait une prompte détermination. Sur les minuit, le chef d'escadron Hirn, du 3e Hussards, fut détaché avec cent chevaux et, dès la pointe du jour du 19, la division se mit en marche se dirigeant sur Abensberg. Peu d'heures après, en arrivant sur les hauteurs de Dislingen, nous vîmes déboucher l'ennemi avec des masses considérables; la 5e compagnie du régiment fut aussitôt lancée en tirailleurs afin de laisser le temps au 7e léger de nous rejoindre. Aussitôt ce mouvement exécuté, le général, malgré la position désavantageuse dans laquelle il se trouvait et l'infériorité de ses troupes, nous fit manœuvrer avec le talent et l'intelligence qui lui était si familiers, afin de

paralyser le plus possible les forces considérables que nous avions en face de nous. Mais l'ennemi, confiant dans sa supériorité, fit toutes ses dispositions d'attaque et commença par nous envoyer plusieurs boulets qui nous tuèrent quelques chevaux. Le 7e léger, aussitôt après nous avoir rejoints, marcha à la baïonnette droit aux batteries, aborda l'ennemi avec résolution et lui enleva deux pièces, tandis qu'un escadron du 7e Hussards fournissait une belle charge. Le général Montbrun, voyant alors que l'affaire allait devenir sérieuse et qu'il fallait en cette circonstance faire plus que son devoir pour tenir tête aux forces supérieures qui se développaient devant nous, vint à nos régiments, les passa en revue comme sur un champ de manœuvre malgré la mitraille et les boulets, et lança le 5e Hussards à la charge sur les hussards [...?] forts de près de 1200 chevaux; la mêlée fut des plus vives pendant quelques instants, mais, tournés par un régiment de hulans, nous fûmes obligés de nous replier sur notre brave infanterie qui rétablit bientôt le combat par ses décharges meurtrières. Une seconde charge que nous fîmes appuyer par le 11e Chasseurs fut terrible; nos hussards se battant avec la plus grande résolution, nous parvînmes à enfoncer nos adversaires que le 7e Hussards acheva de mettre dans la plus grande déroute en tuant beaucoup de monde dans sa poursuite.

Ce combat meurtrier eut le double avantage de tenir en échec un corps considérable qui se dirigeait sur Ratisbonne et de protéger la marche de flanc de la division Friant qui cherchait à faire sa jonction avec le maréchal Davout; mais il coûta cher aux deux partis. Notre brave colonel y fut grièvement blessé, ainsi que cinq officiers et vingt-deux hussards, dont neuf restèrent sur place. De son côté, l'ennemi perdit beaucoup de monde et surtout dans la pour-

suite du 7e Hussards. Le général Montbrun déploya dans ce brillant combat une valeur et un talent qui lui méritèrent l'estime et l'admiration des troupes; il eut un cheval tué sous lui par un boulet, et le général Pajol, sabrant comme un simple hussard, reçut une légère blessure au bras.

Sur les quatre heures après midi, nous passâmes tranquillement un défilé par une pluie battante, ayant à notre tête le général Montbrun qui voulut fort galamment remplacer le colonel Dery transporté sur les derrières avec les autres blessés.

A la nuit tombante, le général prit position avec un bataillon du 7e léger au village de Peysing, et les trois régiments de cavalerie légère avec le reste du 7e léger se portèrent en avant sur la petite ville de Abbach, où nous nous établîmes militairement et passâmes une nuit fort tranquille. Le 20, la division reprit, dès la pointe du jour, la position qu'elle occupait la veille afin de tenir en échec le corps du général Kollowrath pendant le mouvement du maréchal Davout sur Eckmühl où il voulait faire sa jonction avec l'armée bavaroise à la tête de laquelle l'Empereur venait de se mettre. Le plan de l'archiduc Charles, deviné aussitôt par Napoléon, consistait à couper notre armée afin d'écraser d'abord le maréchal Davout et détruire ensuite le second corps; il se croyait d'autant plus certain de pouvoir exécuter ce projet que ses forces étaient beaucoup supérieures aux nôtres et que Ratisbonne avait été obligé de capituler; c'est pourquoi l'Empereur avait fait dire au général Montbrun de tenir ferme dans sa position tandis qu'il allait attaquer l'ennemi pour empêcher sa jonction.

Tous ces mouvements exécutés avec une admirable précision devaient avoir pour résultat le brillant combat d'Eckmühl.

Des déserteurs qui arrivèrent à nos postes avancés nous apprirent qu'au village de Peysing nous avions combattu l'avant-garde d'un corps d'armée de 30000 hommes et 40 bouches à feu, dont l'intention était de se joindre à l'archiduc; mais le général, sentant l'importance d'entraver ce mouvement, ne cessa pas de harceler l'ennemi. Nous eûmes dans la journée la triste nouvelle que le détachement sous les ordres du commandant Hirn, chargé de communiquer avec le maréchal Davout, avait éprouvé de grandes pertes et que son brave chef avait été tué par un boulet. Cette perte, nous fut d'autant plus sensible que l'absence du colonel allait laisser le régiment sous les ordres d'un chef d'escadron tout nouvellement arrivé au corps et qui, dans le combat de Peysing, avaït montré une telle pusillanimité que tout le corps d'officiers l'avait déclaré unanimement indigne de le commander; le général Pajol, partageant cette opinion, déclara qu'il commanderait le régiment jusqu'au retour du colonel, dont l'absence ne pouvait être longue, ayant fait dire qu'il espérait bientôt nous rejoindre, bien que forcé d'avoir le bras en écharpe.

Quant au chef d'escadron, il fut aussitôt dirigé sur le dépôt de France, sous prétexte d'organiser les renforts qui devaient nous arriver; mais, avant son départ, ce fut un sous-lieutenant du régiment qui lui signifia, au nom de tous les officiers, que s'il ne quittait pas la pelisse blanche il serait dénoncé à l'Empereur, et nous n'en entendîmes plus parler.

Dans la journée du 22, nous fûmes renforcés par la brigade d'infanterie Boudet; ce renfort permit au général Montbrun de tenir en échec, par de fausses attaques, le corps du général Kollowrath, afin que l'Empereur pût exécuter ses grands mouvements.

Le 23, bataille de Ratisbonne! — Dès quatre heures du

matin, la division se mit en mouvement en colonnes d'attaque, se dirigeant sur une belle position occupée par l'ennemi.

Nous tardâmes peu à nous trouver en présence d'une ligne de cavalerie qui semblait nous attendre avec résolution, mais, au moment de l'aborder, elle tourna bride avec le plus grand calme pour protéger le tardif mouvement du général Kollowrath cherchant à faire sa jonction avec l'archiduc Charles.

La mission du général Montbrun ayant eu un plein succès, il se dirigea aussitôt sur Ratisbonne dont nous approchâmes à une lieue de distance vers les neuf heures du matin, marchant dans une plaine immense, en colonnes par escadron; mais, découvrant bientôt une masse considérable qui venait à nous avec beaucoup d'ordre et de sang-froid, notre brigade fut mise aussitôt en ligne par régiment. Le général Pajol, à la tête du 5e Hussards et soutenu par le 7e, chargea avec une véritable fureur; pendant quelques instants, la mêlée fut des plus vives et nous parvînmes enfin à rompre l'ennemi; mais nous fûmes arrêtés dans notre poursuite par la vue d'une masse imposante débouchant dans le fond de la plaine, dont les ailes se déployaient pour nous envelopper. Nous crûmes un moment avoir affaire à toute la cavalerie autrichienne; mais cette incertitude fut de courte durée : c'était Napoléon opérant sa jonction à la tête de l'armée bavaroise. Alors, le combat devint général dans cette plaine immense où l'apparition subite de l'Empereur produisit un effet électrique dans toute l'armée, saluée par les plus vives acclamations et accompagnée du bruit des canons et des feux de l'infanterie; ce fut alors que commença véritablement la bataille dans laquelle notre division n'avait que préludé, car nous avions un général auquel son ardeur, sa bravoure

et son audace ne permettaient pas de rester inactif dans un moment semblable.

L'ennemi, appuyé à Ratisbonne dont il était maître, protégé par les hauteurs garnies de plusieurs batteries, présentait un front imposant, couvert par une ligne de cavalerie d'une grande étendue dont nous avions été à même d'apprécier la valeur une heure avant. Cependant, le général Montbrun ne balança pas de l'attaquer, encore bien qu'elle fût considérablement renforcée, car il sentait trop bien l'importance de ce mouvement qui devait protéger le déploiement des masses de l'Empereur.

Le général Pajol, toujours à la tête du 5e Hussards, nous conduisit à la charge en brandissant son sabre et arrivant le premier; nous culbutâmes tout ce qui offrit résistance, tandis qu'à notre gauche le 11e Chasseurs et le 7e Hussards, guidés par le général Montbrun, faisaient merveille. Poursuivant sans relâche cette cavalerie en désordre, notre cavalerie ne s'arrêta qu'à un demi-quart de lieue de Ratisbonne, plusieurs décharges d'artillerie ayant ralenti notre ardeur. (Ce fut en ce moment qu'il m'arriva un fait que je citerai plus tard afin de ne point interrompre la marche de l'action générale.) L'Empereur, voulant profiter de l'enthousiasme que sa présence inspirait à l'armée, et de l'avantage qu'il avait obtenu en coupant en deux l'armée de l'archiduc par les charges réitérées de la cavalerie, ordonna au maréchal Lannes d'enlever la ville de Ratisbonne, malgré ses murailles fortifiées et une contrescarpe présentant de grands moyens de défense. Le maréchal, ayant connaissance qu'une brèche existait entre les deux portes, se mit à la tête d'un bataillon et, descendant dans le fossé, sous le feu meurtrier de l'ennemi, aborda la brèche, pénétra dans la ville et fit ouvrir la porte dite de Straubing.

La troupe surprise et démoralisée par une action aussi

audacieuse, mit bas les armes; une nombreuse artillerie fut prise; mais ce qu'il y eut de plus satisfaisant pour le maréchal, ce fut la délivrance du 65e de ligne qui avait été obligé de capituler dans les premiers événements de la campagne, commandé alors par le brave colonel Coutard, lequel cependant était parvenu à soustraire ses aigles.

Ainsi, en peu de jours et par les savantes manœuvres de l'Empereur, nous étions parvenus à réparer les débuts fâcheux de cette campagne, gagner les batailles de Tann, d'Abensberg et d'Eckmühl, vaincre dans les combats de Peysing, de Landshut et de Ratisbonne, démoraliser une armée de 180000 hommes avec moitié moins de forces, prendre 100 pièces de canon, 40 drapeaux, 50000 prisonniers, 3 équipages de pont, 3000 voitures attelées portant des bagages et toutes les caisses des régiments.

Ainsi cette armée qui comptait nous anéantir se trouvait réduite à défendre son territoire, malgré quelques succès passagers qu'elle payait ainsi fort cher.

Le soir de ce brillant combat, la cavalerie, harassée de fatigue, fut envoyée dans des villages. L'état-major du régiment, en venant prendre possession de la maison du curé, y trouva le général Saint-Sulpice qui nous permit de passer la nuit avec lui. Je fus fort heureux d'y rencontrer un vétérinaire qui pansa mon cheval de deux coups de sabre sur la tête, et d'y trouver pour nos chevaux des fourrages en abondance.

La ville de Ratisbonne, dont nous étions à un quart de lieue, offrait un spectacle horrible et aussi effrayant pour la troupe que pour les habitants. Les flammes s'étendaient dans différents quartiers, gagnant une place sur laquelle se trouvait un parc d'artillerie abandonné par les Autrichiens; on était dans le plus grand effroi craignant à tout instant une explosion qui eût anéanti une partie de la ville.

Fort heureusement, la troupe parvint à éteindre le feu; mais une autre calamité vint se joindre à tant d'inquiétudes, ce fut le pillage avec toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut : les cris des blessés, ceux des habitants dont on enfonçait les portes, le désespoir des malheureuses femmes livrées aux brutalités des soldats ivres, enfin une épouvantable confusion offrant un spectacle affreux que la nuit rendait encore plus horrible.

Nous apprîmes dans la soirée que l'Empereur avait été blessé d'une balle morte à la jambe, ce qui ne l'empêcha pas de monter à cheval pour parcourir le champ de bataille.

Le régiment eut dans cette journée deux officiers tués et cinq blessés; 74 hussards furent tués et 32 blessés plus ou moins grièvement; nos pertes provinrent surtout des décharges à mitraille près de la ville.

C'est ici le moment de retracer l'événement qui m'arriva dans la journée au moment de la confusion des charges successives que nous fîmes.

Plusieurs pelotons de cuirassiers et de chevau-légers autrichiens, s'étant jetés avec fureur sur le régiment, parvinrent à rompre notre ligne; je m'en trouvai séparé un instant, n'ayant près de moi que 5 à 6 hussards, et enveloppé par une trentaine de cavaliers ennemis, lorsque fort heureusement plusieurs tirailleurs du 7e léger se réunissant firent une décharge à bout portant qui abattit plusieurs hommes et mit les autres en fuite; alors, franchissant un ravin suivi de mes hussards, nous atteignîmes deux officiers qui se rendirent après quelques coups de sabre échangés : un était blessé assez grièvement.

Je m'occupais de rassurer les deux prisonniers, lorsque le général de division N..., arrivant à nous, ordonna aux tirailleurs du 7e de les fusiller; mon étonnement et mon

indignation prouvèrent au général ma surprise d'un aussi affreux procédé. Je lui observai que ces prisonniers m'appartenaient, que ce serait manquer à toutes les lois de la guerre de les assassiner ainsi et que l'honneur me faisait un devoir de m'y opposer; les tirailleurs de leur côté semblaient répugner à une action aussi barbare; mais le général renouvela impérativement son ordre, reconnaissant, disait-il, ces deux officiers pour l'avoir vivement poursuivi dans l'intention de le tuer et n'ayant trouvé son salut que dans la fuite (il avait même perdu son chapeau); il m'enjoignit de me retirer sous peine de me faire sévèrement punir.

J'éprouvais la plus vive indignation et mon exaspération était au comble en présence d'un attentat aussi abominable que la discipline m'imposait de laisser commettre, et je vis en m'éloignant ces deux malheureux tomber frappés de plusieurs balles. Sous l'impression de cet horrible événement, j'en rendis compte au général Montbrun en en présence du général Lebrun, aide de camp de l'Empereur, qui m'engagèrent prudemment au silence sur un fait qu'ils sentaient aussi bien que moi être une infamie, mais la qualité du personnage était telle qu'ils eussent été très fâchés s'il avait eu connaissance de mon rapport.

Cependant, sur les quatre heures du soir, le combat étant terminé, le général Pajol me fit accompagner sur le terrain où cette affreuse scène avait eu lieu, par le capitaine Vérigny, son aide de camp; nous y trouvâmes ces malheureux officiers mourants que les tirailleurs du 7e léger avaient laissés sans les dépouiller. Nous nous empressâmes de les transporter dans un vaste couvent dont on avait fait une ambulance; je les fis panser devant moi et j'eus la satisfaction d'en être reconnu; mais ils purent à peine exprimer leur reconnaissance des soins que je leur prodiguais.

Je leur laissai quelques pièces d'or et les recommandai aux soins d'un chirurgien, les quittant avec le vif regret de n'avoir pu leur éviter un sort si cruel. Un d'eux, moins grièvement blessé, m'apprit qu'il se nommait le comte de Wratizlaw, frère d'un aide de camp de l'archiduc Charles, et son camarade le baron de Frank, tous deux officiers aux chevau-légers de Klenau.

Au moment où j'allais quitter ces malheureuses victimes un de mes amis particuliers, le capitaine Trobriant, aide de camp du maréchal Davout, arrivait pour organiser l'ambulance ; il me promit toute sa sollicitude envers ces infortunés dont l'un, Frank, succomba quelques jours après et l'autre échappa miraculeusement à la mort.

Le 24, la division de cavalerie légère traversa Ratisbonne à la pointe du jour, se portant en avant, au delà du pont du Danube où elle prit position en attendant les ordres que je fus chargé d'aller chercher près le prince de Neuchâtel. Ce fut l'Empereur lui-même, causant avec le prince sur un petit mamelon, qui me les donna :

« Partez sur-le-champ, me dit-il, avec deux hussards, remontez la rive droite de la Régen jusqu'à ce que vous ayez des renseignements positifs sur la marche de l'ennemi, pour en donner avis au général Montbrun qui agira d'après votre rapport, et surtout qu'il soit de la plus parfaite exactitude. »

Telles furent les expressions de l'Empereur. Il les accompagna d'un petit signe de tête bienveillant, qui me combla de joie en me prouvant qu'il m'avait reconnu.

Je vins rendre compte au général de l'ordre dont j'étais porteur et partis aussitôt avec mes deux hussards remontant au galop les bords de la Régen jusqu'à la hauteur de la ville de Regenstauff, placée sur l'autre rive, dont le pont était rompu. Deux pelotons de Chasseurs du loup,

placés près des maisons, nous saluèrent de plusieurs coups de carabine et partirent; j'envoyai aussitôt un hussard donner avis au général que l'ennemi se retirait dans la direction de la Bohême et me fis envoyer une barque par les habitants ; la crainte les fit obtempérer à mon ordre. Presque au même moment arrivait le général avec une escorte de 25 hussards, quatre passèrent avec moi dans la barque : le bourgmestre, avec la municipalité et nombre d'habitants, nous attendait sur le bord du fleuve avec des démonstrations craintives, mais tout prêts à subir les conséquences de leur position. Je signifiai au nom du général de réparer le pont, ce qui fut exécuté avec promptitude; pendant ce temps, j'interrogeais trois fantassins restés dans un cabaret et qui se disaient déserteurs; ils m'apprirent que l'archiduc Charles, avec une partie de l'armée et beaucoup d'équipages, se retirait sur Wittenau, dans la direction de la Bohême.

Aussitôt la division arrivée, le général disposa la cavalerie au bivouac en avant de la ville où vint s'établir le 13e léger qui avait remplacé le 7e. Plusieurs détachements furent à la suite de l'ennemi et ramassèrent un assez grand nombre de traînards et plusieurs voitures d'équipage. Le général me fit partir le lendemain, à la pointe du jour, pour faire au prince de Neuchâtel le rapport des détails qu'il avait sur la marche de l'ennemi et recevoir les ordres de l'Empereur qui ne me furent expédiés que dans la journée. Le soir j'arrivai à Kirn où devait s'arrêter la division, mais notre infatigable général, jaloux de joindre l'ennemi, l'avait atteint à Nittenau et avait enlevé, malgré sa vive résistance, une assez belle position dans laquelle l'arrière-garde s'était retranchée ; je m'établis pour la nuit dans le château de Kirn avec mon ordonnance ; une aimable baronne m'y donna l'hospitalité et n'osa pas me refuser de coucher dans

le lit où s'était reposé l'archiduc Charles l'avant-veille. Le 26, au moment où je rejoignais la division, le général Montbrun se portait sur Pruk ; mais l'ennemi était tellement en force pour protéger sa nombreuse artillerie et ses gros équipages, que le général fut obligé d'attendre l'arrivée de son infanterie. Le soir, nous trouvâmes la ville évacuée et le général me garda près de lui, ayant à me donner des instructions sur une mission que je devais remplir.

Le 28, je me mis en marche avec 50 chasseurs du 11e, 50 hussards du régiment et 120 hommes du 13e léger, avec l'ordre de ne jamais perdre l'ennemi de vue, le talonner continuellement, sans cependant m'engager trop, puisque je pouvais me trouver à une distance assez considérable de la division, bien qu'elle dût appuyer mes mouvements. Cette honorable mission devait appartenir à un officier supérieur, mais le général, rempli de bienveillance à mon égard, profita de la circonstance où le régiment était sans chef d'escadron pour m'en faire remplir les fonctions, bien convaincu que je répondrais de mon mieux à cette marque de confiance. Nous nous dirigeâmes d'abord sur la petite ville de Rœting, baignée par la Régen ; deux escadrons de chevau-légers et à peu près 300 hommes d'infanterie étaient au bivouac en avant de la ville ; bientôt sous les armes, cette troupe se mit en position de s'opposer à notre entrée ; cependant les tirailleurs seuls s'engagèrent pendant plus d'une heure. Enfin, sur les cinq heures du soir, l'ennemi effectuant sa retraite, nous le chargeâmes dans la ville, le harcelant pendant près d'une lieue ; deux chasseurs et trois fantassins furent blessés. A la nuit, nos postes établis près le village de Falkenstein et nos vedettes placées à une portée de pistolet, nous restâmes sur pied, sans feu, par une pluie continuelle.

A minuit, le lieutenant Pierre, à la tête de dix hussards et

25 fantassins, enleva deux postes entiers avec la plus grande audace et par la surprise la plus hardie. J'envoyai au général deux officiers, 23 prisonniers, une cantinière et, lui rendant compte de ma journée, je le prévenais que probablement nous éprouverions de la résistance au passage de la rivière.

Le lendemain, tous les postes relevés à quatre heures du matin, nous nous mîmes en marche à la suite de l'ennemi qui ne s'attendait pas à nous trouver si matinals; aussi ramassâmes-nous quelques traînards qui m'apprirent qu'il y avait de la confusion dans la marche des voitures d'équipages.

Deux chevau-légers déserteurs m'affirmèrent l'évacuation de la ville de Cham, sur laquelle nous nous portâmes aussitôt; un pont rompu fut à l'instant réparé par les habitants et nous y rafraîchîmes une heure pour nous mettre à la suite de l'ennemi dans la direction de Furth et Neumarck, où nous l'atteignîmes une lieue en avant de ce dernier endroit, dans une position momentanée, derrière un marais d'où il nous envoya une grêle de coups de fusil.

Quarante hommes du 13e léger, appuyés de 25 chevaux, les débusquèrent au prix de deux hussards et de quatre fantassins. Le lieutenant Scheglinsky, du 5e Hussards, tua de sa main trois chasseurs du loup et en prit huit. Cette troupe se retirant en désordre nous laissa maîtres de 4 voitures d'équipage dont nous nous emparâmes sans la moindre résistance. Peu de temps après ce petit combat, un officier supérieur autrichien se présenta comme parlementaire, se disant porteur d'une lettre de l'archiduc Charles pour le général commandant l'avant-garde; je lui fis dire qu'il eût à se retirer ou que j'allais le faire prisonnier; mais, sur de nouvelles instances et sa parole d'honneur que sous le pli de la lettre du général, il y en avait

une pour l'Empereur, je jugeai la chose assez importante, pour me faire conduire l'officier les yeux bandés. Il parlait parfaitement le français, s'exprimant dans les meilleurs termes. Il me réitéra ce qu'il m'avait fait dire, et ajouta qu'il avait l'ordre de son chef de remettre à l'Empereur même une autre lettre particulière dont il était porteur et qu'il me montra. J'en conclus que l'archiduc croyait toute l'armée à sa poursuite et qu'il était loin de prévoir le grand mouvement opéré par Napoléon, mais que, dans cette incertitude, il voulait, sous le prétexte d'un parlementaire, connaître la vérité. Dans tous les cas comme je n'étais pas à l'avant-garde pour parler mais agir, je signifiai à l'officier autrichien que j'allais le faire conduire près de notre général, en l'assurant que, puisqu'il devait remettre sa missive à l'Empereur, il ne reviendrait pas de si tôt, ce qui parut le contrarier beaucoup. En effet, un brigadier et quatre hommes l'escortèrent sur les derrières et, aussitôt après ce petit accident nous continuâmes notre mouvement.

Sur les quatre heures après midi, nous eûmes un nouvel engagement avec un escadron de hussards hongrois et une cinquantaine de tirailleurs du loup; la mêlée fut assez vive : un officier hongrois y fut tué par un maréchal des logis du régiment, cinq de mes hommes y furent blessés, ainsi que mon cheval; nous poursuivîmes l'ennemi jusqu'à un petit hameau à l'entrée duquel se trouvait masqué un escadron de hulans qui nous chargea avec d'autant plus d'avantage que nous étions désunis. Entouré par trois hulans qui cherchaient à m'entraîner, je me serais difficilement tiré d'affaire, sans le lieutenant Scheglinsky qui, arrivant ventre à terre avec le reste de la troupe qui était en réserve, me sortit de la mauvaise position où je me trouvais. L'ennemi, croyant qu'une masse de cavalerie allait fondre sur lui, tourna bride, abandonnant ses tirailleurs

du loup qui se réfugièrent dans les maisons du hameau où nous les ramassâmes tous. A cette nouvelle échauffourée j'eus deux hommes tués et trois blessés; quatre hulans furent pris et grièvement blessés. Nos bivouacs furent établis en avant du village où nous passâmes tranquillement la nuit.

Le 30, à peine le jour commençait à paraître, que deux coups de carabine tirés des vedettes nous donnèrent l'éveil. Un hussard vint m'annoncer que nous allions être attaqués par une colonne d'infanterie qui marchait sur nous. Je fis aussitôt mes dispositions non seulement pour lui faire une bonne réception, mais pour aller au-devant; déjà deux pelotons de cavalerie étaient prêts à entrer en charge, lorsqu'on me prévint que cette colonne se composait de 300 Autrichiens désertant avec armes et bagages, lesquels nous apprirent que l'archiduc Charles se dirigeait sur Vienne avec 40 000 hommes, n'ayant laissé pour nous tenir tête qu'un corps de 5 ou 6 000 hommes. Je dirigeai de suite ces déserteurs sur le derrière, en faisant connaître au général les renseignements qui venaient d'être donnés et nous nous remîmes en marche. Sur les midi, je me trouvai en face de trois bataillons hongrois, deux escadrons de hulans et deux pièces de canon occupant une belle position à cheval sur la grande route, un marais à droite et un bois taillis assez épais sur la gauche, probablement garni de troupes; une plaine assez étendue nous séparait sans qu'il me vînt à l'idée de la franchir, me trouvant hors d'état de pouvoir attaquer des forces aussi supérieures, me contentant de laisser apercevoir quelques détachements, tout en nous tenant sur la défensive, jusqu'à ce que le général, que j'avais prévenu, m'eût envoyé des renforts ou m'eût fait connaître ses intentions.

Nous restâmes ainsi en position jusqu'à six heures du

soir sans tirer un coup de carabine; mais alors arrivèrent, pour me relever, le général Pajol avec le 7e Hussards, deux bataillons du 13e léger et deux pièces de campagne. Cette force se mit aussitôt en devoir d'attaquer en me laissant en réserve avec ma troupe.

Une heure après, l'ennemi complètement repoussé, le général Pajol me donna l'ordre de me rendre au quartier général de la division où j'arrivai avant la nuit.

Le général Montbrun, attendant des renseignements sur les mouvements de l'Empereur, garda sa position, tandis que le maréchal Davout exécutait une manœuvre de flanc sur notre droite pour dégager la rive droite du Danube. Le 2 avril, le général Montbrun fit un rapport à l'Empereur sur les mouvements de sa division et ceux de l'ennemi, l'informant que, par les instructions du maréchal Davout qu'il venait de recevoir, il allait marcher sur Regen pour ensuite balayer la rive droite du Danube, laissant en observation un bataillon du 13e léger avec le 11e Chasseurs. Il demandait à la suite de son rapport plusieurs récompenses et me fit voir qu'il me désignait pour la croix d'officier de la Légion d'honneur, me chargeant en outre d'être le porteur de ses dépêches et de celles que je devais d'abord remettre au maréchal Davout, en passant à son quartier général établi à Passaw, cette même ville où huit ans auparavant, n'ayant que seize ans et pauvre émigré, j'allais avec l'Armée de Condé dans la Pologne, ainsi qu'on a pu le voir dans la première partie de cet ouvrage. Cette double faveur me donna la conviction de l'intérêt que le général voulait me porter et dont il ne cessait de me donner des preuves depuis qu'il était à notre tête.

Voici la copie textuelle de ma mission, pièce jointe à mes brevets.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL
Armée d'Allemagne.
—
3e CORPS

Division de cavalerie légère.

Il est ordonné à M. d'Espinchal, capitaine au 5e Hussards, de partir sur-le-champ pour se rendre au grand quartier général impérial porteur de dépêches *très pressées* pour S. M. l'Empereur et Roy.

Les autorités civiles et militaires sont invitées à lui faire donner des chevaux nécessaires et à le protéger de manière à ce qu'il n'éprouve aucun retard dans la mission dont il est chargé. — Le présent ordre lui servira pour aller et son retour.

Au quartier général à Chacub, 3 mai 1809.
Le général de division,
Signé : L. Cte MONTBRUN.

Je remis au maréchal Davout les dépêches qui le concernaient. Il me fit le meilleur accueil, me promit d'appuyer la demande du général, m'engagea à déjeuner et, aussitôt après, me donna pour compagnon de voyage le capitaine Mieroslawski, un de ses aides de camp, porteur aussi de dépêches pour Sa Majesté Impériale.

Nous traversâmes la ville de Scharding entièrement consumée et fumante encore, à la suite d'un combat sanglant dans lequel les Autrichiens avaient fait la plus vigoureuse résistance, en se défendant plusieurs heures dans les rues. Nous rencontrâmes aussi dans la journée les divisions d'infanterie Friant et Morand se dirigeant sur Lintz. — Entre minuit et une heure du matin, il nous arriva une alerte assez vive dont nous manquâmes d'être victimes : nous cheminions tranquillement sur une chaussée superbe, resserrée entre le Danube et une montagne, et nous n'étions plus qu'à une demi-lieue de Lintz, lorsque, tout à coup, au tournant de la route, nous fûmes tirés d'une espèce d'assoupissement dans lequel nous étions plongés par une sen-

tinelle qui cria : « Wer da? » (qui vive?). Son costume, sa langue et l'introduction de sa carabine dans notre calèche ne nous laissèrent aucun doute qu'un petit poste tyrolien eût passé le fleuve dans une barque.

Mon camarade, fort, vigoureux et doué d'un admirable sang-froid, saisit l'arme par le canon pour la détourner, tandis que, sautant à bas de la voiture par la portière opposée, je pris l'homme à la gorge en le menaçant de lui passer mon sabre au travers du corps s'il prononçait un mot; tout cela fut exécuté aussi rapidement que la pensée, mais notre postillon, saisi de frayeur, fouetta ses chevaux nous laissant sur la grand'route avec la carabine que le soldat avait abandonnée en nous échappant, n'ayant d'autre ressource, pour éviter le sort qui nous attendait, que de gravir la montagne bordant la route et de nous blottir dans un trou pour attendre le jour. Ce petit poste, qui effectivement avait traversé le fleuve, se composait de six hommes : il passa au-dessous de nous, cherchant à nous découvrir, mais, dans la crainte d'être surpris lui-même par l'éveil que pouvait avoir donné notre postillon en approchant de la ville, il ne tarda point à s'embarquer, ce que nous reconnûmes par le bruit des rames; alors, mon compagnon de voyage faisant feu de la carabine qu'il tenait, nous sautâmes sur la route où, peu d'instants après, nous fûmes rejoints par un poste français attiré par le bruit de l'explosion, fort satisfaits d'en avoir été quittes pour la peur. Nous trouvâmes notre voiture arrêtée aux portes de la ville sans que le conducteur eût rendu compte de l'événement, ce qui lui valut une bonne volée de coups de bâton pour prix de sa fuite et de son silence; puis, nous fûmes à la poste changer d'équipage et repartîmes aussitôt pour continuer notre route. En traversant la ville d'Ebersberg, nous eûmes un horrible spectacle, plus de 2 000 cadavres gisaient

dans les rues, presque tous brûlés et rôtis par le feu, un combat sanglant et terrible ayant été livré l'avant-veille par le général Claparède au passage de la Traun, à la suite duquel s'était joint un affreux incendie. Nous nous empressâmes de quitter cet horrible théâtre de carnage pour arriver au quartier impérial où je remis aussitôt mes dépêches au prince de Neuchâtel. Peu de minutes après, il me fit entrer dans une chambre où se trouvait l'Empereur assis à côté d'une table sur laquelle se trouvait une grande carte déployée. « Eh bien! me dit-il, le général Montbrun prétend que l'archiduc marche en personne sur la Bohême et le parlementaire qu'il vient de m'envoyer assure qu'il est à Vienne; que dois-je croire? — J'aurai l'honneur d'affirmer à Votre Majesté, répondis-je, que l'assertion du général est de la plus parfaite exactitude, car je l'ai remplacé dans son lit au château de Kirn, et que, chargé de suivre son arrière-garde, les prisonniers disaient tous qu'il était toujours à la tête de l'armée. — Alors, il veut jouer au fin, dit l'Empereur, en regardant le prince de Neuchâtel, mais je ne serai point sa dupe. C'est bien, vous attendrez mes dépêches », et il me fit un signe de tête m'indiquant que j'eusse à me retirer. Le prince, sortant avec moi, me dit d'aller manger avec ses aides de camp; parmi eux, je trouvai Edmond de Périgord qui, en bon parent, m'offrit de partager son gîte; il m'apprit que mon frère avait été blessé de plusieurs coups de sabre non dangereux et que, transporté à Augsbourg pour y être soigné, le roi de Bavière, qui s'y trouvait, l'avait accueilli avec toutes sortes de bontés.

A la table de la maison du prince, se trouvait l'aide de camp de l'archiduc Charles dont avait parlé l'Empereur; ses manières franches, son ton parfait et ses expressions remplies de cordialité nous mirent bientôt en rapport. Sur

ma demande s'il connaissait un jeune officier des chevau-légers de Blénau du nom de Wratizlaw : « Hélas! me répondit-il, c'était mon frère que j'ai eu le malheur de perdre à Ratisbonne. — Rassurez-vous, lui répondis-je, il n'est que blessé et en voie de guérison ; ayant été assez heureux pour lui être utile, je l'ai recommandé aux soins particuliers de l'administration de l'ambulance établie dans un couvent près de Ratisbonne; si vous désirez lui écrire, je m'engage à lui faire parvenir votre lettre. » Il est facile de concevoir le bonheur éprouvé par le comte qui croyait son frère perdu. Sa reconnaissance était aussi expressive que bien sentie, et nous nous séparâmes le soir, pénétrés l'un pour l'autre d'une estime réciproque.

Sur les dix heures, je reçus les dépêches du prince de Neuchâtel, parmi lesquelles se trouvait une lettre de l'Empereur pour le maréchal Davout qui m'apprit, lorsque je la lui remis, que je trouverais la division de cavalerie légère au bivouac près de l'abbaye de Saint-Floréan.

En effet, je rejoignis le général Montbrun dans ce magnifique monastère, où il m'ordonna de rester près de lui, prétendant avec sa bonté habituelle que ma présence lui était nécessaire. Il est vrai de dire que ses deux aides de camp ne pouvaient guère lui être utiles sous beaucoup de rapports (et qu'à cette époque il n'y avait pas d'école d'état-major). L'un était fils d'une bonne fermière qui avait été la nourrice du général; frappé par la conscription, il devait son avancement à la protection de son frère de lait qui lui portait un véritable attachement, malgré que son éducation laissât beaucoup à désirer, mais il la remplaçait par un dévouement sans borne.

Le second, maréchal des logis de chasseurs, avait sauvé la vie de son colonel au prix de plusieurs blessures dont il avait failli mourir, et, en reconnaissance, le général

l'avait assuré qu'il ne se séparerait jamais de lui ; c'était la loyauté personnifiée, la bravoure incarnée ; son sabre l'avait aussi bien protégé que la reconnaissance de son chef, mais il était peu propre à remplir certaines fonctions d'aide de camp, hormis celles du champ de bataille où son intrépidité était au-dessus de tout éloge.

Le général passa la journée du 8 dans cette magnifique abbaye, où, malgré la quantité de troupes qui y avaient passé et les contributions un peu forcées qu'on en avait retirées, nous fûmes traités de la manière la plus splendide.

Nous visitâmes cé riche couvent renfermant une église de la plus grande beauté, une bibliothèque superbe dans laquelle se trouvaient de précieux manuscrits ; une galerie de tableaux fort estimés et une pharmacie remarquable.

Ces bons moines, encore tout émus de ce qu'ils voyaient et avaient éprouvé, nous dirent que le jour du combat d'Ebersberg, quinze chasseurs avaient emporté plus de 100 000 écus en or ou en pierreries.

A six heures du soir, la division reçut l'ordre de se porter sur Mölk pour y prendre position ; il nous fallut marcher toute la nuit au milieu de l'infanterie se dirigeant sur Saint-Polten, où les Autrichiens, disait-on, voulaient livrer bataille afin de donner le temps à l'archiduc de venir défendre Vienne. Mais l'activité de Napoléon et l'ardeur de nos troupes déjouèrent ce projet, et, lorsque le prince se présenta, la capitale était au pouvoir des Français.

Le 9, le général Montbrun, en vertu des instructions particulières de l'Empereur apprenant la retraite précipité des Autrichiens, me fit partir avec 25 hussards pour disposer les bivouacs de sa division dans la position qui lui était assignée et établir son quartier général dans l'abbaye de Mölk.

Je trouvai cet endroit encombré par les équipages de

plusieurs généraux, quantité d'employés et de nombreux parasites suivant l'armée; je fis tout évacuer en vertu de l'ordre dont j'étais porteur et, laissant 20 hussards avec un lieutenant en garde de cette position, je vins trouver le général au château de Schwalbourg où il devait passer la journée. Ce beau manoir, appartenant au comte Tintiz, offrait un spectacle de dévastation épouvantable; plus de 500 fantassins de la division Molitor s'y étaient établis, pillant, bouleversant tout, brisant et enfonçant portes et fenêtres, enfin, saccageant de la manière la plus affreuse cet endroit naguère si beau, si riche et si gracieux.

Ce fut avec toutes les peines imaginables que le général put parvenir à chasser ces misérables, indignes du nom de Français. Son aide de camp, le capitaine Guinard, éprouvant une résistance offensive de la part d'un groupe de ces malheureux, en tua un d'un coup de sabre, en blessa deux et précipita le quatrième d'un balcon à la hauteur de trente pieds ; tandis que, dans ce même moment, le général Pajol, surprenant un soldat qui venait de voler un crucifix d'argent dans la chapelle du château, le faisait fusiller, ce qui détermina sur-le-champ la retraite des autres. Pendant la nuit, un officier d'ordonnance de l'Empereur vint changer les premières dispositions du général en lui prescrivant de se porter sur Mautern, rive droite du Danube, afin de couvrir la gauche de l'armée pendant le mouvement du centre qui marchait sur Vienne.

Le 10, à huit heures du matin, nous occupions ce poste important d'où le duc de Rovigo venait de chasser l'ennemi en le contraignant à passer sur la rive gauche du fleuve.

Le 5e Hussards fut placé au bivouac près et en avant de la petite ville de Furth; le 7e Hussards à Ballol, le 13e léger à Mautern avec l'artillerie, et le quartier général dans la

magnifique abbaye de Gottveig dominant le Danube, dont elle est séparée par une plaine d'une lieue de largeur.

La position de la division avait le double avantage, non seulement de protéger les mouvements de l'armée, mais encore de maintenir en face de nous des forces considérables dans la crainte que nous ne franchissions le Danube.

Ce même jour arriva de France un chef d'escadron avec 85 hussards et nous eûmes aussi des nouvelles de notre brave colonel, donnant l'espoir de nous rejoindre bientôt avec trois officiers, ses compagnons d'infortune, les deux autres ayant succombé à leurs blessures.

Le couvent de Gottveig n'ayant pas été visité par nos troupes, nous y trouvâmes d'abondantes ressources, surtout en vin et en fourrage, amassées pour approvisionner l'armée autrichienne et que l'attaque vive du duc de Rovigo avait empêché de faire évacuer de l'autre côté du fleuve. Dans la matinée du 12, le général fit des démonstrations d'attaque pour passer le Danube : plusieurs pièces de canon placées en face de Stein et Krems sur la rive gauche firent quelques décharges suivies de la sommation de nous envoyer toutes les barques qui étaient sur cette rive ; mais, pour réponse, elles furent en partie incendiées par les habitants, but que voulait atteindre le général, qui apprit dans la soirée qu'un simple corps d'observation venait d'être laissé en face de nous, les Autrichiens concentrant toutes leurs forces vis-à-vis de Vienne.

Le 13, notre infanterie légère fut relevée par la brigade Leclerc qui tirailla toute la nuit avec l'ennemi, sur une alerte que produisirent une grande quantité de poutres et de madriers détachés d'un pont en construction, et trois grands bateaux voguant seuls ; nous parvînmes à en saisir deux, et l'ennemi s'empara du troisième.

Le 14, le général Montbrun reçut l'ordre de se rendre

de sa personne près de l'Empereur, laissant le commandement de sa division au général Pajol.

Le 16, le maréchal Davout vint visiter notre position qu'il renforça du 15e d'infanterie et de six pièces de canon, sur l'avis qu'un corps de 7 à 8 000 hommes venait de s'établir en face de nous.

Pendant cette même nuit, l'ennemi fit un débarquement vis-à-vis les postes du 7e Hussards, aux villages de Zwenterdorff et Pischastoff. Le capitaine Bro, qui commandait cette ligne, repoussa vivement cette attaque, tua plusieurs hommes et fit une quinzaine de prisonniers. Dans ce même instant, 300 Autrichiens débarquaient à gauche, au village de Arnsdorff. Un chef de bataillon et un capitaine du 7e de ligne, occupés à frapper une réquisition de pain chez le bourgmestre, furent enlevés, ainsi qu'un aide de camp du général Leclerc et une douzaine d'hommes qui les accompagnaient. Ce même jour nous apprîmes que le général Montbrun prenait momentanément le commandement d'une division qui était à Brug avec la mission d'opérer la jonction de l'Armée d'Italie qui était en marche.

Le lendemain, envoyé en parlementaire à Stein, de l'autre côté du Danube, les officiers autrichiens me reçurent avec toutes sorte d'égards et d'honnêtetés ; je remis au commandant des troupes, le comte de Salens, une somme de 1 200 francs pour les officiers pris dans la nuit du 17.

Vainement je tâchai de pénétrer dans la position des Autrichiens pour connaître approximativement leurs forces ; ils paraissaient trop bien sur leurs gardes, et je dus me retirer, ma mission remplie.

Dans la soirée, le général Pajol reçut l'ordre de se diriger le lendemain sur Vienne, avec le 11e Chasseurs, le 7e Hussards, deux escadrons du 5e, et le 7e d'infanterie légère, laissant le reste des troupes en observation sur le

point que nous abandonnions. Le 21, nous arrivâmes sur les midi à Tulbing, ayant fait huit lieues.

Au moment de notre entrée dans cet endroit peu éloigné du Danube, nous nous trouvâmes, par une coïncidence extraordinaire, en face d'un corps autrichien de 300 hommes qui, ignorant notre marche, venait de faire un débarquement. En moins de dix minutes, ils furent tous enlevés sans qu'un seul pût passer sur l'autre rive pour annoncer cette nouvelle. Nous reçûmes ce même jour des nouvelles d'un escadron du régiment commandé par le capitaine Mexmer détaché, avec d'autres troupes, sous les ordres du major Ameil, pour opérer en partisan sur la rive gauche du Danube.

Ce corps avait eu plusieurs affaires assez chaudes, dans l'une desquelles un de mes amis particuliers, le lieutenant Laborderie, avait été fait prisonnier et grièvement blessé.

Le 22. — Bataille d'Essling. — Le 7e léger, dont la marche ne pouvait être aussi rapide que la nôtre, quitta Tulbing à la petite pointe du jour, se dirigeant sur l'île de Lobau afin de participer, ainsi que nous, au combat qui devait avoir lieu.

Ce mouvement que nous devions suivre quelques heures après, devait nous conduire au village de Neusdorff sur le Danube, où de nouveaux ordres devaient nous être donnés pour passer le fleuve et entrer en ligne.

Arrivés à la hauteur de Klosterneubourg, obligés de changer de direction pour éviter le feu de l'artillerie ennemie qui foudroyait la route que nous suivions, nous gravîmes une montagne au sommet de laquelle nous eûmes le magnifique coup d'œil des deux armées en présence, combattant avec un acharnement remarquable. Nous suivions avec anxiété les marches et contremarches des troupes, le développement des masses d'infanterie, les

positions prises et reprises, les charges de cavalerie, les effroyables détonations de l'artillerie. Enfin, tous les détails de cet horrible drame de sang et de carnage offrirent à nos regards, pendant les deux heures de repos que nous prîmes, l'aspect vivant de ce panorama épouvantable.

L'armée autrichienne, sous les ordres de l'archiduc Charles, avait un total de 90 000 hommes avec 228 pièces de canon. Napoléon n'avait que 35 000 combattants en ligne, tandis que le reste de ses troupes défilait avec lenteur et que la plus grande partie de son artillerie était encore dans l'île de Lobau. Les colonnes ennemies débouchèrent dans la plaine vers quatre heures du soir et l'action commença par une attaque vigoureuse sur la gauche, afin de couper les communications et intercepter le passage du Danube.

Trois fois les Autrichiens essayèrent d'emporter le village d'Aspern et trois fois ils furent repoussés. On se battait avec acharnement dans les rues, dans les maisons, dans les granges; nous eûmes un régiment de cavalerie entièrement détruit.

Il est difficile de pouvoir dépeindre un spectacle aussi majestueusement affreux, dont les effets nous étaient présents comme si nous eussions assisté à une représentation de Franconi. Nous restâmes ainsi jusqu'à la nuit tombante; nous redescendîmes alors la montagne où force nous fut de reprendre la route sur les bords du Danube. Nous fûmes aussitôt salués par plusieurs boulets; un hussard, trois pas en arrière du général, eut le bras emporté; trois chevaux furent tués; le malheureux paysan servant de guide coupé en deux; tout cela pendant les quelques instants que nous restâmes exposés aux coups de l'ennemi sans pouvoir riposter.

En arrivant au village de Neusdorff situé tout à fait sur le bord du fleuve, nous reçûmes deux décharges de mitraille qui tuèrent cinq hommes et plusieurs chevaux, au nombre desquels celui du général qui, de sa personne, n'eut aucun mal.

Cette position, intenable pour la cavalerie, fut occupée par un bataillon du 25e de ligne qui se réfugia dans les maisons, tandis que la cavalerie établissait ses bivouacs en avant du village de Kretzling, attendant à tout instant l'ordre de passer sur la rive gauche pour y prendre sa part du combat. Le 23, envoyé par le général Pajol, dès la pointe du jour, pour connaître les dispositions relatives à la division, ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que je parvins dans l'île de Lobau, auprès du maréchal Davout, dont l'infanterie attendait les réparations des ponts pour passer le fleuve et entrer en ligne. Il m'ordonna de dire au général de suivre son mouvement et qu'aussitôt le passage effectué, la cavalerie eût à se porter rapidement sur la gauche de l'ennemi afin d'inquiéter ses mouvements. Mais une force majeure devait mettre obstacle à ses dispositions.

Pendant la nuit du 22 au 23, la division Saint-Hilaire du corps Oudinot, une partie de la Vieille Garde, la seconde brigade des cuirassiers Nansouty, deux brigades de cavalerie légère, le train d'artillerie étaient entrés en ligne, ce qui portait l'armée à 48 000 combattants.

Dès la pointe du jour, le prince Charles avait fait ses dispositions pour renouveler l'attaque de la veille et l'engagement commença aussitôt. Gross-Aspern fut pris et repris quatre fois, et Essling huit, par les Fusiliers de la Garde et les Tirailleurs sous les ordres des généraux Mouton et Curial. L'intrépide Lannes, à la tête de trois divisions, perça le centre de l'ennemi. La victoire paraissait assurée à

48000 hommes contre 90000, lorsque l'Empereur apprit que les ponts jetés sur le Danube étaient emportés par des bateaux chargés de pierres et lancés des îles du fleuve au-dessus de Lobau.

Dès ce moment, l'Empereur se voit privé de ses ressources : 40000 hommes, les pièces d'artillerie et les munitions qui allaient les renforcer sont arrêtés, et il reste exposé à toute la furie d'un ennemi qui, voyant la retraite coupée, recommence le combat avec acharnement. Mais l'Empereur, sans montrer la moindre altération, impassible et avec un calme admirable, placé sur une petite élévation d'où il observait tout avec son coup d'œil d'aigle, fait replier le maréchal Lannes (qui dans ce moment a les deux jambes emportées par le ricochet d'un boulet), réunit toutes ses masses et les maintient toute la journée dans ses positions, jusqu'à neuf heures du soir que cessa cette lutte sanglante.

Les Autrichiens bivouaquèrent où ils se trouvaient, ayant tiré, de leur propre aveu, 40000 coups de canon.

Les deux armées venaient d'éprouver des pertes à peu près égales, 15 à 20000 hommes avaient été tués ou blessés de part et d'autre. Parmi les blessés ennemis se trouvaient 4 feld-maréchaux, 8 généraux, 663 officiers, 1500 prisonniers et 4 drapeaux. Nous eûmes à regretter 16 généraux parmi lesquels on citait : d'Espagne, Saint-Hilaire tués; Lagrange, Piré, blessés; un nombre considérable d'officiers, parmi lesquels se trouvait un de mes amis particuliers, ancien officier des Gendarmes d'ordonnance, d'Albuquerque, aide de camp du maréchal Lannes, qui eut la tête emportée par un boulet.

Toutes les troupes qui attendaient sur les bords du fleuve l'instant de le passer, furent envoyées, sur les derrières, dans les environs de Vienne, et notre division garda

sa position. Dès l'instant que les officiers du génie virent les désastres occasionnés par les bateaux chargés de pierres, ils s'étaient occupés de les réparer, tandis que l'armée continuait à se battre. Le soir et pendant toute la nuit, on parvint à faire évacuer d'abord les blessés au nombre de 12000; l'armée exécuta ensuite son mouvement rétrograde, et le passage du pont se fit avec un ordre admirable en présence de l'Empereur, sans que l'ennemi osât y apporter le moindre obstacle. Le 24, à 4 heures du matin, toutes les troupes et l'artillerie étaient dans l'île et les ponts repliés. Ce même jour, un escadron du régiment ayant été désigné pour faire provisoirement le service de la place, je dus m'occuper de son établissement, et ce fut pendant ce travail que j'eus le bonheur de rencontrer mon frère, arrivé la veille au soir complètement guéri de ses blessures et fort heureux de ne s'être pas trouvé aux deux désastreuses journées dans lesquelles son régiment avait beaucoup souffert. Sept officiers avaient été tués et 11 blessés, entre autres le colonel, d'une manière extrêmement grave, 95 chasseurs étaient restés sur le champ de bataille et 120 blessés plus ou moins grièvement.

En rentrant le soir au bivouac, j'appris que le 7e Hussards allait rejoindre le général Montbrun en Hongrie, d'où il devait revenir incessamment nous rejoindre, cette mission ayant pour but de protéger la jonction de l'Armée d'Italie sous les ordres du prince Eugène.

Le lendemain fut un véritable jour de fête pour notre régiment, par le retour de notre brave et digne colonel qui nous arriva, non pas tout à fait guéri, mais en état de se mettre à la tête du corps dont il était justement chéri. Il avait avec lui ses compagnons d'infortune, officiers et hussards, fort désireux de prendre une revanche.

« Sieghaiskirchen, à une demi-lieue de Vienne,
10 juin 1809.

« Je vous adresse, mon père, le récit du premier acte de ce grand drame dont on ne peut encore prévoir la fin et dans lequel j'ai rempli mon petit rôle du mieux qu'il m'a été possible, grâce à l'affection des généraux Montbrun et Pajol qui n'ont cessé jusqu'à ce jour de m'en donner des marques, en m'employant dès que l'occasion s'en présente.

« Les détails que vous lirez ne sont pas relatifs á ma position, mais non sans intérêt, puisqu'ils se rattachent aux faits généraux qui fixent en ce moment tous les regards de l'Europe. Les combats sanglants qui se sont livrés jusqu'à ce jour sont loin d'avoir terminé la question. Mais cependant, lorsque l'on occupe la capitale de l'empire avec lequel on est en guerre, c'est un grand acheminement pour arriver à un heureux résultat; peu s'en est fallu qu'il ait été atteint le jour de cette sanglante bataille d'Essling, où, comme vous le verrez, mon régiment n'a pu prendre aucune part en raison des événements qui ont forcé les combattants à suspendre momentanément la lutte.

« Il est indubitable qu'elle se renouvellera bientôt et, si l'on doit en juger par les préparatifs qui se font, elle sera terrible et décisive. En attendant ce moment, nous réparons nos désastres occasionnés par les débuts de cette active campagne.

« Le régiment, toujours à l'avant-garde, ne laisse pas que d'avoir essuyé des pertes assez sensibles, mais la sollicitude de notre colonel et les bienfaits de l'Empereur auront bientôt réparé nos désastres, car on doit aller en Hongrie incessamment pour y recevoir une remonte considérable, ce qui nous rendra présentables comme pour un jour de

fête. Les détails dont je suis chargé nécessitant ma présence continuelle à Vienne, j'ai obtenu la permission d'y avoir un logement que le hasard m'a procuré aussi agréable que possible.

« Je suis établi, place Neumark, chez la baronne de Zoès, excellente femme, mère de deux charmantes demoiselles, nullement effarouchées d'avoir pour protecteur un officier de hussards qui, par la couleur de sa pelisse, est bien fait pour inspirer la confiance. Aussi les soins dont je suis l'objet, me faisant presque croire que je fais partie de la famille, m'ont déterminé à faire mon établissement dans cette hospitalière maison, comme si je ne devais jamais la quitter.

« Une fort jolie petite calèche attelée de deux chevaux de peu de valeur, prise aux avant-postes dans ma poursuite, achetée à mes hussards pour la modique somme de 140 francs, vient d'y être mise en dépôt avec ce que j'ai d'argent et de valeurs, et j'ai l'intention de les y laisser lorsque les hostilités recommenceront, ce qui me tranquillisera sur le sort de mon mobilier.

« Je me dispenserai de vous donner des détails minutieux sur Vienne ; il est si facile de se les procurer ; les faubourgs y sont superbes, les promenades admirables et le château impérial, peu remarquable, est, sans aucun doute, une des plus vilaines résidences royales qui existent. Le grand théâtre, sans être vaste, est parfaitement coupé. Une troupe italienne fort bonne attire beaucoup de beau monde, que la présence des Français est loin d'effrayer.

« Dans une de mes courses, j'ai rencontré mon frère par hasard et par le bonheur le plus inespéré. Il était arrivé de la veille et guéri de ses blessures ; nous avons passé trois jours ensemble, heureux de nous revoir après les vives inquiétudes que nous avions l'un de l'antre. Il doit vous

écrire aussitôt qu'il aura rejoint son malheureux régiment, à peu près anéanti dans la journée du 23. Rien ne peut déterminer encore l'époque de notre rentrée en campagne; à l'Empereur seul appartient de le savoir, puisque tout est soumis à sa volonté avec d'autant plus de raison que l'ennemi se tient sur la défensive. Mais il est présumable qu'aussitôt terminés les immenses travaux pour assurer notre passage, nous irons le chercher derrière ses formidables retranchements, d'où il faut espérer que nos baïonnettes le délogeront; en attendant ce moment, nous offrons à la capitale le spectacle de 200 000 combattants tranquillement en présence les uns des autres jusqu'au jour qui décidera du sort de ses habitants.

« Adieu, mon père; probablement les grandes marionnettes joueront lorsque vous recevrez cette lettre. »

Depuis la bataille d'Essling, les deux armées étaient en présence, mais inactives, et se préparaient à cette grande lutte qui devait surgir d'un moment à l'autre et être décisive, les Autrichiens étant persuadés que leurs terribles retranchements seraient le tombeau de l'armée française et Napoléon, dans la conscience de son génie et de ses troupes, disant qu'il n'y avait plus de Danube pour les Français et attendant l'instant de le prouver. Ce fleuve de 400 toises de largeur avait été dompté par les admirables travaux du général Bertrand; un libre et commode passage était assuré désormais et présentait une entière sécurité pour les opérations que l'Empereur projetait sur l'une et l'autre rive. Une grande partie de l'armée était dans l'île de Lobau et la cavalerie dans les environs. Cette île, qui a deux lieues de superficie, devint une espèce de place forte au moyen de tous les ouvrages qui y furent construits : trois ponts parallèles, de 600 pas de longueur et sur l'un

desquels pouvaient passer trois voitures de front, liaient le terrain de tête à celui de la rive droite et assuraient les communications avec Vienne; cent vingt pièces de canon en position défendaient les redoutes et les têtes de ponts. Un mois avait suffi pour l'achèvement de ces magnifiques travaux, et, au 1er juillet, l'armée était forte de 150000 hommes. Enfin tout annonçait que nous touchions au dénouement de ce grand drame. Les troupes étaient dans les meilleures dispositions; l'enthousiasme et l'ardeur étaient arrivés à un point d'exaltation qui promettait les plus heureux succès.

J'annonçai à ma bonne hôtesse et à ses deux aimables filles que, probablement, je ne les reverrais qu'après les événements qui allaient avoir lieu, si toutefois j'en revenais, ce qui m'inquiétait assez peu. Je leur confiai mes équipages, mon argent et ce que je pouvais avoir de précieux, leur laissant un paquet cacheté renfermant mes dispositions, l'adresse de mon père et les indications nécessaires pour trouver mon frère; puis je me séparai de cette admirable famille dont les larmes me prouvèrent l'attachement qu'elle me portait et je fus rejoindre le régiment qui devait quitter ses quartiers le lendemain. Le 28, 40000 hommes et 100 pièces de canon réunis sur un vaste terrain en face du château de Schœnbrünn furent passés en revue par l'Empereur. Les Autrichiens séparés de nous par le fleuve purent assister à cette majestueuse parade et être témoins de l'enthousiasme des troupes.

Dans la journée, nous apprîmes la jonction de l'Armée d'Italie à la suite d'une victoire remportée par le prince Eugène à Raab. Charles de Labédoyère, son aide de camp, mon ancien camarade des Gendarmes d'ordonnance, venait d'en apporter la nouvelle et vint m'embrasser.

Le 29, le 5e Hussards fut s'établir dans un superbe vil-

lage, très près de l'île de Lobau, où nous ne trouvâmes ni habitants, ni ressources.

Le 30, la brigade reçut l'ordre de se porter sur Ebersdorff, tandis que de nombreux corps d'infanterie entraient dans l'île de Lobau.

Le 1er juillet, nous fûmes relevés dans la journée par les Saxons. Au moment où nous nous mettions en mouvement, le prince Eugène, quittant l'Empereur pour aller rejoindre son corps d'armée, passa près du régiment et eut l'extrême bonté de me faire appeler en me témoignant la satisfaction qu'il éprouvait de me revoir, m'ajournant à venir le visiter à Vienne après la bataille qui allait se livrer « où j'espère, ajouta-t-il en riant, tu n'auras pas la maladresse de te faire tuer ». Le même jour, l'Empereur vint fixer son quartier général dans l'île de Lobau au milieu des joyeuses acclamations de l'armée. Le 4, toute l'infanterie et une partie de la cavalerie étaient réunies dans l'île de Lobau.

A dix heures du soir, un débarquement de 1500 voltigeurs eut lieu sur la rive gauche; à onze heures, une terrible canonnade s'engagea sur une partie du front des retranchements autrichiens; le feu des batteries était particulièrement dirigé sur Enzersdorf où s'appuyait la gauche des retranchements ennemis. Tous les vents semblaient déchaînés, la pluie tombait par torrents, les coups de canon et les coups de tonnerre se succédaient avec une telle rapidité qu'il était presque impossible de les distinguer : le terrain des îles du Danube était inondé. Le colonel Sainte-Croix, aide de camp du maréchal Masséna, à la tête de 2500 hommes, traversa dans des barques, enleva à la baïonnette Enzersdorff; il y fut grièvement blessé. Cette brave infanterie, toujours au pas de charge, semblait marcher sous une voûte d'obus et de boulets qui

partant des deux rives se croisait sur sa tête. Notre brigade, entrée dans l'île à neuf heures du soir, fut assaillie pendant une partie de la nuit par les boulets et les obus pleuvant au milieu de nous; mais, fort heureusement abrités par un petit bois et protégés par l'obscurité, nous en fûmes quittes pour deux hussards et cinq chevaux.

Dans le fond de l'île se trouvaient deux grandes baraques en bois, placées au milieu de la Garde impériale, garanties autant que possible contre l'effet du boulet. L'une était occupée par l'Empereur, l'autre par le prince de Neuchâtel.

Envoyé à minuit pour connaître l'heure à laquelles nous devions effectuer le passage et la direction que nous aurions à suivre, je ne trouvai que les aides de camp du prince et quelques officiers venus comme moi en mission, fort occupés à jouer au passe-dix, pendant que leur patron travaillait avec l'Empereur; forcé d'attendre son retour, je voulus prendre part à ce genre de combat dans lequel je ne pouvais éprouver de grandes pertes, n'ayant sur moi que six napoléons d'or et quelques pièces d'argent.

Les dés m'arrivèrent, et la fortune me fut tellement favorable qu'en peu d'instants je me vis en possession d'une somme assez ronde; vainement j'offris de quitter le cornet, mes adversaires, tous riches, habitués à jouer gros jeu et espérant se rattraper, stimulaient mon amour-propre pour me forcer à continuer. J'eusse infailliblement fini par succomber lorsque, fort heureusement, on annonça la présence du prince, ce qui me donna à peine le temps de remplir ma sabretache et mon colback des bénéfices qu'on espérait m'arracher.

Peu d'instants après, muni de l'ordre que j'attendais, je revins au bivouac du régiment, étalant mon trésor aux yeux du colonel dont la joie était presque aussi grande

que la mienne; en résultat, je me trouvais avoir gagné 14 300 francs, presque tout en or et en billets de banque de Vienne, nonobstant des sommes assez considérables à crédit que je me rappelais à peine et que je laissais sur la conscience de mes débiteurs.

Cet heureux événement me parut de bon augure pour le lendemain, mais sentant peu la nécessité d'avoir autant d'argent dans un pareil moment, j'obtins du colonel la permission d'envoyer sur-le-champ mon hussard à Vienne pour remettre mon trésor entre les mains de mon excellente hôtesse.

Le 5, nous passâmes le pont à quatre heures du matin. non loin du village de Muhleiten, protégé contre les boulets par un petit coude que faisait le Danube en cet endroit. — Le passage effectué, le régiment se forma en bataille comme tête de colonne de la division, et l'ordre fut donné aux hussards de rouler leurs manteaux pour les placer en bandoulière; peu d'instants après, arriva le général Montbrun avec le 7e Hussards; il venait reprendre le commandement de la division. En nous passant en revue, s'apercevant que les manteaux étaient en bandoulière: « Allons, braves hussards du 5e, dit-il, montrez à l'ennemi toute la blancheur de votre belle pelisse, et placez-moi vos manteaux sur les fontes des pistolets; » puis, nous formant en colonnes par escadrons, il nous mit en mouvement, débordant l'aile gauche de l'ennemi et nous écartant des retranchements sur lesquels notre infanterie marchait de front. Ces redoutes étaient défendues chacune par trois hauteurs de batteries, foudroyant l'infanterie qui les attaqua au pas de charge et en enleva deux sur-le-champ.

Une troisième offrit beaucoup de résistance, portant la mort dans les rangs de nos braves régiments; mais, l'Empereur était là, dirigeant tout avec un calme incroyable,

sans faire attention aux boulets qui tombaient autour de lui.

Les redoutes ennemies s'étendaient depuis Enzersdorf jusqu'à Essling, leur droite au Danube. Le maréchal Masséna, avec son corps d'armée, vint renforcer ce point d'attaque. Malade et hors d'état de pouvoir monter à cheval, il se faisait conduire dans un petite voiture découverte à la tête des troupes auxquelles il savait si bien assurer le succès, ce qui lui avait mérité le surnom d' « Enfant chéri de la Victoire ». La cavalerie, pendant les vives attaques du centre, continuait son mouvement en décrivant une courbe et arriva en ligne sur trois divisions de profondeur.

A midi, par un ciel magnifique, nous vîmes se déployer la cavalerie ennemie, beaucoup plus forte que la nôtre, se préparant à nous aborder. Le général Montbrun fit aussitôt ses dispositions, plaçant six régiments de front sur trois lignes dont la seconde se composait de dragons et lá troisième de cuirassiers, marchant, au-devant de l'ennemi, avec 12 pièces de canon sur nos flancs.

Deux escadrons du 5e Hussards furent jetés en tirailleurs, mais l'ennemi se replia en bon ordre sans vouloir attendre notre charge, et nous le suivîmes ainsi pendant trois heures, nos tirailleurs seuls se battant avec acharnement ; plusieurs furent tués ; le sous-lieutenant Dubroca, dont le cheval s'abattit, fut pris. — A six heures du soir, on n'était point encore parvenu à enlever la troisième redoute : la mitraille, les obus, les boulets ennemis faisaient des ravages épouvantables, plusieurs généraux avaient été tués, la résistance était terrible. — Plusieurs blessés de la division de cavalerie Marulaz du corps d'armée de Masséna, passant près de nous, m'apprirent que mon frère avait été frappé par un boulet. Cette nouvelle m'était d'autant plus affreuse que, forcé de rester à mon poste, je ne pouvais lui porter aucun secours. Cependant, le général eut l'obligeance de

permettre qu'un hussard allât sur les lieux pour savoir ce qu'il en était. Il revint peu après et m'apprit qu'en effet mon frère avait eu la jambe froissée par un boulet, mais qu'on l'avait aussitôt transporté de l'autre côté du Danube. Cette nouvelle me rassura un peu, bien que mon inquiétude fût grande, ne connaissant point au juste la gravité de la blessure.

La contenance ferme des Autrichiens sur leur droite et le centre rendit tout à coup du courage à leur gauche que nous avions poussée jusqu'alors devant nous; toute leur masse de cavalerie, s'ébranlant résolument, marcha sur nous en chassant nos tirailleurs. Le régiment reçut l'ordre de charger, ce que nous fîmes franchement en abordant un régiment de hussards hongrois qui cherchait à tourner notre batterie de droite. La mêlée fut vive, acharnée, pendant quelques instants, nous battant corps à corps; mais la valeur, le courage et l'adresse de nos hussards triomphèrent et nous poursuivîmes l'ennemi en désordre, tandis que les autres régiments de la division, débordant la ligne ennemie, la forçaient à se retirer à l'aspect des dragons et des cuirassiers tout prêts à charger. Nous eûmes dans cet engagement cinq hussards tués et 17 blessés; l'ennemi en perdit davantage, et nous lui prîmes un colonel, quatre officiers et 22 hussards.

La nuit mit fin au combat à neuf heures du soir; les deux armées restèrent dans leur position, bien décidées à recommencer le lendemain.

Nous étions accablés de fatigue et, pour comble de disgrâce, forcés de rester dans une terre labourée sans vivres, ni fourrage; seulement tous les hommes avaient une demi-ration d'avoine qui devint la ressource de nos pauvres chevaux. Notre bivouac, placé près d'un petit ruisseau rempli de vase et de boue, était le seul obstacle qui nous

séparât de l'ennemi, à une distance d'à peu près 400 pas, ce qui ne m'empêcha pas de dormir d'un bon somme en attendant le moment d'un nouveau combat qui, selon toute apparence, devait être décisif.

Nos forces réunies le matin se montaient à 150000 hommes et 500 pièces de canon, sans compter l'armée du prince Eugène qui tenait en échec l'archiduc Jean à Raab.

L'ennemi était un peu plus fort que nous en infanterie, mais sa cavalerie était beaucoup plus considérable que la nôtre et occupait des positions qu'il fallait enlever, défendues par des retranchements couverts d'une immense artillerie.

Le 6. — Bataille de Wagram. — Nous fûmes réveillés dès la petite pointe du jour par des cris affreux et une décharge à mitraille de toutes les batteries ennemies. Les Autrichiens, protégés par elles, prenaient l'initiative du combat en marchant en colonnes serrées, la baïonnette en avant.

Le 5e Hussards eut à peine le temps de monter à cheval, de se former en bataille et se replier sur les masses de cavalerie pour éviter d'être écrasé par cette avalanche d'hommes, au-devant de laquelle notre infanterie marcha résolument. Le combat devint terrible, surtout auprès du village de Wagram, pris et repris plusieurs fois et qui enfin resta aux Français.

La cavalerie formant l'extrême droite de l'armée, manœuvra comme la veille et, en peu d'instants, se trouva en face de celle de l'ennemi, appuyée de quelques bataillons hongrois, refusant toujours le combat en attendant les résultats du centre pour agir; mais l'Empereur, sentant combien il était important d'entamer cette masse de cavalerie afin de pouvoir tourner l'ennemi, envoya un officier d'ordonnance au général Montbrun avec l'ordre de l'attaquer et de le vaincre.

Le terrain sur lequel les deux armées étaient en présence avait deux lieues d'étendue. Les troupes les plus rapprochées du Danube n'étaient qu'à 200 toises de Vienne, de sorte que la nombreuse population de cette capitale. couvrant les tours, les clochers, les toits des maisons les plus élevées et dominant ainsi toute la plaine d'Enzersdorf, allait assister au spectacle imposant et terrible qui se préparait et juger de ses propres yeux si les défenseurs de la monarchie autrichienne étaient dignes de la cause confiée à leur valeur.

La gauche de notre armée avait été vivement poussée par le prince Charles, le village de Gros-Aspern emporté par l'ennemi, les Saxons, les Bavarois culbutés et mis en déroute. L'archiduc, poursuivant ce premier succès, précipite sa marche et, débordant le flanc des Français de plus d'une lieue, il pousse des partis jusqu'auprès des ponts. L'épouvante se répand sur les derrières et cette foule de non-combattants fuit en toute hâte dans l'île de Lobau en disant que la bataille est perdue.

Il était alors neuf heures du matin. L'Empereur, prévenu de tous ces mouvements, ordonna au maréchal Davout de s'emparer du village de Nieusiedel, ce qu'il exécuta sans balancer. — L'archiduc Charles ayant envoyé, pendant la nuit, ordre à son frère, l'archiduc Jean, de marcher de toute vitesse avec son corps d'armée, afin d'attaquer nos derrières et écraser la droite, les Autrichiens, attendant toujours ce renfort, refusaient nos charges, tout en nous attirant à eux pour nous éloigner de l'infanterie du maréchal Davout. C'est alors que l'Empereur, prévoyant ce mouvement, sentit qu'il ne pouvait assurer la victoire que par la droite, et que l'ordre nous fut donné de joindre l'ennemi et de le forcer à combattre. Voyant qu'il ne pouvait plus nous éviter, toute sa première ligne arriva à

la charge sur le 7e Hussards et le 1er Chasseurs qui tinrent tête à six régiments et finirent cependant par être culbutés jusque sur nos pièces. Le général Montbrun fit alors marcher le 5e Hussards et le 11e Chasseurs, soutenus par la belle division de dragons du général de Pully.

Notre brave colonel Dery, dix pas en avant du régiment, agitant son sabre avec énergie : « A nous maintenant, hussards du 5e, dit-il, Allons, mes enfants ! Frappons ferme ! En avant ! Vive l'Empereur ! » Et nous entrons avec fureur dans une ligne de cuirassiers qui fut aussitôt enfoncée et poursuivie le sabre dans les reins plus d'une demi-lieue.

Alors, se présente à nous une masse de grenadiers hongrois formant un carré imposant, derrière lequel viennent se rallier les cuirassiers que nous poursuivions. Le général, sentant la position critique dans laquelle nous étions, m'ordonne à l'instant de charger à la tête du 1er escadron dont le chef venait d'être grièvement blessé, appuyant ce mouvement par les autres escadrons du régiment, tandis que lui-même, conduisant le 11e Chasseurs, aborde de nouveau les cuirassiers avec une véritable furie.

Je lance ma troupe sur cette masse compacte dont les deux derniers rangs font pleuvoir sur nous une grêle de balles, tandis que le premier nous attend la baïonnette en avant. Je montais alors l'arabe dont le colonel m'avait fait cadeau; cet animal, bien que vieux, avait une ardeur incroyable : l'odeur de la poudre, le bruit des armes et de l'artillerie lui donnaient des vertiges et, devenant fougueux, aucun frein ne pouvait le retenir; tous mes efforts pour le maintenir à la tête et près de la troupe furent inutiles; en trois sauts il me précipite dans le carré, tombe percé de plus de dix coups de baïonnette, me couvrant en partie de son corps, tandis que j'agitais mon sabre pour éviter d'être touché. Heureusement, j'étais suivi de près par les

hussards; leur impulsion fut tellement rapide et terrible qu'ils enfoncèrent le carré, et, grâce à l'appui des escadrons conduits par le colonel, les Hongrois sabrés impitoyablement furent contraints de mettre bas les armes, ils étaient 800. Je me relevai couvert du sang de mon pauvre cheval, mes habits percés de plusieurs coups de baïonnette, dont un seul m'avait fait une légère entaille à la cuisse, que je comprimai avec mon mouchoir.

Un cheval me fut aussitôt amené et je me remis en selle. Pendant ce mouvement, le général Montbrun était aux prises avec la seconde ligne de cavalerie ennemie, à la tête du 7e Hussards et du 1er Chasseurs soutenus par les dragons. Ce fut alors un pêle-mêle épouvantable dans lequel l'ennemi, enfoncé sur tous les points, fuyait dans toutes les directions pour échapper au tranchant de nos sabres, tandis que son infanterie commençait son mouvement rétrograde.

L'Empereur avait bien jugé de l'effet que devait produire l'attaque de sa cavalerie de droite; sa gauche fut à l'instant dégagée et le succès de la journée assuré, d'autant que l'Armée d'Italie vint y mettre la dernière main, en arrivant sur le champ de bataille assez à temps pour y prendre sa part de gloire. Le prince Eugène attaqua le centre avec une véritable furie; la victoire fut décisive; toute l'armée rivalisa d'ardeur, aux prises sur tous les points, partout obtenant du succès. L'archiduc Charles fut obligé de se retirer sans espoir de pouvoir renouveler le combat, laissant 4000 tués, 9000 blessés, 18000 prisonniers, 40 pièces de canon, 18 drapeaux et quantité de fourgons et d'équipages qui devinrent la proie de la cavalerie légère, enfin bon nombre d'officiers généraux tués et blessés.

De notre côté nous eûmes 3 000 morts et plus de 6000 blessés; nous avions à regretter plusieurs colonels et

généraux, entre autres le brave général Lasalle, le premier officier de cavalerie légère de l'armée.

Napoléon s'était exposé au milieu du feu le plus terrible; dès le matin, il avait parcouru les différentes lignes, encourageant les troupes par sa présence et son éloquence incitante ; les boulets tuèrent et blessèrent plusieurs personnes autour de lui. Le maréchal Bessières eut son cheval tué sous lui.

S. M. fit complimenter sur-le-champ le maréchal Davout sur la belle conduite de son corps d'armée qu'il vint visiter plus tard. En arrivant à la cavalerie légère, il lui adressa les éloges les plus flatteurs et accordant plusieurs récompenses il en promit d'autres. Je fus appelé près de S. M. par le général Montbrun, il daigna me nommer officier de la Légion d'honneur en disant au prince de Neuchâtel d'inscrire le régiment pour dix croix données sur le champ de bataille; puis, en nous quittant, l'Empereur ajouta au général : « Je vais vous envoyer à la curée. »

La bataille de Wagram ne laissa pas que de coûter cher au régiment, puisque nous eûmes, en tués : un capitaine, deux lieutenants et 16 hussards et en blessés : huit officiers et 63 hussards, dont la plus grande partie dans l'escadron que je commandais en abordant le carré.

A la nuit tombante, nous établîmes nos bivouacs dans la plaine, près de deux superbes fermes où nous trouvâmes fort heureusement des fourrages et de l'eau dont nos chevaux avaient le plus grand besoin, ainsi que d'un peu de repos.

Le 7, le jour vint éclairer le spectacle affreux d'un champ de bataille couvert de morts et de mourants; les récoltes, prêtes à être moissonnées, incendiées et fumantes encore, enfin le prestige de la gloire faisant place à tout ce que la guerre peut offrir de plus horrible.

L'Empereur sortit de la tente qu'on lui avait dressée non loin de notre bivouac, se promenant à pied, sans chapeau, sans épée, les mains derrière le dos, s'entretenant familièrement avec les Chasseurs de la Garde ; sa figure exprimait la satisfaction et la confiance ; ce fut peu d'instants après qu'il embrassa Macdonald en le créant maréchal d'Empire, ainsi que le général Oudinot.

Sur les dix heures le général Montbrun eut une courte entrevue avec S. M., à la suite de laquelle la division se mit en marche afin de poursuivre l'ennemi et l'inquiéter dans sa retraite sur Znaïm.

Après avoir marché pendant six heures, ramassant quelques traînards et des voitures de blessés, nous joignîmes une arrière-garde de 15 000 hommes, commandés par le général Rosemberg, qui venait de quitter le village de Œn-Rupersdorf où nous fûmes obligés de passer la nuit, contraints par la fatigue de nos chevaux, la profonde obscurité, et la nécessité de donner le temps à notre infanterie légère de nous rejoindre. Sur les neuf heures, le général Montbrun me fit venir près de lui ; il venait de recevoir de nouvelles instructions et m'apprit qu'on lui donnait l'avis que, dans le bulletin de l'armée, en citant avantageusement sa division, on me citait au nombre des officiers qui s'étaient plus particulièrement distingués et que j'avais succombé au milieu d'un carré. Très flatté de ce premier paragraphe et fâché de l'effet que produirait le second, lorsque mon père et ma mère apprendraient cette nouvelle que je ne pouvais démentir en ce moment, il me permit d'en écrire au prince de Neuchâtel pour faire rectifier cette erreur puisqu'il avait été témoin de la récompense qui m'avait été accordée, et il me garda à souper avec lui. Puis il me dit que cette victoire avait été achetée au prix de pertes dont, bien certainement, les bulletins diminueraient

le chiffre. Le lendemain, dans la journée, nous atteignîmes l'ennemi près de la ville de Lana où notre avant-garde ramassa quantité de fantassins exténués de fatigue; mais la confection d'un pont qu'il fallut rétablir nous empêcha d'enlever un convoi considérable d'artillerie que nous savions peu distant de nous.

Le 10, le général Montbrun, qui avait à cœur de combattre l'ennemi, le joignit dans la matinée posté une lieue en avant de Znaïm. Obligés d'attendre l'arrivée de notre infanterie pour le débusquer de cette position, le combat ne commença que sur les midi et fut d'autant plus opiniâtre, que l'ennemi défendait cette position afin de protéger la marche de l'empereur François, de l'impératrice, de l'archiduc Antoine et une suite de plus de 200 voitures de la cour et autres, enfoncées dans un bois au milieu d'un chemin abîmé par les boues.

Cependant, trois grands fourgons remplis d'argenterie devinrent la proie de nos hussards, qui se les partagèrent avec une rapidité incroyable; quatre voitures lourdes, massives, de forme antique, très riches, contenant dix dames, dont six jeunes et très jolies, tombèrent entre nos mains, ainsi que deux calèches contenant trois personnages âgés, en habits de cour, avec plaques et grands cordons, dix voitures d'équipage et seize chevaux des écuries de l'empereur d'Autriche; mais, au milieu de ce riche butin qu'eût suivi la prise des fourgons si nos généraux ne s'y fussent opposés, survint un petit drame dont nous ne pûmes connaître que le premier acte.

Un jeune cavalier d'une tournure charmante, vêtu avec la plus grande élégance, monté sur un cheval remarquablement beau qu'il maniait avec grâce et adresse, cherchait à fuir. Un hussard, voulant l'arrêter, reçoit en pleine poitrine un coup de pistolet qui l'abat. Le général Pajol, témoin de

cette action, fonce sur le cavalier pour le sabrer, mais une voix craintive et douce lui demande grâce, et il reconnaît, dans ce brave et gentil champion, une jeune femme de dix-huit à vingt ans, ravissante de beauté, dont il fait sa prisonnière.

Cependant, sur les deux heures après midi, notre infanterie enleva un beau et large plateau dominant la ville, d'où nous aperçûmes alors toute l'armée ennemie dans une position superbe, ayant une attitude tellement imposante que nous fûmes contraints d'attendre l'arrivée du corps d'armée du maréchal Marmont, destiné à nous soutenir.

Il arriva vers les quatre heures, et le combat recommença aussitôt avec le plus grand acharnement. Le 7e Hussards et le 1er Chasseurs entamèrent une charge brillante sur une ligne de hulans et de cuirassiers; mais, ramenés à leur tour par des forces imposantes, le 5e Hussards et le 11e Chasseurs allaient entrer en charge, lorsque le général, jugeant ce mouvement imprudent, nous arrêta tout court. Alors commença le feu des batteries qui dura près de deux heures et nous fit beaucoup de mal par l'obligation où nous étions de protéger les mouvements de l'infanterie et le jeu de nos pièces.

En peu d'instants, nous eûmes plusieurs hussards et chevaux tués; un officier eut la tête emportée par un boulet; l'adjudant-major Othenin, mon collègue, fut couvert de pierres par un éclat d'obus qui tomba à côté de lui; il avait la tête dans un état affreux, mais, heureusement, sans danger de mort.

Le 11e Chasseurs, placé en arrière de nous, souffrit encore davantage par le ricochet des boulets qui passaient par-dessus nos têtes.

Cette position, bien que très mauvaise, était indispen-

sable et nous dûmes la garder jusqu'au moment où un bataillon fut déloger l'ennemi d'un petit village touchant presque la ville. Enfin, le feu cessa à la nuit tombante, sans avoir obtenu d'autre résultat que d'arrêter, avec 20 000 hommes que nous étions, 60 000 Autrichiens, tandis que l'Empereur faisait manœuvrer sur leurs derrières et arrivait à nous avec toute la Garde impériale, dans l'intention de livrer une seconde bataille.

Sur les huit heures du soir, deux officiers parlementaires arrivèrent à nos avant-postes, porteurs, l'un d'une lettre pour l'Empereur et l'autre d'une pour le duc de Raguse, à qui le prince Charles proposait un armistice ; le maréchal, pour toute réponse, fit dire qu'il attaquerait le lendemain de grand matin. En effet, dès que le jour parut, la cavalerie légère reprit ses positions de la veille et nos tirailleurs rentrèrent en ligne.

Nous nous aperçûmes que l'ennemi s'était considérablement renforcé dans ses positions, ce qui pouvait faire présumer son intention d'accepter le combat : il avait sa droite appuyée à la ville de Znaïm, la gauche, près d'un village, protégée par un ravin large et profond et par des bois qui lui assuraient une tranquille retraite, du moins il le croyait ainsi ; mais Napoléon avait déjà tout prévu : plusieurs corps tournaient l'ennemi par un circuit étendu, c'est pourquoi l'attaque de la veille avait été tout à coup suspendue.

Le 11, l'Empereur arriva à midi avec toute la Garde, une forte division d'infanterie et plusieurs batteries ; nous le reçûmes par les plus vives acclamations lorsqu'il parcourut le front de nos postes malgré le feu incessant de l'artillerie ennemie, ce qui ne l'empêcha point d'étudier froidement la position et de faire des dispositions d'attaque qui ne laissaient aucun doute sur l'intention qu'il avait de livrer le lendemain une bataille décisive.

Il défendit aux troupes de trop s'engager, voulant avant tout s'emparer de toutes les hauteurs dominant la ville, ce qui fut exécuté en peu d'instants.

Les manœuvres de l'Empereur furent terminées dans la journée avec une telle précision que le corps d'armée du maréchal Davout et celui de Masséna avaient complètement tourné la position de l'archiduc Charles, qui n'avait plus d'autres ressources que de mettre bas les armes ou d'accepter le combat avec les chances les plus défavorables.

Le feu de nos batteries commença avec violence, tandis que nos troupes s'ébranlaient en masse sur un front étendu, protégées par les mouvements de la cavalerie légère du général Montbrun qui avait reçu l'ordre de franchir le ravin séparant les deux armées et de charger sur une batterie de douze pièces qu'il fallait enlever. Toutes ces dispositions s'exécutaient avec un ordre parfait, comme sur un champ de manœuvres, lorsqu'un parlementaire arriva près de l'Empereur, avec des propositions de paix et d'un armistice provisoire.

Aussitôt, comme par enchantement, le feu cessa sur toute la ligne, chacun rentra dans sa position respective et les pourparlers commencèrent. Le prince de Neuchâtel vint à nos postes avancés où il resta deux heures, tandis que le général Montbrun et le prince de Lichstenstein arrêtaient des conventions préparatoires. Le soir, les deux armées firent chacune un mouvement rétrograde, notre bivouac fut placé le long d'un bois, sans fourrages ni aucun moyen de s'en procurer.

L'Empereur établit son quartier général sur le plateau enlevé le matin, entouré de sa garde et de l'artillerie toute prête à agir au premier moment; enfin, plus de 100 000 combattants étaient en présence sur un terrain de deux lieues;

une pensée, un mot, un geste pouvait les mettre aux prises et faire couler des flots de sang.

Le 12, nous apprîmes, dans la matinée, qu'il y avait un armistice d'un mois et que l'armée autrichienne évacuerait sur-le-champ la ville de Presbourg et la citadelle de Gratz, le Tyrol, le Vorarlberg et le fort de Sachsenburg et le cercle de Brünn.

A cinq heures, la brigade reçut l'ordre de se diriger sur Brünn. Le lendemain, continuant notre mouvement, nous trouvâmes, en avant de la petite ville de Reigern, des postes autrichiens nullement instruits des événements qui venaient de se passer et des conventions faites entre les deux souverains, paraissant non seulement peu disposés à nous laisser continuer notre marche, mais même tout prêts à agir contre nous, dans la persuasion que, Napoléon ayant été battu, nous étions un corps égaré. Le général Pajol voyant qu'il ne ne pouvait détromper le général autrichien malgré l'assurance formelle qu'il lui donnait de l'armistice conclu, lui fit dire par le capitaine Vérigny, son aide de camp, qu'il le rendait responsable des événements et qu'ayant reçu l'ordre d'occuper Brünn sur-le-champ, il allait se mettre en mesure de l'exécuter; en conséquence, le 5e Hussards, formant tête de colonne, se mit en mesure d'attaquer, tandis que le 7e et le 11e Chasseurs tournaient la ville.

Le général autrichien demanda deux heures, dans l'espoir de savoir quelque chose de positif par le retour d'un officier qu'il avait envoyé : il lui fut accordé un quart d'heure, et, déjà, nos tirailleurs venaient de commencer l'attaque, lorsque nous vîmes les Autrichiens se retirer sans offrir aucune résistance. Ils venaient probablement de connaître l'exactitude des faits, et nous les suivîmes de telle manière et à si peu de distance que nous entrâmes dans la

ville de Brünn avant qu'ils l'eussent complètement évacuée. Deux jours après, l'infanterie du maréchal Davout vint s'y établir, et la division de cavalerie légère prit ses quartiers en avant, dans les environs. Le 25, je reçus l'ordre de prendre le commandement de la ligne d'observation en face des Autrichiens avec 100 chevaux, tandis que le 5e Hussards allait s'établir à Auspitz et aux environs.

Le 26, le colonel Dery me fit parvenir mon brevet d'officier de la Légion d'honneur, avec une lettre du prince de Neuchâtel ainsi conçue :

« *A M. d'Espinchal* (*Hippolyte*), *capitaine au 5e Hussards.*

« J'ai l'honneur de vous prévenir que S. M. l'Empereur et Roi, satisfait de votre conduite à la bataille du 6, vous a nommé officier de la Légion d'honneur et qu'il vous a honorablement cité à l'ordre de l'Armée.

« Cette flatteuse récompense vous est si justement acquise que je profite de cette circonstance pour vous en témoigner ma satisfaction ainsi que des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur de vous saluer.

« Le prince de Neuchatel. »

Deux jours après, le général Montbrun, toujours bon et obligeant pour moi, pensant combien devait être grande mon inquiétude sur le sort de mon frère, me fit relever sur la ligne et m'envoya à Vienne porteur de dépêches, avec l'autorisation d'y rester jusqu'à nouvel ordre.

Je trouvai mon frère dans un village assez près de la capitale, marchant à l'aide de béquilles ; le boulet, en tuant son cheval, lui avait effleuré le mollet sans attaquer les nerfs, ce qui ne présentait aucun danger, mais pouvait

cependant être long à guérir ; je le fis transporter à Vienne afin d'y recevoir des soins plus actifs qu'à l'ambulance d'un village.

Mon apparition chez la baronne de Zoès fut un véritable coup de théâtre. Elle me croyait si bien mort qu'elle faisait depuis quelques jours des démarches pour savoir où était mon frère, ne voulant point envoyer à mon père ce dont elle était chargée avant de l'avoir vu ; sa joie fut d'autant plus vive que cette digne et respectable femme croyait ne pouvoir douter de cette fatale nouvelle ; au moment où je tombais sous mon cheval, un de mes parents, officier au 5e Hussards (le jeune Robert de Conandre), ayant été blessé près de moi, avait été transporté sur les derrières, puis à Vienne ; il avait répandu le bruit de ma mort à laquelle ma bonne hôtesse croyait d'autant mieux devoir ajouter foi, qu'ayant été voir mon camarade, celui-ci lui avait confirmé cette triste vérité.

Peu de jours après notre arrivée à Vienne, mon frère se fit conduire à Schœnbrünn au moment où l'Empereur allait passer une revue de la Garde. Il était appuyé contre une balustrade en dehors du palais, lorsque Napoléon, apercevant un officier soutenu par deux béquilles, s'approcha en s'informant avec intérêt de sa blessure et lui accorda aussitôt la croix. Mon frère, enhardi par tant de bienveillance, demanda l'autorisation de porter l'ordre du Mérite militaire de Bavière que le roi lui avait donné à Augsbourg, ce qui fut accordé sur-le-champ. « Sire, ajouta-t-il, en remerciant humblement Votre Majesté, j'ai une autre faveur à lui demander ; c'est la radiation définitive de mon père compris sur une liste d'émigrés maintenus dans la proscription. »

L'Empereur, d'abord surpris de cette persistance à solliciter, écouta avec attention et bonté en se rappelant tout

à coup que mon frère était officier des Gendarmes d'ordonnance dans la campagne de Tilsit. « Oui, certes, je vous accorde ce que vous demandez », dit-il, et se tournant vers le prince de Neuchâtel il lui prescrivit d'en faire expédier immédiatement son décret impérial, ce qui fut exécuté avec une telle célérité que mon père reçut cette nouvelle officiellement avant les lettres que nous lui écrivîmes ce même jour.

Ce petit épisode fit une certaine sensation; on s'en entretint au quartier général et à Vienne; plus tard il fut répété dans le *Journal de l'Empire* avec des accessoires on ne peut plus flatteurs, mais tout à fait inexacts.

A mon père.

« Vienne, 4 août 1809.

« C'est réunis dans un appartement des plus confortables, mon frère et moi, que nous vous écrivons en personne afin de vous rassurer complètement sur notre sort. Henri vous donnera lui-même des détails sur ce qui le concerne. Sa jambe, quelque peu mutilée, vous prouvera qu'il n'est pas heureux au jeu de la guerre, car les trois coups de sabre reçus dès le début de cette campagne auraient dû paraître suffisants; il doit encore cette fois-ci un beau cierge à son patron, si c'est lui qui l'a préservé des mauvaises intentions de ce malencontreux boulet.

« Qui sait où doivent nous conduire les victoires successives que nous avons remportées; car si l'Empereur continue de nous mener ainsi, il nous faudra peu de temps pour parcourir l'Europe. Le second acte de cette guerre vient de se terminer avec une telle rapidité qu'à

peine avons-nous eu le loisir d'y penser, tout cela, en moins de huit jours; c'est le cas de dire comme certaine princesse : *courte et bonne*.

« Mon journal ci-joint vous fera connaître les détails de cette étonnante campagne et vous prouvera tout ce qu'on peut attendre des troupes françaises conduites par le génie. Aussi doit-on penser que l'Autriche ne balancera pas à transformer le court armistice qui doit avoir lieu, en une belle et bonne paix, plus durable que la dernière.

« Dans tous les cas, nous sommes toujours prêts et je ne serais pas fâché pour ma part que nous continuassions encore quelque temps un jeu dont je me tire assez bien. Cette croix d'or, que je dois au mauvais caractère de mon cheval, est un véhicule qui me donne de l'appétit, car ce n'est qu'au milieu des pétarades guerrières que l'on peut parvenir promptement au but que je voudrais atteindre. En attendant, me voici de retour à Vienne, jouissant délicieusement du bonheur d'être près de mon frère, et me livrant au plaisir avec la même ardeur que j'en mets à remplir mes devoirs.

« Je pourrais à cet égard faire aussi un journal qui servirait à l'éducation de la jeunesse, n'était la crainte de porter trop de scandale à la sévérité de vos mœurs.

« J'ai été voir hier le prince Eugène, que je n'avais entrevu qu'un moment, l'avant-veille de notre entrée dans l'île de Lobau. Sa réception a été d'autant plus gracieuse qu'il a daigné se rappeler notre liaison d'enfance et j'y ai répondu ainsi que l'exigent aujourd'hui nos positions respectives, ce qu'avec son tact admirable il aura bien certainement apprécié si j'en dois juger par l'affectation qu'il mettait à me traiter familièrement; il m'a témoigné surtout la satisfaction qu'il avait éprouvée en voyant mon

nom cité à l'ordre de l'armée et la récompense dont j'avais été honoré. Sa sollicitude sur l'état de mon frère était vraiment touchante : aussi l'ai-je quitté pénétré de reconnaissance, me promettant d'user quelquefois de l'empressement qu'il a mis à m'engager à venir déjeuner chez lui le matin. Je vois beaucoup Bondy et Canisy, l'un chambellan et l'autre écuyer de l'Empereur. Le prince de Neuchâtel chez qui je me suis présenté m'a fait le meilleur accueil ; cependant, un petit déboire est venu troubler tant de satisfaction.

« Présenté par le général Piré comme chef d'escadron au 16e de Chasseurs, l'Empereur a répondu que j'avais été assez brillamment récompensé pour attendre une autre occasion. Ce petit échec à mon ambition m'a affecté un moment, mais j'espère le réparer avant peu, si Dieu me prête vie.

« Vienne est en ce moment un séjour de plaisirs et de fêtes. La victoire semble nous avoir fait ouvrir toutes les portes des palais, et si les beautés qu'ils renferment n'ont pas une sympathie très robuste pour les conquérants, l'illusion est tellement complète que nous pouvons nous en contenter.

« J'ai assisté, il y a trois jours, à une magnifique soirée chez la princesse Potocka ; cette belle Polonaise, passionnée pour les Français, avait réuni chez elle plus de 300 personnes ; l'élégance des toilettes, la gracieuseté des femmes, la somptuosité du local, le luxe des décors et une musique entraînante donnaient une animation difficile à décrire à cette fête qui ne s'est terminée qu'à cinq heures du matin. Plusieurs autres soirées sont annoncées, dans lesquelles, ainsi que vous devez le penser, je dois prendre ma bonne part. Je vous joins ici un état exact et textuel des pertes faites par les Autrichiens, les 5 et 6 juillet, que m'a

donné le colonel Lejeune, aide de camp du prince de Neuchâtel :

TUÉS.		BLESSÉS.		PRISONNIERS.	
Généraux . .	4	Généraux. .	12		
Officiers. . .	120	Officiers . .	616	Officiers . .	511
Soldats . . .	5507	Soldats. . .	17490	Soldats. . .	7474

PERTE TOTALE.

Généraux. . .	17	Chevaux. . . .	5600
Officiers . . .	1243		
Soldats	30471		

« Sur ce, mon père, je vous embrasse du plus profond de mon cœur. »

Mon séjour à Vienne ne fut pas aussi long que je l'espérais, le colonel m'ayant écrit de passer l'inspection de 200 hussards et 300 chevaux, qui arrivaient du grand dépôt de Namur, et m'ordonnant de les conduire à Auspitz pour en faire la répartition dans les compagnies. Ce renfort, si impatiemment attendu, porta l'effectif du régiment à 860 hussards, non compris les blessés qui rentraient journellement.

Cette époque fut aussi celle de la fête de l'Empereur, que l'armée célébrait toujours avec autant de magnifificence que d'entraînement, et, à cet effet, le général Montbrun, dont le quartier général était à Austerlitz, prescrivit à tous les chefs de corps de s'y rendre, accompagnés d'un officier de chaque grade, quatre sous-officiers et huit soldats, tous décorés, désignés pour faire partie de la représentation du 5e Hussards. Ce ne fut, pendant deux jours, que bombance et fêtes, tir à la cible, mât de cocagne, courses à pied et à cheval, pugilat, enfin tous les amusements analogues aux circonstacens et à la localité.

Les officiers furent invités à un banquet vraiment splen-

dide, présidé par le général de division et dont la comtesse de Montbrun, venue de Paris depuis quelques jours, fit les honneurs, avec autant de grâce que d'amabilité. Mais un des ornements les plus remarquables de cette fête fut la présence du père du général, qui avait abandonné momentanément la culture de ses champs pour venir jouir de la gloire et des honneurs dont son fils était si justement entouré. La belle figure de ce vénérable vieillard avait une expression de bonheur qui attirait tous les regards et inspirait un tel respect qu'il n'était pas un de nous, malgré nos manières étourdies et évaporées, qui n'eût ambitionné le bonheur de recevoir sa bénédiction. Mais, au moment où les nombreux convives se levèrent pour lui porter un toast et lui exprimer le bonheur que nous éprouvions de le voir au milieu de nous, l'émotion de ce digne et respectable père fut si vive qu'il retomba sur sa chaise, les yeux remplis de larmes; alors, son fils, pour faire cesser cette scène attendrissante, porta la santé de l'Empereur, qui fut accompagnée de la décharge de toutes les pièces d'artillerie de la division et suivie d'un magnifique feu d'artifice.

Le surlendemain de cette belle journée, je reçus l'ordre du général de parcourir la ligne de nos avant-postes, et de me rendre près du général autrichien Hardey, afin de lui demander compte des démonstrations hostiles de ses troupes. J'en fus reçu avec toutes sortes de prévenances; il donna plusieurs prétextes aux mouvements qu'il avait ordonnés, mais, en définitive, acquiesça à toutes les observations que j'étais chargé de lui faire, conformément aux conventions de l'armistice.

J'acceptai son souper qu'il me fit partager avec sa charmante épouse, et je le quittai à minuit, malgré toutes ses instances pour me garder jusqu'au jour.

Une escorte de dix hussards hongrois me fut donnée jusqu'aux avant-postes français, d'où je me dirigeai sur le quartier du général Montbrun pour lui rendre compte de ma mission.

Peu de jours après, les conférences diplomatiques semblèrent faire préjuger la prochaine rupture de l'armistice : les troupes se concentrèrent et tout portait à croire qu'une nouvelle lutte allait s'engager, lorsque la division reçut l'ordre de se porter près de la ville de Gœtting pour y passer la revue de l'Empereur.

L'arrivée de Napoléon au milieu de nous produisit un enthousiasme difficile à décrire, surtout lorsqu'il renouvela sa satisfaction sur la brillante conduite de la division dans les journées des 5 et 6 juillet. Il passa dans nos rangs, accordant nombre de récompenses. En arrivant au régiment, il aperçut un maréchal des logis de la compagnie d'élite décoré, à la moustache grise et dont le bras était orné de plusieurs chevrons : « Il y a longtemps que tu sers? lui dit l'Empereur. — Je suis de la première réquisition et j'ai fait toutes les campagnes avec vous, mon empereur. » L'Empereur le regarda avec attention pendant quelques instants : « Tu as été décoré au combat de Schleitz? — Mon empereur, interrompit le maréchal des logis, suffoqué de joie, pour l'affaire de la redoute, vous savez bien? Mêmement que le prince Murat voulait entrer avant moi et que je lui en ai sauvé d'une belle. » L'Empereur sourit : « Oui, c'est vrai, mais tu sais bien aussi pourquoi tu n'es pas officier? » Le pauvre maréchal des logis baissa la tête. « Voyons, ajouta l'Empereur avec bonté, me promets-tu de renoncer à la bouteille? — Foi de hussard, mon empereur, je ne vous ferai plus de peine, c'est fini à partir d'aujourd'hui, dit-il en se frappant la poitrine. — Allons, je te crois sur parole et je te fais sous-lieutenant. » Deux grosses

larmes tombant sur cette vieille moustache furent la réponse de ce brave militaire.

Plusieurs autres nominations eurent lieu et la dernière fut celle du chef d'escadron Menziau, du 11e Chasseurs, nommé colonel au 5e Hussards, en remplacement de notre brave et digne chef fait général.

L'Empereur en quittant le régiment fit un signe de la main en disant : « Adieu, mes pelisses blanches, à bientôt ! » Alors, de frénétiques acclamations et des cris de : Vive l'Empereur ! l'accompagnèrent longtemps.

La récompense justement méritée que venait d'obtenir le colonel Dery produisit une douloureuse impression dans le régiment dont il était aimé et chéri. En mon particulier, je regrettais en lui non seulement un bon chef, mais un ami véritable qui n'avait jamais cessé de me donner des preuves d'une affection sincère. Le soir, il me montra une lettre du roi de Naples qui le nommait son premier aide de camp et commandant général de la cavalerie légère de sa garde. Sa Majesté lui mandait aussi que, si la paix se faisait, il accueillerait avec plaisir les officiers de cavalerie qui voudraient passer à son service, qu'il en avait l'autorisation de l'Empereur et qu'un grade supérieur leur serait accordé dans sa garde. Le général Dery me proposa d'entrer chef d'escadron dans les hussards de la Garde avec la promesse d'un avancement rapide, ce dont je ne pouvais douter ; mais, bien que cette offre fût assez séduisante et qu'elle offrît à mon amour-propre la satisfaction de revenir avec des honneurs et des distinctions dans cette même ville où naguère on m'avait connu pauvre exilé, je ne pus me déterminer à quitter le service de France.

Je remerciai donc mon brave colonel de cette nouvelle marque de bienveillance et, peu de jours après, j'eus le chagrin de me séparer de lui en le voyant partir pour Naples.

Quatre jours après la revue de l'Empereur, nous apprîmes avec effroi et indignation qu'on avait tenté de l'assassiner au moment où il allait passer la revue de la Garde : tous les détails ont été trop souvent reproduits pour que je les rappelle. Peu après cet événement, l'Autriche ayant accepté les conditions qui lui étaient imposées, Napoléon quitta Schœnbrunn pour retourner à Paris. Le 16 novembre de nombreuses salves d'artillerie annoncèrent que la paix était définitivement signée, et l'armée fut prévenue que l'évacuation de l'Autriche allait s'ensuivre. La cavalerie légère du maréchal Davout étant chargée de fermer la marche de l'armée, nous quittâmes nos cantonnements de la Moravie pour nous rapprocher de la capitale et en protéger la tranquille évacuation.

Une fièvre assez violente me prit en arrivant au village de Pitzlach où nous devions rester quelques jours; elle fut provoquée par un abcès survenu à la cuisse droite, où j'avais négligé la blessure reçue à Wagram. Depuis quelque temps je ressentais parfois des douleurs aiguës que j'attribuais à la fatigue, mais, vaincu par le mal, le chirurgien-major du régiment, craignant un épanchement, avait cru nécessaire de faire une profonde incision pour arrêter le mal.

J'étais dans cette triste position lorsque le général Montbrun, traversant notre village et apprenant mon infortune, eut la bonté de venir me voir et m'autorisa à aller à Vienne pour y rester jusqu'à son évacuation, espérant que j'aurais le temps de me guérir. Je m'y rendis aussitôt, bien certain d'y recevoir avec empressement des soins de cette excellente baronne de Zoès; mais, malheureusement, elle avait quitté la ville depuis quelques jours, et il y avait un tel encombrement que je parvins, non sans peine, à obtenir un gîte dans un faubourg chez le comte de Hardegg, père

du général chez lequel j'avais été envoyé en mission aux avant-postes. Cette heureuse circonstance ne contribua pas peu au bon accueil que je reçus de M[me] de Mintzastres, jeune et jolie femme dont les fonctions me furent bientôt connues; elle paraissait avoir un pouvoir absolu, aussi bien sur le cœur du vieux comte que sur toute la maison, et il n'y eut sorte d'attention dont je ne fusse l'objet pendant les douze jours que je passai sous ce toit hospitalier.

XIII

APRÈS LA CAMPAGNE.
CANTONNEMENTS EN ALLEMAGNE

Lorsque la division du général Montbrun arriva pour terminer l'entière évacuation de Vienne, ma plaie était à peu près fermée et la fièvre m'avait quitté, mais il s'en était suivi une extrême faiblesse qui ne me permettait pas de monter à cheval. Fort heureusement, toujours possesseur de la petite calèche achetée à mes hussards, j'obtins la permission de voyager dedans avec des chevaux de réquisition et, par conséquent, j'ai évité le désagrément de la charrette qui eût été ma seule ressource.

La division se mit en marche par un temps froid et mauvais, pour aller prendre gîte dans les environs de Saint-Polten où nous n'obtînmes d'autres ressources que celles que nous pûmes nous procurer dans les montagnes, non seulement à prix d'argent, mais en employant la violence.

Le lendemain, nous prîmes des cantonnements à dix lieues de la capitale, afin de protéger la marche des troupes, les équipages et les retardataires. Un des articles du traité de paix stipulant que l'entière évacuation de l'Autriche devait être terminée le 1er janvier 1810, il en résulta que nous

restâmes vingt-quatre jours dans nos quartiers, ce qui me donna le temps de me rétablir complètement et de reprendre le commandement de mon escadron.

Nous nous remîmes en marche le 6 décembre avec l'assurance qu'il ne restait derrière nous rien de ce qui appartenait à l'armée française. Nos étapes furent Pyrha, Kull, Burgstal, Auspach et Steyer. Peu d'instants avant d'arriver au bourg de Wegestelten, lieu destiné pour le quartier de mon escadron, ne sachant à quoi attribuer le bruit des cloches, quelques coups de fusil tirés çà et là, des hommes postés sur des hauteurs et des cris dont je ne pouvais apprécier les motifs, je formai aussitôt ma troupe en colonnes par pelotons et envoyai quelques tirailleurs en avant qui, aussitôt aperçus par les habitants, reçurent une décharge d'une quinzaine de coups de fusil. Ne doutant plus qu'il fallût conquérir notre gîte avec le tranchant de nos sabres, et placé dans les conditions d'une légitime défense, je faisais mes dispositions pour entrer dans cet endroit à l'appui de nos forces; mais, en arrivant près d'une vaste place, quelle ne fut notre suprise en voyant près de 200 femmes de tout âge, dans leur costume de fête, rangées en ligne et accueillant avec des cris de joie l'approche du premier peloton, tandis que deux groupes considérables d'hommes endimanchés nous saluaient par des décharges continuelles et des hourras en l'honneur des pelisses blanches.

Bientôt nous fut expliquée cette ovation inattendue qui m'avait induit en erreur: ces braves gens, prévenus la veille qu'un escadron de hussards français devait passer quarante-huit heures dans leur endroit, eurent l'idée de transformer en façon de petite guerre les réjouissances du mariage d'un des plus riches habitants du pays, qui, justement, avait lieu le jour de notre arrivée. Il est facile de

concevoir la satisfaction des hussards et combien fut agréable notre séjour au milieu d'une population aussi bienveillante. Ce ne fut que galas, danses et plaisirs où bien certainement la noce du riche cultivateur ne fut pas la seule consommée. Mais, ce qui ajouta au bonheur de cet événement, c'est que, dans la nuit qui devait précéder notre départ, arriva au colonel l'ordre de garder les cantonnements de son régiment jusqu'au 31 décembre. Le 1er janvier 1810, la division de cavalerie légère se dirigea sur le pays de Salzbourg, province bavaroise; nous fûmes d'abord à Swenstadt, frontière du Tyrol, et à Mondsée, charmante petite ville près d'un lac superbe, où le régiment dut s'établir jusqu'à l'écoulement du corps d'armée du maréchal Davout. Ce fut de cet endroit que le général Montbrun m'appela près de lui, à son quartier général de Woklabruck, pour me charger de la rédaction du rapport des opérations de sa division pendant la dernière campagne. Ce travail long, minutieux, surtout fort minutieux, qui devait être adressé au ministère de la Guerre, m'occupa plus de deux mois, rien que pour préparer et classer les matériaux que les différents corps de la division devaient faire parvenir. Cette fatigante occupation fut adoucie par toutes les bontés du général et les recherches qu'il mettait à m'être agréable. Il me dit un jour qu'il avait reçu l'avis positif que le 5e Hussards prendrait ses quartiers d'hiver sur les bords du Rhin pour aller ensuite tenir garnison en France. Cette perspective, si peu analogue à mes goûts, me fit réclamer de lui sa protection, auprès du ministre de la Guerre, pour être envoyé en Espagne, seul pays où nous fissions la guerre. Il me promit d'appuyer ma demande, ajoutant que lui-même comptait réclamer cette faveur. En effet, trois semaines après, le ministre lui répondit que nombre de demandes semblables à la mienne lui avaient

été faites par des officiers de tous grades, mais qu'il aurait égard à celle qui me concernait, et que, pour preuve de son bon vouloir il m'autoriserait à venir à Paris lorsque je lui en ferais la demande, afin d'y attendre la réalisation de mes désirs. Cependant, très reconnaissant de la faveur que le général venait d'obtenir pour moi, je pris avec lui l'engagement de ne profiter de la bienveillance du ministre qu'après l'entière confection de travail dont j'étais chargé.

A mon père.

» Woklabruck, 18 mars 1810.

« Voici donc une paix qui semblerait solidement cimentée avec l'Autriche par le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise, venant partager la couche impériale de Napoléon; cet événement n'est pas le moins extraordinaire de la vie de cet homme étonnant, dont l'alliance est regardée aujourd'hui par la maison de Lorraine comme un véritable bienfait.

« J'ai vu de mes yeux ce fait incroyable, dont je puis d'autant mieux vous retracer tous les détails que mon régiment s'y trouvait appelé par son service et, grâce à l'obligeance du général Montbrun près duquel je suis constamment resté, rien ne m'est échappé.

« La petite ville de Braunau, frontière de l'Autriche et de la Bavière, située sur l'Inn, près de laquelle le 5e Hussards était en quartier, fut choisie pour la courte résidence que devait y faire l'Impératrice, aussitôt après la cérémonie de sa remise : mais, comme il n'y avait aucune maison convenable pour établir le palais, on fut obligé d'en louer plusieurs attenant l'une à l'autre, dont on perça les murailles pour y construire des portes, d'étage en étage, agrandir ainsi les appartements et faciliter les communi-

cations; tout ce travail fut fait en peu de jours; le palais improvisé et meublé avec un luxe extraordinaire; la corbeille et les présents de noce dont la magnificence était admirable furent étalés et disposés dans un des premiers salons de l'Impératrice.

« Tout ce que le luxe le mieux entendu, le bon goût et la richesse peuvent offrir d'élégant et de recherché fut déployé avec ordre. Tous les vêtements, le linge, etc., etc., avaient été faits à Paris d'après les propres modèles à l'usage habituel de Sa Majesté; mais, au milieu de tant de belles choses, ce qui nous frappa le plus, ce fut la petitesse du pied, à en juger par les souliers qui avaient été faits d'après des chaussures envoyées de Vienne.

« A une petite lieue de la ville, sur l'extrême limite des deux frontières, déclarée neutre pour la circonstance, il avait été construit une baraque en bois, divisée en trois salons : un du côté de la France, un autre du côté de l'Autriche, et celui du milieu plus grand que les deux autres. Ce dernier salon devait servir pour la cérémonie de remise.

« Du côté de l'Autriche, il avait été élevé un dais magnifique sous lequel était un fauteuil de drap d'or.

« Ce trône faisait face à la porte d'entrée de France. Deux portes latérales étaient disposées de ce même côté. Sur la droite du trône, était une table ronde recouverte d'un tapis d'une grande richesse, sur laquelle devaient se faire les signatures des procès-verbaux de remise. Une vaste enceinte était destinée, de chaque côté de la baraque, pour le placement des voitures des deux cortèges; de belles avenues d'arbres verts avaient été plantées et aboutissaient à la grande route, tant du côté de l'Autriche que du côté de la France.

« Le 16 mars au matin, le cortège autrichien arriva à Al-

theim, petite ville à une lieue de la baraque ; l'Impératrice s'y arrêta pour quitter ses habits de voyage et faire sa toilette. A midi, elle entra dans le salon autrichien suivie de son cortège ; elle s'y reposa un instant et vint ensuite dans le grand salon, précédée par le maître des cérémonies d'Autriche, se plaça sur son trône, tous les personnages de sa cour à droite et à gauche, selon leur rang ; la dernière ligne étant formée par les plus beaux officiers de la garde noble hongroise, dont l'uniforme est si riche et si beau.

« L'Impératrice étant debout sur son trône, sa taille élevée était parfaite, ses cheveux étaient blonds et ses yeux bleus fort doux, son visage respirait la fraîcheur, mais sa physionomie était peu expressive et froide.

« Elle avait une robe de brocart d'or, brochée de grandes fleurs de couleurs naturelles, qui par sa pesanteur devait la fatiguer beaucoup.

« Elle portait, suspendu à son cou, le portrait de Napoléon, enrichi de plusieurs magnifiques solitaires, que l'on disait valoir plus de 500 000 francs.

« La cérémonie de la remise se fit avec toutes les prescriptions qu'en avaient reçues les commissaires des deux nations et, après les procès-verbaux signés, Marie-Louise, accompagnée du prince de Neuchâtel, fut introduite dans le salon français où l'attendait la reine de Naples qu'elle embrassa et qui lui présenta nominativement les dames et les officiers de sa maison ; toutes les formalités remplies, le prince de Trauttmansdorff demanda à Sa Majesté la permission de lui baiser la main en prenant congé d'elle. Le cortège autrichien vint ensuite, selon le rang des personnes, baiser la main de la princesse : tous les serviteurs même du rang le plus inférieur furent admis à porter à ses pieds l'hommage de leur respect, de leurs regrets et de leurs vœux pour son bonheur.

« Les yeux de la princesse étaient mouillés de larmes et elle paraissait fort affectée de cette séparation. Après un moment de repos, l'Impératrice monta en voiture pour se rendre à Braunau ; la division d'infanterie du général Friant, celle de cavalerie légère du général Montbrun et l'artillerie, étaient en bataille, près de la route. Sa Majesté passa au milieu des lignes sans témoigner aucun sentiment de satisfaction, ni de bienveillance ; un détachement du beau 7e Hussards remplaça l'escorte hongroise qui l'accompagnait, le général Montbrun se plaça près la portière de droite, un écuyer de l'Empereur à celle de gauche ; la princesse fit arrêter un moment la voiture pour faire ses adieux à ses compatriotes ; elle agita plusieurs fois son mouchoir et se retira précipitamment dans le fond de la voiture.

« En arrivant en ville, le général Pajol vint au-devant de l'Impératrice, avec l'état-major de la division, pour l'escorter jusqu'au palais ; en passant sur le front du 5e Hussards, fort de 1 000 chevaux, les officiers tout resplendissants d'or avec la pelisse blanche pendante, le dolman bleu de ciel et la ceinture cramoisie, l'étendard se baissa pour la saluer et trois salves de toute l'artillerie furent faites au moment où elle entrait dans sa résidence.

« Le colonel du régiment, à la tête du premier escadron, vint aussitôt prendre le service au palais ; peu après, le prince de Neuchâtel présenta tous les officiers appartenant aux corps présents à Braunau. Le soir, il y eut un banquet pour les sous-officiers et soldats des deux divisions et les officiers furent invités chez les généraux.

« L'Impératrice parcourut en calèche les lieux où les tables étaient établies, et une illumination de la plus grande beauté termina cette journée remarquable. Le lendemain, l'Impératrice, escortée par différents détachements de mon escadron échelonné à des distances de 4 lieues, quitta Brau-

nau pour aller à Munich où l'attendait le roi de Bavière.

« Le colonel Menziau, moi et le lieutenant Victor Oudinot, fils du maréchal, nous accompagnâmes Sa Majesté deux relais; le cortège se composait de 83 voitures ou fourgons, 454 chevaux de trait et huit de selle qui devaient être employés à chaque relais.

« Tel est le détail exact de cet événement mémorable dont je suis charmé d'avoir été le témoin par la place qu'il doit occuper un jour dans l'histoire, formant le vœu qu'il ne devienne pas aussi désastreux que l'alliance de cette infortunée Marie-Antoinette, dont la présence aussi promettait à la France des jours de bonheur et de prospérité...

« Il paraît que nous allons bientôt nous acheminer vers le Rhin pour aller ensuite tenir garnison en France; cette perspective, si contraire à mes goûts, m'a fait faire des démarches pour obtenir d'aller en Espagne, comme étant le seul lieu en ce moment où l'on puisse attraper des coups et de l'avancement; si je réussis dans mes désirs, ainsi que j'ai tout lieu de l'espérer, j'aurai la douce satisfaction de vous embrasser avant de passer les Pyrénées; cette idée réjouit mon cœur et j'en devance la pensée comme une espérance de bonheur. »

Dix jours après le passage de l'Impératrice, la division reçut l'ordre de se diriger sur Augsbourg où le quartier général devait s'établir avec les troupes en cantonnement dans les environs, tandis que le 5e Hussards occuperait l'Invertel jusqu'à la prise de possession de ce pays par la Bavière à qui le traité l'avait concédé. Quant à moi, je dus suivre le général afin de continuer mon travail. Nous vînmes coucher à Landshut le 30, et le lendemain, à la petite ville de Freising, peu distante de Munich, ce qui

engagea le général à aller présenter ses hommages au roi de Bavière; il m'emmena avec lui. Nous arrivâmes d'assez bonne heure dans cette belle capitale qui m'était déjà si bien connue, et, le soir même une audience du roi fut accordée pour le lendemain matin, le général ayant eu l'obligeance de solliciter pour moi cette même faveur.

Introduits dans son cabinet, nous le trouvâmes seul; sa réception fut bienveillante et tout à fait familière : après avoir témoigné au général Montbrun toute son admiration sur sa brillante conduite dans cette dernière campagne, Sa Majesté daigna me parler de mon père et de l'attachement qu'elle lui conservait, attachement dont les preuves n'étaient point équivoques, puisque c'était à ce sentiment que je devais l'honneur d'être décoré de son ordre militaire. Elle s'informa avec le plus grand intérêt de mon frère et de ses blessures : « Sire, lui dis-je, mon cœur est aussi reconnaissant qu'il y a neuf ans, et le souvenir des bontés dont Votre Majesté comblait ma mère dans son exil et sa misère ne s'effacera jamais de mon cœur. » Le roi me donna une petite tape sur la joue avec un sourire paternel et se tournant vers le général : « J'espère, lui dit-il, que vous resterez au moins deux jours et que ma table sera la vôtre »; puis me faisant un signe qui prouvait qu'il me comprenait dans cette invitation, il ajouta : « Commençons par déjeuner en petit comité », en se dirigant vers une salle où le service était dressé; mais quelle ne fut pas la surprise du général, en déployant sa serviette, d'y trouver la plaque et le grand cordon de l'ordre militaire de Bavière.

Il était impossible de voir plus de bonté et de simplicité dans les manières de cet excellent prince, jointes à beaucoup de rondeur et de gaieté dans l'esprit; il aimait surtout à rappeler l'époque où il était en France en qualité

de colonel (sous le règne de Louis XVI), alors prince Max des Deux-Ponts, et logeant toujours chez mon père lorsqu'il venait à Paris. « Qui m'eût dit, lorsque j'étais colonel, que je deviendrais un jour souverain m'eût bien surpris, ajouta-t-il, il a fallu bien des décès et bien des événements imprévus pour arriver où je suis. » Il professait pour l'Empereur un dévouement sans borne; il affectionnait aussi particulièrement le prince Eugène, son gendre, qui rendait sa fille si heureuse, et conservait pour ses anciens amis d'avant la Révolution des sentiments qui ne se sont jamais démentis.

En sortant de table, le roi fit venir un chambellan (le comte de Vichy, émigré français), lui recommandant de nous faire visiter sa belle résidence : « Surtout, dit-il, n'oubliez pas la galerie de tableaux. » Là, j'eus lieu d'éprouver un sentiment d'orgueil et d'amour-propre qui m'expliqua la délicate recommandation du roi.

Je vis le portrait en pied de mon arrière-grand-père. Gaspard d'Espinchal, généralissime des armées bavaroises, pour qui les chroniques du temps ont servi de texte à différents récits peu flatteurs, dans lesquels les historiens ne l'ont pas toujours représenté sous son véritable jour, mais aujourd'hui on connaît la vérité en lisant les Mémoires de Fléchier parus en 1841 [1]. J'en extrais les principaux faits appuyés de titres irrécusables :

Gaspard marquis d'Espinchal, comte de Massiac, etc., etc., homme de grande renommée, d'une brillante réputation militaire et d'un physique très remarquable, abusait parfois de sa haute position et, comme seigneur haut-

1. Le récit de Fléchier est justement en contradiction avec ce que rapporte ici l'auteur, qui résume seulement les Lettres d'abolition données par Louis XIV (Cf. Fléchier, *Mémoires sur les grands jours tenus à Clermont*, Paris, 1841, pages 269 et suiv. 419 et suiv.) *Ed.*

justicier, faisait peser sur ses vassaux sa funeste et sévère autorité; d'une force prodigieuse, d'un courage indomptable, il joignait à cela un caractère irascible que la fréquentation de la cour n'avait pu adoucir. Mais ce qui mit le comble à sa conduite reprochable ce fut un combat qu'il livra dans la Planèze, près de Saint-Flour, non loin du château de Corin, et qui provoqua contre lui une sentence de mort.

Les combattants, au nombre de huit, se rencontrèrent sur le lieu du rendez-vous; Gaspard avait avec lui son cousin, le comte de Montgon, et deux habitants de Massiac d'une grande bravoure, l'un nommé Charbonnier, et l'autre Chandorat; ses antagonistes étaient le baron de Rochefort Saint-Vidal, accompagné de trois frères d'armes. La lutte fut terrible et sanglante, cinq combattants furent tués.

Gaspard demeura vainqueur, mais la victoire lui coûta cher; outre la condamnation à mort qu'il encourut, ses biens furent confisqués, ses châteaux de Massiac, Vernières, Tagenac et Espinchal furent démolis; ce dernier qui dominait la ville fut complètement rasé, et les autres offrent encore des ruines d'un grand intérêt. Le Roi fut inflexible dans sa colère contre Gaspard, malgré les prières de sa femme Hélène de Lévis, de ses belles cousines les duchesses d'Étampes et de Valençay, et de sa nombreuse famille. Gaspard d'Espinchal ayant cependant trouvé moyen de se soustraire à ce jugement en se réfugiant en Bavière, y devint généralissime des troupes de l'Électeur et eut le funeste avantage de battre les Français sur les bords du Lech.

Plus tard, lorsque la paix se fit, Gaspard par l'entremise de son cousin, le maréchal de Villars, fut chargé de négocier le mariage du Grand Dauphin avec la princesse de

Bavière en 1680; il en obtint sa réintégration dans ses biens et dans son grade de lieutenant général; il reçut en outre le portrait de Louis XIV, enrichi de diamants, que la famille conserve comme un souvenir de la faute et du pardon de coupable.

Quand l'âge vint amortir les passions de Gaspard, il crut n'avoir rien de mieux à faire que d'imiter le diable qui se fit ermite en devenant vieux : il vécut dans le repentir et la pénitence, laissant en mourant un nouvel exemple du peu de cas qu'on doit faire des vanités et des grandeurs de ce monde, attendant, dans une modeste tombe placée sous la voûte du chœur de l'église Saint-Jean, fondée par lui à Massiac, la venue du jugement dernier, et laissant pour héritier un fils, époux d'Hélène de Montmorin, qui s'illustra dans les armes et devint lieutenant général.

Pendant le peu de temps que nous restâmes à Munich, nous eûmes l'honneur d'être admis à la table de la famille royale; à la suite de ce dîner, nous assistâmes à un magnifique concert où nous pûmes admirer les nombreuses beautés de la cour, et, le lendemain, nous passâmes une partie de la journée avec le roi dans sa délicieuse résidence de Nymphembourg où il venait souvent se délasser des fatigues et de l'ennui de la représentation; le soir, nous prîmes congé de Sa Majesté, pénétrés des bontés dont elle nous avait comblés.

Le roi me chargea d'écrire à mon père, en daignant ajouter avec bonté que ma visite lui avait fait plaisir.

Lorsque nous arrivâmes à Augsbourg, quartier général de la division, nous y trouvâmes le général Pajol qui venait de recevoir l'autorisation d'aller à Paris avec l'espérance d'avoir un commandement en Espagne. La ville étant occupée par un superbe régiment de chevau-légers bavarois, commandé par le comte de Seyssel, émigré

français, les régiments de la division furent répartis dans d'excellents villages des environs où ils restèrent deux mois dans l'attente d'aller sur les bords du Rhin et de là en France, pour y tenir garnison. Le 6 juin, la division se mit en marche passant par Ulm, Gaissling, première ville du Wurtemberg, puis Stuttgard, capitale de ce beau royaume. Le roi habitait alors sa belle résidence de Louisbourg près de la ville, où le général Montbrun espérait aller lui présenter ses hommages, mais Sa Majesté lui fit témoigner le regret qu'elle éprouvait de ne pouvoir le recevoir, étant retenue dans son lit par un violent accès de goutte.

Le 10 au matin, nous rencontrâmes en sortant de la ville l'ambassadeur persan avec sa suite nombreuse ayant quitté Paris depuis quelques jours pour retourner dans son pays.

A l'aspect des troupes, il fit arrêter sa voiture, mit pied à terre pour les voir défiler. Le général lui fit rendre les honneurs dus à sa haute position ; il en fut tellement flatté qu'il lui offrit en partant un magnifique sabre courbe, enrichi de pierres fines, que celui-ci mit aussitôt à sa ceinture.

Le soir, nous vînmes coucher à la petite ville de Faïchigen où plusieurs particuliers achetèrent les chevaux du général Pajol, laissés lors de son départ pour Paris.

Le lendemain, en arrivant à Pforzheim, le général trouva des ordres du ministre de la Guerre changeant la destination du 5e Hussards et du 11e Chasseurs qui, au lieu d'aller à Strasbourg, devaient se rendre à Manheim et environs pour y prendre quartier jusqu'à nouvel ordre, tandis que le 7e Hussards, le 10e et le 12e Chasseurs continueraient leur marche sur France pour y tenir garnison.

Nous prîmes séjour à Carlsruhe, capitale du grand-duché de Bade, et la résidence habituelle du souverain

dont l'épouse était la princesse Stéphanie, nièce de l'impératrice Joséphine. Son absence me priva de lui présenter mes respectueux hommages.

En arrivant à Bruchsall, nous trouvâmes la population dans la douleur et les larmes par la mort subite du prince évêque de Spire dont le séjour prolongé en cette ville avait été marqué par de continuels bienfaits.

Ce digne prélat, d'un âge fort avancé, craignant d'être surpris par la mort, avait fait des dispositions testamentaires par lesquelles il instituait ses héritiers tous les pauvres de la ville; il avait plus de 200 000 livres de rentes.

Le lendemain, nous parcourûmes un magnifique pays pour arriver a Heidelberg, ville célèbre par son université; le château qui la domine date de l'an 1013; il devait être très remarquable et surtout d'une vigoureuse construction à en juger par sa conservation qui est du plus grand intérêt.

Dans une des salles basses voûtées, se trouve un foudre monstre sans pareil pour y faire le vin; sa grandeur démesurée est vraiment phénoménale; on y descend par un escalier tournant et, dans le fond, on pourrait danser une contredanse de seize personnes.

Cette cuve extraordinaire, qui pourrait contenir une partie du vin du pays, ne sert jamais, mais est parfaitement conservée par les habitants, qui la montrent avec une espèce de vanité, comme étant unique dans son genre.

Ce fut le 16 juin, que nous arrivâmes à Manheim, lieu de notre destination provisoire; le général Montbrun et deux escadrons du 5e Hussards y furent établis, tandis que le reste du régiment et le 11e Chasseurs occupaient les environs dans de fort bons cantonnements.

La beauté de la ville, son heureuse situation et la réception bienveillante des habitants furent d'un heureux

augure pour le séjour que nous devions y faire; nous tardâmes peu à nous convaincre combien étaient fondées nos espérances, par l'empressement avec lequel nous fûmes accueillis par la nombreuse société de cette ville, dont les sympathies étaient si bien acquises aux Français. Un autre avantage non moins apprécié était la proximité de la mère patrie, que nous pouvions aborder au moyen de quelques coups de rames : aussi prîmes-nous fort gaiement la détermination d'attendre patiemment l'ordre qui devait nous faire passer sur la rive gauche du Rhin.

Manheim était, au moment de la Révolution française, une belle et forte ville du Palatinat, au confluent du Necker et du Rhin. Considérée comme un point stratégique de la plus haute importance, les Français s'en emparèrent en 1793; reprise deux ans après par les Autrichiens, ceux-ci en furent de nouveau chassés et les fortifications complètement détruites. Manheim fit alors partie du grand-duché et de la confédération du Rhin; c'est à dater de cette époque que la ville répara ses désastres et perdit le triste avantage d'être un poste militaire. Elle fut rebâtie sur un plan régulier, plusieurs monuments remarquables par leur architecture s'élevèrent rapidement, des habitations agréables se créèrent, et les rues, tirées au cordeau, embellirent cette charmante cité, placée sous la protection de la grande-duchesse Stéphanie qui, voulant y fixer sa résidence habituelle, y fit construire un beau palais en dehors de la ville et transformer les fortifications en un parc superbe, ayant le Rhin pour limite. L'Empereur, en faisant de Manheim le séjour de sa nièce, présida lui-même à la création de cette belle résidence où respiraient la grandeur et la somptuosité; les appartements en étaient ravissants de fraîcheur et de luxe, les meubles d'un goût exquis, et lorsque nous y arrivâmes, les habitants attendaient avec

la plus vive impatience la présence de leur bien-aimée souveraine, retenue à Paris par les fêtes qui s'y donnaient. Les casernes, l'arsenal, ainsi que le théâtre, sont de fort beaux bâtiments : ce dernier, surtout remarquable par son genre d'architecture, était occupé par une excellente troupe de comédiens et un orchestre pouvant rivaliser avec les meilleurs de l'Allemagne.

Le musée Stéphanie est aussi un monument très distingué, joint aux curiosités qu'il renferme et servant de casino, où se réunissaient les personnes les plus marquantes de la ville; les officiers du régiment furent priés de vouloir bien l'honorer de leur présence et plusieurs bals qui s'y donnèrent nous mirent tout à fait en rapports assez intimes avec la société assez nombreuse de la ville; tant d'agrément et de plaisir, joint aux charmes d'une jeune veuve, me firent facilement oublier le travail monotone dont j'étais chargé et retardèrent l'autorisation que j'avais d'aller à Paris.

Louise, baronne de Norstein, était une jeune veuve de vingt-quatre ans, possédant tous les trésors de l'esprit et du cœur, mais son âme candide se reflétait dans ses beaux yeux bleus, dont la couleur douce et tendre contrastait admirablement avec le noir de ses longs cils et de ses deux sourcils légèrement arqués; son teint était naturellement pâle et l'ébène des cheveux qui encadraient son visage, n'en devenait encore que plus foncé et plus éclatant. Orpheline au berceau, elle fut élevée par les soins d'une parente qui développa les heureuses dispositions de sa pupille, espérant qu'un jour, sa beauté et ses talents répareraient l'injustice du sort qui l'avait fait naître sans fortune. En effet un vieux baron, riche et puissant, épris de tant de charmes, l'épousa; mais de combien de chagrins et de tribulations cette jeune fille, ne paya-t-elle pas le sacri-

fice de sa liberté! Un mari vieux, infirme et jaloux, est une torture de tous les instants; aussi, pendant trois ans que dura cette union, Louise fut garde-malade, sans que ses soins attentifs aient pu calmer le caractère irascible de son égoïste époux. Enfin, le ciel, prenant en pitié tant d'infortunes, de chagrins et d'ennuis, la délivra de cet être inutile, dont la fin fut d'autant plus exemplaire et méritoire qu'il institua sa jeune épouse héritière de la presque totalité de sa belle fortune.

Près de deux années s'étaient écoulées, depuis cet événement, lorsque nous arrivâmes à Manheim; la maison de la belle et riche veuve était une des plus agréables de la ville par ses réunions et ses fêtes; j'augmentai le nombre de ses adorateurs dont plusieurs en voulaient autant à sa fortune qu'à ses charmes, et un de ces caprices de femme, pour qui la nouveauté est un attrait, fit accueillir mes hommages avec une douce bienveillance. Plusieurs poursuivants, s'apercevant qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de se retirer, renoncèrent à leurs prétentions; mais le comte de Rottenthal, malgré ses cinquante-quatre ans, sa chevelure argentée et son physique peu séduisant, crut vaincre les résolutions d'indépendance de la baronne en lui offrant un cœur fané, des mains ridées et des titres dont elle faisait très peu de cas; il fut donc repoussé dans ses espérances et, humilié d'un refus que son orgueil ne pouvait admettre, il me soupçonna d'être un obstacle à ses vues intéressées.

Un matin, le comte se présenta chez moi avec toute la recherche d'un dandy : ses habits étroits et pincés, sa cravate attachée par une épingle en diamant, son gilet serré, la justesse de ses pantalons, fortement compromise dans la lutte de ses bretelles à l'encontre de ses sous-pieds semblaient le mettre au supplice et formaient un contraste

piquant avec son corps maigre, décharné et ses joues pendantes. Joignez à cela une tournure raide et empesée qui faisait de cet homme une de ces caricatures que Brunet copiait si bien pour la satisfaction du public. Fort surpris d'une visite aussi inattendue, car je connaissais le peu de sympathie du comte à l'égard des Français et de moi plus particulièrement, je m'empressai toutefois de le recevoir avec toutes les convenances dues à son âge et à son rang; je le priai de vouloir bien m'excuser de me trouver dans un abandon de costume peu décent et si opposé au sien, avec ma chemise ouverte, le cou nu, les cheveux en désordre, — car je ne possédais que le vêtement indispensable pour n'être pas ce qu'on appelle en robe de chambre de page — et, venant au motif de sa présence, je lui demandai ce qui pouvait me procurer l'honneur de le recevoir chez moi.

Le comte, d'abord un peu interdit par ma tournure débraillée, mes manières assez cavalières, entremêlées d'égards et de prévenances ressemblant à de l'ironie, resta un moment indécis, mais reprenant aussitôt cet air vaniteux qui le rendait si ridicule : « Monsieur le capitaine, me dit-il, vous fréquentez beaucoup Mme la baronne de Norstein; l'affection qu'elle semble vous porter pourrait la compromettre; vous êtes trop délicat, je pense, pour vouloir nuire à sa réputation; je vous engagerai donc à la voir moins souvent, ce serait lui donner une véritable marque d'intérêt, et j'ajouterai en outre que ce qui me détermine à cette démarche qui pourrait vous surprendre, c'est l'offre que je lui ai faite de l'épouser. — Je conçois, Monsieur le comte, répondis-je, que vous recherchiez la main de Mme la baronne, elle est assez jolie, et sa fortune surtout est assez considérable pour qu'elle puisse prétendre à une grande alliance; mais vous avouerez qu'entre

elle et vous, ce serait offrir l'image du printemps à côté de l'hiver; au reste l'hommage que je lui adresse est sans arrière-pensée d'intérêt; le sentiment qu'elle inspire à tous ceux qui l'approchent est un juste tribut que l'on paye à sa beauté et à ses éminentes qualités, et je ne suis nullement surpris que vous soyez un de ses adorateurs les plus empressés; mais, quant au conseil auquel vos cheveux gris peuvent servir d'excuse, vous trouverez bon que je n'en tienne aucun compte. » Cette réponse faite d'une manière ironique produisit sur le comte une impression dont il ne put dissimuler l'effet; sa figure devint encore plus blême que d'habitude, ses lèvres étaient tremblantes, et d'une voix contractée par la colère : « Il me paraît, reprit-il, que les Français sont aussi vains auprès des femmes que sur un champ de bataille; je désirerais en avoir une nouvelle preuve, et vous propose, Monsieur le capitaine, de nous rencontrer demain, derrière le vieux château, où je me rendrai avec un second et une paire de pistolets; je vous prouverai, j'espère, que votre ton suffisant ne convient point à un homme de mon rang.

— Je ne sais, Monsieur le comte, qui de nous deux pense en ce moment à compromettre Mme la baronne, mais votre conduite est si peu en rapport avec la maturité de votre âge que je refuse votre défi inconvenant et irréfléchi; cependant, si vous tenez tant à rapprocher les distances que vous croyez exister entre nous, il est un moyen qui peut tout concilier; j'irai ce soir au casino, cherchez une occasion de me manquer, je vous proteste que je la saisirai. — Eh bien! s'écria le comte, c'est jusqu'à ce moment ce que vous avez dit de mieux; votre proposition me convient et je l'accepte : à ce soir donc. » Il me salua et se retira. A huit heures, me trouvant dans le cercle, on parlait diversement sur le funeste événement arrivé à

Paris au bal du prince du Schwartzenberg, où un terrible incendie avait fait périr tant de monde.

« Ma foi, dit le comte, je suis fâché que Napoléon n'ait pas été rôti, cela eût assuré la tranquillité de l'Europe et chacun eût repris son rang et sa place.

— Monsieur le comte, lui dis-je, votre discours, aussi inconsidéré qu'il est injurieux en présence d'un officier français, mériterait une sévère correction que je me chargerais de vous infliger, n'était votre âge qui inspire plus de pitié que de colère.

— Si c'est une leçon que vous prétendez me donner, répond vivement le comte, sachez que je n'en ai jamais reçu de personne.

— On s'en aperçoit facilement à vos manières, répliquai-je avec un froid dédain.

— Vos paroles sont des outrages que je ne puis tolérer et dont je vous demande satisfaction, murmura le comte pâlissant de fureur.

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur, j'accepte et vous donne le choix des armes. »

Il fut décidé que ce serait le pistolet et que la rencontre aurait lieu le lendemain.

Fort heureusement, il n'y avait dans le salon que trois ou quatre personnes, qui s'engagèrent à garder le silence sur les motifs d'une pareille scène et des conséquences qui pouvaient en résulter.

A cinq heures du matin, nous nous trouvâmes près d'un petit bois, à une demi-lieue de la ville ; j'avais pour témoins le chef d'escadron Drouard et l'adjudant-major Othenin ; le comte était accompagné par un médecin de ses amis et le baron de Forzheim, colonel badois, homme de mérite et de sens, qui fit vainement ce qu'il put pour arranger cette affaire. Les pistolets chargés, nous fûmes placés à

vingt pas de distance l'un de l'autre, avec la faculté d'en marcher dix; une pièce d'argent jetée en l'air donna à mon adversaire l'avantage de tirer le premier; le comte après avoir visé quelques instants tira et me manqua. Déchargeant aussitôt mon pistolet en l'air : « Monsieur le comte, lui dis-je, lorsqu'on réclame des bienfaits de l'Empereur, on ne désire pas sa mort, et je vous engage, lorsque vous aurez l'intention de chercher querelle à un Français, de vous y prendre plus adroitement et de choisir surtout un motif moins inconvenant que celui dont vous vous êtes servi. » Et le laissant assez confus de l'issue de ce combat, je me retirai avec mes témoins.

Le même jour, le comte quitta la ville et je fus aussitôt chez le général Montbrun lui rendre compte de cet événement dont il voulut connaître tous les détails; il me promit de ne donner aucune suite à cette affaire qui devint le sujet de toutes les conversations, sans qu'on pût lui attribuer son véritable motif. La baronne, en le devinant, indignée des procédés du comte et de ses vaniteuses prétentions, m'assura qu'elle ne le reverrait de sa vie et me témoigna, par les plus tendres démonstrations, l'effroi que lui causait le danger que j'avais couru.

Ce fut après un séjour de sept semaines que le régiment dut quitter Manheim pour se diriger sur Strasbourg; j'emportai avec moi la conviction d'en garder un long souvenir.

Deux jours après, nous arrivâmes à Rastadt, célèbre dans les fastes de notre Révolution par le Congrès qui s'y tint et l'assassinat des ambassadeurs français qui y furent égorgés, à l'instigation des Jacobins, afin de jeter ensuite l'horreur de ce crime sur les Allemands.

Deux heures après notre arrivée en cette ville, je partis pour Bade, distant seulement de deux lieues, où je savais

que la grande-duchesse résidait depuis une huitaine.

Sa réception fut remplie de grâce et de bienveillance; cette aimable et excellente princesse daigna se rappeler les douces et agréables soirées de Mayence, chez l'impératrice Joséphine, dont elle déplorait le triste sort. Son Altesse Impériale m'engagea à passer la soirée près d'elle et me fit l'honneur de prendre mon bras pour visiter les promenades et la foire qui avait lieu dans le bas de la ville.

Le séjour de Bade à l'époque de la saison des bains est une vie de délices, de fêtes et de jouissances; les étrangers de distinction y accourent de tous les coins de l'Europe, plutôt pour s'y amuser que pour y chercher la santé.

Le château, situé sur le sommet d'une montagne, au milieu de la ville, dut être construit vers la fin du XIVe siècle. Ses tourelles gothiques, ses portes, ses fenêtres en ogives produisent un effet pittoresque et agréable à l'œil et, malgré l'ancienneté de ses constructions, la grandeur démesurée des salles et la mauvaise distribution des appartements, la princesse, qui vient assez habituellement y passer l'époque de la saison des bains, en a tiré tout le parti possible. Meublés avec autant de goût que de luxe, ses vastes salons sont souvent remplis par les étrangers qui s'empressent de venir offrir leurs hommages à la belle et gracieuse souveraine de ce magnifique pays. Il y eut ce même soir au château une brillante et nombreuse réunion, composée en partie de dames russes, anglaises et françaises, qui se termina par un bal charmant pendant lequel j'eus l'honneur de danser plusieurs fois avec Son Altesse Impériale qui eut l'extrême bienveillance de me prescrire de prolonger mon séjour de vingt-quatre heures, afin de me faire admirer les sites ravissants des environs de Bade et de parcourir ses belles forêts, entretenues avec un soin vraiment remarquable.

Je passai encore la matinée près de la princesse Stéphanie qui eut l'extrême bonté de me retenir à déjeuner, après quoi je pris congé de Son Altesse Impériale en lui exprimant toute ma reconnaissance du bienveillant accueil dont elle avait daigné m'honorer. La distance à parcourir pour aller à Strasbourg n'étant que de huit lieues, j'arrivai avant la nuit au chef-lieu du département du Bas-Rhin, où je rejoignis le régiment.

Mon premier soin en arrivant à Strasbourg fut d'aller chez le général Montbrun qui, la veille, avait dirigé le 5e Hussards sur Stenay pour y tenir garnison ; il me fit une petite semonce en trouvant le travail, dont il m'avait chargé, aussi peu avancé, me signifiant que je ne quitterais la ville qu'après le lui avoir remis, et ajoutant, à toutes les pièces que j'avais déjà, une nouvelle masse de papiers sur laquelle j'avais à m'occuper plus d'un mois ; mais fort heureusement il m'adjoignit un sous-officier du 11e Chasseurs ; ce jeune homme, élève de l'École militaire de Fontainebleau ayant un véritable mérite, n'avait point été fait officier à cause d'un duel malheureux qu'il avait eu avec un de ses camarades ; mais le général, qui s'intéressait à lui, avait promis qu'il serait fait sous-lieutenant aussitôt notre travail terminé ; aussi nous y mîmes-nous avec ardeur.

Peu de jours après, le général, mandé à Paris pour y présider la commission de cavalerie, nous installa dans son logement qu'il avait arrêté pour trois mois et me laissa la surveillance de ses équipages jusqu'à ce qu'il les fît venir à Paris, ce qui me procura l'avantage d'être somptueusement logé sans bourse délier.

Déjà quinze jours s'étaient écoulés, travaillant sans relâche dans le désir de terminer le plus promptement possible, lorsque je reçus une lettre du général contenant ma commission pour le 2e Hussards, faveur qu'il avait ob-

tenue pour huit officiers de sa division et qu'il espérait pour lui-même; il m'engageait à terminer mon travail le plus tôt possible, à le lui porter à Paris et m'enjoignait aussi de faire partir ses équipages sur-le-champ.

Douze jours après, mon travail étant terminé, je me rendis à Stenay pour régler toutes les affaires que je pouvais avoir au régiment et y prendre mes équipages. Là, en passant par Bar-sur-Ornain, je me rendis à Jeand'heurs, superbe résidence du maréchal Oudinot; j'y trouvai le général Pajol, son gendre, et Victor Oudinot qui, en sortant d'être premier page de l'Empereur, avait été nommé lieutenant au 5e Hussards et placé dans ma compagnie, je passai trois jours dans ce magnifique manoir où je fus accueilli avec toute sorte de bienveillance.

Les liens d'estime et d'amitié qui vous unissent sur un champ de bataille ont une force qu'on ne peut rompre sans le plus violent chagrin : aussi l'instant où il fallut me séparer de mes braves camarades fut si douloureux que je serais volontiers resté si j'en eusse eu la faculté; mais j'en éprouvai du moins la douce consolation d'emporter les regrets de mes bons et braves compagnons d'armes qui voulurent me donner une dernière marque de leur affection, en m'offrant un banquet dans lequel de nombreux toasts furent portés au souvenir du passé et à l'espérance de l'avenir. En quittant le brave et beau 5e de Hussards, dont je ne me serais jamais séparé s'il eût continué de faire la guerre, j'eus la consolation de passer dans un autre régiment dont la brillante réputation était généralement répandue dans l'armée. Le 2e Hussards, particulièrement désigné sous le nom de *Chamborand*, jouissait avec raison d'une renommée incontestable dont il me tardait de prendre ma part, mais des circonstances imprévues ne me permirent pas de le rejoindre aussitôt que je l'eusse désiré.

XIV

SÉJOUR A PARIS — VOYAGE A NAPLES RETOUR

A mon frère.

« Paris, 12 octobre 1810.

« Me voici, cher ami, revenu à Paris depuis une quinzaine de jours après avoir consommé le sacrifice de cette pelisse blanche, éclatante d'or, qui plaît tant aux femmes, pour en prendre une plus modeste dans sa couleur, mais non moins redoutable à l'ennemi : le 2e Hussards est le corps dans lequel j'espère mériter de l'avancement en Espagne. C'est aux bontés du général Montbrun que je dois d'y être entré, ce qui m'évitera l'ennui de traîner mon sabre sur le pavé d'une petite ville de garnison; quant à l'époque précise de mon départ, rien n'est encore déterminé, ayant obtenu un congé du ministre de la Guerre, dont je compte profiter dans peu de jours pour aller à Massiac passer une quinzaine près de notre bon père.

« Tu sais de quel travail fastidieux m'avait chargé le général Montbrun; j'en eusse peut-être atteint difficilement la fin sans l'assistance d'un jeune sous-officier qui vient d'en obtenir la récompense par le grade de sous-lieute-

nant de chasseurs. Eh bien! je croyais cette affaire entièrement terminée en remettant ce travail; mais pas du tout : après l'avoir lu avec attention, l'avoir signé et y avoir mis une note en ma faveur, le général me le rendit le second jour pour le porter avec une lettre à M. Gérard, chef de la troisième division de la Guerre, lequel, à ma grande surprise, me fit des compliments et m'apprit qu'il y avait plus des deux tiers de l'armée en arrière de ce travail demandé; mais, ce qui ajouta à mon étonnement, ce fut de voir mon activité récompensée par une gratification financière on ne peut plus satisfaisante, sur la demande du général. Peu de jours après cet heureux résultat, je fis demander à l'impératrice Joséphine la permission de lui présenter mes respectueux hommages, ce qui me fut accordé aussitôt.

« Accueilli avec cette bonté qui lui est si habituelle, je m'empressai de remercier S. M. I. de son indulgente bonté à détromper ma mère sur le bruit de notre mort à Wagram; elle daigna s'informer avec intérêt de ma position, de mes espérances et de mes projets, et ne semblait pas approuver ma détermination d'aller en Espagne, prétendant que le genre de guerre qu'on y faisait était horrible. On voyait, dans les traits de sa figure, un fond de tristesse et de chagrin concentré qu'elle ne pouvait réprimer malgré toutes les assurances qu'elle donnait du contraire et du bonheur de la vie privée qu'elle menait. Un des enfants de la reine Hortense qui se trouvait près d'elle semblait prendre plaisir à regarder mon uniforme; je demandai la permission de lui baiser la main. Sa Majesté le mit dans mes bras en me disant de l'embrasser, et je remarquai que ce jeune prince portait au cou un médaillon enrichi de diamants renfermant le portrait de Marie-Louise.

« Cette belle solitude, naguère encombrée de flatteurs et

de courtisans, n'offrait plus que l'image d'une souveraineté déchue; la cour, peu nombreuse, se composait de Mmes d'Arberg, de Turenne, de Lastic, de Viel-Castel, de Walsh-Serrant; la belle Mme Gazzani est lectrice de l'Impératrice et plusieurs jeunes personnes font aussi partie de sa maison.

« Parmi les hommes sont MM. de Beaumont, de Turpin, de Viel-Castel, de Montholon, de Lastic, de Monaco, Pourtalès et d'Andlau; l'aimable et spirituel Deschamps est toujours, comme de notre temps, à Mayence, secrétaire des commandements, et notre ami Casimir de Montlivaut intendant général. J'appris par ces messieurs que l'Empereur venait assez souvent, à l'insu de son épouse, visiter celle qu'il n'eût jamais dû quitter; son apparition avait ordinairement lieu sans suite et toujours à l'improviste.

« L'Impératrice m'a fait voir sa magnifique galerie de tableaux et son admirable jardin, renfermant les arbres et les fleurs les plus rares. Après dîner, j'eus l'honneur de faire sa partie de billard, jeu qu'elle affectionne d'autant mieux que son talent est remarquable, malgré qu'elle ne se serve que d'une petite masse.

« Le soir, il y eut un thé, où se trouvaient, outre la cour, plusieurs visiteurs de Paris, parmi lesquels je distinguai MM. de Talleyrand, de Ségur, de Rémusat et le duc de Vicence.

« Enfin, ma journée bien remplie, je pris congé fort tard de cette excellente princesse, emportant la permission de venir la voir aussi souvent que je désirerais et me promettant d'être le courtisan du malheur.

« J'ai revu déjà beaucoup d'amis et connaissances depuis le peu de temps que je suis ici; mais la crainte de trop retarder mon départ pour Massiac me fait ajourner à mon

retour cette vie de plaisir et de bonheur dont je sais si bien apprécier tout le prix.

« Adieu donc, cher ami; je t'embrasse comme je t'aime.

Il est peu de jouissance aussi douce que celle de revoir un bon père, après une longue séparation; les épanchements du cœur et la confiante amitié offrent un charme qui se renouvelle à tout instant, et le souvenir de l'absence devient alors le sujet du plus doux entretien.

En pressant mon père sur mon cœur, nos larmes se confondirent dans un égal bonheur; j'étais aussi heureux de sa joie, qu'il ressentait de plaisir à me voir près de lui, et pendant quelques instants, le silence devint l'expression de nos sentiments. Les quinze jours que je passai à Massiac peuvent être comptés au nombre des plus heureux de ma vie; ils s'écoulèrent avec une telle rapidité qu'au moment de mon départ je ne me croyais arrivé que de la veille, et, si mon séjour n'avait pas été plus long, j'emportais du moins la douce espérance de le renouveler bientôt en allant en Espagne.

Lors de mon retour, il n'était question à Paris que de fêtes, et parmi les sommités sociales se faisaient remarquer les soirées de la reine de Hollande et de la princesse Borghèse, très suivies par des personnes de la plus haute distinction et grand nombre de jeunes officiers; mais c'étaient surtout les bals de la Cour qui offraient un coup d'œil admirable par la magnificence et le luxe qui y régnaient. Ils préludaient ordinairement par des quadrilles présidés par des princesses et où participaient les plus jolies femmes de la Cour et des jeunes hommes dont les costumes étaient remplis d'élégance; celui de la reine Hortense, dont je faisais partie, était de couleur chamois, vêtu à la François Ier avec l'épée sans garde suspendue à une

écharpe blanche, la toque en velours noir garnie de plumes blanches et un pantalon collant en soie blanche avec des souliers à talons rouges et à bouffettes. L'Empereur et l'Impératrice restaient assez habituellement une heure pendant laquelle ils parcouraient les différents salons; mais, aussitôt leur départ, la joie devenait plus expansive et la danse plus animée. L'habit habillé à la française était de rigueur pour tous les hommes, excepté ceux formant les quadrilles; l'Empereur avait voulu dans le principe que les militaires fussent ainsi vêtus dans le but de faire gagner le commerce; mais la moustache offrait un contraste si ridicule avec l'habit à basque, l'épée d'acier et le chapeau sous le bras, que les officiers obtinrent de se présenter avec leur uniforme, la culotte blanche et les souliers à boucles; les Chasseurs de la Garde et les Hussards seuls avaient la botte en maroquin de couleur avec un très petit éperon en or ou en argent à molette non piquante.

Le prince de Neuchâtel réunissait aussi chez lui la Cour et tout ce qu'il y avait de plus marquant dans la société; ses fêtes, qui se renouvelaient souvent, étaient magnifiques. Un soir, le comte Sopranzi, fils de la belle marquise de Visconti, aide de camp du prince de Neuchâtel, et mon ami le plus intime, me proposa de l'accompagner à Naples où il devait aller en mission sous peu de jours. Il me dit qu'il était autorisé à s'adjoindre quelqu'un et qu'il serait charmé que ce fût moi, se faisant fort de me faire agréer par le prince; il m'ajouta : « Je te conduis, je te garde et te ramène à Paris sans bourse délier, mais il faut te décider dans les vingt-quatre heures et je me charge de te faire remettre un ordre du ministre de la Guerre sur la demande du prince. »

L'idée de retourner à Naples, où naguère j'avais passé de si heureux moments, bien que pauvre exilé, mais ayant

alors toute l'insouciance de ma grande jeunesse, me souriait trop pour ne pas m'empresser de donner mon acquiescement de grand cœur à Sopranzi. Il fut convenu que notre départ aurait lieu à huit jours de là, et que nous garderions le plus profond silence sur ce voyage, cette mission ayant un but secret et confidentiel dont il devait me donner connaissance lorsque nous aurions quitté Paris.

Nous partîmes le 25 novembre, à la nuit tombante, dans une bonne et commode voiture, ayant un domestique sur le siège et un courrier en avant; huit jours après, nous arrivâmes à Naples, ne nous étant arrêtés que quelques heures à Milan.

Notre première visite fut pour l'ambassadeur de France, lequel, prévenu de notre arrivée, nous reçut avec le plus grand empressement et nous offrit son assistance en toute chose.

Je m'empressai d'aller voir mon ancien colonel du 5e Hussards, le brave Dery; il jouissait auprès du roi de la plus haute faveur; il était lieutenant général, commandant la cavalerie légère de la Garde royale et sur le point de faire un très grand mariage. Sa réception fut celle d'un véritable ami, mais, au milieu du plaisir qu'il éprouvait à me voir, je m'aperçus qu'il cherchait à pénétrer le motif de notre présence à Naples. « J'accompagne, lui dis-je, un aide de camp du prince de Neuchâtel, porteur de dépêches pour l'ambassadeur; il m'a proposé ce voyage obtenu par faveur et pour mon agrément, afin de renouveler connaissance avec la belle Italie et les gracieuses Napolitaines. » Le général fit semblant de me croire ou, du moins, eut la discrétion de ne pas m'en demander davantage; il me fit toutes ses offres de services, m'engageant à regarder sa maison comme la mienne et d'en agir avec lui en ami.

Peu de jours après, nous fûmes présentés au roi par l'am-

bassadeur. Sa réception fut assez froide, contrairement à ses habitudes avec les Français, dont une grande partie formait sa cour et composait les officiers supérieurs de sa garde; mais il crut voir dans notre présence un motif de surveillance qui le blessait; nous sûmes plus tard qu'on lui en avait écrit dans ce sens de Paris. Cependant, instruit de toutes nos démarches qui semblaient n'avoir d'autre but que le plaisir, il tarda peu à reprendre avec nous ses manières franches et aimables, ne laissant échapper aucune occasion de nous faire participer aux fêtes qu'il donnait dans ce pays de féeries. Le roi de Naples, malgré sa grande réputation de beauté, avait la figure commune et dépourvue d'expression ; il était grand et bien fait, affable et bon pour tous ceux qui l'approchaient; il avait les manières polies et parfois la parole saccadée et impérieuse, la démarche brusque. Il portait toujours des costumes pompeux ou extraordinaires, tenant du polonais et du musulman, des étoffes riches, de couleurs tranchantes, des fourrures, des broderies, des perles et des diamants; ses cheveux tombaient en longues boucles sur ses larges épaules, ses favoris noirs et épais et ses yeux étincelants, tout cela formait un ensemble qui provoquait la surprise et donnait l'idée d'un charlatan. Mais, au milieu de ses travers, il avait de grandes qualités. Sa bravoure passait toute croyance; lorsqu'il allait au feu, on semblait voir un de ces anciens paladins de l'antiquité. Il aimait son peuple avec passion, travaillant et pensant toujours à le rendre heureux. Murat passa sa vie à obliger et par conséquent à faire des ingrats; son cœur ne fut pour rien dans sa conduite avec l'Empereur, mais la force de caractère lui manqua; le diplomate en lui se trouvait au-dessous du guerrier et son oubli de reconnaissance envers son bienfaiteur est peut-être une des principales causes de la chute de l'Empire.

L'époque où je vis Murat à Naples fut celle de sa plus brillante position : il était environné de tous les prestiges de la gloire et de la royauté; son nom se rattachait à tous les fastes de cette histoire merveilleuse et sa présence inspirait aux troupes un véritable entraînement et un enthousiasme incroyable. Sa maison militaire était en partie composée de Français; l'un d'eux, M. de Livron, brave et intrépide officier, avait gagné ses épaulettes sur les rochers de l'île de Capri par une des plus brillantes actions de la guerre; un autre, le comte de La Vauguyon, jeune homme beau, superbe, ayant le grade de général, n'avait d'autre mérite que les faveurs particulières de la reine; Manhès, véritable homme de guerre, sujet dévoué, était la terreur des Calabrais insurgés; enfin plusieurs officiers, tels que mon ancien colonel, étaient dignes de leur haute fortune.

La Garde royale était de la plus grande beauté, d'une tenue brillante et des plus élégantes, mais il lui manquait le feu sacré, bien qu'il y eût parmi les Napolitains des officiers d'un mérite distingué.

La reine Caroline, moins parfaitement belle que sa sœur la princesse Borghèse, avait, dans la physionomie, une grâce, une mobilité et une expression qui donnaient à sa jolie tête cet air vaporeux, si séduisant; elle était d'une taille moyenne, avait un très beau teint, des yeux d'une grande expression, le nez bien fait, un sourire qui laissait voir une rangée de perles, les mains d'une blancheur éclatante et d'une petitesse extraordinaire aussi bien que les pieds.

Son caractère ressemblait à celui de Napoléon : elle avait une grande force d'âme, les passions vives, beaucoup de pénétration; mais surtout elle était très portée à l'intrigue, travaillant avec les ministres et absorbée par les soins du gouvernement qu'elle partageait avec son mari.

La reine s'occupait avec un soin tout particulier du détail de sa maison; aimant le luxe, la représentation et l'ordre, elle affectionnait particulièrement le palais de Portici, peu distant de la capitale, dont les appartements pouvaient passer pour un chef-d'œuvre de bon goût. Combien j'aurais à dire sur les nombreux changements survenus à Naples depuis l'époque où je l'habitais et surtout des embellissements faits avec une si judicieuse entente; mais les détails en seraient trop longs; j'ajouterai seulement que j'étais en extase en retrouvant cet air embaumé qui porte au plaisir et à la volupté et dont j'avais conservé un si doux souvenir dans mes impressions de jeunesse. Ce qui me frappa surtout, ce fut le théâtre Saint-Charles car, bien qu'il fût superbe alors, le roi Murat en avait fait le plus admirable et le plus vaste théâtre peut-être de l'Europe. C'était surtout un jour de gala ou de grande réception qu'il fallait le voir, ce qui arrivait assez fréquemment : il y avait alors des milliers de bougies, reflétant les lumières dans des girandoles de cristal, ce qui, joint au luxe de la salle et aux toilettes radieuses d'une immense quantité de femmes étincelantes de pierreries et de diamants, produisait un effet magique. Quant aux acteurs et à l'orchestre, le roi les subventionnait avec une telle générosité que l'on ne voyait jamais que les premiers sujets de l'Italie.

« Naples, le 5 janvier 1811.

« Je vois d'ici, frère, ta surprise et ton ébahissement en ouvrant ma lettre. Eh bien! lis vite et satisfais ta curiosité sur ma présence à Naples depuis près de six semaines, lorsque tu devais me croire sur la route de l'Espagne; et maintenant que c'est un fait bien constaté, sache donc que je suis simplement l'adjoint d'un ami chargé d'une mission

secrète, auquel j'abandonne complètement tous les honneurs du premier rôle, n'ayant eu d'autre intention, en venant ici, que de revoir ce tant doux pays, l'objet de mes continuels souvenirs. Ce bonheur est à chaque instant accompagné des surprises les plus agréables, en retrouvant quantité de jeunes femmes éclatantes de beauté, naguère petites filles de huit à dix ans, dont je partageais les jeux lorsque, pauvre émigré, j'étais admis chez leurs parents; j'en ai été reçu avec d'autant plus d'empressement qu'on me savait bien accueilli en cour, où les Français d'aujourd'hui ont acquis des sympathies qu'on leur refusait jadis.

« Naples est aujourd'hui bien certainement une des capitales les plus florissantes de l'Europe, non seulement par les faveurs dont la nature l'a comblée, mais aussi par les embellissements dus au souverain de ce beau pays, de même que par les fêtes nombreuses qui s'y donnent et dont les belles Napolitaines ne peuvent se rassasier, le plaisir étant le but de leur existence. Je pourrais te retracer ici plusieurs de ces fêtes d'un grand intérêt, mais je me contenterai de la dernière, qui vient d'avoir lieu au palais pour le premier de l'an, pendant laquelle m'est survenue une affaire assez désagréable dont, fort heureusement, je me suis tiré avec avantage.

« A dix heures du soir se trouvaient réunies dans les salons plus de quinze cents personnes attendant l'arrivée de la famille royale; elle parut, précédée de deux hérauts d'armes qui, en traversant les salons, annonçaient à haute voix : Sa Majesté le Roi, Sa Majesté la Reine et le Prince royal.

« Le roi portait l'habit de sa garde; la reine était vêtue d'une robe bleue parsemée d'or et de bouquets; elle était éblouissante de diamants que relevaient encore sa charmante tournure et sa beauté vraiment remarquable.

« Les brillants costumes de cour des dames de la maison de la reine, la richesse des uniformes des aides de camp, des officiers d'ordonnance, des dignitaires composant la maison civile et militaire du roi, des officiers de la Garde dont plusieurs portaient l'éclatant dolman bleu, le pantalon de casimir blanc brodé en or, les bottes rouges à glands d'or, les uniformes des employés supérieurs des différentes administrations civiles, enfin cette riche bigarrure d'uniformes, de costumes rehaussés d'or et d'argent, de plaques, de grands cordons, de décorations, tout donnait à cette fête un éclat, une animation, une physionomie qui lui était propre.

« Leurs Majestés, en entrant dans le grand salon, se dirigèrent aussitôt vers l'ambassadeur de France, à qui elles adressèrent la parole. Son Excellence avait près d'elle toute l'ambassade : Sopranzi, revêtu de son élégant costume d'aide de camp du prince de Neuchâtel et moi portant l'uniforme sévère de Chamboran (2e Hussards), avec le dolman capucin cuirassé d'argent, le pantalon bleu de ciel, la ceinture cramoisie et la botte rouge, ce qui n'était pas sans éclat, le tout rehaussé de la croix d'officier de la Légion d'honneur et de trois décorations étrangères dont, bien certainement, je n'eusse pas échangé la première contre aucune de ces brillantes en diamant qui scintillaient dans la salle.

« Le roi nous fit un signe bienveillant de la tête, la reine agita son éventail avec grâce, et nous répondîmes par une profonde salutation. Les dames, généralement mises avec goût, couvertes de pierreries, de perles et de fleurs, offraient un coup d'œil ravissant : sur leurs jolies figures, jeunes et coquettes, perçaient le plaisir, la passion et l'amour.

« La somptuosité des appartements était en rapport avec le luxe des parures; les décors et les tentures étaient

d'une magnificence toute royale; mais ce qui donnait un charme vraiment magique à ces salons, c'était la profusion de belles fleurs naturelles exhalant les plus suaves émanations. Des lustres, d'une richesse extraordinaire, répandaient des flots de lumière sur cette ravissante décoration et cette immense salle, où l'on dansait au milieu de touffes de fleurs.

« Cette fête, qui aurait pu occuper une place dans le récit des *Mille et Une Nuits*, dura jusqu'au jour. J'avais conservé une trop douce souvenance de cet heureux pays qui sympathisait si bien avec mes goûts pour ne pas apprécier le bonheur de m'y trouver; aussi, lancé, ainsi que mon ami, dans ce tourbillon de plaisirs, nous en savourâmes toutes les douceurs en offrant des hommages, accueillis avec cette bonté toute particulière aux Napolitaines. Cependant une jeune duchesse faillit, avec sa coquetterie et ses dix-huit printemps, me transformer en héros de roman en m'engageant à aller réclamer son éventail près de M. de Zibin, jeune attaché à l'ambassade russe, auquel elle l'avait confié avec la légèreté de son âge. M. de Zibin, ne voyant pas sans déplaisir ni jalousie l'intelligence qui semblait exister entre nous, me répondit, lorsque je lui fis part de ma mission, qu'il saurait bien rendre lui-même ce qui lui avait été confié, mais que, si je tenais essentiellement à remplir ma mission, il m'engageait à venir le lendemain matin sur les bords du lac d'Agnano chercher l'éventail. Cette réponse, faite dans les termes les plus polis mais si sèche, me parut trop positive pour y faire aucune réplique et je me retirai en acceptant l'invitation.

« Le lendemain matin, nous nous rencontrâmes sur le lieu indiqué, ayant pour témoins Alexandre Talleyrand et Sopranzi, qui m'engagea à faire aussi bien que le jour du bois de Boulogne où il était mon second, le 25 juillet 1808.

M. de Zibin était accompagné de deux Russes attachés à l'ambassade.

« Les préliminaires du combat se firent avec les formes les plus honnêtes, sans qu'aucun des témoins eût l'idée d'arranger cette affaire, qui prenait une espèce de gravité et d'amour-propre national; il fut cependant décidé que l'éventail serait remis au vainqueur. Alors, nous mîmes habits bas et croisâmes aussitôt le fer de nos épées; mon adversaire était gaucher; la lutte fut assez vive et se termina par une blessure assez profonde qu'il reçut dans le bras.

« Je fus d'autant plus peiné de cet événement que ce jeune homme était un aimable garçon que j'avais la crainte de l'avoir estropié; heureusement rassuré le lendemain lorsque je fus le voir, il me reçut avec affection, sans rancune, et la promesse d'une estime réciproque; du reste, cette rencontre n'eut aucune suite, bien qu'elle ne pût rester ignorée, et deux jours après, me voyant promener avec M. de Zibin, on n'en parla plus.

« Je ne puis te préciser l'époque de mon retour en France, qui ne peut avoir lieu qu'avec mon compagnon, soumis lui-même à certaines considérations imprévues; dans tous les cas, écris-moi à Paris afin que j'y trouve de tes nouvelles en y arrivant. Adieu, cher ami; souvenirs et tendresses. »

Vers la fin de notre quatrième mois de séjour à Naples, Sopranzi revint un matin de l'ambassade avec un volumineux paquet renfermant, me dit-il, des dépêches de la plus haute importance, qu'il devait emporter à Paris dans le plus bref délai. Je fus d'autant plus contrarié de cet incident que nous avions formé le projet de faire notre retour en touristes et que cela devenait impossible; il fut donc

décidé que nous partirions le lendemain dans la nuit, afin de pouvoir traverser de jour les Marais Pontins, infestés de brigands.

Nous quittâmes Naples le 29 février, à six heures du soir, emportant une ample provision de bien doux souvenirs ; nous traversâmes cette délicieuse Capoue, aujourd'hui une bourgade fort laide et très sale, puis Gaëte la forte, qui avait résisté si longtemps aux Français ; ensuite nous parcourûmes les Marais Pontins, lieux toujours infects, malsains, repaire de brigands qui, la veille, avaient commis un assasinat et, pour cette cause, nécessité la présence d'un détachement de cavalerie qui protégea notre passage. Nous restâmes une heure seulement à Rome, que je connaissais si bien, regrettant de ne pouvoir servir de cicerone à mon ami.

Nous voyagions par un temps superbe et avec une extrême rapidité, étant précédés par un courrier, mais avec le chagrin de ne pouvoir explorer ce délicieux pays.

Une demi-heure après avoir quitté la ville de Sienne, nous trouvant sur une hauteur au tournant de la route, près d'un bois et d'un ravin profond, nos regards furent tout à coup frappés par l'aspect d'une calèche élégante, abandonnée, sans chevaux, ni voyageurs ; quelques effets épars, une mare de sang et un long pistolet ne nous laissèrent aucun doute qu'un crime horrible n'eût été commis, depuis très peu d'instants, dans cet endroit, et même après le passage de notre courrier. Nous mîmes pied à terre pour tâcher de découvrir quelque objet dans la voiture qui pût donner des indices sur les propriétaires ; les portières étaient ouvertes, les coffres enlevés, une casquette rouge avec un galon d'or était près d'un coussin et, dans une des poches, se trouvait un mouchoir de batiste, imprégné de l'odeur d'eau de Portugal, ayant un chiffre brodé W avec

une couronne; nul doute qu'il n'appartînt à une femme, qui avait été précipitée, ainsi que son compagnon de voyage, dans le ravin profond que nous avions sous les yeux. Nous quittâmes ce lieu d'horreur avec un sentiment douloureux en pensant au sort affreux de ces malheureuses victimes, emportant avec nous tout ce qui pouvait contribuer à mettre sur les traces de cet attentat.

En arrivant à Tavaruella, nous apprîmes à la poste qu'une calèche semblable à celle que nous désignions avait simplement relayé au moment où notre courrier commandait nos chevaux; elle était occupée par un homme d'une quarantaine d'années; près de lui, était une jeune et jolie femme; sur le siège, un domestique et une femme de chambre; la voiture était attelée de trois chevaux conduits par le postillon, dont le retour aurait dû avoir lieu depuis longtemps.

Nous fûmes chez le podestat faire et signer notre déclaration, en lui remettant les objets de conviction que nous avions recueillis. Il voulut nous retenir pour l'instruction de cette affaire, mais le passeport dont nous étions porteurs était trop impératif pour qu'il osât nous garder, et nous continuâmes notre route sur Florence, où nous restâmes simplement le temps de déjeuner. Nous arrivâmes le lendemain à Milan, où nous fûmes jeter un coup d'œil pendant qu'on préparait notre repas, et, continuant notre route par Turin, Chambéry et Lyon, nous arrivâmes à Paris dans la matinée du 11 mars.

Ma mère, que je m'empressai d'aller voir, m'annonça la prochaine arrivée de mon frère venant de Hambourg, où il était en garnison, pour faire un mariage avantageux qui s'était arrangé pendant mon absence; il devait épouser Mlle de Boissier, belle-sœur du général de division Mermet; l'Empereur avait promis de signer le contrat de mariage,

et, pour cadeau de noces, il lui accordait la place de receveur général de la Méditerranée, dont la résidence était à Livourne, et qui valait au moins 60 000 francs de revenu. Cette nouvelle me combla de joie, elle assurait à mon frère une riche tranquillité et un repos que ses blessures rendaient nécessaire.

Ma mère, par un surcroît de précaution, avait été chez le ministre de la Guerre, munie d'une lettre de l'impératrice Joséphine, pour obtenir de lui qu'à mon retour de Naples, je puisse rester à Paris jusqu'à la conclusion de cette affaire, ce qu'il avait accordé avec beaucoup de grâce.

L'heureux événement du mariage de mon frère, que rien ne m'avait fait pressentir et l'autorisation du ministre allaient, de nouveau, me lancer au milieu des fêtes et des plaisirs qui, à cette époque, étaient encore dans toute leur force, tandis que je comptais partir pour l'Espagne.

Une dizaine de jours après mon retour à Paris, Sopranzi, entrant dans ma chambre, déposa plusieurs billets du Trésor sur une table, en me disant qu'il venait de recevoir 6 000 francs de gratification du prince de Neuchâtel et qu'il m'en apportait la moitié. « Je croyais, lui dis-je, que nous avions assez largement dépensé les fonds de l'État sans qu'il fût nécessaire d'y ajouter ce surcroît d'avantage, mais, dans tous les cas, je ne crois pas devoir être pour quelque chose dans cette munificence, puisque je n'étais qu'un accessoire dans ta mission. — Le prince m'a cependant formellement dit, reprit mon ami, que c'était pour nous deux, et il serait peu content d'un refus. Au reste, je t'engage à le remercier demain à son bal. — Qu'à cela ne tienne, repartis-je, puisqu'il en est ainsi, je me résigne, » et trois billets de 1 000 francs me furent remis.

Je crois me rappeler que les frais de route, notre séjour à Naples et la gratification produisirent un total de 18 000

et quelque cents francs : il est vrai qu'alors il n'y avait ni mesquinerie, ni petitesse, tout était à la hauteur de l'époque, et, en outre de cela, mon ami était le fils de Mme Visconti et aide de camp du prince de Neuchâtel.

J'attendais fort patiemment, au milieu des plaisirs, que le mariage se terminât, lorsque mon frère vint m'annoncer qu'il devait se rendre le lendemain à neuf heures du matin au palais de Saint-Cloud. Mon frère, en uniforme de capitaine au 3e Chasseurs, était accompagné de son notaire âgé de trente ans, mais paraissant en avoir vingt-trois, vêtu en noir, petit manteau de soie et rabat de dentelle. Ils furent introduits dans le cabinet de l'Empereur par le comte de Bausset, préfet du palais. Napoléon était assis près d'une petite table sur laquelle se trouvait le contrat de mariage qu'il allait signer; il envisagea d'abord le garde-notes en fronçant le sourcil puis l'apostropha ainsi : « Vous? notaire?.. *(Pause.)* Vous êtes bien jeune! *(Autre pause.)* Anciennement, on disait : Un sergent aux gardes françaises, un curé et un notaire font trois honnêtes gens!... C'est bien changé. *(Pause et humeur.)* Aujourd'hui les notaires font des affaires, les notaires manquent et les notaires ruinent leurs clients! *(Pause radoucie.)* Il y a cependant des exceptions. »

L'on doit juger la position du pauvre garde-notes qui avait le visage ruisselant de sueur; puis l'Empereur se rasseréna et dit à mon frère : « Mais je vous connais, capitaine, vous avez été blessé à Wagram? — Oui, sire. » Il lui fit un petit signe de tête en souriant, et ajouta : « Et vous voulez-vous reposer? » Puis, prenant la plume, il traça son nom sur le contrat de mariage, et lui fit un geste bienveillant de la main pour qu'il se retirât.

Une fois sorti, le notaire pouvait à peine se soutenir. Bausset courut après mon frère pour l'accompagner chez

l'impératrice Marie-Louise, qui, selon l'usage, devait aussi signer au contrat.

Admis devant elle et après le salut, l'Impératrice ouvrit la bouche pour dire deux bêtises, l'une : « *Vous êtes officier dans la Garde?* son uniforme prouvait le contraire; l'autre : « *Vous avez fait la guerre en Allemagne?* » A cette seconde question, qui eut tout lieu de surprendre mon frère, il répondit affirmativement en ricanant de pitié.

Le contrat signé, ces messieurs se retirèrent.

Arrivé à Paris, M. Courchant, le notaire, se mit au lit avec la fièvre.

Le surlendemain, un décret impérial nommait mon frère receveur général de la Méditerranée et il reçut l'ordre de se rendre à Livourne, lieu de sa résidence. Cette recette générale avait dans ses attributions l'île d'Elbe; mais ce qui la rendait une des meilleures de l'empire, c'est que les douanes, versant leurs recettes dans les caisses du receveur général qui lui-même n'était tenu de faire ses versements que deux fois par an, mon frère se trouvait dans une position financière des plus avantageuses.

Le mariage terminé, je comptais partir peu de jours après, lorsqu'un événement tout à fait imprévu et qui fit assez de bruit dans Paris me retint deux semaines. L'avant-veille du jour où je devais quitter Paris, sortant du café Tortoni vers les onze heures du soir, à peine étais-je dans mon cabriolet, mon cheval s'emporte; une rêne casse en cherchant à le retenir et, au moment où j'entrais dans la rue de Grammont, je culbute un malheureux piéton qui traversait le boulevard; une roue lui passe sur la cuisse et la lui brise en deux endroits; je cherchais à retenir la fougue de mon cheval avec la seule rêne qui nous restât; il entre dans le magasin d'un épicier, foulant tout sous ses pieds; l'effroi et les cris du marchand à cette

visite inattendue, la triste situation du malheureux que j'avais écrasé, attirent à l'instant une foule de monde, malgré l'heure avancée dans la nuit; le peuple se précipite sur mon cabriolet que l'on retire avec peine de la boutique où le brancard était engagé; on témoigne l'intention de le briser en vociférant après les militaires qui se croient tout permis; ma position devenait à chaque instant plus critique, lorsqu'un monsieur décoré, que je reconnus aussitôt pour un de mes amis particuliers (le capitaine Montigny de Jaucourt), se présente comme s'il était officier de police, emmène mon cabriolet avec mon domestique auquel il ordonne de se diriger sur la Préfecture de Police.

Quant à moi, je me rends aussitôt chez un marchand de mercerie faisant le coin du boulevard et de la rue de Grammont où l'on avait déposé ma malheureuse victime dans un état vraiment déplorable; peu d'instants après, se présente le commissaire de police du quartier avec l'intention de m'arrêter, lorsque, fort heureusement, le comte Archambaud de Périgord, qui était au café Tortoni, vient sur les lieux de la scène, se fait reconnaître pour le frère du prince de Bénévent, déclare que je suis son parent et qu'il répond de moi.

Le procès-verbal, qui se fit aussitôt, me fit connaître que le pauvre blessé était un jeune peintre prussien du nom de Franck, demeurant boulevard du Temple; les propriétaires du magasin s'empressèrent de donner les premiers soins et prêtèrent des matelas sur lesquels fut placé le blessé, que j'accompagnai à son logis où je le confiai à une garde.

Le lendemain, je trouvai M. Franck aussi bien que pouvait le permettre sa triste position : un chirurgien, qui le pansait, déclara qu'il n'y avait qu'une fracture, mais qu'elle serait longue à guérir. Le pauvre blessé, voyant mon déses-

poir, cherchait à me tranquilliser; je lui remis un billet de 500 francs avec promesse de pourvoir à toutes ses dépenses jusqu'à parfaite guérison.

Dans l'après-midi, trois hommes revêtus de robes assez sales se présentèrent pour verbaliser, ce qu'ils firent avec un zèle d'autant plus touchant qu'ils présentaient toutes les circonstances les plus aggravantes, faisant de moi presque un assassin; mais ce brave jeune homme, lorsqu'on lui présenta cette pièce à signer, témoigna son indignation, déclarant avoir entendu crier : « Gare! » mais qu'espérant avoir le temps de traverser le boulevard, le malheur qu'il avait éprouvé provenait de son imprudence; qu'au reste, il se désistait de toute plainte et refusait formellement de se déclarer partie civile.

Les trois individus, qui espéraient du scandale et de l'argent, se retirèrent assez mécontents, en disant que j'étais loin d'en être quitte, ce qui manqua me susciter une nouvelle affaire, sans la garde-malade qui m'arrêta au moment où j'allais, d'un coup de pied dans le derrière, faire rouler les escaliers à l'impertinent qui m'avait menacé.

Cette affaire, dans laquelle ma culpabilité involontaire ne pouvait être révoquée en doute, avait eu quelque retentissement, et M. Dubois, le préfet de Police, qui se maintenait en faveur au moyen de cancans dont Napoléon était fort amateur, n'avait pas manqué de raconter mon aventure; alors l'Empereur, dont la mémoire pouvait être comparée à un dictionnaire et qui, malheureusement dans cette circonstance, voulut bien m'honorer de son souvenir, ordonna les poursuites les plus sévères, en disant qu'il saurait bien mettre à la raison tous ces jeunes fous d'officiers qui se croyaient tout permis. Déjà, il avait mis aux arrêts de rigueur, pour quinze jours, le colonel Lejeune, qui avait culbuté sous ses yeux une petite voiture de légumes; une

autre fois, Edmond de Périgord, outre les arrêts, eut une amende pécuniaire assez forte parce qu'un homme portant une hotte dans la rue de Louvois s'était volontairement fait renverser. Je reçus donc une assignation à comparaître devant le tribunal correctionnel, à l'effet de me voir condamner pour un délit prévu par le Code pénal.

En arrivant dans la vaste salle des Pas-perdus, lieu dont j'ignorais entièrement l'existence, je trouvai plusieurs de mes amis, venus pour assister aux débats du procès. Ils furent fort surpris d'apprendre que j'avais oublié de me munir d'un défenseur; mais, heureusement, j'étais sur le terrain le plus propice à cet égard; il s'en présenta plusieurs m'assurant tous d'un succès certain; je pris celui dont la robe et le bonnet le plus fanés me firent penser que sa longue expérience me serait utile, et je le mis au fait du motif de ma comparution.

Arrivé dans mon uniforme de hussard, la première chose que l'on fit et à laquelle je voulus d'abord m'opposer ce fut de me désarmer de mon sabre et me conduire sur le banc des accusés, puis de m'interroger sur faits et articles; fort peu au courant du rôle que j'avais à jouer dans ce genre d'audience si nouveau pour moi, mes réponses, faites avec assez de légèreté et d'une espèce de ton goguenard, mirent en émoi tous les juges et m'attirèrent, de la part du président, une mercuriale sévère, un rappel à l'ordre et au respect que tout citoyen doit à la justice.

Enfin, après un long débat entre le commissaire impérial et mon avocat, l'instruction dûment informée, les juges me déclarèrent coupable du délit de blessures involontaires par suite d'imprudence et manque de précaution; en conséquence de ce, me condamnèrent, en vertu de l'article 320 du Code pénal, à 50 francs d'amende, frais, dépens, etc., etc., et un mois de prison; puis le président

ayant ajouté que j'avais le droit d'en appeler, je me levai vivement en m'écriant : « Bien certainement je profiterai de ce droit avec la conviction intime d'être absous », ce qui fit sourire les juges dont l'opinion était peut-être semblable à la mienne. Au reste, bien que cette affaire fût de peu d'importance et n'entachât en rien ma réputation, le jugement qui fut rendu produisit une fâcheuse impression sur l'auditoire, lequel semblait convaincu que les juges avaient plutôt exécuté un ordre que rempli un devoir.

Je chargeai mon verbeux défenseur de faire tout ce qu'il croirait convenable dans cette circonstance. Un peu confus du résultat de ses promesses, il m'assura qu'en appel, il ferait mieux ressortir mon innocence (chose que je pouvais difficilement comprendre) et qu'infailliblement il gagnerait sa cause; mais, ce qui me fit infiniment plus de plaisir et me semblait plus certain, ce fut l'assurance qu'il me donna de faire traîner l'affaire plus de deux mois, ce qui me convenait d'autant mieux qu'alors je serais en Espagne. Je payai donc assez grassement mon avocat, en lui souhaitant souvent des aubaines semblables à la mienne. Deux jours après, je me mis en route pour Massiac, laissant cette affaire tout à fait livrée au bon plaisir de la justice et j'appris plus tard que M. Despremesnil, un de mes juges et de mes amis, avait fortement contribué à faire casser l'arrêt du premier jugement et que j'avais été acquitté.

Quant au malheureux peintre, je lui remis un billet de banque de 1000 francs en le quittant, le priant de me donner de ses nouvelles et de compter sur moi en toute circonstance.

J'espérais prolonger quelque temps mon séjour près de mon père, mais un ordre du ministre de la Guerre fit disparaître cette illusion, et je dus me mettre en route pour l'Espagne.

XV

EN ESPAGNE — UN CONVOI

Ma première journée pour arriver à Aurillac se fit dans la voiture de mon père ; mais, en quittant cette ville pour atteindre Montauban, je n'eus d'autre recours que des charrettes, dénommées pataches, détestables véhicules inventés pour le malheur et le tourment de l'infortuné voyageur qui ne pouvait avoir recours à la poste. Enfin, après sept jours de cahots, de soubresauts et de souffrances intolérables, au travers d'un épouvantable pays qui n'offre en fait de célébrité que des truffes qui n'y restent pas, contraint de me jeter tous les soirs sur un lit dans lequel il y aurait eu danger de coucher, enfin, dis-je, après tant d'ennuis et de tribulations qui me faisaient jalouser l'heureuse indifférence de mon cosaque, nous atteignîmes la jolie ville de Montauban avec d'autant plus de satisfaction que le préfet, M. Le Pelletier d'Aunay et le sous-préfet, M. de Salperwick, tous deux mes parents et mes amis, me reçurent avec le plus grand empressement et me gardèrent quatre jours. Un autre motif se joignit à ce temps d'arrêt, ce fut la rencontre de la famille du duc de la Force, Mmes de Gironde, de Lordas et la comtesse de Balbi, dont je reçus l'accueil le plus aimable. Je quittai Montauban pour me rendre à Toulouse, où j'eus l'heureuse chance de

retrouver la belle et gracieuse Coralie de la Ro....., que j'avais connue à Paris, ce qui me fit perdre deux fois ma place à la diligence. Je finis pourtant par m'arracher de ses bras pour me rendre à Pau, où une halte de deux heures me permit de visiter ce château qui avait vu naître Henri IV; c'était alors un hôpital militaire, mais on pouvait espérer qu'on lui rendrait un jour son lustre primitif.

Lorsque j'arrivai à Bayonne, je trouvai la ville encombrée de troupes et d'officiers isolés, se rendant ou revenant d'Espagne; cependant, par un heureux hasard, je parvins à obtenir un excellent logement chez M. Bertrand, honorable négociant, qui m'accueillit de la manière la plus aimable en me priant de faire partie de sa charmante famille jusqu'au moment de mon départ dont l'époque était soumise à la formation d'un convoi militaire, seule manière de voyager avec sécurité au milieu des bandes nombreuses de guérillas qui infestaient le pays.

Cette époque de la guerre d'Espagne est, sans contredit, une des plus désastreuses que la France ait eues à supporter, malgré les nombreux succès de nos troupes, car il ne s'agissait pas seulement de combattre un ennemi face à face, mais il fallait encore éviter les embûches, les trahisons et le fanatisme barbare des populations, cent fois plus terribles que les pertes occasionnées par la mitraille, les balles et les boulets : joignez à cela les fatigues, les privations et les maladies épidémiques et une température brûlante qui portaient le ravage dans les rangs de l'armée, — guerre si impolitique, qui devait plus tard entraîner des désastres irréparables !

« Bayonne, 24 janvier 1812.

« Arrivé en cette ville depuis peu de jours, mon père, et ignorant l'instant où je quitterai le sol français, puisque

cela dépend du départ d'un convoi, je ne veux pas être pris au dépourvu par un ordre subit et je préfère vous écrire plutôt deux fois qu'une, afin que mon silence ne vous cause aucune inquiétude.

« Vous saurez d'abord que je suis en ce moment tout à fait en mesure de faire mon entrée sur cette terre peu hospitalière, grâce à l'acquisition que j'ai faite avant-hier d'un fort joli cheval andalou, d'un autre fort et vigoureux pour mon cosaque Tilsit, que j'avais laissé à Massiac pendant mes pérégrinations, et d'un charmant petit mulet portant deux cantines en bois des Iles, doublées en cuir, devant servir à contenir mes effets et mes provisions; ce complément d'équipage est la défroque du lieutenant de Bougainville, fils de l'amiral, arrivant d'Espagne par le dernier convoi et qui, en bon camarade, m'a cédé le tout pour la modique somme de six cent vingt francs : autrement j'eusse été contraint de passer par les mains de cette race réprouvée de Dieu et des hommes, toujours prête à écorcher vifs les malheureux chrétiens forcés d'avoir recours à elle.

« Vous saurez que, non seulement pour pénétrer en Espagne, mais aussi pour y voyager sans inquiétude, il n'est d'autre moyen que l'appui de forts détachements, lesquels sont très souvent attaqués par des bandes de guérillas qui en veulent autant à la vie des hommes qu'à leur bourse.

« A cet effet, l'on attend la réunion de plusieurs voitures destinées au transport d'équipages militaires, d'armes, d'argent, etc., d'officiers isolés et de petits détachements joignant leurs corps respectifs pour en former un convoi, auquel on adjoint des forces imposantes et quelquefois même du canon afin d'en assurer la tranquille circulation; toutes ces précautions n'arrêtent cependant pas la fureur des Espagnols, organisés en bandes et toujours

à l'affût d'un moment favorable pour attaquer avec avantage les convois qui leur paraissent hors d'état de pouvoir résister; aussi, faut-il marcher continuellement sur le qui-vive et s'attendre à tout instant à se voir entourés par des bandes de cannibales, se livrant aux plus horribles excès lorsqu'ils sont les plus forts.

« Quelle différence avec ces bons Allemands que nous grugions, molestions et dans les lits desquels nous couchions (pas toujours seuls,) et qui, malgré cela, nous tendaient la main en se séparant de nous, sans fiel, sans pensée mauvaise : excellent peuple auquel je porte un sentiment d'estime et de reconnaissance pour le bien qu'il nous a fait et le mal qu'il pouvait nous faire. Aussi, je commence à croire, comme disent nos soldats, que j'ai mangé mon pain blanc le premier. Au reste, advienne que pourra, le sort en est jeté, je vais à la garde de Dieu et de mon sabre, sans craindre ni réfléchir sur les dangers qui m'attendent, ni les anxiétés cachées, sur le fond des choses inconnues et des événements incertains, m'abandonnant à cet égard avec l'insouciance naturelle à mon caractère.

« La ville de Bayonne n'est pas très grande, mais elle est bien fortifiée, entourée de beaux remparts, de bastions et de fossés larges et profonds. La citadelle, qui commande tout à fait le port, la campagne et la mer, flanquée de quatre tours en bon état, ajoute encore à l'importance de cette place et la met en position de résister longtemps contre les attaques les plus sérieuses; elle est traversée par l'Adour, fleuve assez considérable, qui sépare le quartier des juifs et va se jeter dans l'océan à un quart de lieue de là. Les environs de la ville sont charmants, mais le lieu de prédilection des habitants est Biarritz, joli bourg renommé par ses bains de mer; ce délicieux endroit est bai-

gné à son pied par les flots de la mer, qui est grande, belle et majestueuse, et dont les vagues en furie, quand vient l'équinoxe, se brisent contre des rochers de granit, hardies et menaçantes : ce charmant Biarritz est le rendez vous des riches, des beautés de la ville qui étalent leurs brillantes toilettes et d'un peuple qui afflue tout entier sur le rivage les jours de dimanche ou de fête ; les équipages s'y croisant en tous sens, une foule tumultueuse, bruyante et joyeuse encombrant la route, offrent un tableau d'animation difficile à rencontrer ailleurs.

« Le cacolet joue un grand rôle dans ces jours de délire : c'est un équipage assez bizarre, fort en vogue pour l'amusement des dames et très utile pour le transport des villageois et des provisions qu'ils portent en ville. Il consiste dans un cheval ayant sur le dos une espèce de bât auquel est adapté un coussin, de chaque côté duquel on s'assied de manière à maintenir un parfait équilibre : autrement la culbute serait infaillible, mais sans aucun danger ; on voyage ainsi les jambes pendantes, comme si l'on était sur une chaise, et, dans le cas d'un faux pas de la part du cheval, on se trouve simplement debout sur ses pieds ; c'est un spectacle très amusant que la rencontre d'une colonne de cacolets garnis de jeunes femmes toujours dans la crainte d'une chute indiscrète.

« Les Bayonnaises ont généralement la physionomie riante, les yeux vifs et agaçants et la tournure élégante.

« Les Basquaises ont des figures vives et piquantes, la taille svelte et bien prise, la démarche facile et légère et une espèce de désinvolture remplie de charme.

« La vie que je mène ici serait assez monotone sans la ressource qu'offre la maison du brave et digne général Sol, commandant la place, ayant avec lui sa nombreuse famille que je fréquente assidûment, ainsi que celle de

M. Dutilleul, receveur général, qui, en qualité de collègue de mon frère, m'a ouvert sa maison et sa bourse.

« J'espère, d'ici à peu de jours, me mettre en route; je vous prie donc de m'adresser vos lettres poste restante à Madrid, d'où je m'empresserai de vous écrire en vous donnant l'itinéraire de la route que j'aurai à suivre pour rejoindre mon régiment dont j'ignore encore la position.

« Adieu, mon père, je vous embrasse bien tendrement. »

Ce fut après seize jours d'attente à Bayonne qu'un convoi ayant été organisé pour se rendre à Madrid, je m'empressai de m'y adjoindre; il était commandé par le chef d'escadron Puton, et se composait de 2000 fantassins du contingent des États de Saxe, deux pièces d'artillerie, une centaine d'officiers isolés allant rejoindre leurs corps, un trésor sur plusieurs voitures, et six autres transportant des effets militaires, joint à cela plusieurs particuliers, ce qui devait naturellement rendre la marche assez lente et devenir fort gênant en cas d'attaque, surtout ayant à traverser plusieurs montagnes et des défilés où l'on prétendait que Mina, le plus redouté et le plus célèbre chef des guérillas, nous attendait : il était donc urgent de marcher avec ordre et d'éviter toute surprise.

Nous traversâmes la petite ville de Saint-Jean-de-Luz et arrivâmes à la nuit tombante au pont d'Irun, sur la Bidassoa, où nous fûmes rejoints par un détachement venu de la ville au-devant de nous; c'est à partir d'Irun, premier endroit de l'Espagne, que l'on pouvait dès ce moment se regarder comme en état de guerre; les bandes de guérillas ne cessant d'attaquer les corps isolés, les officiers en mission et les courriers; c'est ce qui avait nécessité le système des convois afin de pouvoir résister à ces nombreuses attaques. Des ordres du général Sol nous firent rester un

jour à Irun pour attendre un courrier du gouvernement chargé de dépêches. Nous quittâmes Irun le 4 février, à quatre heures du matin, marchant dans un ordre fixé pour les jours suivants afin d'éviter la confusion dans une aussi grande quantité de voitures. Six cents hommes marchaient sur les flancs de la colonne; pareil nombre était en tête, et le reste de la troupe à l'arrière-garde avec les pièces d'artillerie; quant aux officiers isolés dont je faisais partie, dont un assez grand nombre étaient montés, il leur fut libre de marcher à volonté, sans toutefois s'écarter de la colonne, car on eût couru risque d'être enlevé.

Nous suivions une fort belle route, mais les montagnes que nous avions à traverser donnaient à notre allure une lenteur insupportable. Nous arrivâmes ainsi, après cinq heures de marche, sur le haut d'une *venta*, où se trouvait un petit fortin, construit tout nouvellement et occupé par une trentaine de gendarmes placés dans ce poste pour protéger la marche des convois et le passage des détachements; ce petit fort, d'une construction très simple, était imprenable sans canon; en forme d'un cône renversé, il n'avait qu'une seule entrée consistant dans une porte double, en chêne, de plus de six pouces d'épaisseur. L'intérieur était percé de manière à faire feu de tous côtés; le haut servait de caserne et avait une pièce de canon, ce qui donnait à cet endroit un aspect formidable et imposant. Plus de 3000 brigands étaient venus attaquer les gendarmes qui s'y trouvaient; leur défense brillante avait mis l'ennemi dans une complète déroute avec perte de 113 hommes tués ou blessés; un seul gendarme avait été atteint d'une balle. Du fortin à la ville d'Ernani où nous devions coucher, nous fûmes attardés par une des voitures du trésor dont une roue était cassée. Le lendemain, nous atteignîmes la jolie ville de Toloza, où le bataillon d'infan-

terie, qui y était en garnison, avait souvent des engagements avec les guérillas; la veille, trois soldats avaient été tués au milieu de la place; notre séjour y fut tranquille, grâce à notre attitude imposante. Le 7, ayant une forte journée, nous partîmes de grand matin avec un renfort de 50 hommes de la Garde impériale se rendant à Vittoria.

La route était fort belle, mais dangereuse; nous marchions continuellement entre deux montagnes avec un petite rivière à notre gauche. Ce passage, fort renommé par les nombreuses attaques de guérillas, avait été témoin, peu de jours avant, d'une horrible affaire, où un détachement de 40 hommes, qui s'était laissé surprendre, avait été entièrement massacré; en arrivant sur ce lieu de désastre, nous eûmes le douloureux spectacle de grand nombre de cadavres horriblement mutilés, auxquels le commandant fit donner la sépulture. Pendant qu'on remplissait ce triste devoir, nous reçûmes plusieurs décharges de carabine sans pouvoir riposter, les brigands étant abrités au milieu des rochers.

Peu après être sortis de ce dangereux défilé, nous traversâmes la petite ville de Villa-Franca et arrivâmes, à cinq heures, à Villa-Réal, où, me trouvant logé chez le marquis de Mendoza, le seul meuble que je rencontrai dans la maison fut une vieille servante édentée, rabougrie, qui me fit parcourir tous les appartements où je ne trouvai de réel que les quatre murs, cette malheureuse cité étant par sa position le but de continuels combats. Dans la soirée, un capitaine de grenadiers, envoyé en reconnaissance en dehors de la ville, surprit dans une embuscade une centaine d'Espagnols qui furent presque tous tués.

Le lendemain pour arriver à Mondragone, ayant un défilé dangereux à passer, notre attitude militaire en imposa à l'ennemi; nous aperçûmes plusieurs groupes sur les mon-

tagnes, mais ils n'osèrent approcher de la portée de nos fusils; le soir, nous nous établîmes militairement dans la ville et les environs afin d'éviter toute surprise. La maison la plus considérable de l'endroit fut occupée par le commandant du convoi, M. Caillard, secrétaire d'ambassade à Madrid, le colonel Dard, se rendant à Ségovie pour y prendre le commandement du 18e Dragons, et moi, faisant de concert ménage plus ou moins bon, selon les circonstances. Nous trouvâmes sur une table une proclamation de Mina déclarant guerre à mort aux Français et le même sort aux Espagnols qui, ne faisant pas partie de ses troupes, s'approcheraient de deux lieues de la ville de Pampelune; puis, offrant de brillantes récompenses aux soldats français qui voudraient s'enrôler sous ses drapeaux, etc., etc. Le soir, plusieurs Espagnols vinrent audacieusement faire deux décharges sur le poste placé en dehors de la ville, tuèrent un homme et en blessèrent trois. Dans la nuit, nous reçûmes l'avis qu'un bataillon envoyé de Vittoria viendrait au-devant de nous pour protéger notre marche.

La route pour arriver à Vittoria est fort belle, mais resserrée jusqu'à Salinas, où se trouve une montagne rapide, dont la descente du côté de l'Espagne est douce et facile; une plaine assez étendue se développe, mais des bois épais, avoisinant la route, offraient à l'ennemi la faculté de pouvoir dresser des embuscades et d'attaquer avec avantage : c'est ce qui eut lieu quelques mois avant notre passage; Mina à la tête de ses troupes et de celles de Longa, autre chef de bande, attaqua un convoi considérable qui se rendait en France, dans lequel se trouvaient bon nombre de prisonniers anglais et espagnols. Le combat fut terrible; plusieurs officiers, supérieurs et autres, retournant en France, y furent tués, ainsi que 150 soldats, des voitures de maître pillées et les malheureuses femmes qui étaient

dedans, massacrées après avoir assouvi la brutalité de ces barbares; presque tous les équipages furent enlevés. Tous les Français eussent fini par succomber sans l'arrivée de troupes envoyées de Vittoria pour leur porter secours.

L'on doit citer, à l'honneur des Anglais prisonniers, la conduite noble qu'ils tinrent; loin de vouloir profiter de cette circonstance pour recouvrer leur liberté, ils ramassèrent les armes des soldats tués, se joignirent aux Français pour combattre les brigands et, lorsque le combat fut terminé, déposèrent leurs armes pour reprendre leur rang. Cette belle et honorable conduite leur valut, avec la liberté, l'estime qu'ils emportèrent de nos soldats et le souvenir d'une action aussi noble que courageuse.

On estimait à trois millions la perte faite par ce convoi. Ce désastreux événement a été le sujet d'un superbe tableau peint par le colonel Lejeune, aide de camp du prince de Neuchâtel, qui en a rendu les épisodes avec d'autant plus de vérité qu'il était présent à cette funeste et malheureuse surprise dont il s'est tiré par la mort de son cheval et la perte de ses équipages.

Un fortin avait été établi depuis sur le lieu de ce triste événement; ce fut à cet endroit que nous trouvâmes le bataillon envoyé au-devant de nous.

Notre présence à Vittoria ne contribua pas peu à augmenter l'encombrement par l'arrivée, ce même jour, d'un convoi considérable venant de Castille pour aller en France, joint à cela différents corps de la Garde impériale et un rassemblement de troupes qui devaient incessamment faire une expédition contre plusieurs bandes qui infestaient le pays.

Je m'empressai d'aller rendre visite au général Thouvenot, gouverneur de la province, que j'avais connu jadis à Stettin commandant cette importante place; il m'an-

nonça que notre convoi devait s'augmenter pour aller à Madrid et qu'il faudrait plusieurs jours pour sa formation. Le surlendemain de notre arrivée, M. Caillard, qui voyageait en observateur, me proposa d'aller au théâtre, me donnant pour motif de séduction l'annonce de cette délicieuse danse du boléro que je désirais vivement connaître. Nous trouvâmes la salle assez belle, mais de lumière si peu qu'il fallait les yeux de la foi pour y voir; il est vrai que le nombre de spectateurs n'était pas encore très considérable au parterre et dans les cintres, mais nous avions lieu d'espérer plus tard une clarté plus vive, du moins si l'on devait en juger par l'aspect d'un lustre et de quelques chandelles qui semblaient n'attendre que l'instant de briller de tout leur éclat. Cependant, peu à peu, les femmes dans la tenue de rigueur, avec la mantille et l'éventail, garnirent les loges, et les militaires s'emparèrent des galeries et du parterre.

La première pièce, espèce de drame historique auquel nous ne pûmes rien comprendre, dura une heure; vint ensuite un petit opéra, parade que Bobèche n'eût point osé offrir aux habitants du boulevard du Temple, et enfin une fanfare monstre fut le signal de cette danse que nous attendions si impatiemment; un couple s'avança sous la figure d'un danseur et d'une danseuse armés tous deux de castagnettes. Je n'ai rien vu de plus triste et de plus lamentable que ces deux grands débris; le théâtre à 4 sols n'a jamais porté, sur ses planches vermoulues, un assemblage plus usé, plus éreinté, plus chauve et plus en ruine. La pauvre femme, qui s'était plâtrée avec du mauvais blanc, avait la teinte bleu de ciel d'un noyé; les deux taches rouges qu'elle avait plaquées sur le haut de ses pommettes osseuses, pour rallumer un peu ses yeux de poisson, faisaient avec ce bleu le plus singulier contraste;

elle secouait avec ses mains veineuses et décharnées, des castagnettes fêlées qui claquaient comme les dents d'un homme qui a la fièvre; de temps en temps, par un effort désespéré elle tendait les ficelles relâchées de ses jarrets et parvenait à soulever sa pauvre vieille jambe taillée en balustre, de manière à produire une petite cabriole. Quant à l'homme, il se trémoussait flasquement avec une physionomie de fossoyeur s'enterrant lui-même; son front ridé comme une botte à la hussarde, son nez de perroquet, ses joues de chèvre lui donnaient une apparence des plus fantastiques. Tout le temps que la danse dura, ils ne levèrent pas une fois les yeux l'un sur l'autre; on eût dit qu'ils avaient peur de leur laideur réciproque et qu'ils craignaient de fondre en larmes en se voyant si décrépits et si funèbres. L'homme surtout fuyait sa compagne comme une araignée et semblait frissonner d'horreur toutes les fois qu'une figure de la danse le forçait de s'en approcher.

Ce boléro macabre dura dix minutes; après quoi, la toile tombant mit fin au supplice de ces deux malheureux et au nôtre.

Le surlendemain de cette espèce de mystification, introduit dans une maison où les Français étaient fort bien accueillis, j'assistai à une *tertullia* (soirée dansante) où je fus amplement dédommagé de la surprise que j'avais éprouvée au théâtre, et je dus revenir sur l'impression fâcheuse que la danse du boléro avait laissée dans mon esprit.

Un jeune couple, aimable et gracieux, vêtu dans le costume du pays, nous donna la représentation de ce *bail nacional* (danse du pays). Rien de plus séduisant et de plus voluptueux que cette danse inventée par l'amour, où les attitudes et les agaçantes provocations des dan-

seurs produisent un effet enchanteur au bruit des castagnettes, dont le son vif et rapide ajoute au charme de l'action; on se croyait initié à toutes les impressions d'une passion violente, et, bien certainement, les personnes qui nous donnaient cet agréable spectacle pouvaient passer pour d'excellents acteurs ou devaient avoir l'un pour l'autre les sentiments les plus tendres.

Vittoria, capitale de la province d'Alava, est une ville assez grande, mais dont les rues sont sales et étroites, l'architecture des bâtiments médiocre et d'un goût maussade; les femmes y sont généralement petites, le teint brun, les yeux noirs et fort expressifs : elles portent sur la tête, avec une grâce infinie, une mantille qu'elles savent écarter avec une coquetterie on ne peut plus séduisante.

Nous restâmes huit jours à Vittoria, pendant lesquels s'organisa le nouveau convoi qui devait aller à Madrid sous le commandement d'Auguste Fontenille, chef d'escadron attaché à l'état-major du prince de Neuchâtel et mon ami particulier. Ce convoi, augmenté de six grosses voitures roulières et de plusieurs équipages emportant sept à huit familles espagnoles, se composait de 2 600 hommes d'infanterie, deux pièces d'artillerie, quatre caissons, 25 lanciers polonais et 30 dragons qui furent placés sous mes ordres.

Quelques lieues avant d'arrriver à Miranda, où nous devions coucher, nous fîmes la rencontre d'un convoi considérable, composé presque en entier de blessés et de malades se rendant en France. Le lendemain, pour arriver à Pancorbo, nous avions à traverser un des plus dangereux passages de l'Espagne; un détachement de 600 hommes, appuyé de deux pièces de canon, vint au-devant de nous et prit position de manière à protéger notre marche. Peu après avoir passé le village de Cubo, on entre dans une gorge de montagnes qui se resserre en avançant et finit par

présenter une masse immense de roches perpendiculaires, bordant à droite la route, escarpée comme des falaises et, sur la gauche, un mauvais pont traversant le torrent qui bouillonne au fond d'un ravin, puis la Sierra qui se dessine au loin, vague et bleuâtre. Cette vue est sauvage et pittoresque, mais le passage de Pancorbo l'emporte par la singularité et le grandiose. Les roches ne laissent plus que la place du chemin tout juste, et l'on arrive à un endroit où deux grandes masses granitiques, penchées l'une vers l'autre, simulent l'arche d'un pont gigantesque que l'on aurait coupé par le milieu. Dix mille hommes seraient facilement arrêtés dans cet étroit goulet par le plus faible détachement, d'autant qu'il est impossible même de tourner la position. Ce fut dans ce dangereux défilé que le général Foy, venant de Paris porteur des dépêches de l'Empereur pour le maréchal Masséna, avait été attaqué : son escorte, qu'il croyait suffisante, ne se composait que de 300 hommes; assaillis de tous côtés par plusieurs bandes réunies et retranchées dans les rochers, ces malheureux y périrent presque tous. Le général, qui était dans sa voiture au moment de l'attaque, ne parvint à s'échapper qu'en se précipitant dans le torrent et en se cachant entre les rochers, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Il resta plusieurs heures dans cette cruelle position jusqu'à l'arrivée des troupes envoyées du fort pour le tirer de cette affreuse anxiété; ses équipages furent entièrement pillés, mais il sauva les dépêches dont il était porteur.

La petite ville de Pancorbo, placée dans une espèce d'entonnoir, est dominée par une forteresse presque toujours dans les nuages; cette position inexpugnable était continuellement occupée par quelques compagnies d'infanterie qu'on relevait assez souvent. Nous couchâmes dans

cet horrible endroit d'où nous partîmes pour aller dans la bourgade de Briviesca, à peu près abandonnée.

Notre marche du lendemain se fit dans un pays découvert, dominé par quelques mamelons sur lesquels se faisaient apercevoir des masses d'hommes dont les armes brillaient au reflet du soleil.

Le commandant Fontenille, s'attendant à être attaqué d'un moment à l'autre, fit aussitôt ses dispositions, tandis qu'il faisait fouiller par dix lanciers le village de Monasterio dans lequel nous devions passer; cette démonstration, loin d'intimider l'ennemi, fut reçue par une assez vive fusillade à laquelle nous répondîmes en chargeant sur une masse de 700 à 800 hommes, retranchés en avant de la route, tandis qu'en arrière et sur les flancs du village, deux masses compactes de 1 500 à 1 800 hommes placés, sans aucune disposition militaire, avec une cinquantaine de cavaliers, semblaient attendre l'instant de pouvoir tourner le convoi. Mais notre charge et deux coups de canon portèrent le trouble dans ce ramassis d'hommes qui se débandèrent aussitôt en fuyant dans la plaine : les dragons et les lanciers en tuèrent une quinzaine, et, tandis que le convoi traversait le village avec calme et ordre, nous poursuivîmes les fuyards pendant plus d'une demi-heure, afin de lui laisser le temps de gagner le bourg de Quintanapalla, où nous devions coucher. Cette petite escarmouche eut pour résultat, outre les 15 hommes tués, une centaine de prisonniers fort mal vêtus et très peu en militaires; la crainte de la mort donnait à ces figures sinistres quelque chose d'ignoble; ne pouvant nous déterminer à massacrer froidement ces misérables, malgré que c'eût été justice, on fit appliquer à chacun vingt coups de plat de sabre sur le derrière. Il les reçurent, sinon avec reconnaissance, du moins avec la satisfaction d'en être quittes à si bon compte;

puis, on leur coupa la moustache et les cheveux, et ils gagnèrent pays après cette légère admonition.

Nous apprîmes, par des prisonniers, que le chef de cette bande se nommait Longa, qu'il devait arriver avec 200 chevaux, un bataillon bien organisé et la population des villages voisins; mais la marche du convoi s'étant faite trois heures plus tôt qu'il n'avait été prévenu, il en était résulté que la frayeur avait saisi ceux-ci qui, ne se voyant pas soutenus, n'avaient eu rien de mieux à faire que de fuir. Le lendemain, nous arrivâmes à Burgos, ancienne capitale de la Vieille Castille, où nous devions faire un séjour de vingt-quatre heures; cette ville, grande, belle, située dans une plaine, est adossée à une montagne sur le sommet de laquelle se trouvait une citadelle bien pourvue et occupée par une bonne garnison. La rivière d'Arlançon sépare les faubourgs, qui sont bordés par une belle promenade sur laquelle le général Thiébaut, gouverneur de cette place, avait fait élever un monument en l'honneur du Cid et de Chimène. Les habitants paraissaient reconnaissants de cet hommage rendu par un Français.

Sur une vaste place de la ville se trouve le palais du roi; au milieu s'élève une statue en bronze de Charles III qui est grande et ne manque pas de caractère. La cathédrale est une des plus belles de l'Europe; le principal portail est magnifique, brodé, fouillé et fleuri comme une dentelle; une foule innombrable de saints, d'archanges, de rois, de moines anime toute cette architecture, et cette population de pierre est presque aussi nombreuse que celle en chair et en os qui occupe la ville. L'intérieur de l'édifice est admirable dans tous ses détails; dans une des salles de la sacristie on me fit lever la tête pour regarder un grand coffre suspendu à la voûte, qu'une inscription indiquait comme étant celui du Cid; il était difficile d'ima-

giner une malle plus rapiécée et plus vermoulue. Certes, si le mobilier du fameux Ruy Diaz de Bivar, plus connu sous le nom de Cid Campeador, se renfermait dans cette malle, il fallait qu'elle fût pleine de bijoux et de pierreries pour qu'un usurier lui ait prêté de l'argent sur un pareil gage. L'histoire dit que ce mystérieux coffre ne fut point ouvert et qu'on le crut sur parole, ce qui prouverait que les juifs de ce temps étaient de plus facile composition que ceux de nos jours.

J'eus l'agréable surprise de retrouver à Burgos plusieurs officiers du 5e Hussards qui, après avoir fait une campagne avec un escadron du régiment, venaient d'être incorporés dans le 31e de Chasseurs, nouvellement créé de plusieurs escadrons de cavalerie légère et mis sous les ordres du colonel Desmichels, jeune officier d'un grand mérite.

Nous quittâmes Burgos, renforcés d'un bataillon et de 50 lanciers polonais, pour entrer dans un pays aride et sablonneux, bordé de montagnes, dans lesquelles se tenaient plusieurs bandes nombreuses; notre gite fut le village de Celada, bâti en pisé et tombant en ruine, autour duquel nous nous établîmes militairement; peu après, arriva un convoi allant en France et j'eus le bonheur, de courte durée, d'y rencontrer le brave et loyal général Montbrun venant du Portugal, où il avait fait une courte apparition et d'où il était appelé par l'Empereur. Il m'exprima, avec sa franchise habituelle, le plaisir qu'il avait à me voir et le regret de ne pouvoir m'emmener avec lui; il était accompagné de ses aides de camp, du général Bigarré, attaché au roi Joseph, et du général Subervie. Je me séparai de ce brave et digne général avec un sensible déplaisir; il semblait qu'un funeste pressentiment m'avertissait, en lui serrant la main, que je lui faisais d'éternels adieux : en effet, il fut tué, quelques mois après, en enlevant les

fameuses redoutes de la Mojaïsk. Je perdis en lui un protecteur, un ami, et la France un de ses meilleurs et plus braves généraux. Nous continuâmes notre marche par Rodrigos-Dueñas, jolie petite ville occupée par une assez forte garnison dont la présence avait sauvé un charmant monument bâti dans le genre mauresque avec plusieurs petites tourelles évasées du meilleur effet; puis nous atteignîmes Valladolid, grande, bien bâtie, renfermant d'assez beaux édifices, mais entièrement dépeuplée, car cette ville ne comptait que 20 000 âmes et pourrait en contenir 200 000. Cette même proportion existait dans toute l'Espagne, où la dépopulation était effrayante. Du temps des Maures, on comptait 32 millions d'habitants, tandis qu'il n'en existe plus que 10 à 11. Sans la présence à Valladolid du maréchal Marmont avec son corps d'armée et ses administrations, on eût bien certainement pu faucher l'herbe dans les rues, tant elles semblaient tristes et désertes d'habitants.

Le palais occupé par le maréchal datait du temps de Charles-Quint; on y voyait une cour en arcades d'une extrême élégance et des médaillons sculptés d'une rare beauté; ce palais venait d'être réparé à neuf avec soin et meublé convenablement. Nous y fûmes, Fontenille et moi, présenter nos respects au duc de Raguse, qui nous fit l'honneur de nous engager à dîner avec lui, faveur qu'il accordait rarement : haut, fier et vaniteux, le maréchal Marmont devait sa haute position plutôt à l'affection que lui portait l'Empereur qu'à ses qualités militaires, bien qu'il fût très instruit et d'un savoir profond; mais, soit malheur ou faute de tact, sur un champ de bataille où il payait toujours noblement de sa personne, il était rare qu'il obtînt de grands succès et son malheur était proverbial dans l'armée.

Nous apprîmes que les bandes de guérillas (ou de brigands, comme on les appelait indistinctement) augmentaient tous les jours, soudoyées et armées par les Anglais; leur audace était telle qu'on disait la ville en contenir un grand nombre; mais, comme ils ne commettaient leurs crimes que dans l'ombre ou lorsqu'ils se joignaient à ceux du dehors, il était difficile de pouvoir les atteindre, à moins de les combattre sur un champ de bataille. Tous les jours de nombreux assassinats avaient lieu dans la ville, pendant la nuit surtout, malgré les patrouilles, les postes multipliés et la surveillance de la police.

Peu de jours avant notre arrivée, un chef, dénoncé par un espion, fut saisi dans une posada; son procès, sa condamnation et son supplice furent l'affaire de vingt-quatre heures. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, appartenant à une famille riche et distinguée de la ville; il avait des manières agréables, une figure charmante et fréquentait la meilleure société. Lorsqu'on lui lut sa sentence, il ne témoigna d'autre regret, en quittant la vie, que celui de n'avoir pas fait périr plus de Français, et il témoigna en avoir tué de sa main plus de cent. Il fut écartelé, sa tête placée sur un poteau au milieu de la place et ses membres exposés aux portes de la ville.

Cet exemple terrible n'empêcha pas que, le jour même de l'exécution, le colonel de Vérigny, chef d'état-major, deux gendarmes et cinq soldats furent trouvés poignardés pendant la nuit.

L'Espagnol est brave, fier, orgueilleux, peu instruit, noble dans ses procédés, généreux, grand, paresseux avec délices, d'une sobriété extraordinaire, ennemi irréconciliable, féroce et méditant une vengeance avec tous les détails les plus affreux, le calme et le sang-froid le plus imperturbables, dévot jusqu'à l'excès et invoquant ce Dieu

de miséricorde au moment de ses crimes. Tel était ce peuple que nous avions à combattre, que nous avons vaincu et jamais soumis.

Nous quittâmes Valladolid après un repos de trois jours, employés à la réorganisation du convoi, presque doublé par un autre qui attendait notre passage. Cette nouvelle colonne formait un total de 62 voitures de toute espèce, ayant pour escorte 3 000 hommes d'infanterie, trois pièces de canon, 60 lanciers et 50 dragons. Parmi les personnes marquantes voyageant avec nous, se trouvait la marquise de Albranca et sa charmante fille Pepita, le marquis et la marquise de Bendaña et plusieurs autres femmes, dont le plus grand nombre fort jolies.

Notre première journée se fit à travers une plaine sablonneuse, aride et solitaire; çà et là, quelques tas de décombres décorés du nom de villages, brûlés et dévastés par les brigands, où erraient quelques rares habitants, déguenillés et de mine chétive. Nous gagnâmes ainsi la petite ville de Valdésillas, presque entièrement détruite par le feu et le pillage : à peine une vingtaine de maisons purent-elles nous offrir un refuge et, pour comble d'infortune, un ordre du maréchal nous fit rester deux jours dans ce lieu de désolation, pendant qu'il envoyait des troupes contre plusieurs bandes réunies dans l'intention d'attaquer le convoi.

Nous nous remîmes en marche, toujours dans une plaine sans fin qui semblait un désert, marchant avec une telle lenteur que nous employâmes dix heures pour faire cinq lieues; enfin, nous atteignîmes Olmeido, pointant dans l'horizon comme un phare et qui semblait, par l'infinité de ses clochers, devoir être une ville du premier ordre; mais nous fûmes bien trompés dans notre espérance. La ville était à la vérité d'une grande étendue, en-

tourée de remparts nouvellement relevés et peuplée de couvents, mais entièrement privée d'habitants; on semblait entrer dans un endroit maudit du ciel, dont les herbes parasites, les vipères et les hiboux s'étaient emparés. La malheureuse garnison, qui gardait cette place squelette, témoignait, par sa tristesse et sa maigreur, des privations sans nombre dont elle était accablée.

La présence de notre convoi fut pour elle un court moment de jouissance auquel devaient succéder de nouvelles douleurs.

Le lendemain, après une heure de marche, nous quittâmes les sables pour entrer dans un bois d'une grande étendue qu'il était important d'éclairer à tout instant, de crainte de surprise; nous traversâmes, sur un assez mauvais pont, la rivière de Sant-Eresma, lieu désigné comme très dangereux; les pièces furent mises en batterie, chargées à mitraille, des détachements d'infanterie en position et sur les flancs du convoi, les lanciers en avant-garde et les dragons fermant la marche. Sur les bords de la rivière croissaient le bananier, le pistachier, des orangers et des citronniers dont les branches ployaient sous leurs fruits dorés; non loin, dans une éclaircie assez vaste, se trouvait un château mauresque, dans une conservation parfaite, avec toutes ses richesses et son architecture; une petite mosquée de la forme la plus gracieuse et la plus élégante, véritable chef-d'œuvre de l'art, touchait à ce délicieux séjour, entourée de fortifications curieuses par le grandiose de leur époque; puis, on apercevait des massifs de fleurs et des jets d'eau retombant dans des bassins de marbre; ce ravissant endroit, entretenu avec autant de soin que de luxe, appartenait au duc de Grenade.

Un poste français y était établi avec deux pièces de canon sans qu'on eût jamais tenté de l'attaquer.

A deux lieues de cet endroit, nous atteignîmes Croqua, petite ville occupée par deux bataillons d'infanterie légère et 50 dragons, ce qui nous contraignit de bivouaquer. Le paysage à partir de Croqua offre une variété de sites agréables à l'œil, ce qui formait un contraste frappant avec les landes sablonneuses que nous venions de quitter.

Sur les midi, nous nous arrêtâmes comme d'habitude pour faire reposer les hommes et les chevaux; les armes en faisceaux et les vedettes placés sur les côtés du convoi, j'aperçus, dans le lointain, avec ma lunette, sur les bords d'un bois d'oliviers, un groupe d'une quinzaine de cavaliers; un projet surgit aussitôt à ma pensée, j'en donnai connaissance à Fontenille, qui me dit: « Fais ce que tu voudras, mais ne t'engage pas trop. »

Je fis venir un maréchal des logis des dragons formant l'arrière-garde du convoi, je lui ordonnai de prendre huit hommes, de gagner les bois par contour afin d'arriver en arrière du groupe. « Je vois ce que c'est, commandant, me dit-il, nous allons nous amuser. » Puis, faisant rentrer les vedettes et suivi par deux lanciers, je me dirige lentement sur le bois comme voulant éclairer les environs; peu de moments après, un des lanciers me dit que nous étions tournés par six cavaliers. « C'est bien, lui dis-je, laissez-les faire et n'ayons pas l'air de les voir. » Au même instant, deux coups de fusil m'annonçant l'arrivée des dragons, nous nous lançons sur le bois; cinq prisonniers, dont un officier, venaient d'être faits et désarmés, tandis que le reste de cette bande fuyait en désordre. Témoin de cette chasse à courre, nous revenions tranquillement rejoindre le convoi, lorsque l'officier, montant un fort beau cheval et espérant se sauver, sort un pistolet de sa poche, tire sur le dragon qui était proche de lui et le blesse d'une balle dans le bras; mais, aussitôt environné, je lui fais mettre

pied à terre et je le fais fusiller à l'instant, puis je donne 40 francs au blessé et m'empare du cheval. Le soir, en arrivant au village de Santa-Maria de la Nieba, nous y trouvâmes un convoi considérable qui venait d'y arriver. Il était composé du maréchal Victor, duc de Bellune, de plusieurs généraux, du major d'Ambrugeac, un de mes amis, et de quantité de dames parmi lesquelles se trouvait la belle marquise de Monte-Hermoso dont on disait le roi Joseph fort épris. Ce convoi se rendait en France.

Plus de quatre lieues avant d'arriver à Ségovie, l'on aperçoit cette ville placée sur une hauteur au pied de laquelle coule la rivière de Sant-Eresma. Les fortifications dont elle était entourée et une citadelle en bon état, assuraient la tranquillité de cette ville, autrefois fameuse à tant de titres et digne encore de l'attention des voyageurs par sa cathédrale et son alcazar, bâti jadis et habité par les rois goths, et par un aqueduc assez bien conservé, ouvrage de ce grand peuple qui a laissé partout des monuments de sa magnificence et de son immortalité. Une partie de l'Europe tire de Ségovie les meilleures laines que produise l'Espagne; il y a aussi une fort belle manufacture de glaces et plusieurs établissements d'un grand intérêt.

Le logement que le sort me donna me fit retrouver le confortable que je croyais étranger à l'Espagne. La maison du marquis d'Albinosa, une des plus belles de la ville, prouvait la richesse et le goût de ce seigneur par le luxe et la manière dont elle était tenue : un nombreux domestique couvert d'une livrée éclatante, des tapis recouvrant des escaliers en marbre, des rampes en bois des Iles me firent croire un moment que je venais d'être transporté dans un luxueux hôtel du Faubourg Saint-Germain ou de la Chaussée-d'Antin.

Introduit près de la jeune marquise, à qui j'avais fait de-

mander la permission de présenter mes hommages, je trouvai, dans un charmant boudoir, étendue sur de moelleux coussins, une gracieuse petite maîtresse parlant le français avec la plus grande pureté, dont l'accueil bienveillant fut accompagné de l'invitation la plus pressante d'accepter sa table pendant les trois jours que je devais rester chez elle ; peu d'instants après, parut le marquis dont les formes et les manières étaient celles d'un grand seigneur habitué aux usages de la cour, affectionnant beaucoup la France où il avait passé sa jeunesse. Il déplorait cependant le sort de son faible et malheureux souverain, qu'une politique injuste venait de priver de son trône, mais il blâmait hautement tous les excès de cette guerre qui devait entraîner la ruine de son pays. Le marquis d'Albinosa avait près de cinquante ans ; son physique était usé par le long séjour qu'il avait fait en Amérique, où il possédait de grands biens. Marié en secondes noces, depuis trois ans, à une jeune Sicilienne, il s'occupait beaucoup d'agriculture, d'améliorations et surtout de constructions pour lesquelles il avait une véritable passion qui l'absorbait entièrement ; aussi prenait-il fort peu de part aux événements du jour.

Dans la soirée, deux jeunes femmes fort gracieuses accompagnées d'un burlesque personnage, qu'on me dit être un chanteur italien, vinrent faire visite à la marquise. On fit de la musique, et je fus à même d'admirer le remarquable talent de ma belle hôtesse, tant dans l'exécution de plusieurs symphonies que dans son chant pur et mélodieux.

Le lendemain, plusieurs détachements de la Garde royale venant de Madrid pour augmenter l'escorte de notre convoi, prouvèrent toute la sollicitude du roi pour la conservation du trésor qui lui était destiné.

Ce fut avec un véritable regret que je vis arriver le moment de notre départ ; la charmante marquise me permit

de lui baiser la main, me disant avec bonté qu'elle conserverait souvenance de mon court séjour près d'elle et que ses vœux m'accompagneraient, ajoutant, en me donnant son adresse à Madrid, où elle passait une partie de l'année, qu'elle éprouverait une véritable satisfaction à me revoir. Je la quittai, pénétré de reconnaissance, avec l'espoir de réaliser un jour ce désir que j'éprouvais sûrement plus vivement qu'elle.

La mauvaise volonté des voituriers, jointe à la paresse de nos belles voyageuses, retarda notre départ de plusieurs heures, ce qui nous fit arriver à la nuit tombante au village d'Otero, où nous ne trouvâmes d'autre ressource que de la paille pour nos chevaux, triste comparaison avec la veille.

Deux heures avant d'arriver sur les hauteurs du Guadarrama, nous trouvâmes la belle posada de Saint-Raphaël, justement renommée et dans laquelle, à prix d'argent, à la vérité, on trouvait le moyen de faire un aussi bon repas que chez le meilleur restaurateur de Paris. En quittant ce lieu de dégustation culinaire, nous gravîmes une montagne excessivement rapide, au sommet de laquelle se trouvent deux énormes lions en granit indiquant la limite des deux Castilles. La température, qui se trouvait de trois degrés au-dessous de zéro, jointe à une tourmente affreuse dont nous fûmes assaillis, devint un puissant véhicule pour nous faire quitter promptement cet observatoire de tous les voyageurs. De cet endroit se déroule aux regards un immense tableau dans le fond duquel se découvre la capitale de l'Espagne, à plus de huit lieues de distance. La descente, du côté de Madrid, est tellement rapide que les voitures pourraient aller toutes seules si l'on avait la faculté de les diriger; les conducteurs éprouvent plus de fatigue à retenir les chevaux qu'ils n'ont eu de peine à les faire gra-

vir. Cependant, nous arrivâmes d'assez bonne heure au village de Guadarrama, accroupi au pied de la montagne, où se trouve une fort belle fontaine en granit; une vaste posada, seule maison habitable, devint le gîte commun des dames et de plusieurs d'entre nous, tandis que les voitures, parquées en dehors, restaient sous la surveillance des troupes au bivouac. Sur les onze heures du soir, une alerte, occasionnée par des chevaux échappés du bivouac, fit tirer plusieurs coups de carabine aux postes avancés et fut cause, dans notre chambrée, d'un pêle-mêle que le défaut de lumière put difficilement empêcher; joint à cela la crainte des brigands, dont l'idée faisait bondir le cœur de nos jeunes compagnes de voyage : elles sentaient la nécessité d'avoir un défenseur, — d'où quelques heureuses méprises dont le secret fut d'autant mieux gardé que le lendemain, au jour, chacun se trouvait, par un singulier hasard, placé convenablement. Cependant un observateur aurait pu facilement distinguer, sur les traits et à la langueur de quelques charmants visages, l'impression que la frayeur y avait laissée. Malheureusement ce jour était le dernier de notre caravane et nous allions perdre le droit si doux de protéger la beauté; j'avais bien, par mégarde, enlevé un charmant petit médaillon, mais je ne pus, pour satisfaire ma curiosité, parvenir à connaître la personne à qui il appartenait; la seule chose que je remarquai, c'est que la mère de la ravissante Pepita en portait un semblable... Le désir d'arriver au but de notre course avait donné à chacun une activité qui mit bientôt le convoi en mouvement. On suivit avec gaieté un pays dont l'aridité, la sécheresse et la désolation ne peuvent donner aucune idée, mais nous nous consolions en pensant au terme que nous allions atteindre.

On ne rencontre, de Guadarrama à Madrid, que du sable

jaune, de grosses pierres et une effrayante stérilité. Deux lieues avant d'arriver dans la capitale, on suit une espèce d'enclos renfermant quelques bois rabougris, qualifiés du titre pompeux de chasse royale, et au milieu desquels on verrait facilement courir une souris.

Le fleuve du Mançanarez n'est autre chose qu'un petit ruisseau qui attend du ciel la faculté de mouiller les mollets de celui qui voudrait le traverser; enfin, pour dire une exacte vérité, il n'existe bien certainement pas de capitale dont les abords soient si ingrats.

Le roi Joseph était tellement inquiet de l'arrivée du convoi par les bruits qu'on avait fait courir, que plusieurs détachements de sa garde étaient échelonnés jusqu'à une demi-lieue de la ville, afin d'en extraire les voitures portant le trésor, que l'on fit entrer clandestinement au palais.

La puerta de Hierro, par laquelle on entre dans la capitale, est d'une belle architecture; elle touche presque au palais royal, vaste bâtiment non achevé, solidement construit, ayant des colonnes ioniques, des pilastres doriques, enfin tout ce qui constitue un monument qui serait très remarquable, s'il était fini régulièrement; mais il est à craindre que l'apathie qui le fait rester dans cet état depuis si longtemps ne se continue à perpétuité.

Madrid, 22 mars 1812.

« J'espérais, mon père, m'entretenir avec vous beaucoup plus tôt et joindre à ma lettre la relation de mon voyage depuis Bayonne, mais un obstacle insurmontable est venu s'opposer à ce désir. Le surlendemain de mon arrivée, une fièvre ardente, accompagnée de coliques intolérables, se déclara, avec des symptômes tellement alarmants que la faculté semblait désespérer de pouvoir me sauver; le délire s'est maintenu pendant dix jours consécutifs, et, sans la

constante amitié de ce bon Fontenille qui ne m'a pas quitté un seul instant, la surveillance active du docteur Tournel-Duchaume, chirurgien-major de dragons, et les soins attentifs de mes hôtes, j'eusse infailliblement succombé à la complication de ma maladie, qu'on dit être épidémique ici en ce moment.

« Une grande faiblesse est le résultat de ma convalescence qui fait tous les jours des progrès, et j'ai lieu d'espérer qu'au moyen d'un régime sage, joint à ma forte constitution, je ne tarderai point à être en état de me remettre en route pour joindre le 2e Hussards dans le fond de l'Andalousie, ce qui me procurera l'avantage d'avoir parcouru toute l'Espagne dans sa plus grande longueur.

« L'intérêt dont j'ai été l'objet pendant cette cruelle maladie, m'a pénétré de reconnaissance envers plusieurs compatriotes qui m'ont donné des marques de la plus vive sollicitude, notamment les aides de camp du maréchal Jourdan, gouverneur de Madrid, qui lui-même a daigné envoyer plusieurs fois chez moi et m'a fait obligeamment offrir sa table pendant le temps que je resterais ici.

« Le colonel Rastignac, aide de camp du roi et commandant des hussards de la Garde, en digne Auvergnat, est venu me prier de puiser dans sa bourse, qu'il m'a ouverte avec la franchise la plus délicate. Touché de cette rare et bienveillante obligeance, j'eusse accepté avec le même abandon que cela m'était offert, si mon frère n'avait pourvu à ce soin par l'autorisation qu'il m'avait donnée de tirer sur lui pour les sommes dont j'aurais besoin. M. Bertrand, de Saint-Flour, aujourd'hui pharmacien en chef de l'hôpital militaire, a joint aux soins qu'il m'a donnés l'offre de tous les médicaments dont il pouvait disposer et il vient de m'apporter, pour me réconforter l'estomac, deux cruchons en grès, de madère au quina. Ainsi, de ce mal, est résultée pour

moi la conviction que partout où se rencontrent des compatriotes, on est certain de trouver un appui si nécessaire et si précieux dans l'éloignement de la patrie. Ma première sortie s'est faite avant-hier ; modestement assis sur un banc à la belle promenade du Prado, je ne pouvais voir sans suprise cette quantité de voitures de forme antique et de mauvais goût, attelées de quatre mules conduites par des cochers grotesquement vêtus, et surchargées par derrière de plusieurs laquais ; l'intérieur des allées garnies de promeneurs offrait le spectacle le plus bizarre : là, des hommes, enveloppés dans leur grand manteau et se drapant dans la conscience de leur importance, offraient un contraste assez piquant avec les uniformes français ; puis les femmes dans leur costume noir arrangé de manière à relever l'élégance de leur taille. Les robes sont assez généralement en soie, avec deux ou trois rangs de franges mélangées de jais ; elles dessinent admirablement les formes par des morceaux de plomb posés çà et là au bas du vêtement. Une belle mantille en dentelle blanche ou noire, placée délicieusement sur la tête, laisse toujours voir de beaux yeux noirs, de belles lignes, et va gracieusement se joindre sur la taille, qu'elle concourt à dessiner avec la basquine, un des ornements de la robe. L'éventail (*abanijo*) vient compléter tout le charme de cette tenue et sert à recevoir ou à transmettre avec une grâce infinie tout ce qu'il y a de mystérieux dans leurs âmes ; il est quelquefois aussi le conducteur expressif des colères, des tempêtes et des orages du cœur. Les femmes de Madrid sont en général petites, pâles, remplies de grâce, les yeux pleins d'expression et de vivacité.

« Le coup d'œil du Prado est une des belles promenades de l'Europe et elle est on ne peut plus animée par l'affluence étonnante qui s'y porte tous les soirs, de sept à dix heures.

« La Puerta del Sol, qui fait face au logement que j'occupe, n'est pas une porte comme on pourrait l'imaginer, mais bien une façade d'église, peinte en rose et enjolivée d'un cadran, éclairé la nuit d'un grand soleil à rayons d'or, d'où lui vient le nom de Puerta del Sol. Devant cette église se trouve une assez vaste place, rendez-vous des oisifs de la ville, des politiques, des mécontents et des conspirateurs, enveloppés de leur manteau bien qu'il fasse une chaleur atroce, sous le prétexte frivole que ce qui défend du froid défend aussi du chaud.

« Un poste considérable, placé avec deux pièces d'artillerie sur cette place, maintient la tranquillité et dissipe les rassemblements lorsqu'ils sont trop considérables. C'est sur cette place qu'eurent lieu les premiers événements qui devaient embraser toute l'Espagne, et le récit en est trop connu pour que je les retrace.

« Ce n'est que par la surveillance la plus active et au moyen d'une garnison considérable, que l'on maintient l'ordre et la tranquillité au milieu d'une population aussi nombreuse que celle de cette ville.

« Cependant, il faut dire que la noblesse qui s'y trouve est en partie attachée au nouveau gouvernement et à la cour. Quant au roi Joseph, il semble avoir fait un bail avec l'Espagne dont on ne peut déterminer la durée, et ce qui se fait ici semble plutôt provisoire que durable; il y a cependant un État constitué, des ministres, une garde royale, des troupes nationales; mais, au milieu de tout cela, règnent une incertitude, une confusion et une méfiance dans le pouvoir que nos baïonnettes ne peuvent surmonter, et il faudra bien longtemps avant que le peuple espagnol puisse s'habituer à la nouvelle dynastie qu'on veut lui imposer.

« Il me faudrait plus de forces dans les jambes et plus

de temps devant moi pour explorer la ville; je remettrai donc ce plaisir à une autre époque, si toutefois l'occasion s'en présente, voulant me ménager la faculté de partir avec un convoi qui se prépare en ce moment et dans lequel j'aurai l'avantage d'avoir près de moi un brigadier et quatre hussards du 2ᵉ, restés jusqu'à ce jour près du maréchal et réclamés par le colonel, ce qui me sera d'autant plus agréable qu'ils deviendront mes compagnons dévoués et soulageront mon pauvre Cosaque, complètement sur les dents, bien que je lui aie adjoint un lancier pour conduire le cheval de l'officier fusillé.

« Adieu, mon père, prenez une carte de Lopez et suivez la route qui conduit de Madrid à Séville; c'est celle que je vais suivre pour recommencer ma vie nomade, qui, j'espère, sera profitable à ma santé, et je m'empresserai de vous en faire connaître les résultats à mon arrivée en Andalousie. »

Le maréchal Jourdan, en s'occupant d'un convoi considérable pour l'Andalousie, m'avait désigné au ministre de la Guerre comme devant en être le commandant supérieur; car, à cette époque, la qualité d'officier de la Légion d'honneur, dont j'étais revêtu, jouissait d'une très grande considération; cependant, le lendemain même du départ de la lettre du maréchal, arriva de Paris le chef d'escadron Duhamel, dont la présence me relégua au second rôle, sans pour cela que j'en fusse autrement contrarié, la responsabilité d'une mission semblable étant un pesant fardeau, surtout avec la conviction d'être attaqués souvent dans les passages dangereux qu'il fallait traverser, sans autre avantage que de grands embarras, des coups à recevoir et pas la moindre gloire à acquérir.

Ce convoi était composé d'une grande quantité de voitures roulières transportant des effets militaires pour

l'Armée du Midi, de plusieurs voitures de maîtres se rendant à Séville et du général de division Lafon-Blaniac, aide de camp du roi Joseph, allant à Mançanarès prendre le commandement de cette province; il eut l'obligeance de m'offrir sa table pendant le temps que nous resterions ensemble. Dans ce convoi se trouvaient encore plusieurs officiers isolés et quelques petits détachements rejoignant leurs différents corps.

Son escorte se composait de 1 500 hommes d'infanterie, deux pièces de canon, 80 lanciers polonais et huit gendarmes sous le commandement du chef d'escadron Duhamel, et moi en second.

Le 26 mars, premier jour de notre marche, aucune inquiétude ne pouvant avoir lieu par la quantité de troupes cantonnées sur la route d'Aranjuez, j'accompagnai le général dans sa calèche jusqu'à cette résidence royale, où nous arrivâmes plusieurs heures avant le convoi, ce qui me permit de la visiter. Nous trouvâmes sous les armes un fort beau régiment d'infanterie et quatre escadrons de la Garde royale, qui attendaient le général pour lui rendre les honneurs militaires dus à son grade de général de division de la Garde royale.

La ville d'Aranjuez est peu considérable, fort jolie, parfaitement bâtie et située sur les bords du Tage. Le palais du roi a une parfaite similitude avec celui de Frédéric le Grand à Potsdam; les jardins, traversés par le fleuve, sont de la plus grande beauté, parés des arbustes les plus rares, de corbeilles de fleurs, de fabriques, de statues, de cascades, d'arbres séculaires d'une immense grandeur et d'une végétation admirable produite par une constante fraîcheur. — Le palais, bâti dans la Isla, est l'œuvre de Juan de Herrera sous le règne de Philippe II; il est remarquable par son architecture, et son intérieur par la richesse de ses

meubles, auxquels plus de goût eût donné un prix inestimable; on y voyait une grande quantité de tableaux des plus grands maîtres et un cabinet fort curieux, tout en porcelaine. A une demi-lieue d'Aranjuez, au milieu des bois, se trouve une ravissante maison nommée la casa del Labrador, perfection de l'art, du goût et de la magnificence.

Cette charmante demeure, qui, dit-on, a coûté plusieurs millions, est la réunion de tout ce que l'imagination peut inventer dans ce genre; le roi Charles IV, qui en fut le créateur, en avait confié la direction à des artistes français et italiens dont je regrette d'avoir oublié les noms. Tous les appartements étaient tendus de soie or et argent représentant différents paysages; la salle à manger, en marbre blanc et à colonnes, avec des bas-reliefs et des corniches du meilleur goût; un boudoir oriental, entouré de moelleux divans en lampas damassé d'un bleu tendre garni de larges crépines d'or ; une salle de bains en albâtre; les portes des appartements en acajou massif incrusté de moulures en or ; les escaliers en marbre recouverts de riches tapis, les balustrades en or et la main courante en ébène; enfin l'on peut citer ce petit palais comme une des merveilles de l'Espagne, dans lequel la reine venait, disait-on, se délasser des grandeurs de la royauté.

En quittant ce séjour enchanté, je croyais avoir fait un rêve des *Mille et une Nuits*.

Un fort beau déjeuner offert par les officiers de la Garde royale au général Lafon-Blaniac termina cette course intéressante, et nous partîmes ensuite avec le convoi pour aller coucher à Ocaña, petite ville célèbre par la mémorable victoire du maréchal Soult, remportée le 3 octobre 1809, victoire qui coûta aux Espagnols 12 000 morts, 20 000 prisonniers, 50 pièces de canon, un matériel immense et 30 drapeaux,

Nous traversâmes le lendemain la vaste plaine où s'était livré ce brillant combat, pour aller coucher au bourg de Tembleque, désigné comme étant le repaire de la bande du Médico, qui trouva prudent de nous céder la place en se retirant dans les montagnes.

Le jour suivant, nous arrivâmes malheureusement vingt-quatre heures trop tard; la veille, un escadron du 13e Dragons, surpris par 1 500 brigands, avait eu 64 des siens massacrés, le commandant blessé et pris. Tous ces malheureux, entièrement dépouillés, couverts d'horribles blessures, gisaient dans les rues et en dehors du bourg; on s'empressa de leur donner une sépulture avec l'ardent désir de les venger.

Nous parcourûmes, le quatrième jour, une vaste plaine sablonneuse dépouillée d'arbres, au milieu de laquelle se trouve le dangereux défilé de Puertolapide; un des hussards m'apprit que, six mois avant, ce passage avait été cruellement funeste au régiment; 80 hussards du 2e, placés dans ce poste pour protéger les mouvements d'une colonne d'infanterie, s'étaient, à la nuit tombante, endormis sous la protection de 25 hommes placés aux avant-postes. Surpris inopinément par une masse considérable de guérillas, le capitaine et 52 hussards furent égorgés; le reste parvint, non sans peine, à gagner le village de Villarrubia, où se trouvait le régiment.

Peu après avoir passé ce funeste défilé, nos éclaireurs reconnurent une colonne qui semblait activer sa marche et s'éloignant de nous. Je détachai aussitôt mes hussards et six lanciers en les soutenant avec le reste de la cavalerie. ils eurent bientôt rejoint cette colonne, qui n'était autre que des contrebandiers chargés de vins et de marchandises anglaises, sous l'escorte de 15 cavaliers qui prirent la fuite en abandonnant le convoi au détachement qui vint nous

rejoindre avec sa prise. Peu après ce petit événement, nous trouvâmes un beau couvent occupé par un poste de 60 dragons; au moment de notre arrivée, 25 hommes et un officier montaient à cheval pour aller à la poursuite des contrebandiers que nous venions d'enlever, sur l'avis que le commandant avait eu de leur présence; aussi l'on doit juger de son désappointement d'avoir manqué une aussi belle prise. Nous fîmes dans la soirée notre entrée à Mançanarez au milieu du carillon des cloches et d'une salve de 11 coups de canon en l'honneur du nouveau gouverneur qui venait remplacer le général Treilhard, appelé au commandement d'une division de dragons.

Le lendemain de notre arrivée, un coup de sang des plus plus violents, survenu au commandant du convoi, l'ayant mis dans l'impossibilité de continuer son service, le général m'ordonna de le remplacer, en me prescrivant la plus grande prudence dans ma marche, des avis qu'il venait de recevoir l'informant que des bandes nombreuses rôdaient dans le pays que nous venions de parcourir.

Je quittai mon pauvre camarade avec la triste prévision de ne plus le voir, son état ayant empiré dans la nuit et le médecin conservant peu d'espoir de le sauver. Nous nous mîmes en marche à travers un pays coupé de bois, de plaines et de montagnes. Sur les quatre heures du soir, nos éclaireurs enlevèrent un convoi de 33 voitures chargées d'orge et de vin se dirigeant sur Almagro, où se trouvait le chef de bande, El Marquesito, avec 1 500 à 1 800 hommes; cette prise devenait d'autant plus précieuse que nous devions bientôt entrer dans la Sierra-Morena, où nous étions peut-être destinés à manquer de ressources; en conséquence, je mis cette prise sous la surveillance immédiate d'un détachement d'infanterie en lui faisant prendre rang dans la colonne, pensant, dans mon for intérieur, que,

bien certainement, je ne tarderais pas à être attaqué par le Marquesito lorsqu'il saurait que nous possédions son convoi.

Valdepeñas, où nous arrivâmes le soir, est un pays vignoble d'une grande étendue, produisant des vins très renommés, mais très capiteux, ce qui a causé la mort d'un nombre incalculable de Français ; cet endroit était d'autant plus dangereux que les habitants, par un raffinement d'atroce perfidie, s'empressaient d'aller au-devant des soldats et les faisaient boire outre mesure, et lorsque ces malheureux étaient plongés dans l'ivresse ou le sommeil, ils étaient aussitôt égorgés.

Voulant éviter ce danger, je fis parquer le convoi en dehors de la ville; mais, malgré la surveillance la plus active, bon nombre de soldats tardèrent peu à ressentir les effets de cette boisson narcotique : aussi, la nuit fut-elle pour moi remplie d'inquiétude et d'anxiété, dans la crainte continuelle où j'étais d'être attaqué et par conséquent dans la nécessité d'abandonner des hommes ivres-morts; heureusement, il n'en fut rien, et je vis arriver le jour avec une véritable satisfaction; mais un nouvel embarras se présenta au moment du départ, un certain nombre de soldats manquant à l'appel; enfin, après plusieurs heures employées à leur recherche, 170 furent étendus sur des charrettes où ils cuvèrent leur vin pendant que nous cheminions : deux hommes seulement du 46e de ligne ne purent se retrouver; ils étaient devenus bien certainement victimes de leur intempérance.

Peu avant d'arriver à la petite ville de Santa-Cruz, un pont étroit qu'il fallait passer devint le sujet d'un événement fâcheux dont ma prudence ne put nous garantir; un poste de 45 hommes, laissé en observation à peu de distance de l'arrière-garde et auquel j'avais recommandé la

plus grande surveillance, tandis que les voitures passaient le pont, au lieu de se tenir sur le qui-vive, se coucha sur les bords d'un petit bois et s'endormit. Surpris par une soixantaine de cavaliers et 30 ou 40 fantassins, le commandant de ce poste et six hommes furent tués à l'instant; prévenu par les décharges de plusieurs coups de fusil, je lançai 25 lanciers polonais à la poursuite des fuyards, mais ils ne purent les atteindre et nous continuâmes jusqu'au village de Visillo, en avant duquel le convoi fut établi militairement.

Lorsque parut le jour, un nouvel incident vint retarder notre départ : plusieurs mulets conduisant les voitures d'orge enlevées l'avant-veille s'étaient échappés et un homme auquel on avait permis de monter sur une voiture avait été surpris au moment où il s'occupait d'en faire évader d'autres; on le conduisit devant moi et, fort exaspéré de l'événement de la veille, j'allais le faire fusiller, lorsque ce misérable se fit reconnaître pour Français, établi dans le pays depuis vingt ans, où il faisait l'état de chaudronnier. Je me contentai de lui faire administrer vingt coups de bâton, appliqués en conscience sur le derrière, bien convaincu qu'il était en émissaire, mais ayant répugnance à faire périr un compatriote, bien que c'eût été de toute justice; puis, je le fis lier et jeter sur une charrette avec l'intention de lui rendre la liberté plus tard. Nous nous mîmes en marche après cet incident, nous dirigeant sur la Sierra-Morena, avec la ferme conviction que nous ne tarderions pas à être attaqués, mais ayant pris à cet égard toutes les mesures de prudence que pouvait me suggérer notre position.

Ce qui me donnait un cauchemar continuel, c'étaient les nombreuses voitures dont il fallait protéger la marche et réparer les accidents par des haltes dangereuses; un

autre désagrément qui n'était pas moindre, c'était la quantité d'officiers isolés, de tous grades, parmi lesquels se trouvaient un colonel et deux généraux qui, bien que n'ayant rien à me commander puisque j'étais seul responsable, voulaient me donner des conseils qui souvent ressemblaient à des ordres; il est vrai que je n'en tenais guère compte, préférant m'en tenir à mes inspirations et surtout m'en entendre avec les officiers sous mes ordres, dont les troupes agissaient avec courage et dévouement. Une autre inquiétude encore était celle des voitures de maîtres renfermant des femmes, que le moindre événement ou l'approche de l'ennemi jetait dans des frayeurs difficiles à vaincre et qui pouvaient porter la perturbation dans les moments où il fallait du calme et du sang-froid.

En arrivant au village de la Venta, l'avant-garde de la colonne découvrit huit cavaliers sur une hauteur, tandis qu'un détachement d'une vingtaine de fantassins occupait un pont sur lequel nous devions passer; mais, chargé aussitôt par un peloton de lanciers soutenu d'une compagnie d'infanterie, l'ennemi se retira précipitamment dans la montagne en suivant tous nos mouvements, ce qui me maintint dans la conviction que nous ne tarderions pas à être attaqués, dès que les Espagnols croiraient en avoir trouvé le moment favorable. C'est peu d'instants après avoir passé ce pont qu'on quitte la plaine pour gravir une route sinueuse et très rapide : cette position, qui offrait les plus grands avantages dans une guerre défensive, avait été choisie par l'armée espagnole en 1809 pour arrêter la marche des Français.

Des batteries redoutables avaient été placées dans des retranchements dont on voyait encore les restes; mais tournés par la division Dessolles, 30 pièces de canon avaient été prises et l'ennemi s'était retiré avec précipita-

tion. Du sommet de cette montagne, qui est la délimitation de la Manche et de l'Andalousie, on descend dans un vallon riche et bien cultivé, au milieu duquel se trouve le village de Sainte-Hélène, occupé par une colonie allemande, dans lequel nous fîmes une halte de deux heures : j'y reçus l'avis que plusieurs bandes de guérillas se réunissaient, bien certainement dans l'intention de nous attaquer.

La grande plaine de la Manche, qui commence près de Tembleque, à la Concepcion d'Almuradiel, est une des mieux cultivées d'Espagne; elle doit ce bienfait de la culture aux soins philanthropiques d'un ministre qui, voulant peupler les vallées arides de la Sierra-Morena, y attira des familles allemandes et hollandaises qui ont depuis formé plusieurs colonies florissantes dans une contrée et parmi des habitants qui rappelaient les sauvages du désert de l'Afrique. Grâce aux soins de ces familles industrieuses, la Sierra-Morena offre maintenant des villages bien bâtis, dont le territoire est bien cultivé et les chemins plantés d'arbres. La Carolina, espèce de capitale de ces colonies où nous vînmes coucher, ressemble à une jolie ville hollandaise. La place du Marché, l'Hôtel de ville, l'Hôtel du gouverneur, les manufactures de soie et de laine s'y font remarquer. Lorsque nous y passâmes, les brigands avaient dévasté plusieurs bâtiments et ne pouvaient pardonner aux habitants les manières affables avec lesquelles ils accueillaient les Français; ces braves gens, qui avaient conservé les mœurs, les habitudes et la langue de leurs pères, nous reçurent d'autant mieux qu'une partie de ma troupe était allemande. Le digne et respectable alcade chez lequel je logeais me donna l'avis confidentiel que, selon toute apparence, je serais prochainement attaqué et que la réunion des bandes dans la montagne avait pour but l'enlèvement du convoi; cette nouvelle ne me surprit pas, ayant déjà

des renseignements précis à cet égard, et j'eus soin de me mettre en mesure d'opposer une vive résistance, sans toutefois en donner connaissance, dans la crainte que les voitures de maîtres dans lesquelles se trouvaient un assez grand nombre de femmes ne causassent du désordre dans le convoi.

La Carolina est entourée de jardins couverts de fleurs, de fruits pendant l'été ; des ruisseaux limpides arrosent de belles prairies ; des vignes, des bois d'oliviers, des orangers, des cactus monstres embellissent ce charmant paysage dont les habitants seraient si heureux sans le fléau de la guerre.

Nous trouvâmes cette intéressante cité abandonnée depuis quelque temps par la garnison française qui y restait habituellement ; aussitôt après son évacuation, les brigands vinrent y détruire les retranchements et y faisaient des apparitions toujours désastreuses pour les colons.

Deux heures après avoir quitté cette excellente population, nous entrâmes dans Guarroman, autre colonie allemande, dont les bons habitants nous offrirent des rafraîchissements.

Informé que les deux lieues qui nous séparaient de cet endroit à Baylen, où nous devions coucher, étaient coupées de collines et de bois touffus, je fis partir un détachement de 50 hommes d'infanterie et 40 chevaux pour éclairer le pays et prendre position afin de protéger notre marche. Confiant dans ces dispositions, nous quittâmes Guarroman à deux heures après midi.

Le convoi, comme d'habitude, occupait une étendue de près d'un quart de lieue ; en tête, se trouvaient deux compagnies de voltigeurs marchant 500 pas en avant, suivies d'un demi-bataillon (ces troupes appartenaient au contingent de Saxe-Cobourg), les deux pièces de canon ensuite

avec les caissons. 800 hommes composés de différents détachements des 46e, 55e et 100e de ligne formaient l'arrière-garde, et, sur les flancs du convoi, pour maintenir l'ordre dans la marche et éclairer le pays au besoin, se trouvait le reste de la cavalerie, c'est-à-dire 30 lanciers, 8 gendarmes et mes cinq hussards, puis une dizaine d'officiers isolés, les autres étant partis avec le détachement.

Sur les quatre heures, à peine les dix premières voitures furent-elles engagées dans un défilé bordé de bois, que nous fûmes subitement attaqués par une masse d'infanterie et de cavalerie, poussant des cris épouvantables et faisant des décharges continuelles sur le convoi.

Cette attaque imprévue porta d'abord la confusion dans le convoi ; quelques voitures de maîtres, pour fuir un danger, se jetaient dans un plus grand en rétrogradant. Mais ce qui causait surtout mon inquiétude était l'absence du détachement envoyé en avant et qui justement devait se trouver, d'après mes ordres, sur le lieu même où nous étions si rudement pressés. Cependant, pour résister à une attaque aussi vive, et sentant l'impossibilité de garantir partiellement chaque voiture, je fis replier les Saxons avec les deux pièces d'artillerie et avancer l'arrière-garde au centre ; ce mouvement exécuté avec promptitude ayant contraint les Espagnols à se replier, deux décharges à mitraille portèrent l'effroi parmi eux ; mais, revenus de cette première terreur et avec une sagacité extraordinaire ils se portèrent à la gauche, afin de paralyser l'effet des pièces. J'ordonnai aussitôt la marche du convoi, tandis que notre infanterie fournissait un feu bien nourri. Cependant, quelques chevaux de trait ayant été tués, la colonne fut bientôt arrêtée ; la situation devenait à chaque instant plus critique ; déjà, bon nombre de mes hommes avaient été frappés, un gendarme venait d'être tué à mes côtés,

deux autres grièvement blessés, et je pensais, pour ne pas ajouter à tant d'embarras l'inconvénient de la nuit qui approchait et pouvait entraîner les plus affreux désastres, je pensais, dis-je, à sauver autant de voitures que possible en abandonnant celles qui ne pourraient suivre, lorsque je m'aperçus d'une panique qui venait de s'emparer tout à coup des Espagnols. Profitant aussitôt de ce mouvement, sans savoir à quoi en attribuer la cause, deux nouvelles décharges à mitraille achevèrent de les mettre dans la plus complète déroute et je vis apparaître les 50 lanciers arrivant à toute bride et sabrant impitoyablement cette canaille dans sa fuite.

Dès ce moment, le convoi était sauvé et hors de tout danger; il ne s'agissait plus que de rétablir l'ordre, relever les blessés, emporter nos morts, dételer les chevaux tués et faire marcher la colonne tandis qu'une partie de la cavalerie poursuivrait les fuyards.

Nous atteignîmes enfin les faubourgs de Baylen à la nuit tombante, et ce fut alors que j'appris les causes de l'événement fâcheux qui eût pu devenir une funeste catastrophe. Le commandant, cherchant à atténuer la gravité de ses torts dont il sentait toute l'importance, dut cependant m'en faire connaître tous les détails; il me dit qu'à son détachement, s'étaient joints une dizaine d'officiers isolés au nombre desquels se trouvait le général de brigade Morland, qui lui avait ordonné de pousser jusqu'à la ville, malgré l'opposition qu'il y mettait, puisque c'était contraire à ses instructions, mais que, vaincu par une autorité semblable, il avait cru devoir céder; cependant, lorsqu'on entendit la fusillade et le canon, fort inquiet de la faute qu'il avait commise, il voulait partir à l'instant pour nous porter secours, mais le général s'y opposa en se contentant d'envoyer trois lanciers à la découverte; enfin, le capitaine Sulkowsky ne

voyant pas revenir ses hommes et déclarant ne reconnaître d'autre autorité que la mienne, qu'il se repentait d'avoir méconnue un moment, s'était mis à la tête de ses lanciers pour nous porter secours. — Lorsque nous arrivâmes, je trouvai le général Morland fort embarrassé; sentant combien avait été imprudent l'abus de son grade, il voulut m'en faire connaître les motifs. « Mon général, lui dis-je en l'interrompant, il ne m'appartient pas d'entrer en explication avec vous, il y a trop de distance entre nous; c'est avec M. le maréchal Soult que vous aurez à vous en expliquer, car vous devez penser que je lui ferai un rapport exact de tout ce qui s'est passé. »

Le soir, on fit enterrer les morts et je chargeai le capitaine du 55e de ligne de faire fournir par l'alcade des chevaux pour remplacer ceux qui avaient été tués et faire réparer les dégâts survenus aux voitures. Cette échauffourée, qui dura près de deux heures, nous coûta deux officiers, un gendarme, douze hommes, trois voituriers et sept chevaux tués, puis quarante blessés; l'ennemi, de son côté eut 60 hommes tués, y compris les blessés, qui furent achevés par les soldats. Grand nombre de fuyards furent aussi sabrés par la cavalerie; mais un désastre qui me causa un vif chagrin, ayant été dans l'impossibilité de l'éviter, ce fut la perte de cinq voitures de maîtres qui en voulant rétrograder sur Guarroman tombèrent entre les mains des brigands : dans l'une d'elles se trouvait le général espagnol Hermosillas avec sa femme et ses deux charmantes filles.

Le lendemain à deux heures du matin, tandis que le convoi quittait le faubourg de Baylen pour entrer en ville où nous devions séjourner, je me mis en marche avec 800 hommes et les 80 chevaux, me dirigeant dans le plus grand silence et avec rapidité sur le village de Baños, dis-

tant de deux lieues, où je savais que les brigands s'étaient retirés. Notre présence subite et imprévue produisit d'autant plus d'effet qu'ils étaient loin d'imaginer qu'une escorte de convoi abandonnerait ses voitures pour venir les attaquer, surtout après le combat de la veille.

La terreur que nous inspirâmes en entrant dans ce gros bourg par plusieurs issues fut telle que l'ennemi ne savait pas s'il devait fuir ou combattre; aussi, en peu d'instants, plus de 100 hommes tombèrent sous nos sabres et nos baïonnettes; trois voitures furent reprises, mais non les deux autres, dont celle du général Hermosillas, sur lesquelles nous ne pûmes obtenir aucun renseignement, l'alcade affirmant qu'elles n'avaient pas paru dans l'endroit.

A dix heures du matin, nous étions de retour à Baylen avec quatre charrettes chargées d'orge et six chevaux de prise, ayant dédaigné de faire des prisonniers qui nous eussent embarrassés. En faisant cette petite expédition, le motif principal était de remonter le moral de la troupe et de calmer les inquiétudes des voyageurs sur les bruits qu'un rassemblement de 5000 hommes devait nous atta quer; que ces bavardages fussent vrais ou faux, j'avais une mission à remplir dont rien ne devait me détourner. Aussi lorsqu'on me proposa de demander des renforts avant de me remettre en route, je répondis que, si l'on croyait la chose nécessaire, on en enverrait et donnai l'ordre du départ pour le lendemain, libre à ceux qui n'étaient pas sous mon commandement de faire ce qu'ils voudraient.

Les renseignements obtenus dans la journée nous firent connaître que nous avions eu affaire à 3000 hommes commandés par le Marquesito, qui avait été assez grièvement blessé. Ces troupes étaient composées d'infanterie et de cavalerie ayant des chevaux d'une assez maigre encolure,

des selles élevées, à l'espagnole, d'autres françaises de dragons et de hussards.

L'habillement et les armes répondaient à la bizarre variété du harnachement de ces animaux : des casques français, des shakos d'infanterie, des colbacks, des chapeaux espagnols relevés d'un côté, des lances, des mousquets, des sabres de différents modèles, indiquaient une troupe irrégulière. Cependant, leur costume avait une espèce d'uniformité : presque tous portaient une veste brune relevée par des bandes et des revers rouges et ornée de plusieurs rangées de boutons à la manière des vestes de nos postillons.

Quant à l'infanterie, elle avait pour armes des fusils anglais, espagnols et français dont une partie sans baïonnette, des sabres et des coutelas de différentes nations, peu de gibernes et, presque tous, des cartouchières en forme de ceinture; pour habillement, des vestes brunes et des pantalons de toutes couleurs, la chaussure dans le plus mauvais état. Cette infanterie n'offrait que l'aspect d'un ramassis de paysans marchant et se battant sans ordre et dont le courage n'était stimulé que par le nombre, l'espérance du pillage et la jouissance du massacre.

Le bourg de Baylen se trouvait entouré d'une muraille crénelée, défendue par une forteresse en bon état; ce fut près cet endroit qu'eut lieu la funeste capitulation du général Dupont, le 22 juillet 1808.

Baylen doit une partie de ses richesses à l'active contrebande de tabac dont elle inonde l'Espagne et à son grand commerce de laines.

Le convoi se mit en marche à quatre heures du matin, laissant quatre officiers isolés, le général Morland et trois voitures de maîtres pour attendre un convoi venant ne Madrid et qui devait arriver dans trois jours pour se

rendre aussi à Séville; je fus on ne peut plus satisfait de cette détermination de ce vieux général à qui la retraite était beaucoup plus nécessaire que l'activité et qui était devenu l'objet des plaisanteries des soldats depuis notre malheureuse affaire.

Les ordres les plus précis avaient été donnés pour que chacun se tînt à son poste, et tout avait été prévu afin d'éviter la confusion si l'ennemi se présentait. Bien persuadés d'être attaqués sur un terrain qui avait été si avantageux aux Espagnols, nous marchions avec prudence, la cavalerie explorant le pays, afin d'éviter les embuscades qu'il eût été facile de dresser à la faveur d'un brouillard épais qui nous accompagnait depuis trois heures. Nous venions de franchir le défilé qui fut si fatal au général Dupont, lorsque les éclaireurs signalèrent un corps de cavalerie et d'infanterie en bataille sur une hauteur non loin de la route qu'il nous fallait suivre.

A l'instant, toutes les voitures furent réunies en masse sur huit de front, les deux pièces d'artillerie chargées à mitraille en avant, soutenues par le bataillon saxon, tandis que les tirailleurs se portaient en avant et les détachements des 46e, 55e et 100e se plaçaient sur les flancs du convoi. Plusieurs coups de carabine venaient d'être échangés et tout annonçait qu'un combat régulier allait s'engager, lorsque le brouillard, commençant à se dissiper, nous permit de reconnaître, dans les troupes en bataille, la garnison d'Andujar venue au-devant de nous et qui avait pris position pour protéger la sortie du défilé. Ces troupes se composaient de 300 hommes du 55e de ligne, 50 dragons, un escadron de lanciers polonais et un régiment d'infanterie espagnol; aussitôt notre jonction faite, nous continuâmes notre marche et arrivâmes en ville à cinq heures du soir : nous dûmes y séjourner vingt-quatre heures.

L'appui que nous avions trouvé provenait de la connaissance qu'on avait eue de notre combat et de l'avis reçu par le commandant de la place que de nombreuses bandes rôdaient dans le pays.

La ville d'Andujar, agréablement située sur les bords du Guadalquivir, fait un grand commerce de poterie, entre autres de vases assez curieux appelés *alcarazas*, qui servent à maintenir l'eau dans une température très froide.

Le surlendemain, nous fûmes coucher à la petite ville de Aldea-del-Rio, où se trouvait un régiment espagnol du roi Joseph, commandé par un Irlandais ; cette troupe avait tellement les allures, le débraillé et la mauvaise tenue de ceux que nous venions de combattre les jours précédents, que bien certainement je l'eusse traitée de la même manière, jusqu'à plus ample informé, si je l'avais rencontrée sur ma route.

Le pays que l'on parcourt pour aller à El Carpio est coupé par le Guadalquivir, des collines couvertes d'oliviers et de vignes, des vergers magnifiques, des villages entourés de grenadiers, de lauriers et de cactus énormes ; à ce tableau enchanteur, se joint une végétation telle que des bras moins paresseux rendraient ce pays celui de l'Espagne le plus productif.

En sortant d'El Carpio nous trouvâmes une forêt de 500 000 oliviers régulièrement plantés, arrosée au moyen d'une machine hydraulique tirant ses eaux du fleuve ; cette magnifique propriété faisait partie des immenses domaines du duc d'Albe, un des plus riches propriétaires et des plus grands seigneurs de l'Espagne : on estimait ses revenus à près de trois millions ; cette illustre famille était représentée par un jeune homme de dix-sept ans que l'Empereur avait fait venir à Paris. Deux heures après avoir quitté cette terre de prédilection, on passe le Guadalquivir sur le beau

pont d'Alcolea et l'on entre, une demi-heure après, dans cette belle, illustre et célèbre Cordoue, si chérie des Maures, et où à chaque pas on trouve le souvenir de leur grandeur passée. Sa population, qui était alors de 300 000 âmes, est réduite aujourd'hui à 15 000; les sciences, les arts y florissaient, tandis que, maintenant, quelques chétives écoles sont à peine fréquentées par ce peuple ignorant et paresseux qui ne sait peut-être pas que ses murs ont vu naître les deux Sénèque, Lucain et tant d'autres illustrations. Son admirable mosquée, convertie en cathédrale, renferme plus de 1 000 colonnes de différents marbres; une chapelle où l'on conservait les livres de la loi, aujourd'hui sous l'invocation de saint Pierre, est d'un fini et d'une perfection tels que les murs semblent être garnis de dentelles. Le clocher de cette cathédrale, placé quelques pas en dehors de l'édifice, est au milieu d'un jardin d'orangers et de lauriers roses et blancs, coupé par deux fontaines en marbre d'un bel effet.

L'Alcazar, ce beau palais des rois Maures, dont les vestiges tout palpitants d'intérêt sont de véritables trésors, est devenu le séjour du haras de cette belle race de chevaux andalous qui heureusement s'est propagée jusqu'à ce jour; une vaste place régulière, entourée de bâtiments d'une belle architecture, ayant tous des balcons, est disposée de manière à pouvoir y donner la représentation des courses et du combat des taureaux, spectacle favori des Espagnols et surtout des femmes à émotions vives.

Le théâtre est un édifice assez remarquable, mal éclairé et très suivi par les beautés de la ville, dont le nombre est très considérable. J'eus le plaisir de faire connaissance avec la première danseuse, charmante ballerine, avec laquelle je dépensai quelques ducats pendant notre trop court séjour à Cordoue.

Le général Digeon, gouverneur (le même qui me prêta son épée et ses pistolets de combat lors de mon duel à Paris, le 18 août 1808), eut l'obligeance de m'offrir un gîte dans son palais où je trouvai la plus aimable hospitalité pendant les trois jours que le convoi resta dans cette belle cité.

Le pays qu'il faut parcourir en quittant Cordoue pour aller au beau village de la Carlotta, autre colonie allemande, est d'une somptueuse richesse, grâce à l'active industrie des colons, qui savent apprécier les bienfaits dont la nature a comblé cette belle contrée. L'on y voyait des champs de blé immenses, des vignes bordées de haies d'aloès dont les feuilles sont aiguës comme des lances et dont les tiges menues s'élèvent perpendiculairement aussi haut que des arbres; de distance en distance, derrière les habitations, des vergers touffus plantés de fruitiers de toute espèce, et, dans des terrains incultes, sur les bords des ruisseaux, des lauriers roses et blancs. La température de ce ravissant climat est tellement douce et le ciel si clair, si serein et si pur, qu'on peut y dormir toute l'année en plein air; les habitants de cet heureux pays, bons et prévenants, s'empressèrent d'accueillir la troupe avec les démonstrations d'une sympathie d'autant plus naturelle que le langage des Saxons leur rappelait la mère patrie; aussi nos soldats passèrent-ils la nuit au milieu de la joie, du plaisir et de nombreuses libations.

Le lendemain nous arrivâmes à Ecija, située sur les bords du Xénil, une des plus belles et des plus riches villes de l'Andalousie par la fertilité de son sol. Nous la trouvâmes emcombrée de troupes revenant de Badajoz, où elles avaient été porter de tardifs secours. Le brave général Philippon, chargé de la défense de cette place importante, avait dignement rempli cette mission; abandonné à lui-même

avec une faible garnison, il avait résisté et tenu en échec une partie de l'armée anglaise, demandant des renforts avec lesquels il eût infailliblement sauvé ce poste intéressant; mais, réduit à 150 hommes tandis qu'il lui en aurait fallu 3 000, privé de munitions, ne recevant aucun message, abandonné à lui-même et sans espérance, ce ne fut qu'à la suite d'un cinquième assaut qu'il consentit à une capitulation dont il régla les conditions, tant son héroïque défense avait inspiré d'admiration aux assiégeants.

Il fut convenu qu'il sortirait de la place avec tous les honneurs de la guerre, armes et bagages, deux pièces d'artillerie la mèche allumée, et drapeau déployé, et qu'il rejoindrait sans trouble l'armée française.

Au moment où ce reste de braves abandonnait ces murs qu'ils avaient si vaillamment défendus, une division paraissait pour porter des secours, jusqu'alors vainement demandés.

En sortant d'Ecija on monte une côte assez rapide jusqu'au charmant village de la Luisiana, dernière colonie allemande, que nous quittâmes après y avoir pris deux heures de repos, pour suivre une route fatigante et mauvaise qui nous conduisit près d'un château abandonné où, la nuit nous ayant surpris, nous fûmes obligés de bivouaquer : fort petit inconvénient dans un pays où les nuits sont préférables aux chaleurs du jour. Nous vînmes prendre gîte le lendemain à Carmona, placé dans une situation des plus heureuses, dominant une plaine immense qui pourrait servir de grenier à l'Andalousie, si les habitants, moins indolents, voulaient suivre l'exemple des colonies allemandes; on voyait tout au plus un quart de ces terres productives en rapport; le reste, abandonné à sa propre végétation, servait de promenade à de nombreux troupeaux broutant çà et là quelques herbes parasites. Des vestiges

de fortifications qui entourent la ville et un château fort dont les ruines attestent de quelle importance était cette place lorsque les Maures en furent chassés par Ferdinand le Catholique après un siège long et désastreux, offrent à chaque pas des traces et des souvenirs de ce peuple valeureux qui faillit conquérir et asservir l'Europe à sa religion; plusieurs monuments y sont encore assez bien conservés, entre autres, la porte de Séville, qui est une des plus grandes pièces d'antiquité de toute l'Espagne.

Carmona offre encore aujourd'hui l'aspect d'une ville mauresque, tant dans la construction de ses maisons que dans le mélange bizarre du costume et des usages de ses habitants, mais plus particulièrement parmi le peuple : les femmes s'asseyent sur des nattes de jonc circulaires, et le grand voile de laine qui leur cache toute la figure excepté les yeux, a pour origine la pièce de drap dont les femmes s'enveloppent dans l'Orient quand elles sortent.

Cette journée étant l'avant-dernière de mes tribulations et voulant aller le lendemain à Séville, malgré les huit lieues qu'il fallait parcourir pour y arriver, je fis partir dans la nuit plusieurs voitures chargées d'orge, de viande et de vin sous l'escorte de quatre compagnies d'infanterie et 40 chevaux, afin d'établir une halte le lendemain, à moitié chemin, et pouvoir arriver de bonne heure.

La route que l'on suit pour arriver à Séville est superbe; elle coupe une plaine très étendue, qui serait on ne peut plus productive si la paresse et l'apathie des habitants n'en faisaient un désert au milieu duquel notre convoi apparaissait comme une caravane allant à la Mecque; cependant, grâce à l'intelligence de l'officier commandant le détachement, nous trouvâmes la halte établie près d'un ruisseau limpide, bordé de quelques lauriers qui nous abritèrent et nous permirent de faire un déjeuner d'autant plus gai que

nous touchions au but auquel nous tendions depuis près de deux mois.

Mon premier soin, en arrivant dans cette belle capitale de l'Andalousie, fut de me soulager de la désagréable responsabilité dont j'étais chargé depuis vingt jours.

Je me présentai aussitôt devant le général de division comte Gazan, chef d'état-major de l'Armée du Midi, qui me fit compliment sur la manière dont je m'étais tiré d'affaire, les bruits les plus sinistres ayant été répandus à l'égard du convoi, que l'on avait dit presque détruit à Baylen. Il m'engagea à me présenter sur-le-champ près du maréchal Soult, général en chef de l'Armée du Midi et gouverneur de l'Andalousie, me prévenant qu'il me demanderait un rapport très détaillé faisant suite à celui de mon prédécesseur : je répondis au général qu'aucune pièce de ce genre ne m'avait été remise, mais qu'ayant l'habitude de tenir un journal depuis mon entrée au service, rien ne me serait plus facile que de satisfaire M. le maréchal à cet égard.

APPENDICES

APPENDICE I

PENSIONNAT DE MM. LEMOINE ET LOISEAU

RUE DE BERRY

(Près le jardin Beaujon et la porte Maillot).

Lors de la Révolution de 1789, il existait à Paris, sous la désignation de : *Institution de la jeune noblesse,* une pension dirigée par MM. Lemoine et Loiseau, dont le prix annuel était de cent louis, nonobstant le trousseau d'entrée et les maîtres d'agréments.

Cette pension dut naturellement perdre sa dénomination première lors des troubles révolutionnaires; mais elle continua de se maintenir jusqu'à la fin de l'Empire de la manière la plus prospère et la plus honorable; aussi, en sortit-il quantité d'élèves éminemment remarquables par leurs talents et les emplois qu'ils ont occupés; mais je ne donnerai ici que les noms de mes condisciples dont j'étais

alors un des plus jeunes, et retracerai sur chacun ce qui est venu à ma connaissance.

Noms des Élèves.

AUMONT (Élie d'), mort en Russie en 1804.
ABADIE (Henri d'), émigré.
ALBIGNAC (Hector d'), ministre de la Guerre en Westphalie en 1809; lieutenant général en 1819.
ALLONVILLE (Antoine d'), émigré à l'armée de Condé, préfet en 1815.
ALSACE (Pierre d'), émigré.
AUNAY (Hector d'), député en 1829.
ARTAUD (Claude), consul à Rome en 1810.
ASTORG (Eugène d'), lieutenant général en 1846.
ARCAMBAL (Charles d'), colonel au service de Naples en 1805.
AVARAY (Louis d'), émigré, duc et pair de France en 1815.
ARMAILLÉ (René d'), émigré, colonel d'infanterie en 1815.
AUTEUIL (Charles d'), colonel d'infanterie en 1815, aide de camp du prince de Condé.
BALBY (Armand de), fils de la comtesse, favorite de Louis XVIII.
BARANTE (de), ambassadeur en Russie en 1835.
BARDIN (Félix de), émigré.
BARTILLAT (Armand de), émigré, colonel d'état-major, en 1828.
BASSOMPIERRE (Adolphe de), émigré à l'armée de Condé.
BEAUMONT (Louis de), capitaine de chasseurs en 1812.
BÉARN (Charles de), chambellan de l'Empereur en 1806.
BÉARN DE BRASSAC (Alexandre de), émigré à l'armée de Condé.
BEAUHARNAIS (Eugène de), vice-roi d'Italie en 1806.
BELZUNCE (Jules de), guillotiné.
BERNIS (Pierre-François de), émigré à l'armée de Condé, député en 1815.
BÉTHUNE (Maximilien de), émigré.
BIENCOURT (Armand de), émigré, pair de France en 1820.
BIRON (Gontaut de), a été guillotiné.
BLANGY (Emmanuel de), émigré, gentilhomme de la chambre en 1815.
BOISSEULH (Auguste de), capitaine d'état-major en 1815.
BOISTEL (Armand de).

BOMBELLES (Louis de), conseiller aulique en Autriche en 1824.

BONNEVAL (Jules de), colonel de dragons en 1815.

BOSREDON (François de), capitaine au service de Naples en 1803.

BOUFLERS (Elzéar de).

BOUILLÉ (Hippolyte de), émigré, maréchal de camp en 1818.

BOURMONT (Charles de), général sous l'Empire, maréchal de France en 1830.

BOUTHILLIER (Antoine de), émigré à l'armée de Condé, préfet en 1815, directeur général en 1818.

BRANCAS (Albert de), duc et pair en 1815.

BRICQUEVILLE (Martin de), colonel de cavalerie en 1812.

CANOUVILLE (Ernest de), maréchal des logis du palais impérial, en 1809.

CANOUVILLE (Jules de), tué colonel de hussards en 1812.

CRÈVECŒUR (Louis de), commissaire des guerres de la Garde en 1810.

CRÈVECŒUR (Élie de).

CHEFONTAINE (Edmond de), émigré à l'armée de Condé.

CAUMONT DE LA FORCE (Charles de), adj. général en 1812, duc et pair en 1815.

CLARAC (Frédéric de), émigré, directeur général du Musée en 1824.

CHAMBRUN (Louis de), à l'armée de Condé, secrétaire général des dragons, 1815.

CHABRILLAN (Emmanuel de), gentilhomme de la chambre, 1818.

CHOISEUL (Étienne de), mort capitaine en 1809.

CASTELLANE (Louis de), émigré.

CAMBIS (Charles de), auditeur au Conseil d'État en 1810.

CAULAINCOURT (Auguste de), tué général de division en Russie, 1813.

CHARPIN (Camille de), émigré.

CHAVAUDON (Charles de), émigré.

CLERMONT DE MONTOISON, émigré, lieutenant-colonel de hussards en 1829.

CLERMONT-TONNERRE (de) émigré, ministre de la Guerre en 1829; duc et pair.

COLBERT (Alphonse de), colonel sous l'Empire, lieutenant général en 1830.

COLBERT (Édouard de), général de division en 1812, aide de camp du duc d'Orléans, 1830.

Colbert (Auguste de), général de brigade, tué en Portugal en 1810.
Coquebert (Emmanuel de), émigré à l'armée de Condé en 1795.
Coquebert (Gustave de), émigré à l'armée de Condé, maréchal des logis des Gardes, 1815.
Contades (Jules de), émigré, colonel au service de l'Angleterre, en 1796.
Caumont (Auguste de), émigré, gentilhomme de la chambre en 1815.
Du Tillet (Eugène), émigré à l'armée de Condé.
Damas (Gilbert de), émigré, mort en Perse, lieutenant général.
Dampierre (Achille de), mort à Saint-Domingue en 1805, général de brigade.
Dauvet (François de), émigré, gentilhomme de la chambre en 1815.
Dupeyroux (Antoine), émigré, capitaine de vaisseau à Naples en 1796.
Des Écotais (Louis), émigré.
Du Goulet (Auguste), émigré à l'armée de Condé, colonel d'infanterie en 1815.
Du Tertre (Joseph), émigré, colonel d'infanterie en 1815.
Du Coetlosquet (Charles), émigré, colonel des hussards en 1811, lieutenant général en 1816.
Du Martroy (Alphonse), auditeur au Conseil d'État en 1810, préfet en 1815.
Espinchal (Henri d'), émigré, receveur général en 1810, lieutenant-colonel et gentilhomme de la chambre en 1827.
Espinchal (Alexis d'), émigré à l'armée de Condé, rentré et fusillé à Lyon en 1795.
Espinchal (Hippolyte d'), émigré à l'armée de Condé, lieutenant-colonel en 1812.
Espagne (Henri d'), émigré, capitaine général et grand d'Espagne, 1809.
Espagnac (Louis d'), émigré.
Estampes (Auguste d'), émigré, gentilhomme de la chambre en 1816.
Estourmel (Alexandre d'), lieutenant-colonel d'état-major en 1812, député en 1834.
Faudoas (Léonard de), lieutenant général en 1840.
Fitz-James (Édouard de), émigré, premier gentilhomme de Charles X, duc et pair.

Florac (Edmond de), émigré à l'armée de Condé en 1795.

Forbin (Auguste de), chambellan en 1809, directeur général du Musée en 1825, mort en 1853.

Foucaud (Auguste de), colonel de gendarmerie en 1817.

Fraguier (Armand de), émigré à l'armée de Condé, colonel de la garde nationale de Paris en 1820.

Fumel (Louis de), émigré.

Galard de Béarn (René), émigré à l'armée de Condé, 1795.

Gondrecourt (Charles de), émigré, gentilhomme de la chambre en 1816.

Grimaldi (Monaco de), aide de camp du prince de Condé en 1794; maréchal de camp, 1819.

Guébriant (Charles de), émigré.

Harcourt (Emmanuel d'), émigré, duc et pair, ambassadeur en 1828.

Houdetot (Frédéric d'), émigré, pair de France en 1834.

Huillier (Georges L'), émigré.

Jouffroy (Paul de), littérateur.

Juigné (Jacques de), émigré, chef d'escadron en 1810.

Jumilhac (Joseph de), émigré; s'est suicidé en 1819.

Kaerbourt (Charles de), chef d'escadron d'état-major en 1812.

La Borde (Auguste de), aide de camp de Louis-Philippe en 1832.

Labriffe (Hippolyte de), émigré.

Lafayette (Georges de), lieutenant de hussards en 1806, député en 1834.

La Ferronnays (Auguste de), émigré à l'armée de Condé, ministre, ambassadeur et pair, 1819

La Ferté (Ernest de), intendant des menus plaisirs du roi en 1815.

Lamoignon (Ernest de), tué dans la Vendée.

Langeron (Michel de), émigré, lieutenant général en Russie en 1809.

La Rivière (François de), émigré de l'armée de Condé, 1795.

La Rochedragon (Auguste de), officier des gardes du corps, 1816.

La Rochedragon (Jules de), mort chef d'escadron en 1804.

Laroncière (Eugène de), capitaine de vaisseau en 1816.

La Tour d'Auvergne (Godefroy de), émigré; colonel d'un régiment de son nom en 1807.

La Tour du Pin (Gaston de), émigré, gentilhomme de la chambre en 1817.

Loras (Charles de), émigré.

Lostanges (Edmond de), émigré.
Luynes (Charles de), duc et pair en 1815.
Lawœstine (de), lieutenant général en 1830.
Macheco (Palamède de), émigré à l'armée de Condé; maréchal de camp et député en 1815.
Maillé (Armand de), émigré, duc et pair, premier gentilhomme de la chambre de Charles X.
Marbeuf (Daniel de), colonel de chasseurs en 1812; tué en Russie, 1813.
Marcillac (Pierre de), émigré; colonel d'état-major en 1816.
Mesnard (Jules de), émigré, aide de camp du duc de Berry en 1815.
Maupeou (Augustin de).
Mauvoisin (Étienne de), émigré, colonel d'infanterie en 1815.
Menou (René de), émigré, gentilhomme de la chambre en 1816.
Mesgrigny (Louis de), chambellan de l'Empereur en 1810.
Modène (Hippolyte de), colonel d'état-major en 1815.
Molé (Charles), émigré, préfet en 1810; ministre et pair en 1825.
Montaigu (Auguste de), officier d'ordonnance de l'Empereur en 1809, et écuyer en 1812.
Monteynard (Joseph de), émigré.
Montaut de Brassac (Jean), émigré, gentilhomme de la chambre en 1815.
Montcalm (Louis de), émigré, colonel et gentilhomme de la chambre en 1815.
Montesquiou (Alfred de), officier d'ordonnance de l'Empereur en 1807; tué colonel en 1809.
Montesquiou (Eugène de), tué colonel de chasseurs en 1812.
Morfontaine (Pelletier de), émigré, pair de France en 1816.
Mourgue (Alexandre de), émigré, préfet en 1819.
Monspey (Alexandre de), émigré à l'armée de Condé.
Nicolai (Scipion de), émigré, gentilhomme de la chambre et député en 1815.
Noinville (Félix de), émigré à l'armée de Condé; colonel, 1815.
Narbonne (Albéric de).
Orfeuil (Édouard d'), émigré à l'armée de Condé.
O'Mahoni (Barthélemy d'), aide de camp du prince de Condé en 1795; colonel, 1815.
Pinieux (Adrien de), émigré.
Polignac (Armand de), émigré, aide de camp du comte d'Artois en 1792, duc et pair en 1815.

Pardaillant (Ernest de), émigré, gentilhomme de la chambre 1815.

Pontbrillan (Gustave de), émigré, gentilhomme de la chambre, 1816.

Périgord (Talleyrand de), émigré, capitaine aide de camp du prince de Neuchâtel, mort en 1808.

Pracontal (Charles de), émigré, colonel, député et gentilhomme de la chambre, 1815.

Pradines (Albert de), émigré à l'armée de Condé.

Puységur (Alfred de), émigré, gentilhomme de la chambre, 1817.

Radepont (Jules de), émigré, gentilhomme de la chambre, 1816.

Rastignac (Hippolyte de), sous-préfet en 1811.

Retz (Georges de), émigré à l'armée de Condé.

Rochechouart (Louis de), colonel en Russie, maréchal de camp en 1815.

Rochedragon (Anselme de), chef d'escadron en 1811, officier des gardes du corps en 1815.

Roquefeuille (Emmanuel de), émigré à l'armée de Condé, 1795; colonel en 1816.

Roncherolles (Charles de), émigré, gentilhomme de la chambre, 1816.

Saint-Aignan (Louis de), ambassadeur en 1820.

Saint-Chamant (Alfred de), colonel des dragons de la Garde en 1815, et général.

Saint-Chamant (Auguste de), émigré.

Saint-Chamant (Joseph de), préfet en 1819.

Saint-Clair (Charles de), émigré, ministre de la Guerre du roi des Deux-Siciles en 1812 et 1815.

Saint-Hermine (Emmanuel de), émigré, gentilhomme de la chambre en 1818.

Saint-Simon (Victor de), chef d'escadron en 1811; lieutenant général, duc et pair en 1835, et ambassadeur.

Salverte (Auguste de), émigré à l'armée de Condé, écuyer du roi en 1815.

Sarcé (Henri de), émigré à l'armée de Condé.

Savoie de Carignan (Joseph de), colonel de hussards en 1813, prince en 1815.

Ségur (Philippe de), général de brigade en 1813.

Sesmaisons (Donatien de), émigré, député en 1815, pair de France en 1820.

SOURDEVAL (Victor de), émigré à l'armée de Condé.

SPARRE (Louis de), général de brigade en 1811, lieutenant général en 1816.

TAILLEPIED DE BONDY (Charles de), chambellan en 1807, pair de France en 1825.

TOLOZAN (Frédéric de), émigré, colonel d'infanterie en 1815.

TOURNON (Joseph de), préfet de Rome en 1812, préfet de Lyon en 1825.

TRINQUALLY (François de), adjudant général en 1808.

TROBRIANT (Emmanuel de), colonel en 1812, maréchal de camp en 1826.

TURENNE (Henri de), chambellan de l'Empereur en 1807.

VALON D'AMBRUGEAC (Charles de), émigré à l'armée de Condé, colonel en 1812, lieutenant général en 1820.

VAUDREUIL (Joseph de), émigré, colonel de chasseurs en 1815.

VERGENNES (Charles), émigré, capitaine en 1812, gentilhomme de la chambre en 1818.

VEZELAY (Étienne de).

VEZELAY (Alexandre de).

APPENDICE II

ORGANISATION DE L'ARMÉE DE CONDÉ

AU SERVICE DE LA RUSSIE EN 1798

Maison militaire de S. A. S. Mgr le prince de Condé.

Le comte DU CAYLA, maréchal de camp.
Le comte Alexandre DE DAMAS, maréchal de camp.
Le comte DE CHOISEUL, maréchal de camp.
Le chevalier DE MINTIER, maréchal de camp.
Le comte D'AUTEUIL, maréchal de camp.

Aides de camp.

Le comte DE FRANCLIN, colonel.
Le comte DE SAINT-MARSAULT, colonel.

De Teyssonet, colonel.
Le comte de Sévignac, colonel.
Le comte de Polignac, colonel.
Le chevalier de Sarrobert, lieutenant-colonel.
Le chevalier de Coutye, lieutenant-colonel.
Le comte de La Chevallerie, lieutenant-colonel.
Le chevalier de Pons, lieutenant-colonel.
Le chevalier de Pradt, lieutenant-colonel.
Le marquis de Palarin, lieutenant-colonel.
Le vicomte de Berthier, lieutenant-colonel.
Le comte de Grimaldi, lieutenant-colonel.
Le comte du Goulet, capitaine.

Aides de camp de Mgr le duc d'Enghien.

Le comte de Courtemanche, major.
Le comte de Serrant, major.
Le vicomte de Chéfontaine, major.
Le comte de Joinville, major.

État-major général.

Le baron de La Rochefoucauld, maréchal de camp.
Le prince Amédée de Broglie, colonel.
Le baron d'Orb, colonel.
Roussel, major.
Boisselier, major.
Le marquis de La Bassetière, capitaine.
Alexandre d'Orb, capitaine.
Villars, quartier-maître.
Mathieu, fourrier de logement.
Drouard, fourrier de logement.
Drouin, vaguemestre général.

État-major d'infanterie.

Le marquis de Bouthillier, lieutenant général.
De Solemy, maréchal de camp.
Le comte d'Offelize, colonel.
De Menibus, lieutenant-colonel.
De Plarmau, major.
Le chevalier de La Ville-Hélion, capitaine.

De Latapie, capitaine.
De Flavigny, capitaine.

État-major de la cavalerie.

Le comte d'Ecquevilly, lieutenant général.
De Jobal, maréchal de camp.
Le comte de Montbrun, lieutenant-colonel.
Le comte de Vassay, lieutenant-colonel.
Le comte de Mallet, major.
Le chevalier de La Salle, major.
Duhamel, capitaine.

Génie.

De Juzancourt, maréchal de camp.
Le vicomte de Sartiges, lieutenant-colonel.
De Saxy, major.
De Damoiseau, capitaine.
De Malbois, capitaine.
Chevalier de Cheffontaine, capitaine.
De Castres, lieutenant.
Jeaubart, lieutenant.
De Pineau, lieutenant.

Artillerie.

(12 pièces, 4 obusiers).

De Nadal, maréchal de camp.
De Reson, maréchal de camp.
Denis, colonel.
De Roth, lieutenant-colonel.
De Cornet, major.
De Villeret, major.
Le Pelletier d'Arget, major.
Le chevalier de Courville, major.
De Romain, sous-aide-major.
De Grandrupt, sous-aide-major.
Le chevalier de Salgues, sous-aide-major.
De Saint-Cyr, quartier-maître.

4 compagnies nobles.
4 compagnies soldées.

Viennent ensuite les administrations.

COMPOSITION DE L'ARMÉE DE CONDÉ

EN 1794, 1795, 1796, 1797, AVANT D'ALLER EN RUSSIE

	Cavalerie.	Infanterie.
Infanterie noble		2 360
Corps noble à cheval	800	
Corps des Chevaliers de la Couronne	600	
Infanterie de ligne.		
Légion Roger DE DAMAS		1 500
Régiment DE BARDONNANCHE		800
Régiment DE ROQUEFEUILLE		740
HOHENLOHE		600
DAMAS		970
ROHAN		750
MONTESSON		900
Suisses, gardes du prince		260
Cavalerie.		
Régiment de DAUPHIN, comte DE VASSAU	500	
Régiment DE FARGUES	300	
CLERMONT-TONNERRE	400	
D'ASTORG, chasseurs	400	
Roger DE DAMAS, hussards	500	
D'ECQUEVILLY	300	
NOINVILLE, chasseurs	300	
BASCHY, hussards	400	
	4 500	8 880

TOTAL GÉNÉRAL : 13 380 combattants, non compris l'artillerie dont je n'ai pu me procurer le *chiffre*.

APPENDICE III

GENDARMES D'ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ET ROI

AU MOMENT DE LEUR DISSOLUTION A LA PAIX DE TILSITT AVEC DES RENSEIGNEMENTS SUR LEUR DESTINÉE ULTÉRIEURE

État-major.

Le comte DE MONTMORENCY*, général, capitaine-commandant, devenu aide de camp de l'Empereur et mort en 1809.

DE MONTULÉ, capitaine-adjudant-major.

D'ALBUQUERQUE, lieutenant, adjoint major, tué en 1809.

MANHÈS, lieutenant adjoint, devenu colonel.

DE SAINT-PERN, lieutenant-porte-étendard.

MARLHIOU, quartier-maître-trésorier, mort.

DE LA POMMERIE, deuxième lieutenant payeur à l'armée.

FOURNIER, chirurgien major.

N..., aide-major.

N..., officier d'habillement.

Capitaines.

Le comte DE MONTMORENCY, première compagnie.

CARION DE NISAS*, capitaine en second de la première compagnie, commandeur de la Légion d'honneur et colonel.

Le comte D'ARBERG*, chambellan de l'Empereur, deuxième compagnie.

Le duc DE CHOISEUL, troisième compagnie, lieutenant général, pair de France, mort aide de camp de Louis-Philippe.

DE SOURDIS, troisième compagnie, capitaine en second, mort maréchal de camp.

Le prince Joseph DE MONACO, quatrième compagnie.

Le prince DE SALM, colonel, tué en Portugal, cinquième compagnie.

Lieutenants en premier.

DE CHARBONNIÈRE*, administrateur à Turin en 1809.
DE PITAL*, chef d'escadron de gendarmerie.
DE JUIGNÉ, chef d'escadron de cuirassiers.
DE NORVINS DE MONTBRETON *, préfet de police à Rome.
AVOGARDO DE QUINTO, tué colonel de cuirassiers.
DESPARTS, chef d'escadron en 1812.
MURAT DE SISTRIÈRES, devenu lieutenant général.
Le prince DE SAVOIE-CARIGNAN, mort maréchal de camp.
DE FORBIN, chef d'escadron en 1809, a quitté le service.
Le duc D'ARENBERG, officier d'ordonnance de l'Empereur et colonel du régiment de son nom.

Lieutenants en second.

DE BRIAS.
DABOS DE BINANVILLE, tué devant Pampelune.
D'ESPINCHAL (Hippolyte) *, officier* 1809, commandeur de Bavière, lieutenant-colonel en 1813.
DE LA BÉDOYÈRE (Charles), général, aide de camp de l'Empereur, fusillé en 1815.
D'ESPINCHAL (Henri), colonel, gentilhomme de la Chambre.
NAUCAZE DE MONRAVEL, mort chef d'escadron.
DE SALUCES DE MENUSIE, colonel en Piémont.
DE ROERGAS DE SERVIES, au service de Perse.
DE VENCE, colonel des hussards de la Garde en 1815.
DE WALENBOURG, chef d'escadron en 1812.

Maréchaux de logis chefs.

D'ALBIGNAC, mort général de division.
DE CHARETTE *, tué chef d'escadron en 1813.
DE MONTCLOUX, chef d'escadron en 1812.
DE NADAILLAC, colonel de hussards en 1816.
DE SAINT-MARS (Jules), mort chef d'escadron.

Maréchaux des logis.

DUMANOIR, tué chef d'escadron.
AUBRIOT, tué en Russie, capitaine.

De Saint-Mars (Abel), capitaine au 2e hussards en 1812.
Dumauvoir, tué chef d'escadron.
De Buzancy-Pavant, tué capitaine en Russie.
De Drée.
De Guerre *, tué capitaine.
Imbert de La Platierre, chef d'escadron d'état-major.
Thomassin, capitaine de gendarmerie.
Royer de La Metz, devenu préfet.
De Lançalut, devenu chef d'escadron.
De Bavre, capitaine trésorier, 1812.
Carpentier, devenu chef d'escadron.
De Poully, chef d'escadron, 1815.
De Crozet.
De Jouvancourt, lieutenant-colonel en 1830.
Dangin.
Siou, capitaine en 1825.
Boulangier, tué chef d'escadron.
Du Barrail, colonel en 1836, mort en Afrique.
Luzy de Cousan.
Domergue, colonel de lanciers en 1836.
De Foulon, lieutenant-colonel de chasseurs en 1832.
Paisan de La Mothe.
De Sereville, major en 1834.
De Rouillé.
De Grisonny, capitaine de chasseurs en 1816.
Des Farges.
De Massa *, tué capitaine.
Marion de Gaja, colonel d'état-major en 1832.
De Mirebel, chef d'escadron.
De Borschgrave, major de hussards en 1834.
De Magouet.
De Grammont, tué.
De Fénelon, chef d'escadron.
De Scarampy, capitaine.
Goupil de Préfeln.
De Morel, colonel en Belgique en 1820.
Gentès, chef d'escadron d'état-major.
De Gasq, colonel de gendarmerie.
De Bezons, chef d'escadron.
De Lannoy, colonel de dragons.

Brigadiers.

De Quélen, maréchal de camp en 1829.
De Sarcus, chef d'escadron.
De Brévedent d'Albon, tué.
Chovet de La Chance, mort.
De La Villasse.
Marion de Gaja, colonel d'état-major en 1830.
De Mirebel, chef d'escadron en 1829.
De Berckheim,
De Magonet, capitaine.
Descours, fait sous-lieutenant en 1808.
De Roussy, fait sous-lieutenant en 1808.
De Coutilly, fait sous-lieutenant en 1808.
De Montendre, capitaine en 1810.
De Brossard, maréchal de camp en Afrique en 1836.
Calvi de Sursac, chef d'escadron.
La Chance, mort.
Le Febvre.
De Dietrich.
De Sternbach.
De Montigny, capitaine de chasseurs.
De Montsabré, capitaine de dragons.
De L'Espinasse, colonel.
De Gastebois, lieutenant-colonel.
Le Bon des Mottes, mort général de division en 1854.
De Prévesac, capitaine d'état-major.
De Forget, tué sous-lieutenant.
De Bussy, capitaine.
Chevalier de Saint-Jacques, sous-lieutenant de dragons.
De Bouillé, sous-lieutenant de hussards.
Pages, tué en Poméranie.
De Gaucourt, tué.
Constantin, devenu lieutenant-colonel.
De Montmore, tué.
De Beaumont, capitaine au 2e hussards en 1812.
Latour, sous-lieutenant.
Dumesnil.
De Rhédon.
De Corsac, chef d'escadron en 1830.

De Vergennes, chef d'escadron en 1813.
D'Estrées, fait sous-lieutenant de chasseurs.
De Bourbon, tué en Poméranie en 1807.
De Mancion, colonel d'état-major en 1825.
Le Prince, capitaine d'état-major.
Chaveau, chef d'escadron, s'est suicidé.
De Malpaire, tué.
De Launay.
De Saint-Poncy.
De Gratz, tué en Poméranie en 1807.
De Beaurepaire.
De Castellane, lieutenant de chasseurs en 1812.
De Montigny, capitaine en 1813.
De Navailles, chef d'escadron, tué.
De Courtivron, capitaine de dragons.
Dablons, tué en Poméranie.
D'Humières, tué sous-lieutenant.
De Corday, tué en Poméranie.
Desbois, tué.
De Goyau, chef d'escadron.

La 5e compagnie, qui venait de terminer son organisation, était sur le point de se mettre en marche pour rejoindre le corps lorsque le licenciement eut lieu à Kœnigsberg. L'institution des Gendarmes d'ordonnance était devenue, dès son principe, un objet de jalousie pour la Garde impériale qui croyait voir, dans cette création, un corps essentiellement privilégié; en effet, la faveur dont il était honoré, son genre de service, son uniforme, ses débuts brillants et les généraux les plus marquants qui en avaient sollicité le commandemant, ne faisaient que trop connaître l'avenir de ce corps, dont le nombre s'augmentait tous les jours des noms les plus marquants, et il fallut la fin rapide de cette campagne contre les Russes pour que l'Empereur crût devoir satisfaire au mécontentement de sa garde. Il le fit dignement. Tous ces jeunes gens pleins de dévouement, de courage et d'espérances, furent nommés sous-lieute-

nants dans différents régiments de cavalerie de l'armée et les officiers eurent un grade supérieur à celui qu'ils avaient, récompense vraiment royale dont ils se sont tous rendus dignes, puisque plus tard on en vit un grand nombre arriver aux grades les plus élevés. Quant à la 5e compagnie, qui n'avait pas fait la brillante campagne de Tilsitt, les Gendarmes d'ordonnance furent incorporés dans les Vélites de la Garde impériale et faits officiers l'année suivante.

Telle a été la courte existence de ce corps dont la conduite honorable lui a mérité d'occuper une place dans les fastes de la Garde impériale et qui comptait, lors de sa dislocation, 475 hommes, parfaitement montés et équipés et dont le nombre se serait considérablement augmenté.

APPENDICE IV

5e RÉGIMENT DE HUSSARDS EN 1807

Dery*, colonel.
Martel*, major-lieutenant-colonel.
Perrin, Hirn* } chefs d'escadron.
Otthenin, D'Espinchal (Hippolyte)* } capitaine adjudant-major.
Andrieu, capitaine, quartier-maître-trésorier.

Capitaines.

Lemire*.
Drouard*.
Nicolle*.
Schawb*.
Moffart*.
Kister*.
Chardon*.
Chabert*.
Mexuer*.
Tirlemont.
Laborderie.
Muller, habillement.

Barrère, chirurgien-major.
Vollet, adjudant, sous-officier.
Wagnette, aide-major.
Bry Darcy, adjudant, sous-officier.

Lieutenants.

Dam*.
Gougeon de la Thébaudière.
Sep dit Rœgis.
Gallois*.
Richardot.
Scheglinsky.
Chepy.
Beaumont*.
Pierre*.
Ferquet.
Robert de Conandre*.
Jacob.
Oudinot.
Rœchel.

Sous-lieutenants.

Laborie.
Cristmance*.
Geoffroy.
Rivocet.
Drouard*.
Desnoyers.
Vicq.
Joyenval, officier-payeur.
Pettin.
Guittel.
Graffant*.
Duval de Beaulieu.
Dubroca.
Castelbajac.
De Thermes.
Gondoin.
Nicolle*.
Barthelemy.
Terriez*.
Kœler*.
Hartmann.
Muller.
Kauffer.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

I. L'ÉMIGRATION. — L'ARMÉE DE CONDÉ (1789-1798)

II. PRÈS DU DUC DE BERRY. — LA CAMPAGNE DE 1799 (1799-1800)

III. PROJET DE MARIAGE DU DUC DE BERRY. VOYAGE A NAPLES ET A PALERME (1800)

IV. LICENCIEMENT DE LA MAISON DU DUC DE BERRY. SÉJOUR A NAPLES (1801-1802)

X. SÉJOUR A PARIS (1808)

XI. RETOUR AU RÉGIMENT. — QUARTIERS D'HIVER EN ALLEMAGNE (1808-1809)

XII. GUERRE D'AUTRICHE. — CAMPAGNE DE WAGRAM (1809)

XIII. APRÈS LA CAMPAGNE.
CANTONNEMENTS EN ALLEMAGNE (1809-1810)

XIV. SÉJOUR A PARIS. — VOYAGE A NAPLES (1810-1811)

XV. EN ESPAGNE. — UN CONVOI (1811-1812)

APPENDICES



Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 38088.

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, Chaussée d'Antin, Paris.

Collection grand in-8° carré à 7 fr. 50 le volume

COTTIN (PAUL). — **Toulon et les Anglais en 1793**, ouvrage couronné par l'Académie française. . . . . 1 vol.

HÉRISSON (COMTE D'). — **Souvenirs intimes et notes du baron Mounier, secrétaire de Napoléon Ier**. . . . . 1 vol.

LACROIX (CLÉMENT DE). — **Souvenirs du comte de Montgaillard, agent de la Diplomatie secrète pendant la Révolution, l'Empire et la Restauration**, publiés d'après des documents inédits . . . . 1 vol.

LACROIX (CLÉMENT DE). — **Mémoires diplomatiques de Montgaillard** (1805-1819). . . . . 1 vol.

MASSON (FRÉDÉRIC). — **Napoléon et les Femmes** (23e édition, revue et augmentée) . . . . 1 vol.

MASSON (FRÉDÉRIC) et BIAGI (GUIDO). — **Napoléon Inconnu.** *Papiers inédits (1786-1793) accompagnés de notes sur la jeunesse de Napoléon (1769-1793),* par FRÉDÉRIC MASSON. . . . . . 2 vol.

MASSON (FRÉDÉRIC). — **Napoléon et sa Famille**, t. Ier (1769-1802). 1 vol.

MASSON (FRÉDÉRIC). — **Napoléon et sa Famille**, t. II (1802-1805). 1 vol.

MASSON (FRÉDÉRIC). — **Napoléon et sa Famille**, t. III (1805-1807). 1 vol.

MASSON (FRÉDÉRIC). — **Napoléon et sa Famille**, t. IV (1807-1809). 1 vol.

MASSON (FRÉDÉRIC). — **Joséphine de Beauharnais** . . . . 1 vol.

MASSON (FRÉDÉRIC). — **Joséphine Impératrice et Reine**. . . . . 1 vol.

PILS. — **Journal de marche du grenadier Pils.** Recueilli et annoté par RAOUL DE CISTERNES. Nombreuses illustrations. . . . . . 1 vol.

VIGIER (le Comte). — **Davout, Maréchal d'Empire** (1770-1823), avec une introduction de FRÉDÉRIC MASSON, ouvrage couronné par l'Académie française. . . . . 2 vol.

WOLSELEY (LE MARÉCHAL VICOMTE). — **Le Déclin et la Chute de Napoléon.** Portrait de Napoléon et cartes hors texte. . . . . 1 vol.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères — 38088.